UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01955646 3

ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO 5, CANADA

L'AME AMÉRICAINE

L'Évolution - A travers la Vie Américaine Vers l'Avenir

PAR

EDMOND DE NEVERS

TOME II

A. F. Bernard
9.27.00

PARIS
JOUVE & BOYER, Éditeurs
15, Rue Racine, 15

1900

S

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

APPENDICE

Noms des principales familles huguenotes, émigrées aux Etats-Unis :

Augustine, Adrain, Ayrault, Badeau, Bard, Bataille, Bayard, Belleau (Ballou), Belleville, Bertrand, Berrien, Béthune, Benoit, Bizé, Blanchard, Bouton, Boucher, Boyer, Boudinot, Beauchamp, Du Bosse, Beaudoin, Béguelin, De Bertaut (Bartow), Chevalier, Cossit (Cossitt), Coutant, Collin, Demarest, Dispeau, Dupré, Dubois, Dupuis (Dupee, Depew), Duval, De Dines (Van Dwyn), Duplessis, Dumaresq, Ellery, De L'Estrange (Strang), L'Enfant, Faneuil, De Forest, Gaul, Gillette, Gervais, Gaston, Guion, Grazillier, Guérard, L'Homme-dieu, Huger, Hamel, Hugues (Hughes), Jouët, Joquelin, Jay, Judevine, Janvier, Lamarre, Laurens, Leduc, La Dow, De Lagrange, De Lanoue (Delano), Lesesne, De Lafontaine, Lemaître (Delamater), Leroy, Lefèvre, De Lancey, Lescuyer, (Lucqner), Lucas, Lambert, Le Baron, L'Anglois (English), Lemoyne (Mowney), Mascarene, Molineux, Marchand, Mollard, Manigault, Marion, Mallet, De Normandie, Ogier, Perrin, Purviance,

Pinault (Pineo), Philleo, Pelotte, Pompilie (Pumpelly), Petit, Provost, De Peyster, Papillon, Quillin, Rochon, Raymond, Rousseau (Ruso), Rapalie (Rapeleye), Roy, Robineau, Rivoire (Revere), Rion, Savary, Sayre, De Sainte Croix, Simon, Soulard, Sigourney, Tourgée, Tourtelotte, Valois, Xavier (Sevier), De Vaux (Waldo).

II

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE WASHINGTON.

Dans sa lettre au président du Congrès, en date du 24 septembre 1776, dont j'ai cité quelques lignes, Washington rappelle que l'engagement des soldats qui sont actuellement sous les armes va expirer bientôt. Il ne s'attend pas à ce qu'un grand nombre d'entre eux veuillent se rengager. Si le Congrès s'imagine que ces soldats vont se laisser influencer par d'autres motifs que celui de l'intérêt, le Congrès sera désappointé. « Raisonnez avec un soldat sur la justice de la cause pour laquelle il lutte dit-il, et sur les droits précieux qu'il défend, il vous écoutera avec patience et reconnaîtra la vérité de vos observations, mais il ajoutera que cela n'a pas plus d'importance pour lui que pour les autres. L'officier vous fera la même réponse, il alléguera en outre qu'il ne peut vivre de sa solde et qu'il ne veut pas se ruiner et ruiner sa famille pour servir son pays,

alors que chaque citoyen est intéressé au même degré que lui dans le succès de la guerre. Le nombre de ceux qui agissent en vertu de principes désintéressés ne compte pas plus qu'une goutte d'eau dans la mer ».

III

Il demande que les soldats soient engagés pour le temps de la guerre: « Lorsque les enrôlements ont commencé à Cambridge, dit-il, je suis convaincu que nous aurions pu, sans offrir de primes, obtenir des hommes pour toute la guerre. Mais on s'est aperçu ensuite que les hostilités ne finiraient pas aussi tôt qu'on l'avait cru d'abord, etc. »

Les chirurgiens des régiments sont loin d'être désintéressés : « Dans un très grand nombre de cas ils se font remettre des remèdes en énormes quantités, pour être utilisés en dehors de l'armée, et dans leur intérêt particulier »..... « Si des châtiments sévères ne sont pas introduits dans l'armée autant vaudrait la congédier. Les offenses les plus atroces, à l'exception d'une ou de deux, ne sont punies que de trente-neuf coups de fouet et il arrive peut-être que grâce à la connivence de l'officier qui les fait appliquer, ils constituent plutôt un amusement qu'une punition ; mais alors même qu'ils sont appliqués comme ils doivent l'être, plusieurs individus endurcis ont déclaré que

pour une bouteille de rhum ils se soumettraient à une seconde opération. Il est donc évident que la punition n'est pas adéquate aux crimes pour lesquels on l'inflige. Et la preuve c'est que trente ou quarante soldats désertent à la fois et que depuis quelque temps, une pratique du caractère le plus alarmant se généralise, qui si on n'y met pas bon ordre sera fatale et au pays et à l'armée, je veux parler de l'infâme pratique du pillage. Sous le prétexte de *propriété tory* ou de *propriété qui pourrait tomber entre les mains de l'ennemi*, personne aujourd'hui n'est sûr de son bien ou même de sa personne. Nous avons vu plusieurs exemples de personnes qu'on a effrayées et fait sortir de leurs maisons, en leur disant qu'ordre avait été donné de brûler ces maisons et cela dans le seul but de s'emparer de ce qu'elles contenaient On les brûlait quelquefois d'ailleurs pour couvrir le vol. Essayer de réprimer ces pratiques est aussi facile que de soulever le mont Atlas.... Je connais un autre exemple d'un officier qui avec ses hommes a pillé une maison et enlevé même les glaces et les vêtements de femmes. Un major de brigade le rencontra et voulut le faire restituer ; l'officier non seulement s'y refusa, mais il jura qu'il défendrait son butin au péril de sa vie ».

Ordre du jour du 20 *septembre* 1876.

...Tout soldat qui à l'approche de l'ennemi

tournera le dos et s'enfuira, sera immédiatement fusillé. Les officiers sont autorisés à voir à ce qu'il soit ainsi fait.

IV

La Cabale Conway.

Le général irlandais Conway avait cherché à soulever un certain nombre d'officiers contre Washington qu'il taxait d'incapacité. Mais Washington méprisant les intrigues de son subordonné s'était contenté de lui remettre la lettre dans laquelle on dénonçait sa manière d'agir. Conway grièvement blessé dans un duel par le général Caldwalader, écrivit au général en chef la lettre suivante :

Philadelphie, 23 juillet 1778.

Monsieur.

Je me sens la force de tenir une plume quelques minutes encore et j'en profite pour exprimer mes sincères regrets de tout ce que j'ai dit ou fait qui a pu être désagréable à Votre Excellence. Ma carrière sera bientôt à sa fin. Je dois à la justice et à la vérité de déclarer mes derniers sentiments. Vous êtes à mes yeux l'homme grand et bon. Puissiez-vous jouir longtemps encore de

l'amour, de la vénération et de l'estime de ces Etats dont vous avez assuré les libertés par vos vertus. Je suis avec le plus grand respect.

THOMAS CONWAY.

V

Le Congrès avait décidé d'envoyer 5000 hommes de troupes françaises sous les ordres de La Fayette pour s'emparer du Canada. Le plan fut soumis à Washington qui y répondit publiquement, exprimant sa désapprobation. Il écrivit ensuite au président du Congrès le 14 novembre 1778 :

« Il y a une autre objection à laquelle je n'ai pas touché dans ma lettre publique, qui, d'après moi, est insurmontable, et qui alarme tous mes sentiments pour les intérêts réels et permanents de mon pays. C'est le fait d'introduire au Canada un corps considérable de troupes françaises et de les mettre en possession de la capitale de cette province, qui leur est attachée par tous les liens du sang, de la religion, des habitudes, des usages et d'une ancienne connexion politique. Il y aurait là, je le crains, une tentation trop grande, pour qu'une puissance inspirée par les maximes qui règlent d'ordinaire les relations internationales pût y résister. Calculons un instant les avantages

évidents que la France retirerait de la possession du Canada.

La France reconnue depuis quelque temps comme la plus puissante monarchie de l'Europe sur terre, capable de disputer l'empire des mers à l'Angleterre et, unie avec l'Espagne, de le lui enlever ; possédant la Nouvelle-Orléans au sud de notre territoire, le Canada au nord et secondée à l'ouest, du nord au sud, par les nombreuses tribus d'Indiens qui lui sont si généralement sympathiques et dont elle sait si bien gagner l'affection, la France serait en état, je le crains de dicter sa loi aux Etats-Unis... Les hommes sont très disposés à adopter des opinions extrêmes. La haine de l'Angleterre peut en entraîner quelques-uns à un excès de confiance envers la France, surtout lorsque des motifs de reconnaissance pèsent dans un des plateaux de la balance. Et ceux-là ne voudront pas croire la France capable de jouer un rôle si peu généreux. Je suis tout disposé moi-même à entretenir les sentiments les plus favorables pour notre nouvelle alliée et à apprécier ces sentiments chez les autres, jusqu'à un certain point. Mais c'est une maxime fondée sur l'expérience universelle de l'humanité qu'il faut se régler dans le degré de confiance que l'on accorde à une nation sur la mesure de ses intérêts. Aucun homme d'Etat prudent ne se départira de cette manière de voir. »

*
* *

VI

Dans une lettre-circulaire adressée aux gouverneurs des Etats, au moment où l'armée est congédiée, le 8 juin 1783, Washington rappelle l'œuvre accomplie en commun, les circonstances favorables dans lesquelles la nation a conquis son indépendance et fait entrevoir les perspectives heureuses qui s'ouvrent pour l'avenir. « Nous n'avons pas jeté les fondations de notre empire, dit-il, aux âges ténébreux de l'ignorance et de la superstition, mais à une époque où les droits de l'humanité sont mieux compris et plus clairement définis qu'à aucune époque précédente. L'esprit humain a consacré de longs efforts à la recherche du bonheur social ; les trésors de science accumulés par les travaux des philosophes, des sages et des législateurs à travers une longue succession d'années nous sont ouverts, et nous pouvons appliquer leur sagesse collective à l'établissement de notre système de gouvernement...

Les Etats-Unis vont faire leur noviciat politique; les regards du monde entier sont tournés vers eux, voici le moment d'établir ou de ruiner irrévocablement leur caractère national. Il y a quatre conditions qui, dans mon humble opinion, sont indispensables au bien-être et je dirai même à l'existence des Etats-Unis comme puissance

indépendante. Ce sont : 1° une union indissoluble des Etats sous un gouvernement fédéral ; 2° un respect absolu des droits publics ; 3° l'adoption d'une armée sur le pied de paix ; 4° le développement entre les citoyens des Etats de sentiments amicaux et pacifiques qui leur feront oublier leurs préjugés et leurs rivalités locales. »

Washington traite ensuite en détail plusieurs de ces points et il appuie fortement sur l'obligation de faire honneur aux engagements contractés par la nation. « Notre chemin est tout tracé, l'honnêteté est la meilleure et la seule vraie politique. Nous pourrons nous en rendre compte dans toutes les circonstances. En tant que nation soyons justes, exécutons les contrats publics que le Congrès avait certainement le droit de passer dans le but de soutenir la guerre, avec la même bonne foi avec laquelle nous nous croyons tenus de remplir nos obligations particulières. »

L'AME AMÉRICAINE

TROISIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION

L'ASSIMILATION

Unification et transformation des mœurs aux Etats-Unis. — Les facteurs de l'évolution américaine. — I. *L'assimilation et les enseignements des fondateurs de l'Union. — Prépondérance anglo-saxonne. — Les Yankees forment les cadres de la population. —* II. *Chauvinisme. Hostilité contre les Etrangers. —* III. *Les Irlandais et l'Américanisme natif. — Population catholique vers* 1830. *— Résistance des Irlandais. — Emeutes. — Les Know-Nothings. — L'agitation prend fin au moment de la guerre de sécession. — Pourquoi l'Irlandais, très souvent, renie son origine. —* IV. *Les Allemands en butte aux hostilités des Américains natifs. — Le damned Dutch. — Allemands de la Pennsylvanie. — Leurs efforts pour conserver leur langue. — Le nouveaux immigrants dans l'Ouest. — Un grand nom-*

bre abdiquent leurs souvenirs nationaux. — Ils ne savent pas se prévaloir de leurs droits politiques. — Ils ont peu de fierté de race. — Leur situation depuis 1871. — V. Les immigrants d'autres races. — Les meilleurs d'entre eux font des efforts pour conserver leur langue maternelle. — Influence de l'école. — L'assimilation par le mépris. — La langue anglaise, langue populaire. — L'immigration des trente dernières années. — Quels sont les plus fanatiques des Américains natifs.

« Whoever speaks two languages is a rascal » (1).
(VIEUX DICTON ANGLAIS).

Au milieu d'une telle diversité de races et de nationalités, une uniformité parfaite de mœurs et de coutumes s'est établie, plus parfaite peut-être qu'en aucun autre pays du monde ; un caractère national s'est formé que des observateurs ont pu réduire à un certain nombre de traits saillants, identiques dans toutes les parties de l'Union ; une langue est devenue universellement dominante ; un idéal unique paraît s'être imposé à tous.

J'ai indiqué ailleurs comment toute l'histoire des Etats-Unis peut se résumer en deux *processus* constants et ininterrompus, l'un dans le sens de l'unité politique, l'autre dans celui de l'expansion territoriale ; un troisième mouvement parallèle, inauguré plus tard, s'est accompli vers l'unifica-

1. Quiconque parle deux langues est un coquin.

tion des âmes. Mais en s'unifiant, les âmes se sont transformées ; les mœurs ont subi d'étranges modifications en Amérique depuis cent ans ; la mentalité du peuple de l'Union n'est plus, de nos jours, celle de l'ancien Puritain, non plus que celle du Virginien, du Quaker ou du Huguenot.

Les facteurs multiples auxquels il faut attribuer l'évolution de l'âme américaine peuvent se ranger sous trois chefs principaux : I. L'assimilation des émigrés à l'élément protestant, de langue anglaise. II. L'influence, diversement prépondérante, de certains groupes ethniques. III. Les circonstances matérielles et les phénomènes économiques et sociaux.

I

L'assimilation s'est effectuée, en dehors des enseignements des fondateurs de la République, indépendamment des grands principes qu'ils avaient proclamés ; elle a été la résultante de certaines nécessités, fatales sans doute, de la loi féroce qui décrète la survivance des plus aptes, des plus fiers, des plus nombreux, des mieux armés.

Washington, Franklin, Lee, Adams avaient voulu faire de l'Amérique un refuge pour les malheureux du Vieux-Monde. La constitution qu'ils avaient adoptée n'exigeait de ceux qui vien-

draient prendre place au sein de l'Union, que l'obéissance aux lois ; elle ne leur demandait aucune abdication, aucun sacrifice ; elle était l'arche sainte, le palladium de tous les biens et de toutes les libertés. Mais elle ne pouvait faire disparaître les préjugés, les défiances, les antipathies, les haines contre lesquels les nouveaux venus allaient se heurter.

De toutes les aptitudes héréditaires, de toutes les vertus nationales, de tous les souvenirs féconds du passé, seuls allaient survivre chez les immigrants ceux dont rien ne gênerait la libre éclosion, la libre croissance.

L'homme qui émigre dans un pays étranger est un peu comme l'arbuste transplanté dans un terrain nouveau, qui n'a plus la force de résistance que lui prêtait le sol natal, et qui, surtout au moment de la transplantation, a besoin pour revivre, de soins attentifs, de pluie, de rosée, de soleil.

*
* *

En 1776, le drapeau étoilé fut substitué au drapeau d'Albion, mais les colonies révoltées avaient été pendant un siècle et demi, des colonies anglaises et, en dépit de la diversité d'origine de leurs habitants, avaient, dans une grande mesure, reçu l'empreinte anglaise. Les seuls navires qui leur avaient apporté des échos du reste du monde et avaient fait avec elles le commerce et l'échange

étaient venus des côtes de la Grande-Bretagne ; les seuls livres introduits dans le pays, en dehors de quelques ouvrages de théologie français, allemands et hollandais, avaient été des livres anglais ; tous les établissements d'éducation, moins les quelques écoles allemandes de la Pennsylvanie, avaient enseigné la langue anglaise.

Au moment de la Révolution, l'élément anglo-saxon jouissait, au Congrès et dans les législatures des Etats, d'une prépondérance absolue.

C'est surtout pendant les quatre premières décades de l'existence de la République que les Puritains ou *Yankees* réussirent à exercer une sorte de main-mise sur tous les territoires de l'Union où ne régnait pas l'esclavage, et à y faire prévaloir leurs mœurs, leurs idéaux et leurs préjugés. Eux seuls avaient le sentiment d'une mission à remplir ; leurs pasteurs n'avaient cessé de leur dire depuis la fondation des premiers établissements du Massachusetts, qu'ils étaient un peuple privilégié et choisi par Dieu, comme autrefois le peuple hébreu. Eux seuls avaient la volonté invincible de ne rien abanbonner de ce que leur avait légué le passé, doublée de cet exclusivisme intransigeant et dédaigneux qui distingue la race anglo-saxonne.

Nous savons comment un grand nombre d'entre eux, après la guerre, avaient quitté leurs terres arides et ingrates de l'Est, où cependant ils avaient trouvé le moyen d'acquérir une honnête aisance,

pour aller bénéficier des nouvelles perspectives de richesse qui s'ouvraient dans l'Ouest. Ils s'y emparèrent des meilleures terres qu'ils revendirent ensuite aux émigrants avec de gros bénéfices et accaparèrent les meilleures situations. D'autres, restés dans la Nouvelle-Angleterre, équipèrent des navires, développèrent leur commerce extérieur et construisirent des fabriques où les Irlandais, débarquant dans les ports de l'Atlantique, vinrent chercher du travail. Voyant la prépondérance que prenait New-York sur les autres villes de l'Union, ils s'y rendirent en nombre considérable ; ils furent les premiers à établir des magasins sur les bords des grands lacs et à exploiter les districts miniers.

De chaque Etat de colonisation ancienne, ainsi que nous l'avons vu, il se fit vers l'Ouest, à partir de 1783, un exode des éléments les plus actifs et les plus aventureux ; des hommes venus de la Virginie colonisèrent le Kentucky et le Tennessee ; la Pennsylvanie envoya de nombreux pionniers dans l'Ohio ; l'Ohio, plus tard, fournit la plus grande partie de ses premiers habitants à l'Illinois. Mais ces colons, de même que les contingents fournis par l'Europe, étaient presque tous des illettrés et souvent ne possédaient d'autre bien que les quelques centaines d'acres que leur avait vendus le gouvernement ou qu'ils avaient acquis des spéculateurs. Les aristocrates du Sud, à l'exception d'un certain nombre de

« colonels », n'établirent que des colonies à esclaves où n'allèrent pas les immigrants.

Ce furent naturellement les *Yankees*, actifs, entreprenants, rusés, tous possédant quelque fortune et quelque savoir, qui devinrent les officiers, les chefs de file des recrues de la colonisation.

Ils ont fourni à chacun des nouveaux établissements les pasteurs, les hommes de loi, les médecins, les députés aux législatures et au Congrès, les instituteurs et les journalistes ; ils ont formé, en un mot, les cadres de la population. Ainsi, nous voyons qu'en 1830, trente-six des membres du Congrès étaient nés dans le Connecticut, cinq représentant cet Etat et trente et un représentant divers Etats de l'Ouest.

Ces avocats, médecins et pasteurs, n'avaient reçu fort souvent qu'une instruction sommaire et ne possédaient que quelques notions bien insuffisantes de la science qu'ils professaient, mais la population ignorante qui formait leur clientèle n'y regardait pas de si près (1).

Dans l'armée partie à la conquête du bien-être de la prééminence sociale, de la richesse, il y a eu un certain nombre de soldats de fortune, Allemands, Irlandais, Ecossais, nouveaux venus qui

1. L'illustre patriote, Patrick Henry, après avoir exercé différents métiers, entre autres celui de commis dans une taverne, s'était fait inscrire au barreau de la Virginie, après six mois d'études de droit,

ont avancé rapidement, mais les promotions ont eu lieu, en général, d'une manière normale et par rang d'ancienneté.

Du fait que les habitants de la Nouvelle-Angleterre avaient passé près de deux siècles à se multiplier, à doubler leur population tous les trente ans et que, de 21.000 émigrés d'Angleterre qu'ils étaient en 1640, leur nombre dépassait 600.000 en 1783, il résultait naturellement, ainsi que je l'ai déjà dit, que beaucoup de familles étaient alliées par le sang. Leur migration vers l'Ouest étendit, entre tous les Etats de travail libre, un vaste réseau de parenté, la chaîne d'un tissu dont les « Etrangers » ne composaient que la trame. Les chefs de famille restés dans l'Est, cessant de limiter leur attachement à la Nouvelle-Angleterre, se pénétrèrent d'un sentiment de responsabilité touchant l'avenir des nouveaux territoires où étaient émigrés leurs fils, et longtemps, les sociétés bibliques du Massachusetts et du Connecticut s'occupèrent d'assurer le fonctionnement du service religieux dans l'Ouest, en y envoyant des prédicants et des missionnaires.

Après la guerre, les immigrants d'Europe, eux, ne vinrent plus en groupes, unis par la même foi religieuse et accompagnés de leurs pasteurs, ils ne fondèrent plus de colonies distinctes sur des terrains à eux concédés par les gouverneurs, ainsi que cela était arrivé souvent à l'époque coloniale.

Ils arrivaient isolés et se dispersaient dans les villes du littoral où ils trouvaient du travail comme ouvriers de fabrique, valets de ferme, manœuvres, domestiques, ou bien gagnaient l'Ouest, amenés par les agents d'immigration. Ils entraient dans le pays par New-York, Philadelphie ou Boston et avaient de suite l'impression d'être en pays anglais.

II

Pendant les quelques années qui suivirent immédiatement la Révolution, l'immigration fut relativement peu nombreuse, et, cette circonstance favorisa l'éclosion d'un chauvinisme ardent qui devait prendre dans les âmes la place laissée libre par les inimitiés de secte à secte et les hostilités de province à province.

Avant l'Indépendance, en raison des entraves opposées au commerce et à l'industrie, la propriété foncière constituait la principale, presque l'unique richesse; or, les terrains qui n'avaient pas été vendus à des particuliers ou concédés à des compagnies, appartenaient à la Couronne; de sorte que, si des étrangers recevaient des allocations, c'était affaire entre eux et le gouvernement de Londres, personne n'avait à s'en préoccuper. L'importation des *indented servants* n'éveillait aucune susceptibilité chez les colons.

Les circonstances étaient bien changées, maintenant.

Les Américains ne dépendaient plus que d'eux-mêmes, l'immense territoire conquis par leurs armes ou acheté de leurs deniers, leur appartenait en propre ; ils avaient le droit d'en disposer à leur guise. S'ils voulaient assurer à leurs fils la possession exclusive des richesses de tous genres dont l'Amérique abondait, évidemment ce n'était que justice.Avant tout, ils avaient le devoir d'assurer le bon fonctionnement des institutions qu'ils s'étaient données et de les préserver de toute atteinte.

Les esprits dirigeants de la nation avaient conçu la République comme un refuge, mais cette conception n'était pas celle des masses, et, la majorité de la population répugnait à l'idée d'accorder à des étrangers, des privilèges et des avantages dont la conquête avait coûté si cher. Il est vrai que les chefs d'usines, les patrons de fabriques et les spéculateurs en terrains avaient tout intérêt à attirer l'émigration dans le pays.

Ajoutons que le cosmopolitisme n'est jamais en faveur chez les habitants des petites villes et des campagnes, et qu'au commencement du siècle la population des Etats-Unis était encore presque exclusivement rurale.

Les premiers immigrants, en grande majorité des Irlandais catholiques, se fixèrent surtout dans la Nouvelle-Angleterre, dans les villes de l'Atlan-

tique, et, l'on conçoit facilement l'état d'âme des Puritains, d'instincts si grégaires, lorsqu'ils se voient envahis par des hordes d'étrangers avec lesquels ils ne sont pas en sympathie et qu'ils sentent leur échapper cette intimité de la rue où tous les passants se connaissent, ce sentiment de « chez soi » qu'y crée le défilé constant de figures familières, déjà vues.

Le mot « étranger » d'ailleurs, a pour l'Anglo-saxon de la classe moyenne, un sens qu'il n'a pas pour nous. Le « *foreigner* » est un être ignorant, méchant, de race inférieure, méprisable et haïssable par-dessus tout.

On raconte cette anecdote d'une vieille dame anglaise qui, voyageant sur le Rhin avec un certain nombre de personnes de sa famille et entendant un des passagers les désigner, elle et les siens, par les mots : « ces étrangers », se retourna furieuse : Etrangers ? s'écria-t-elle. Nous ne sommes pas des étrangers, nous sommes des Anglais, c'est vous qui êtes des étrangers ».

« Tous les individus de race saxonne, disait un écrivain anglais, M. W. H. Dixon, (1) sont portés à regarder de travers les étrangers que le hasard leur fait rencontrer. C'est une habitude de notre sang..... il nous est difficile de voir une figure inconnue, une forme qui ne nous est pas familière, sans sentir dans nos cœurs le désir de

1. *New America*, p. 431. (Londres 1848).

crier et de frapper. En présence d'un étranger, un gentleman revêt sa cuirasse de froid mépris, un homme du peuple, cherche la pierre qu'il pourra lui lancer. Nous portons cette impulsion avec nous, dans nos voyages par la terre entière, les Anglais sous forme d'orgueil, les Américains sous forme de vantardise ».

Les premières manifestations hostiles aux immigrants furent basées, tout d'abord, sur la religion et la morale; on prétendait redouter « pour la pureté des mœurs américaines, la contagion de la débauche et de la corruption du Vieux-Monde ». En 1794, ainsi que nous l'avons vu, le Congrès décida que la naturalisation ne serait accordée aux étrangers qu'après quatorze ans de séjour. En 1802, toutefois, ce terme fut réduit à cinq ans, ce qu'il est resté depuis.

L'hostilité s'accrut au fur et à mesure du développement de l'immigration ; elle atteignit son point culminant après 1830.

En 1834, la populace de Boston brûla le couvent des Ursulines de Charlestown, excitée par les sermons des pasteurs protestants.

Les étrangers venant principalement d'Irlande et d'Allemagne, ce sont la religion et la nationalité des Irlandais et la langue et la race des Allemands qui furent, surtout, en butte à la persécution et frappées d'ostracisme, jusqu'à la guerre de sécession.

III

C'est sur les Irlandais catholiques que se concentrèrent, d'abord, toutes les colères.

Avant la guerre, en dehors du Maryland, ils n'avaient ni prêtres, ni églises et d'ailleurs la situation de dépendance absolue de l'immense majorité d'entre eux, leur interdisait, même, la velléité de fonder des paroisses de leur culte. C'est ainsi que la plupart des fils de Saint-Patrice étaient passés insensiblement dans les Etats du Sud, à l'indifférence et au protestantisme.

Bancroft dit quelque part, dans une note de son Histoire des Etats-Unis : « L'illustre Madison m'a raconté tous les incidents de sa carrière. Il a été envoyé pour faire son éducation dans le comté de *King and Queen*, chez un émigrant écossais, Donald Robertson, un homme très instruit que l'on *soupçonnait* d'avoir pris part à la rébellion de 1745 et d'*être un catholique.* »

On comprend que si un Ecossais, homme très instruit, n'osait avouer ouvertement la religion proscrite, un pauvre Irlandais, vendu comme esclave ou *indented servant*, sans instruction, car en Irlande il était défendu d'apprendre à lire aux enfants des catholiques, et sans l'appui et les conseils de son clergé, n'avait que faire de

réclamer. Ceux qui, par hasard, à la deuxième génération parvenaient à monter dans l'échelle sociale et devenaient propriétaires, avaient été élevés en dehors de tout enseignement religieux, ou s'étaient ralliés à l'une des sectes protestantes de l'endroit où ils se trouvaient. « En 1785, dit Mgr Spalding (1), il n'y avait aux Etats-Unis que 25,000 catholiques, sans églises, sans écoles, avec quelques prêtres tremblant devant le préjugé qui s'exerçait contre eux. »

En 1832, Mgr England estimait à 10,000, le nombre des catholiques qui se trouvaient dans les deux Carolines, alors que 50,000 au moins sur la population totale des deux Etats, étaient des descendants de catholiques, et il ne croyait pas que son diocèse fût une exception. L'éminent évêque irlandais expliquait ainsi ce fait (2). « Lorsqu'une fois, une race est couverte d'opprobre, si injustement que ce soit, c'est là une des faiblesses de notre humaine nature de vouloir, si nous sommes identifiés avec elle par certains côtés, montrer qu'au moins la similitude n'est pas complète : « Vous êtes peut-être Irlandais, mais vous n'êtes pas catholique. Vous pouvez être catholique, mais vous n'êtes pas Irlandais. Il est clair, dans tous les cas, que vous n'êtes pas Irlandais catholique. » Quand la grande majorité des catholiques

1. *Lancaster Spalding. Life of Archbishop Spalding.*
2. *Bishop Englands' works*, vol. III, p. 233.

aux Etats-Unis était irlandaise, la force du préjugé contre les Irlandais catholiques, s'exerçait au détriment de notre religion. L'influence de ce préjugé a été plus pernicieuse qu'on ne le croit généralement. »

Malgré les pertes subies, antérieurement à 1830, par le catholicisme, le nombre des catholiques américains, vers cette date, était, d'après Tocqueville, de plus d'un million. « Il y a environ cinquante ans, dit cet auteur (1), que l'Irlande commença à verser au sein des Etats-Unis, une population catholique... On rencontre, aujourd'hui, dans l'Union, plus d'un million de chrétiens qui professent les vérités de l'église de Rome ».

*
* *

L'Irlandais, de sa nature, est essentiellement un combatif ; la diplomatie, la ruse, les subterfuges ne sont pas son fait. Pendant des siècles de persécution, on l'a rarement vu, au pays natal, enfouir ses autels au fond des forêts ou se creuser des catacombes pour y adorer librement son Dieu. Il s'est toujours affirmé ouvertement surtout lorsqu'il a eu des chefs pour le guider, combattant à figure découverte, ou bien abdiquant, comme dans la province de l'Ulster, et embrassant la religion de ses persécuteurs. Mais, dans ce dernier cas, il a pris en haine tout ce

1. *De la démocratie en Amérique*, vol. Ier, p. 348.

qu'il avait été, tout son passé, et s'est mis à détester souverainement les frères restés fidèles à la foi à laquelle, lui avait renoncé. C'est ce qui s'est produit aux Etats-Unis. Dès que les uns se sont sentis assez forts, ils se sont affirmés et ont réclamé leurs droits vigoureusement, sans redouter le mépris, la haine et la persécution ; les autres qui n'étaient plus catholiques et qui avaient souvent réussi, surtout dans l'Ouest, au milieu de populations d'origine et de langue étrangères, à dissimuler leur identité d'Irlandais ou de descendants d'Irlandais, se sont joints avec ardeur, aux ennemis de leurs anciens frères.

C'est ainsi que les plus violentes émeutes eurent lieu à Philadelphie où la population était principalement composée, en dehors des Allemands peu émeutiers d'ordinaire, d'Irlandais presbytériens.

Dans l'agitation « *américaine-native* » qui, pendant vingt-cinq ans, a concentré en elle presque toute la vie politique du pays, les fanatiques anglo-saxons ont eu avec eux, plus ardents, plus agressifs qu'eux, tous ceux que l'oppression, l'intolérance et le mépris avaient gagnés à leur cause, les Irlandais et descendants d'Irlandais non catholiques et sans doute aussi, beaucoup d'Allemands renégats de leur nationalité.

« Le *native american movement* dit Bagenal (1)

1. *The american Irish*, p. 38.

ne fut que l'explosion d'un sentiment existant depuis longtemps, d'étroite jalousie nationale contre les immigrants étrangers, joint à la crainte et à la haine du nombre toujours croissant des membres de l'église catholique. Les Irlandais possédaient, et dans leur religion et dans leur origine, les deux entités auxquelles on était hostile. Ils furent les principales victimes de l'agitation. C'est de cette époque surtout, que date aux Etats-Unis, la haine de l'Irlandais ».

Cette haine se manifeste aujourd'hui en général, sous la forme du mépris, de ce mépris si caractéristique de l'individu de langue anglaise.

Les journaux de toutes les parties du pays déclarèrent une guerre à mort aux *étrangers* et les accusèrent de tous les crimes. « Ce sont des êtres à forme humaine, écrivait l'un d'eux (1), mais dénués de toute aspiration intellectuelle, le rebut et l'opprobre de la société ; l'indigent, le vagabond, le forçat, transportés par milliers sur nos rives, ruisselants (*sic*) de tous les crimes accumulés du monde civilisé et barbare ».

Une lettre adressée en 1839 aux « Américains natifs » et publiée dans plusieurs journaux, disait, entre autres choses, ce qui suit : « Nous, citoyens nés aux Etats-Unis, qui ne reconnaissons d'autre puissance que notre propre volonté et notre bon plaisir, ainsi que le dit notre constitu-

1. Cité par Bagenal.

tion, nous sommes la noblesse, le sang royal d'Amérique et nous considérerons comme crime de haute trahison et punirons de mort toute atteinte portée à nos privilèges et aux droits américains. Les étrangers ne peuvent être employés qu'aux travaux manuels et c'est le devoir et le droit du peuple américain de les maintenir dans cette carrière qui seule leur convient ».

Les Irlandais ne laissèrent pas de se défendre; leurs appels à la solidarité de race furent l'un des griefs que l'on exploita le plus contre eux. Les journaux reproduisaient avec indignation des affiches électorales comme la suivante, qui avait été placardée sur les murs de New-York, en 1843 :

« Irlandais à vos postes! Ou l'Amérique va vous échapper! Avec de la persévérance, vous pouvez devenir ses maîtres; la négligence fera de vous ses esclaves. Vous avez perdu votre propre pays, en vous soumettant à des hommes ambitieux; vous gagnerez ce beau pays d'Amérique en restant fermes et unis. Votez la liste!

EDOUARD FLANEGAN, assesseur
ALEXANDRE STEWART, échevin
Deux vrais Irlandais! »

L'évêque catholique de New-York, Mgr Hughes, avait demandé que la bible protestante ne fût pas lue dans les écoles publiques, ou, que les enfants catholiques fussent instruits à part, attendu que

leurs parents étaient des contribuables et avaient les mêmes droits que les autres citoyens. Cette prétention fut déclarée exorbitante et excita au plus haut point l'indignation des protestants. Les élections législatives eurent lieu sur cette question, les Irlandais l'emportèrent et la demande de Mgr Hughes fut accordée.

Le grand orateur Daniel O'Connell avait, à la même époque, prononcé au parlement anglais plusieurs discours en faveur de l'abolition de l'esclavage, ce qui avait eu pour effet d'exciter contre les Irlandais, les planteurs du Sud, d'ordinaire moins enclins au fanatisme.

Bref, l'agitation alla toujours croissant, surtout à partir de 1840. Les 6, 7 et 8 mai 1844, une terrible émeute éclata à Philadelphie ; deux églises, deux presbytères, un séminaire et une bibliothèque de théologie catholiques furent brûlés. Les catholiques irlandais résistèrent et usèrent de représailles. De graves désordres se produisirent dans d'autres parties du pays. Des Allemands et des Irlandais furent souvent attaqués dans les rues, à Cincinnati, Louiseville, New-York et plusieurs centres de l'Ouest.

On craignait, ou l'on feignait de craindre pour le maintien des institutions américaines. Un journal (1) publiait ce qui suit, en 1845, alors que

1. Le Journal « *The native american* » de la Nouvelle-Orléans.

l'agitation battait son plein : « Peu de gens se rendent compte de l'importance du nombre des émigrants qui arrivent, chaque jour, au milieu de nous. Que ce nombre se double de 1840 à 1850, comme il s'est doublé dans la décade précédente, nous aurons en 1850 une addition de trois millions à notre population étrangère ; de six millions, en 1860 ; de douze millions, en 1870 et de vingt-quatre millions, en 1880. Ainsi donc, dans trente-cinq ans, époque qui n'est pas très éloignée, que plusieurs d'entre nous verront et que verront, dans tous les cas, nos fils, nous aurons une accumulation de trente-huit millions d'étrangers, en outre de tous ceux qui sont maintenant dans le pays.

... Et cette puissante inondation d'outre-mer aura, alors, et probablement longtemps auparavant, détruit et emporté les derniers vestiges des libertés américaines ».

En 1854, une association, connue sous le nom de *Know-nothing* (ne sais rien) se forma au sein du parti des « Américains natifs ». Elle avait pour but de veiller à ce que les fonctions publiques fussent attribuées à des protestants, nés dans le pays et de combattre « les artifices des Papistes ». Cette Société était secrète, lorsqu'on questionnait les membres sur ses rites et ses principes, ils répondaient « *I Know nothing* » (Je ne sais rien). De là, le nom qui lui fut donné.

Les *Know-Nothings* gagnèrent rapidement du

terrain et devinrent les maîtres du gouvernement dans une partie de la Nouvelle-Angleterre, le Massachusetts, le Connecticut et le New-Hampshire. En 1855, le gouverneur du Massachusetts, M. Gardner, fit congédier les compagnies de milice dont les membres étaient nés à l'étranger. Cette même année, l'agitation fit des ravages dans l'Ouest ; une centaine d'Allemands et d'Irlandais catholiques furent tués et blessés et vingt maisons incendiées par des fanatiques, à Louiseville dans le Kentucky.

L'*Américanisme natif* se noya dans la campagne anti-esclavagiste et la guerre de sécession.

« Le nuage qui, suivant l'expression du sénateur Hoar, avait, un instant, voilé les lumineux principes de la constitution disparut de l'horizon ». A partir de l'abolition de l'esclavage, la haine de l'étranger cessa de se montrer sous sa forme brutalement agressive.

Les Irlandais étant d'excellents soldats et s'étant enrôlés, en nombre considérable, dans les armées de l'Union, on leur fit la gracieuseté de joindre au drapeau étoilé, dans certains régiments, le drapeau de la Verte-Erin.

Naturellement, après la guerre, il ne fut plus question d'exclure ceux qui avaient combattu et versé leur sang pour la patrie. Les Irlandais, en outre, avaient toujours su se servir adroitement de ce puissant engin d'influence, le vote; à partir de 1860, très unis et très nombreux, ils sont

devenus une puissance politique et on les ménage, mais le même mépris s'attache toujours à leur nom.

Et sous le mépris, ces hommes de lutte qui se défendraient énergiquement contre une agression brutale, sont terrassés. C'est pourquoi, les enfants de cette race, à la seconde génération, cessent habituellement de fréquenter leurs églises, deviennent des « Américains », sans autres qualificatifs et considéreraient comme une insulte d'être appelés « Irlandais ». Cherchant toutes les issues possibles, pour échapper à la désignation infamante, les uns modifient dans leur nom, tout ce qui en décèle avec trop d'évidence, l'origine hibernienne. Ainsi, McLaughlin devient simplement Claflin ; McCaffrey, Caffrey ; O'Connor, Conner ; O'Bryan, Bryan, etc. D'autres, dont le nom est commun aux races écossaise et irlandaise, comme Stewart, Barry, Sheridan, se réclament de descendance écossaise. Un grand nombre, enfin, ont pris des noms de consonnance bien anglo-saxonne ; je ne crois pas qu'il fût possible, aujourd'hui, de trouver plus de cinq millions de citoyens américains qui consentissent à se reconnaître ssus de familles irlandaises catholiques. (1)

1. Une dame américaine de mes amies qui a une servante irlandaise me disait, il n'y a pas longtemps, qu'elle n'a jamais pu faire avouer à celle-ci le pays de sa naissance ; à toutes ses questions, la bonne répondait invariablement : « Je suis née dans les Iles-Britanniques, Madame ! »

Ce que je viens de dire ne s'applique pas à un certain nombre d'émigrés ou de descendants d'émigrés appartenant aux carrières libérales et aux classes instruites ; ceux-là ont appris à l'école le glorieux martyrologe de leur race et ils aiment leur patrie, comme le poète national d'Irlande, Thomas Moore, d'un amour plus grand et plus profond, parce qu'elle a plus souffert ; ils n'en ressentent pas moins vivement les préjugés que l'on entretient contre eux.

Je me rappelle que, le 17 mars 1897, jour de la fête de Saint Patrice, M. James O'Neill, ancien représentant du Massachusetts au Congrès, parlant à Boston devant une réunion de ses congénères, se plaignait amèrement de ce qu'à la fin de ce siècle, on ostracisât encore les citoyens de race irlandaise dans la ville la plus éclairée de l'Union, qu'on refusât de les admettre dans la « *société* », dans les cercles aristocratiques et qu'on les tînt encore à l'écart, comme des parias. Et cependant, disait-il, les irlandais forment les deux cinquièmes de la population de Boston.

IV

Les Allemands ont été victimes du même ostracisme et des mêmes préjugés, et il n'y a pas bien longtemps qu'on a cessé de leur appliquer, à tout propos, le qualificatif de « *Damned*

Dutch » (maudit Allemand). Ces deux mots ont été, pendant un demi-siècle, tout aussi intimement unis, dans la langue courante américaine, que, dans les langues européennes, les mots « sales Juifs ».

*
* *

En Pennsylvanie, cependant, où ils étaient les premiers occupants du sol et fort nombreux, ils ne paraissent pas avoir eu à souffrir, non plus que leurs nationaux d'immigration récente, au temps de « *l'américanisme natif* », du fait des protestants irlando-américains. Ceux-ci se contentèrent de persécuter les Irlandais catholiques.

Les Allemands de la Pennsylvanie d'ailleurs, appartenaient pour la plupart au culte luthérien, tous étaient protestants.

Après la guerre de l'Indépendance, il avait été question de rendre la langue allemande, officielle dans cet Etat, mais les initiateurs du projet, rencontrant une forte opposition, et, gênés surtout par le fait qu'un grand nombre de soldats mercenaires Hessois (1) avaient combattu, dans les rangs de l'armée anglaise, contre les libertés

1. En 1775 le landgrave de Hesse avait mis 16.000 hommes à la disposition de l'Angleterre, pour la guerre d'Amérique. Cette transaction lui avait rapporté vingt-deux millions de thalers.

américaines, n'osèrent pas insister et retirèrent les propositions qu'ils avaient soumises à la législature.

Lors de la guerre de 1812, les milices allemandes furent commandées en allemand.

La langue allemande se maintint en Pennsylvanie jusqu'après 1850, surtout dans les campagnes, mêlée de quelques anglicismes et affectant certaines tournures bizarres. Dans les cantons pennsylvaniens, où ils formaient la presque totalité de la population, les Allemands purent assez facilement, pendant de longues années, vivre à l'écart du mouvement et cultiver leurs traditions et leurs vertus héréditaires. Ils se méfiaient des *Yankees*, très roublards en affaires et n'aimaient pas les Irlandais. Seuls, parmi ceux-ci, quelques rétameurs, quelques colporteurs de ferblanterie et d'autres menus objets, parcouraient de temps à autre les campagnes habitées par eux. « Ces colporteurs, dit P. Gibbons, (1), visitant les fermes des simples et honnêtes Allemands, roulaient les fermiers et jetaient le trouble dans l'âme de leurs filles. Ils étaient rusés et adroits, savaient raconter une bonne histoire et se rendre agréables. Les fermiers les recevaient dans leurs maisons, les hébergeaient et recevaient un peu de ferblanterie en paiement ». Quelques-uns de ces fermiers en étaient arrivés à croire qu'ils étaient les seuls Allemands du monde entier.

1. *The Pennsylvania Dutch.*

Un touriste berlinois raconte que se trouvant, en 1840, chez un cultivateur de la Pennsylvanie, celui-ci l'accueillit très cordialement, puis, étonné de voir qu'il parlait sa langue, lui demanda : Tu sais bien l'allemand, depuis combien de temps es-tu dans le pays ?

— Depuis six mois.

— Hé bien, tu peux te vanter d'avoir appris vite ».

L'interruption de l'immigration, après la guerre, et l'absence de toutes relations avec la mère-patrie, portèrent à l'allemand un coup fatal, dans les villes. Les jeunes gens qui y habitaient et exerçaient quelque négoce, étaient forcés de savoir l'anglais. Peu à peu, humiliés par le mépris qui se faisait jour contre tout ce qui pouvait être considéré comme étranger, ils en venaient à renier leur origine. Ainsi que cela s'était produit à l'époque coloniale, beaucoup de traductions et de modifications de noms eurent lieu en Pennsylvanie, pendant *l'agitation américaine-native* (1). Avec le va et vient continuel, l'instabilité des familles émigrant sans cesse d'une localité à une autre, qui caractérisaient dès lors la vie américaine, personne ne songeait à contester à un individu, porteur d'un nom à consonnance aussi anglaise que Taylor, Black ou White, son origine anglo-saxonne, quand surtout le transfuge avait perdu son accent originel.

1. Ph. Gibbons, *op. cit.*

Il n'y avait dans l'Etat aucun collège, aucune école normale pour former des instituteurs ; ces derniers étaient anglais, ainsi que les livres. Les pasteurs qui avaient fait leurs études en Allemagne, moururent et ne furent pas remplacés, la paroisse se désorganisa. Les gens de langue anglaise étaient en majorité dans les villes et gouvernaient.

L'afflux plus nombreux des immigrants, à partir de 1820, donna cependant un regain d'espoir aux fervents de la langue nationale. Un jour même, la question suivante fut mise aux voix, à la législature de la Pennsylvanie :

La langue dominante dans les tribunaux, à la législature et dans les assemblées municipales de la Pennsylvanie, sera-t-elle l'allemand?

Le nombre des votes pour et contre fut égal, mais le président, un Allemand lui-même, Mühlenberg, fit, par son vote décisif, pencher la balance du côté de la langue anglaise.

En 1835 on fit de nouveaux efforts pour rendre la langue allemande, officielle dans les comtés et townships où les gens de cette race étaient en majorité ; on parla de fonder une université, etc. etc., malheureusement le manque d'argent, d'entente et l'opposition du parti *américain-natif* firent avorter le projet.

En 1840, une école normale allemande fut fondée. Elle ne put se maintenir en raison du mauvais vouloir d'un certain nombre, de l'indiffé-

rence des autres, du manque de capitaux et du fait que, l'école étant protestante, les catholiques refusaient d'y envoyer leurs enfants.

Enfin, avec l'invasion des chemins de fer et du télégraphe, avec le développement du commerce, l'allemand fut aussi refoulé dans les campagnes, son château-fort. Les juges de paix durent se servir de l'anglais, de même les notaires pour leurs actes ; les pasteurs instruits dans des collèges de langue anglaise, parlaient mieux celle-ci que leur langue maternelle. Bref, bientôt l'allemand n'eut plus d'autre asile que les sociétés chorales et les institutions de bienfaisance.

« A Philadelphie, disait Löher, en 1846, le tiers de la population est de race allemande, 80.000 individus comprennent l'allemand, 40.000 seulement le parlent.

J'ai déjà dit que dans les autres Etats, où les Allemands d'émigration ancienne étaient moins nombreux et où très peu d'entre eux occupaient des situations prépondérantes, comme dans la Virginie, le Maryland et les Carolines, la résistance à l'anglicisation avait été beaucoup moins longue.

⁂

La nouvelle immigration qui se répandit surtout dans l'Ouest se trouva, dès son arrivée, en butte aux attaques des « Américains natifs ».

A partir de 1820 et surtout de 1830, les émi-

grés allemands se dispersent dans l'Ohio, l'Illinois, le Michigan, le Missouri, le Wisconsin, l'Indiana, le Texas, l'Arkansas, l'Oregon ; partout le « *Damned Dutch* » les accueille. L'Allemand déjà assimilé lui-même se moque d'eux. « Plusieurs de ceux qui se comptent parmi les plus distingués de leur ville, ont honte de leur origine allemande, et, tel qui n'est dans le pays que depuis trois ans, se donne toutes les peines du monde, pour faire croire aux gens qu'il a eu l'honneur de naître en Amérique. Les Anglicisés évitent leurs anciens compatriotes, les traitent avec mépris et ridiculisent leur apparence et leur mise.

« On a même vu des Allemands dont l'immigration ne datait pas de dix ans, faire campagne avec les *Américains natifs*, parce qu'ils redoutaient la concurrence des nouveaux venus » (1)

Et cela peut se comprendre, à la rigueur. Dans la patrie qu'ils avaient quittée, le travail était difficile à trouver et mal rémunéré. Les voici dans un pays où tout leur réussit, où ils reçoivent un salaire qui leur paraît excessif ; il leur semble que cela ne pourra durer qu'à condition que la population n'augmente pas trop vite. Peu versés dans l'étude des lois économiques, ignorants des conditions de l'offre et de la demande, ils ne pré-

1. Löher. *Einwanderung und Zustand der Deutschen in Amerika*, p. 387 et *passim*.

voient pas que la prospérité puisse indéfiniment se développer et, nécessairement, ils regardent comme un ennemi, l'immigrant qui arrive.

D'autres raisons multiples empêchèrent les Allemands de maintenir leur langue et leur caractère national, même dans les Etats où ils constituaient la majorité de la population. D'abord, ils étaient de religions différentes, et protestants et catholiques ne marchaient pas ensemble. Il y avait parmi eux des gens qui parlaient le bas-allemand, or, pour échapper au ridicule qui s'attachait à ce dialecte et à l'accent qui lui est propre, ceux qui en étaient affligés se hâtaient d'apprendre l'anglais dont ils se servaient ensuite exclusivement. Nés sous des gouvernements monarchiques absolus où les mots parlement et législature étaient inconnus, ils ne savaient pas se prévaloir, comme les Irlandais, de leurs droits politiques et ils restaient trop indifférents aux menées électorales.

« On ne peut rien voir de plus navrant, dit encore Löher, qu'une réunion politique où, avec des Allemands, se trouvent des gens de langue anglaise.

« Les deux ou trois Anglais (1) qui se sont entendus d'avance et qui ont, dans leurs poches, la liste des résolutions et des candidats à choisir,

1. Ici Löher emploie le mot « Anglais » dans le sens d'Américain de langue anglaise.

font deux ou trois discours en anglais et proposent leurs candidats, tandis que les Allemands se regardent et répondent « *Ia* » à tout, patients et prêts à suivre comme des moutons. Ici comme dans la mère patrie, les Allemands ont confiance en leurs chefs et, ici, leurs chefs sont des Yankees, les plus roublards et les plus rusés politiciens qui existent.

« Je me suis trouvé, l'hiver dernier, à une réunion de ce genre, une réunion démocratique, où il s'agissait de choisir des candidats pour le Conseil municipal. C'était dans la partie la plus allemande d'une ville en majorité allemande. Environ 150 de nos compatriotes, vêtus en ouvriers, causaient amicalement, par groupes. Un peu à l'écart se trouvaient cinq ou six Américains, mieux vêtus et parlant l'anglais ; à part ceux-là, il pouvait y avoir dans l'assemblée encore une dizaine de citoyens de langue anglaise.

« Quand la réunion se trouva assez nombreuse, ceux-ci se rendirent à l'autre extrémité de la salle, prirent place sur une estrade et appelèrent deux d'entre eux, l'un pour exercer les fonctions de président et l'autre celles de vice-président. Les Allemands alors, proposèrent un des leurs qui fut accepté par les Anglais, comme secrétaire-adjoint. Le président annonça que l'on s'était assemblé pour choisir les candidats du parti démocratique au conseil municipal, aussitôt un Anglais se leva et proposa un nom, puis un second, puis un troisième ; tous les candidats se trouvèrent

choisis. Le président demanda si le vote aurait lieu de vive voix, ou au moyen de bulletins, priant ceux qui seraient en faveur du vote par bulletins, de se ranger d'un côté de la salle. Ceux-ci se trouvèrent en majorité. A ce moment, un Allemand se risqua à demander que les candidats fussent désignés d'une façon plus précise, en allemand. Le secrétaire-adjoint traduisit la proposition, mais on passa outre et l'on jeta aussitôt dans un chapeau les bulletins sur lesquels se trouvaient inscrits les noms de deux Anglais et d'un Allemand.

« Tout le monde prit part au vote ; pas un mot d'allemand ne fut prononcé cependant, et parmi les nôtres, il n'y en avait probablement pas un seul qui eût pu s'exprimer convenablement en anglais...

« Il arrive encore, lorsqu'il s'agit d'élections importantes, que les candidats aux fonctions publiques se rendent dans les quartiers allemands des villes, eux ou leurs représentants ; là ils font des discours et proclament que « les Allemands sont le meilleur peuple du monde, qu'il n'y a aucun peuple au-dessus du peuple allemand, que dans leur mère-patrie on récolte le vin, que tout y croit et y fleurit, *etc.*, *etc.* ». Dès que ces orateurs de foules ont amené nos compatriotes à leur donner leurs suffrages, ils s'amusent entre eux d'avoir gagné si facilement ces imbéciles d'Allemands ».

L'Allemand dit, en résumé notre auteur, est

trop humble, n'a pas assez de confiance en lui-même, n'a pas assez de fierté de race. Il est aussi trop craintif ; il suffit qu'on prononce le mot « Un Etat dans un Etat » pour qu'il rentre sous terre et renonce à toute velléité de conserver sa langue, ses vertus nationales, *etc.* »

Löher se plaint encore du sentiment de jalousie étroite dont sont les victimes, tous ceux d'entre ses compatriotes des Etats-Unis qui ont les intentions les plus droites, sont les plus intelligents et les mieux doués. « Un homme se présente-t-il parmi les Allemands, qui peut faire honneur à notre race en Amérique, de suite l'envie, les basses intrigues se mettent de la partie et font échouer les meilleures entreprises à peine commencées ».

Cette jalousie, soit dit en passant, n'est pas spéciale aux Allemands, elle est tout simplement humaine et a été constatée, aux Etats-Unis, au milieu de tous les groupes homogènes d'émigrés. Les Irlandais, eux-mêmes, en dépit de leur instinct habituel de solidarité, n'y échappent pas.

Ajoutons encore que les Allemands n'avaient pas pour les soutenir, à cette époque, le prestige d'être venus d'un pays grand par les armes, uni et puissant ; les uns étaient d'anciens sujets du prince de Reuss ; d'autres étaient nés dans le duché de Saxe-Weimar, le Palatinat, ou le petit royaume de Wurtemberg. Ils n'avaient pas d'écoles et leurs enfants ne trouvaient rien dans leurs

livres qui leur parlât de la vieille Allemagne.

L'Irlandais émigré depuis quelques années et dont l'anglais était la langue maternelle, avait beau jeu avec le naïf Allemand et souvent, posait à l'Américain de vieille souche. « Le pire de tout, continue Löher, c'est le mépris dont est frappé en Amérique tout ce qui est allemand ; rien n'abaisse autant l'esprit d'indépendance et ne déprime autant le courage que d'entendre ce mot lancé partout comme une injure. « *Dutch ! Dutchman! Dutch People !* Le plus vulgaire vagabond, Paddy l'Irlandais lui-même, se croit un monsieur quand il a jeté son mépris à l'Allemand.

« Une brave fille de la campagne qui a pu s'acheter un chapeau et une voilette, croit qu'il est au-dessous de sa dignité, de continuer à parler cette langue de gens communs, l'allemand.... A New-York où la moitié de la population est de race tudesque, rien ne fait plaisir à un employé de commerce, par exemple, à un commis, comme de n'être pas pris pour un Allemand...

« J'ai vu un groupe de cinq Allemands ridiculisés et insultés par un seul Anglais et ne rien répondre.

« Ils n'essaient même pas de se défendre contre les attaques des journaux américains (1) ».

En 1843, les Allemands commencèrent enfin à se remuer et leur vote contribua, dans une gran-

1. *Op. cit.* pp. 239-469 et *passim.*

de mesure, à faire élire un démocrate, Polk, à la présidence de la République ; mais ils ne réussirent pas à se solidariser d'une manière efficace, à imposer leur langue concurremment avec l'anglais, soit dans les écoles, soit dans les législatures des Etats où ils se trouvaient en majorité, et, cette assimilation déprimante de toute indépendance et de toute dignité, l'assimilation par le mépris, s'est continuée encore, pendant de longues années.

En 1848, après la révolution libertaire qui agita l'Allemagne, un grand nombre d'hommes distingués et instruits émigrèrent en Amérique ; ce fut l'aurore d'une renaissance, mais d'une renaissance lente et tardive. Enfin, la fondation de l'empire germanique, en 1871, rendit la fierté à ceux des émigrés qui n'avaient pas encore abdiqué.

Ce fait n'en reste pas moins acquis, que, dans le flot de la population américaine, il faut compter de douze à quinze millions d'hommes d'origine allemande, qui, eux ou leurs ancêtres, ont passé sous les fourches caudines du mépris anglo-irlando-saxon, qui sont entrés dans la nation par la porte basse.

La littérature allemande qui a atteint son apogée au commencement de ce siècle n'avait en Amérique, à cette époque, aucun prestige. Depuis 1871, alors pourtant qu'elle a subi une forte dépression, elle est à la mode ; on l'imite, on étudie ses auteurs, ses écoles diverses, on adopte ses

méthodes de critique, on ne jure que par Kant, Hegel, et Schopenhauer : c'est la littérature d'une grande nation. Depuis 1871 on a cessé de crier à l'Allemand : « *Damned Dutch* ». Les journaux continuent bien encore à ridiculiser sa prononciation et sa manière de parler l'anglais, mais sans malice, et, d'autre part, tous les organes de l'opinion publique rendent justice à ses qualités de sobriété, de travail, d'économie ; on le reconnaît comme le citoyen modèle et l'on vante la culture et les progrès de sa mère-patrie.

V

L'agitation anti-esclavagiste a mis fin, comme je l'ai déjà dit, aux manifestations brutales et agressives de la haine de « l'Etranger » et donné momentanément un autre cours aux animosités et aux rancunes.

Jusqu'à nos jours, cependant, le grand facteur de l'assimilation est resté le même, « le mépris » ; il se manifeste partout, à l'atelier, à l'école, dans la presse, sous mille formes diverses, inconsciemment parfois ; il s'exerce aux dépens de toutes les races bien que l'Irlandais y soit plus exposé que les autres. Fort peu d'émigrants peuvent résister longtemps à cette conviction absolue, qui fait, pour ainsi dire, partie de l'air ambiant, que tout ce qui est américain et de langue anglaise

est supérieur et par contre, que tout ce qui n'est pas américain est inférieur. Illettrés pour la plupart, ou n'ayant reçu, dans tous les cas, qu'une instruction très sommaire, ils ne peuvent puiser à ces réservoirs de fierté nationale que constituent les annales historiques, scientifiques, artistiques, littéraires de leurs pays d'origine ; ils ne savent constater qu'une chose, c'est qu'en Amérique la vie est plus large, plus facile, le travail mieux rétribué que dans la patrie qu'ils ont quittée, et que les Américains sont plus riches que leurs anciens compatriotes.

Un bon nombre d'émigrés, sans doute, alors qu'étaient encore vivaces en eux la pensée et l'amour du sol natal, ont rêvé un instant de conserver leur langue et leurs souvenirs nationaux, au milieu de la grande nation à laquelle ils s'étaient incorporés. Ils se sont réunis en *conventions* et ont adopté, à l'unanimité, des résolutions où il était dit que, « tout en protestant de leur fidélité aux institutions américaines, les personnes présentes s'engageaient à ne pas renier leur passé, à faire tout leur possible pour conserver leur langue maternelle, à construire des écoles où cette langue serait enseignée, etc., etc. »

Les membres de ces *conventions* étaient les plus fiers et les plus intelligents de leur race, ceux dont les âmes étaient les plus élevées ; mais l'apathie des masses ne leur laissait bientôt plus d'espoir. D'autres se disaient : Pourquoi appartien-

drions-nous plus longtemps à une nationalité méprisée ; pourquoi ne marcherions-nous pas plutôt, de même que ceux qui nous entourent, sans ce bagage de vieux souvenirs que nous avons apportés du pays natal, à la conquête exclusive de la richesse ? Pourquoi ferions-nous des sacrifices d'argent pour entretenir des écoles où l'on enseignera notre langue maternelle à nos enfants, alors que nous pouvons leur faire donner gratuitement, dans les écoles publiques, l'éducation qui fera d'eux des citoyens honorés et peut-être riches ?

C'est à l'école, surtout, que le fils de l'émigré apprend que la race à laquelle il appartient est méprisable, et que ses parents sont des êtres grotesques ; c'est là qu'il s'habitue à rougir de leur nom et à prendre en haine tout ce qui lui rappelle le pays des ancêtres (1).

1. L'élément d'origine anglo-saxonne a introduit aux Etats-Unis cette spirituelle (?) habitude de marquer son mépris aux nationalités étrangères, en leur décochant, comme une insulte, le nom de leur prétendu mets favori. L'Italien est un *macaroni-eater*, (mangeur de macaroni) ; l'Allemand un mangeur de choucroute, l'Espagnol un mangeur d'oranges ; l'Irlandais, un mangeur de pommes de terre ; le Canadien français, un mangeur de soupe aux pois ; le Français, un mangeur de grenouilles, etc. Il se distribue à ce sujet force horions et gifles ; les plus braves, les plus fiers avent vaillamment l'injure et font respecter les pommes de terre ou la choucroute ; les autres courbent la tête, humiliés, et se défendent d'appartenir à une race qui use de tels aliments.

Et ce fait se produit sur une vaste échelle, d'enfants qui s'entêtent à ne pas parler, même au foyer familial, la langue de leurs parents, quelques efforts que fassent ceux-ci pour leur en inculquer la connaissance.

Au fur et à mesure de l'immigration dans les villes d'usines et de fabriques, les gens de même nationalité, poussés par une sympathie bien naturelle, se sont groupés dans les mêmes quartiers qui, alors, ont pris le nom de « quartier irlandais », « quartier allemand », « quartier italien ». Les assimilés et les Américains ont fui ces rues et ces ruelles nécessairement pauvres d'où, à leur tour, tous ceux qui se sont enrichis ont émigré, pour se loger dans des milieux plus aristocratiques, s'efforçant en même temps de rompre toutes relations avec les personnes et les objets qui leur rappelaient leur ancienne pauvreté et leur origine. Et le nom de la nationalité est resté intimement identifié avec celui du quartier, avec celui des maisons pauvres, et imprégné comme d'un relent de vie humble et grossière. Les enfants qui sont nés en ces quartiers n'y demeurent pas, et deviennent tout simplement des *Américains*.

Çà et là, quelques familles se sont trouvées isolées au milieu de populations de langue anglaise et ont été fatalement absorbées ; mais le nombre n'en est pas grand ; presque partout l'abandon de la langue maternelle, et quelquefois du nom patronynique, a été *voulu*.

Certains groupes semblent avoir une tendance à se fondre plus rapidement que les autres, ce sont surtout les anciens sujets de petits Etats dont la vie nationale n'a pas été troublée et rendue plus intense par des révolutions et des crises fréquentes, comme les Portugais, les Danois, les Belges, les Suédois ; ceux encore dont le patriotisme a été rétréci, s'est cantonné dans la haine d'un ennemi héréditaire et perd son empire dès que cet ennemi n'est plus là, ainsi les Tchèques et les Polonais : Dès 1860, on constatait que les Scandinaves s'anglicisaient en quelques années. La plupart habitent les campagnes de l'Ouest ; je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient songé à fonder des écoles de leur langue ou à demander que le suédois et le norvégien soient enseignés dans les écoles publiques.

On a vu, il y a deux ans, un groupe de Portugais du Massachusetts décider dans une de leurs *conventions* qu'ils s'appliqueraient, dorénavant, à se servir exclusivement de l'anglais entre eux et dans leurs familles.

Rappelons aussi que la langue anglaise, qui est celle de la majorité de la nation, puisqu'elle a été imposée aux Celtes, il y a déjà des siècles, est essentiellement une langue populaire, qu'elle s'apprend facilement, n'a qu'une grammaire excessivement simple, et offre peu de complications dans les rapports des mots les uns avec les autres. Elle possède cette énergie, cette précision,

ces termes pittoresques, raccourcissants qui plaisent au peuple ; enfin, il s'y est développé, grâce surtout au concours de l'Irlandais, un mélange merveilleux de jurons sonores, d'exclamations brutales qui interprètent bien l'âme de foules enfiévrées et lancées avec ardeur dans la lutte matérielle ; c'est une langue de soldats. La langue allemande savante, compliquée, irrégulière demande trop de patience et d'étude ; la langue française affinée par de longues générations d'élégance et de haute civilisation, est devenue un art très difficile ; toutes deux ont une syntaxe accidentée qui, souvent, force l'homme du peuple à chercher en dehors d'elles le mot, la tournure, l'expression qui va le plus droit au but. L'anglais langue démocratique, au contraire, n'a pas de patois ; l'illettré s'y constitue facilement un vocabulaire suffisant pour tous les besoins de la vie et dont il se sert avec une correction relative; après quelques années d'école, il écrit avec une orthographe fort passable, et, s'il lit les journaux, il peut se croire aussi savant que tous ceux qui l'entourent. Une question d'épellation ne creuse pas, en Amérique, l'abîme qui sépare les ouvriers des gens des classes supérieures et n'accentue pas les distinctions sociales.

∴

L'immigration des vingt ou trente dernières années n'a pas été composée aussi exclusivement

d'ouvriers illettrés que par le passé. Chaque groupe maintenant, si l'on en excepte les Italiens peut-être, amène son contingent de prêtres, de médecins, de négociants, voire même d'avocats, tous gens chez lesquels l'instruction a développé le sentiment de la nationalité, et qui ont été pénétrés par cette foi qui devient chaque jour plus vivace, la foi dans la solidarité des races et les droits sacrés des langues.

L'immigration catholique, en dehors de l'élément irlandais, est aujourd'hui très nombreuse ; elle se recrute parmi les Canadiens français, les Autrichiens, les Hongrois, les Italiens, les Polonais et a dépassé de beaucoup, en ces dernières années, le chiffre de l'immigration protestante. Les prêtres catholiques ont construit des écoles auprès de leurs églises, et, ces églises et ces écoles constituent contre l'assimilation complète, c'est-à-dire contre l'abdication absolue du passé, le plus puissant des remparts.

Le même facteur dont j'ai parlé agit toujours sur les masses, mais de plus en plus nombreux sont ceux qui combattent son influence néfaste.

Dans un avenir qui n'est pas très éloigné, sans doute, les curieux qui feuilleteront les annales des sociétés de bienfaisance, les comptes-rendus des *Conventions* tenues par les éléments de langue non anglaise, les discours patriotiques prononcés à la fête du 4 juillet par des fils d'émigrés, seront étonnés d'y lire partout, en

français, en allemand, en polonais, cette phrase toujours la même : « *Je n'ai pas honte de ma race* ». « *Nous ne devons point rougir de notre origine* ». « *Ne craignons pas de parler notre langue maternelle* ».

On se demandera pourquoi on aurait pu, à la fin du XIXe siècle, avoir honte de parler la belle langue française et rougir d'être d'origine allemande, ou de nationalité polonaise. Et, l'on ne comprendra probablement pas.

A l'heure qu'il est, il ne se trouve qu'un nombre fort restreint d'enfants d'étrangers, nés aux Etats-Unis et qui ont passé par les écoles publiques, qui soient restés fidèles à leur langue maternelle : ils constituent une élite : A la voix cependant des hommes représentatifs de chaque nationalité, il se fait un lent travail de réaction. « Il n'y a pas à se dissimuler que l'avenir est sombre, disait, il y a quelques années, un des principaux publicistes de langue française des Etats-Unis, M. G. de Tonnancour, (1) et que nous devrons lutter sans cesse pour conserver notre langue ; mais dans l'état d'âme où nous nous trouvons, il est un fait consolant qui doit ranimer notre courage. Vous avez pu, comme moi, l'observer fréquemment. C'est que, si les enfants canadiens semblent fata-

1. Discours prononcé au XI *Congrès des Canadiens du Connecticut*, le 2 septembre 1896, par M. G. de Tonnancour, rédacteur en chef de « *l'Indépendant* » de Fall River. Mass.

lement portés à préférer l'anglais au français dans leur bas-âge, il s'opère en eux, un changement remarquable, dès qu'ils commencent à raisonner. Alors le vieil orgueil gaulois se réveille dans leurs âmes et ils ressentent le besoin d'apprendre ce que furent leurs devanciers. Jusque là inconsciemment dédaigneux de tout ce qui est français, ils subissent une métamorphose complète qui les rapproche de leurs aînés ».

Ceux qui entretiennent, avec le plus de persistance, le préjugé contre les *étrangers*, sont aujourd'hui des descendants d'émigrés, des Irlandais d'origine pour le plus grand nombre. Les Américains issus des anciens colons occupent presque partout une situation sociale supérieure et se trouvent rarement en rivalité immédiate avec les nouveaux venus ; ils ne craignent pas qu'on les confonde avec les fils du naturalisé de fraîche date et ne se croient pas tenus d'outrer les manifestations de leur patriotisme. Lorsqu'ils sont de race anglaise cependant, ils doivent croire que tout le monde aurait à gagner à devenir anglais. Il en est d'autres qui n'ont pas modifié leur conception historique de la patrie, et restent toujours convaincus qu'une nation forte ne peut se maintenir sans une langue unique.

Je ne mentionne ici, que pour mémoire, l'existence d'une société connue sous le nom de « *American protective association* » (A. P. A.), société de protection américaine, dont on a parlé

à différentes reprises, depuis quelques années. Elle ne compte qu'un petit nombre d'adeptes, se recrutant principalement, paraît-il, parmi des Anglais d'immigration récente et, ses appels surannés au fanatisme religieux laissent les masses fort indifférentes.

Enfin, depuis la guerre avec l'Espagne, grâce à la campagne de chauvinisme organisée par la presse britannique et dont les échos ont largement pénétré l'Amérique, tous les descendants d'émigrés ayant renié leur origine, ont proclamé, à l'envi, la supériorité des Anglo-Saxons, et la décadence des races dites latines. Beaucoup *d'étrangers* des classes ignorantes, ne trouvant rien à répondre, ont dû peu à peu, au sein des clameurs jingoïstes, se sentir pénétrés de l'enthousiasme collectif et du désir d'être Anglo-Saxon (1).

Il est fort possible que les deux dernières années de ce siècle voient encore un bon nombre de traductions et de modifications de noms.

1. La guerre de l'Afrique australe est arrivée à propos pour provoquer une réaction nécessaire.

RÉSULTATS DE L'ASSIMILATION

I. — Le reniement de la nationalité est un fait anormal en ce siècle. Il ne s'est produit qu'aux Etats-Unis. — L'histoire du passé ne peut rien nous apprendre sur les résultats d'une fusion de races accomplie en ces circonstances. Les races se sont éprises de leur existence distincte, parce que les savants leur ont révélé les vertus spéciales qu'elles possèdent. — L'Amérique avait l'avantage d'être peuplée par des populations ayant déjà fait l'apprentissage de différentes civilisations. — Elles avaient chacune des outils différents pour accomplir leur œuvre. — Elles ont jeté leurs outils. — L'édifice national qu'elles ont construit est peu intéressant. — Presque tous les hommes dont les Etats-Unis se glorifient à juste titre sont d'origine anglo-saxonne. — Pourquoi ? — Ce qui se trouve à la base de l'arbre familial des assimilés. — Peut-être de nouvelles qualités et de nouvelles aptitudes se substitueront-elles à celles que « l'assimilation » a détruites.

II. — Effets immédiats de l'assimilation sur l'émigré et sur sa famille. — Ames à base de haine et d'ennui. — Le mépris de l'étranger est un creuset d'où les âmes viriles sortent plus fortement trempées.

III. — Effet de l'assimilation sur les mœurs américaines. — De nouvelles hérédités vont se constituer. — Ce qui leur manquera.

« Quelles saintes et nobles pensées, quelle poésie du cœur vous ôtez aux vivants en leur ôtant leurs morts ! »

(*E. Michelet*, Nos fils).

« *Le vrai critérium de l'excellence d'une civilisation ce n'est ni le chiffre de la population, ni la grandeur des villes, ni l'abondance des récoltes mais l'espèce d'hommes que le pays produit.* »

(R.-W. *Emerson*. Essais).

« *Whatever makes the past, the distant or the future predominate over the present advances us in the dignity of thinking beings.* »

(*Ben. Johnson* (1).

L'assimilation, telle qu'elle s'est effectuée aux Etats-Unis, a-t-elle eu pour effet de développer les qualités naturelles des races ; a-t-elle ouvert les âmes et rendu meilleurs les hommes auxquels elle s'est imposée ; a-t-elle été un facteur de progrès intellectuel et moral ?

Je crois que, même les plus optimistes, hésiteraient à l'affirmer.

Nous nous trouvons, ici, en présence d'un ordre de choses tout-à-fait nouveau et qui n'a pas de précédents dans l'histoire ; au moins dans l'histoire moderne, depuis que les nations ont acquis une conscience plus éclairée d'elles-mêmes et se sont éprises de leur existence distincte.

Chez les peuples d'Europe, à travers les évènements successifs qui ont transformé leur état

1. Tout ce qui fait prédominer le passé, l'avenir ou le lointain sur le présent nous avance dans la dignité d'êtres pensants.

politique et modifié leurs frontières, le sentiment de la nationalité et de la race a été s'affirmant sans cesse avec plus de force ; ces deux entités ont constitué un bien pour la conservation duquel des millions d'hommes ont combattu et souffert, et il semblait qu'aujourd'hui il ne fut pas plus possible de renier l'une ou l'autre que de se renier soi-même.

Or, nous venons de le voir, ce fait anormal et contre-nature s'est produit aux Etats-Unis, sur une vaste échelle. Les représentants de plusieurs nationalités formant, sur le sol américain, des groupements nombreux (1) ont renoncé sans lutte, presque sans résistance, à leur patrimoine historique et à leur âme héréditaire : ils se sont efforcés de dissimuler leur origine ; ils ont jeté avec dédain leur passé dans l'oubli, ainsi qu'on enfouit sous terre un vêtement chargé de germes infectieux.

L'expérience d'autres temps et d'autres pays ne peut rien nous apprendre sur les conséquences immédiates ou lointaines de l'assimilation, non plus, d'ailleurs, que sur la plupart des phénomènes de la vie américaine.

Certains ethnologues se sont évertués à démontrer que du mélange des races résultent des types supérieurs d'humanité et que les nations les

1. Beaucoup de races sont aussi fortement groupées aux Etats-Unis que celles qui peuplent la Suisse et l'empire austro-hongrois.

plus fortes sont celles dans la composition desquelles il est entré le plus d'éléments divers. Mais leurs études n'ont porté que sur la fusion de peuplades primitives auxquelles le passé n'avait rien légué et qui n'avaient guère à mettre en commun que des instincts grossiers et des superstitions puériles. Les théories émises par ces écrivains, en outre, ne se préoccupent pas du mode dans lequel la fusion, pour devenir féconde et bienfaisante, doit être effectuée ; il est certain, cependant, que c'est là un facteur non négligeable.

A notre époque, ai-je dit, les nationalités se sont éprises de leur existence distincte ; elles se sont constituées à l'état de personnes morales, et cela, surtout, parce que les historiens et les savants leur ont révélé les forces précieuses qui sont en elles, les vertus héréditaires, les qualités natives qu'elles ont le devoir de perpétuer. Entre les anciens Gaulois, les Germains et les Celtes, Tacite et César, Strabon et Diodore de Sicile observaient déjà des différences notables. « A tout âge, dit Taine (1), un peuple reste toujours lui-même..... ; les cinq ou six grands instincts qu'il avait dans ses forêts le suivent dans ses palais et dans ses bureaux. » Mais, c'est surtout depuis l'aurore de l'ère moderne, depuis que la science et le progrès, en compliquant tous les problèmes de notre vie, ont étendu à l'infini les champs d'ac-

1. *Hist. de la littérature anglaise.*. Vol. II, p. 9.

tion ouverts à l'esprit humain, que les civilisations européennes ont pris des routes diverses, se sont canalisées et ont amassé, chacune d'elles, des richesses particulières.

Chaque foyer national, aujourd'hui, a un rayonnement qui lui est propre. Le monde est une vaste fabrique où chaque peuple, dans la spécialité qu'il a adoptée, crée plus rapidement et mieux que les autres peuples. Car, de même que certains actes de notre organisme, après avoir exigé d'abord une grande tension, un travail assidu du cerveau deviennent, par la pratique réitérée, à peu près inconscients; de même, au sein des grandes collectivités, certaines manières de voir, d'agir, de penser, de sentir, élaborées mystérieusement à travers les siècles, appliquées, à l'origine, sous forme de maximes, de dogmes, de lois ou d'usages ont fini par se transmettre à l'état d'instincts.

Il existe un ensemble de caractères psychiques qui se retrouvent dans toutes les manifestations de la vie d'une race et qui constituent la base de son identité. C'est énoncer un truisme de dire que, du fait de leur hérédité, le Français, l'Allemand, l'Anglais, l'Italien, le Polonais, le Scandinave possèdent des vertus et des aptitudes spéciales (1).

1. En 1850, un auteur germano-américain énumérait comme suit les vertus nationales que ses compatriotes de même race devaient s'efforcer de conserver et de cultiver aux Etats-Unis : « La profondeur et le sérieux de la pensée,

L'Amérique avait l'avantage d'être peuplée d'éléments déjà façonnés par un long apprentissage à des tâches diverses ; ces éléments devaient lui apporter le charme de la variété, le relief des couleurs nuancées, l'intérêt qui s'attache aux choses dont la vie a des sources profondes et lointaines. Plusieurs races étaient conviées à colla-

le charme des relations sociales, la franchise et la sincérité du sentiment, le culte de la science, la piété sans hypocrisie, l'amour de l'art ».

« En aucun pays, dit M. E. Lavisse, on est heureux à moins de frais qu'en Allemagne. Une réunion de camarades ou d'associés d'un *verein* quelconque ; une fête de famille, de cabaret ou de village ; un verre de bière, quelques tours de danse, un chœur chanté sur les routes y sont des provisions de bonheur tranquille. Nul ne s'y surmène, ni à la ville, ni à la campagne. Nul ne brusque la vie. Point d'âpreté au travail ; une humeur ouverte à la joie de vivre et qui produit le *Gemüth*, cette bonhomie des gens satisfaits de leur sort ».

(*Essais sur l'Allemagne Impériale*. Avant-Propos VIII).

J'emprunte à un journal parisien, les lignes suivantes de M. Hugues Le Roux qui peignent bien les qualités maîtresses de l'âme française « Mais, s'écrie-t-il, après avoir énuméré quelques-unes de nos lacunes, comme notre cœur marche d'accord avec notre raison ! Comme nous sommes bien équilibrés, quoi qu'on en dise ! Avec quel art, avec quelles nuances nous jouissons des plaisirs de la sociabilité ! Comme nous savons faire des sacrifices opportuns pour vivre en harmonie avec les autres hommes ! Comme nous tirons de la culture intellectuelle toutes les voluptés qu'elle comporte ! Comme nous goûtons la vie que d'autres rêvent ou brûlent ».

borer à la grandeur de l'union; chacune d'elles avait des outils différents pour accomplir son œuvre.

Ainsi, des artisans appartenant à différents métiers sont venus apporter leur concours à la construction d'une demeure que les architectes qui en ont conçu le plan rêvent de faire merveilleusement belle. Les maçons ont établi de puissantes fondations ; les matériaux sont abondants; les conditions de sécurité et de bien-être dont bénéficient les différentes équipes d'ouvriers sont parfaites; l'édifice commence à s'élever sous les auspices les plus favorables. Mais, voilà que, les uns après les autres, menuisiers, charpentiers, peintres, décorateurs ont jeté leurs outils et se sont mis à travailler, en qualité de manœuvres, sous la direction des maçons. L'édifice aura de solides murs de pierre, il offrira un abri sûr à ceux qui y demeureront, mais il ne constituera pas une habitation confortable, son aspect ne sera pas agréable à la vue, et le rêve de beauté de ses architectes ne sera pas réalisé.

Des arbres ont été transplantés dans un terrain fertile, mais on leur a enlevé une partie de leurs racines et toutes les fibres par lesquelles ils auraient pu aspirer largement les richesses du sol. Un grand nombre sont devenus des arbres secs ou ne portent pas les fruits qu'ils étaient appelés à porter.

Les émigrés assimilés par les éléments de lan-

gue anglaise aux Etats-Unis sont les ouvriers qui ont jeté leurs outils ; ils ne contribueront pas à l'édifice national la part qui leur incombait. Ce sont les arbres dont on a coupé les racines et qui restent stériles.

Sous l'influence nivelante de l'exclusivisme et du préjugé, la civilisation américaine a pris une teinte uniforme et criarde et, chose bizarre, ce qui manque surtout à ce pays peuplé par tant de races diverses, c'est la variété.

Que l'on médite seulement sur le fait suivant :

Presque tous les hommes dont la République se fait gloire à bon droit, presque tous ceux dont la réputation a traversé l'Océan à d'autres titres qu'à celui de millionnaires ou de soldats sont d'origine anglo-saxonne : Washington, Franklin, les Adams, Webster, Prescott, Fenimore Cooper, Story, Washington Irving, Edgar Poe, Emerson, Hawthorne, Parker, Channing, Longfellow, Bancroft, Willis, Whitman, Asa Gray, Whittier, Holmes, Howell, Lowell, Mgr. Spalding, Clemens (Mark Twain), Edison, Sargeant, Whistler, etc. Quelques-uns sont d'origine écossaise. Les seuls hommes de race française qui ont joué un rôle important lors de la fondation de la République, comme John Jay et Henri Laurens, étaient des Huguenots et avaient reçu une éducation en partie française ; Joaquim Miller a écrit en allemand et en anglais ; Agassiz, né en Suisse, n'est venu en Amérique qu'à un âge assez avancé.

Nous savons, cependant, que, l'élément d'origine anglo-saxonne ne constitue qu'une faible minorité de la population actuelle de l'Union. En tenant compte des circonstances plus favorables de fortune, de culture et de situation sociale dont il a bénéficié, le fait que je viens d'indiquer n'en paraît-il pas moins anormal ? Et, nous savons encore que, dans le champ des productions de l'esprit, l'Anglo-Saxon n'est aucunement supérieur aux autres hommes.

Ne serait-on pas en droit de conclure, sans être accusé de paradoxe, que cet écart disproportionné entre les contingents d'illustrations fournis par les différentes races qui composent la nation américaine, résulte de ce que, chez l'Anglo-Saxon, l'hérédité n'a pas été interrompue, qu'il s'est développé conformément à ses besoins intellectuels, qu'il n'a rien éliminé, rien effacé dans son âme, que tout ce que de longues générations d'ancêtres y ont déposé a pu y germer et y fleurir ?

Sans doute, les exemples sont nombreux d'hommes qui, émigrés dans un pays étranger, arrachés à leurs habitudes héréditaires, élevés et instruits dans une langue qui n'était pas leur langue maternelle, initiés à une civilisation différente de celle de la race dont ils étaient issus ont été des sujets brillants et ont fait souche de familles distinguées. Mais presque toujours ces hommes, appartenaient à un milieu so-

cial élevé ; ils ont été transplantés dans des conditions favorables ; l'accession à une civilisation nouvelle, loin de leur fermer le passé a, en quelque sorte, agrandi leur âme, en étendant le champ de leurs affections et de leurs expériences. Ainsi, Adalbert de Chamisso quittant la France pendant la Révolution, à l'âge de cinq ans, et devenant l'un des plus grands poètes de l'Allemagne ; ainsi l'Allemand Max Müller considéré comme l'un des premiers écrivains anglais du siècle ; ainsi les familles irlandaises des Lally-Tolendal, des Mac-Mahon, des Taafe, des Prim, des Garrett dont les descendants se sont illustrés en France, en Autriche, en Espagne, au Portugal ; ainsi les Milne-Edwards, les Waddington, les Dodds, ainsi les Labouchère, les Millais, les Du Maurier que se sont prêtés mutuellement la France et l'Angleterre. Les Huguenots émigrés en Allemagne, en Angleterre, en Amérique appartenaient en général à l'élite bourgeoise de leur temps et si la persécution les a fait fuir, la sympathie les a accueillis. Les uns et les autres ont pu conserver l'identité de leur être.

Car le mécanisme héréditaire n'est pas seul à agir ; il subit le joug de l'éducation et de la volonté. La plupart des écrivains, fort nombreux en ce siècle, qui se sont occupés des questions de physiologie ont prouvé, à l'encontre des fatalistes dont le système tend à faire de l'individu l'esclave de son hérédité, que les vices et les tares atavi-

ques peuvent être victorieusement combattus par l'éducation. Evidemment, les mêmes lois s'appliquent à la transmission des qualités et des aptitudes ; pour qu'elles se perpétuent il leur faut une culture propice et des influences favorables.

Depuis la fondation de la République les immigrants qui, presque tous, appartenaient aux classes illettrées ont rarement reçu aux Etat-Unis, ainsi que nous l'avons vu, un accueil sympathique ; lorsqu'ils n'ont pas été persécutés, ils ont été bafoués et humiliés dans leurs affections les plus chères. Ils ont dû, ou cru devoir renoncer à tout ce qu'ils aimaient au pays natal, à tout ce qui les mettait en communication avec l'âme des ancêtres. Ils ont cessé d'être eux-mêmes.

Ainsi, le passé tout entier s'est fermé sur des millions d'individus et, chacun aujourd'hui peut le constater, les descendants d'étrangers qui ont renié leur origine et oublié leur langue maternelle n'ont rien gardé des vertus et des aptitudes ancestrales (1).

Ces millions d'individus étaient issus de longues générations de travailleurs n'ayant pas encore participé à la vie intellectuelle de l'humanité, n'ayant pas connu le surmenage, et, dont toutes les forces psychiques et morales étaient à l'état

1. J'ai pu moi-même constater ce fait souvent, rien ne ressemble moins par exemple à un Français qu'un Américain de race française ayant renié ses ancêtres.

latent : Qui sait combien de germinations fécondes ont été interrompues ; qui sait combien de semences précieuses ont été détruites auxquelles une évolution normale aurait permis d'éclore ?

Souvenirs enfouis, affections étouffées, aptitudes héréditaires éteintes. Voilà ce qui se trouve à la base de l'arbre familial de presque tous les descendants d'émigrés non anglo-saxons ou celtes aux Etats-Unis. L'arbre n'a pas dû en être fécondé.

*
* *

Je n'ignore pas tout ce que peuvent avoir, en apparence, de purement théorique ou même de paradoxal, les considérations que je viens d'exposer. Les lois relatives à l'hérédité sont loin d'être absolues, les phénomènes de l'atavisme sont variables, et, d'autre part, si l'extinction des souvenirs, si le reniement du passé ont fait le vide dans les âmes des « assimilés », rien ne prouve que ces âmes ne puissent se remplir d'aspirations aussi élevées bien que différentes, de sentiments aussi nobles, que ceux qui en ont été extirpés.

On pourra me dire encore : Mais ces émigrés étant, pour l'immense majorité, des illettrés, des indigents écrasés sous les lois d'airain du vieux monde capitaliste, la vie pour eux était nécessairement limitée à la lutte pour le pain quotidien ; la patrie se résumait en l'amour d'un petit coin

de terre, en quelques acclamations et quelques cris enthousiastes poussés à époques périodiques, avec peut-être la haine de quelque nation étrangère. Pourquoi voulez-vous que l'oubli de vagues affections, l'abandon de souvenirs amers ou humiliants soient synonymes d'appauvrissement moral ?

Ils ont trouvé en Amérique, un foyer avec le bien-être, la sécurité du lendemain, la dignité de l'homme libre ; ils commencent une vie nouvelle ; ils sont des ancêtres. Leur âme s'est fermée au passé mais elle est ouverte vers l'avenir, et elle aspire aux états meilleurs que cet avenir tient en réserve ».

Je n'insisterai pas sur ce côté obscur et, dans tous les cas, hypothétique des résultats de l'assimilation et je reconnais bien volontiers que la liberté, l'égalité, le bien-être à la portée de tous, l'ambition du mieux, l'énergie et l'activité ambiantes qui constituent les conditions essentielles de la vie américaine, sont des forces fécondes dont on est en droit de beaucoup attendre.

II

Mais ne restera-t-il aucune trace dans les âmes de cet amoindrissement de la personnalité qu'a constitué le reniement du passé ?

L'assimilé n'a pas passé fiérement, le front

haut, d'un état à un autre, il s'est courbé, comme je l'ai dit, sous les fourches caudines du mépris d'hommes d'un autre sang. Ne se peut-il que, dans cette abdication de sa fierté de race, dans l'accomplissement de cet acte humiliant et servile, un ressort de son mécanisme moral se soit brisé qui ne se remplacera pas ?

L'influence du milieu qui désormais va être absolue, puisque celle de l'hérédité est détruite, favorisera en lui le développement de l'individualisme, elle ne sera certainement pas propice à la culture des vertus sociales.

Pendant les premières années de son séjour dans l'Union, l'émigré, en même temps que sa situation matérielle s'est sensiblement améliorée, a bénéficié, si je puis m'exprimer ainsi, d'un certain agrandissement intellectuel. Ses connaissances géographiques se sont étendues tout d'abord; il a nécessairement comparé ce qu'il a vu chez lui avec ce qu'il voit en Amérique ; son esprit a perçu des notions nouvelles ; il est devenu moins naïf, moins routinier.

D'un autre côté, sa sphère affective s'est rétrécie dans les mêmes proportions et il s'est senti pénétré de sentiments peu louables qu'il avait ignorés jusqu'alors. Apprenant que le nom collectif de sa nationalité dont il était fier, est méprisable, que son nom à lui a une consonnance ridicule, que son origine constitue une tare, presque un crime; en butte aux railleries de ses camara-

des de l'atelier ou de l'usine, il s'est habitué peu à peu à la dissimulation, à la mauvaise honte, aux subterfuges mesquins et bientôt, presque fatalement, il a pris en haine tout ce qui lui rappelle le pays natal. Il s'est donné tout entier à la lutte pour le bien-être matériel et la richesse.

Dans l'âme agitée qui désormais sera la sienne, quelles pensées fécondes auront le temps d'éclore ?

Ses enfants, s'ils sont nés aux Etats-Unis, appartiennent de droit à la « caste supérieure » et ils donnent toute leur affection à la patrie qui est la leur ; mais il arrive souvent qu'à l'école on leur rappelle la tache originelle et eux-mêmes se pénètrent du mépris de la race dont ils sont issus (1).

C'est une phase particulièrement pénible que celle que traverse une famille d'émigrés dont les enfants se refusent à apprendre la langue des parents et, le plus souvent d'ailleurs, n'y sont pas encouragés. Ceux-ci arrivés dans le pays, vers vingt-cinq ou trente ans, ou plus tard, n'ont pu se faire en anglais qu'un vocabulaire fort res-

1. L'année dernière, dans une ville de l'Ouest où la population se trouve, dans une forte proportion, d'origine allemande et canadienne française, les autorités scolaires proposèrent de faire faire à l'école publique, des cours dans ces deux langues, si tel était le désir des élèves. Ces derniers furent consultés. Seuls trois jeunes Allemands et un Irlandais s'inscrivirent pour le cours français ; un élève canadien exprima l'intention d'apprendre l'allemand.

treint, car l'illettré n'apprendra jamais bien une langue étrangère, passé l'âge de l'adolescence. Cependant c'est l'anglais que l'on parle à la maison ; les entretiens se bornent nécessairement aux menus détails de la vie matérielle, aux rapports d'affaires. Aucune intimité véritable ne s'établit parmi les membres de cette famille ; entre eux aucune expansion, aucun réveil de souvenirs, aucune évocation du passé. Les âmes formées dans ce milieu sont généralement réfractaires à tout ce qui est poésie, beauté morale, sympathie universelle ; elles sont étroites et mesquines. Le seul sentiment un peu intense qui s'y est développé, c'est celui de la haine du pays des ancêtres, c'est la rancœur des humiliations subies à l'école, le souvenir aigri d'avoir été appelé *Dutchmann*, *Frenchie*, *Macaroni*, *Dago* (1), *Sweet* (2).

Tout observateur sincère qui a vécu dans les villes américaines a pu se rendre compte de l'exactitude de ce que j'affirme. Grattez le rénégat de sa race, l'assimilé par le mépris et, sous le masque jovial, épanoui, de l'ouvrier bien nourri, et à l'aise, sous l'apparence affairée et énergique

1. Dans le Sud-Ouest, et principalement en Californie on appelle indifféremment « *Dago* », l'homme de race espagnole, portugaise ou italienne. Je n'ai pu me faire expliquer l'origine de cette appellation ; c'est probablement une corruption de « *Hidalgo* ».

2. *Sweet* (Sucré) de *Swede* (Suédois).

du négociant prospère, sous la rondeur des manières de tous deux, vous devinerez souvent une âme à base de haine.

J'ai eu l'occasion de rencontrer un bon nombre de ces fils d'émigrés auxquels il fallait bien se garder de rappeler leur origine ; presque tous nécessairement devaient posséder au moins quelques notions de leur langue maternelle, car malgré eux, dans leur bas âge, ils avaient entendu leurs vieux parents causer ensemble ; ils affectaient cependant de n'en pas comprendre le premier mot. Je ne sais quelle impression d'ennui se dégageait de leur commerce. C'étaient des hommes actifs, pratiques, âpres au gain ; d'un patriotisme, ou plutôt d'un « américanisme » agressif ; professant le mépris de tout ce qui n'était pas américain et ne parlait pas l'anglais ; se nourrissant avec délices des racontars de la *presse jaune* et des revues de vieilles filles sur la dépravation des pays étrangers et proclamant à tout propos les Etats-Unis, le plus grand, le plus beau, le plus glorieux pays du monde.

Dans l'âme des meilleurs d'entre eux, de ceux chez lesquels on trouve de la droiture, de la bonté, de la générosité et où l'amour de la famille est resté intense, il y a cependant presque toujours un coin obscur où couve la haine ouverte ou dissimulée mais inextinguible, du pays des ancêtres (1).

1. Je me rendais un soir en bateau, de Providence à New-York. Un individu d'une cinquantaine d'années, l'air plu-

Antérieurement aux vingt ou trente dernières années, ainsi que je l'ai dit, seuls en général, ont conservé religieusement pendant plusieurs générations, le souvenir de la patrie ancestrale et perpétué l'usage de leur langue maternelle, les émigrés et descendants d'émigrés appartenant aux classes instruites et qui ont pu puiser dans leur histoire nationale la fierté de race nécessaire pour résister aux préjugés qui accablent leurs congé-

tôt cossu, mais paraissant légèrement éméché, lorgnait depuis quelque temps, le journal français que j'étais en train de lire.

— C'est du français que vous lisez-là ? fit-il enfin.

— Parfaitement, lui répondis-je.

— Une langue difficile, mais qui a fait son temps et un peuple qui a fait son temps aussi, *the French*!

Je ne crus pas devoir protester et continuai ma lecture.

Mais lui insistant : Croyez-vous, s'écria-t-il, que s'il y avait une guerre entre la France et l'Allemagne ou l'Angleterre, la France ne serait pas battue, écrasée?

— Je n'en sais absolument rien.

— Hé bien, je vous dis, moi, qu'elle le serait, qu'elle ne résisterait pas dix jours, que l'Angleterre n'en ferait qu'une bouchée.

Comme je ne répondais pas, il resta un moment silencieux, puis se leva, entra dans sa cabine, où, je suppose qu'il continua ses libations, car il revint la figure plus violacée qu'auparavant et exhalant une forte odeur de whisky.

— C'est une maudite nation, les Français, fit-il à demi voix, une maudite nation!

— Et qu'est-ce qu'ils vous ont fait, les Français, lui dis-je simplement?

— Ils ne m'ont rien fait, que voulez-vous qu'ils me fas-

nères ignorants. Et, le fait a été mille fois signalé, il n'y a pas de plus parfaits gentilshommes, de gens d'un commerce plus sûr, plus agréable que ces Américains fidèles au passé lointain. Ce sont des natures aristocratiques. Cette seule constatation que tous les observateurs ont pu faire aux Etats-Unis, suf-

sent ? Seulement je vous dis que c'est une nation finie et que toutes les nations catholiques sont finies... Vous êtes Français peut-être ?

— J'ai l'honneur d'être de race française, répondis-je.

— Well, well... Il se leva de nouveau et j'entendis distinctement de sa cabine qui était voisine, les glouglous du whisky. Il revint, s'assit lentement et me regarda lire pendant quelques minutes, sans rien dire. Puis tout-à-coup, l'air ému: — « Vous m'avez l'air d'un brave homme, fit-il, Hé bien, je vais vous raconter quelque chose. Il tira une enveloppe de sa poche. Voyez-vous ça? *John B. Hall.* C'est mon nom. Je suis aussi Américain que n'importe quel maudit... A X... dans le Connecticut, il est connu ce nom ; parlez-en, on vous dira que John Hall paie ses dettes, qu'il ne doit rien à personne et qu'il a de l'argent dans son gousset.

— Je n'en doute pas, répondis-je.

— Ecoutez, mon ami, ajouta-t-il, plus expansif, je vais vous dire une chose que personne ne sait à X... parce que vous m'avez l'air d'un brave garçon et que vous n'êtes pas du Connecticut. Je déteste le Canada, la France, les Français et les catholiques parce que j'ai trop souffert à cause d'eux, quand j'étais jeune... A l'âge de huit ou neuf ans j'aurais pu parler avec vous dans votre langue et peut-être comprendre ce qui est écrit dans votre journal. Et, regardant autour de lui, pour voir si on ne pourrait pas l'entendre. « Ecoutez, mon père ne s'appelait pas Hall, il était Français comme vous et s'appelait Jean-Baptiste Houle (je n'ai pas

firait à démontrer que l'assimilation par le mépris est loin d'avoir amélioré les individus.

Le mépris de l'étranger a constitué en quelque sorte, une pierre de touche, un creuset d'où les âmes fières et viriles sont sorties plus solidement trempées.

besoin de dire que ce n'était pas là le nom de mon interlocuteur, auquel je veux garder le secret, mais un nom français, anglicisé de la même manière). Et alors, il continua sans s'interrompre : — « Oh ! vous ne savez pas ce que nous avons eu à endurer quand nous étions jeunes, nous autres étrangers dans ce pays. Mon père était venu du Canada, vers 1845 et s'était établi à Biddeford (Maine), il était maçon de son métier. Moi, j'avais alors sept ans et je commençai à aller à l'école publique l'année suivante. Lorsque le maître me demanda mon nom et que je répondis « Jean-Baptiste Houle », je vis les élèves rire et me faire des grimaces. A la sortie de l'école, je fus battu ; ils se mirent dix contre moi ; quelques petits Irlandais prirent ma défense, mais nous n'étions pas les plus forts et je fus reconduit jusqu'à la maison aux cris de *Frenchie! Pea-Soup* (soupe aux pois). On lança des pierres dans nos fenêtres.

Je ne voulus pas retourner à l'école, mais en jouant avec des petits camarades irlandais qui étaient nos voisins, j'appris à parler l'anglais parfaitement. L'année suivante mon père me dit de retourner à l'école et de faire inscrire le nom de Hall qu'il avait adopté lui-même. Les Irlandais cette année là, se trouvaient nombreux et comme nous étions les plus forts, nous réussimes à nous faire respecter. Cependant on m'insultait encore de temps à autre et on me traitait de « *pea-soup* ». Quand il s'agit de construire une église catholique irlandaise, en 1850, mon père fut employé parmi les ouvriers. Lui et ses camarades furent souvent attaqués par la populace américaine et, un jour

Il a eu d'autres effets dont l'influence pernicieuse est indéniable et s'exerce encore aujourd'hui, même sur quelques-uns des meilleurs éléments de l'immigration, restés fidèles à leurs souvenirs et à leur langue maternelle.

III

La notion que l'étranger est un être de race inférieure a engendré, il ne pouvait en être autrement, une admiration sans bornes pour tout ce

même, ils furent poursuivis sur la voie ferrée, jusqu'à Portland. Il fallait garder l'église pour l'empêcher d'être démolie. Quand j'allais porter son dîner à mon père, souvent on m'attaquait et on m'enlevait les provisions..... Vous comprenez, alors, au diable le français, la religion catholique et toutes ces bêtises-là ! On est en Amérique, il faut être Américain, je ne connais que ça. Aujourd'hui, je demeure dans un autre Etat, j'ai fait mon petit magot et je suis indépendant. Mes enfants se moquent bien de votre sacrée France et de votre Canada. Ils seront des *gentlemen* américains riches.

Ecoutez, mon ami, je suis un peu gris et je vous ai dit des choses que je n'aurais pas dû dire ; si jamais vous venez à X. John B. Hall vous recevra bien, mais si vous avez le malheur de prétendre que j'ai du sang français dans les veines je dirai que vous êtes un maudit menteur (a goddam liar). Il y a à X. un bon nombre de *Frenchies* comme vous, mais ils respectent l'Américain John Hall. Je ne vous dis que ça. Et John B. Hall rentra dans sa cabine en titubant légèrement.

Des confidences de ce genre pourraient être faites par

qui est considéré comme *américain*. Etre reçu dans une famille *américaine*, avoir des *Américains* dans sa clientèle, faire partie d'un cercle dont les membres sont des Américains, tout cela constitue pour un émigré le *summun* du succès. Or, ce que cet émigré considère comme l'Américain type, ce n'est pas l'homme austère et pieux, devenu très rare il est vrai, se conformant aux principes de l'époque coloniale; ce n'est pas même le *Yankee* roublard, mais religieux de la première moitié de ce siècle ; c'est, tout simplement, le protestant de langue anglaise, fils ou descendant d'étrangers assimilés par les procédés que l'on sait et ayant évolué sous l'action de facteurs dans lesquels la religion et la saine morale tiennent de moins en moins de place.

Dans cette démocratie, l'influence de la classe considérée comme supérieure est beaucoup plus grande que celle de l'aristocratie dans les pays à castes superposées, car elle ne s'exerce pas seulement dans le domaine des manières, mais encore dans celui des affaires, dans la vie religieuse, politique et domestique.

Les milliers d'émigrants qui, chaque année,

des millions d'Américains aux noms anglo-saxons. Ils ne sont pas très nombreux, au moins dans l'Est, ceux de notre race qui ont ainsi abdiqué leur passé. Notre organisation paroissiale et nos écoles françaises maintiennent notre religion et notre langue partout où nous sommes groupés en nombres suffisants.

débarquent dans les ports de New-York, de Boston, de Philadelphie ne sont pas en état de faire des études sur les principes et les aspirations des auteurs de la constitution et ne s'en préoccupent pas, du reste; ils ne vont pas chercher leurs modèles à une époque antérieure, ils se contentent de regarder autour d'eux, et, voyant l'admiration aller exclusivement à l'*Américain* riche, ils tâcheront de se modeler sur l'*Américain* riche, afin d'être bien dans le mouvement. Or, il arrive presque toujours que ce sont les côtés les moins louables des caractères qu'on imite. Voici tel millionnaire dont la fortune a eu pour base cinq ou six faillites ; tel patron d'usine dont le vocabulaire de jurons est merveilleusement abondant ; tel riche négociant qui s'abstient de pratiques religieuses; tel politicien influent sur le compte duquel on raconte maintes histoires peu édifiantes. Evidemment tout cela est bien porté, bien « américain » et pourra être imité avec honneur et profit.

L'aristocratie intellectuelle et morale de l'Union, celle qui dans la politique s'est constituée sous le nom peu euphonique de Mugwump, vit à l'écart du mouvement et exerce une action encore fort restreinte sur l'évolution américaine.

L'émigrant apprend, dès son arrivée aux Etats-Unis, que la roublardise est une qualité précieuse et qu'il faut être rusé et peu scrupuleux pour réussir. Löher nous montre l'Allemand qui veut gauchement s'initier à la rouerie, au *humbug*.

« L'Américain, dit-il, (1) tient l'honnêteté de l'Allemand pour de la bêtise... mais lorsque celui-ci se met à tromper, il le fait trop ouvertement et trop lourdement. Le Yankee trompe avec finesse et gratifie au moins celui qu'il a roulé et réduit à la besace de quelques traits d'esprit pour son argent ; c'est un malin. L'Allemand trompe comme un lourdaud et un fripon ».

L'abandon de la foi des ancêtres qui suit généralement l'abandon de la langue maternelle n'a pas le caractère d'une conversion basée sur des convictions profondes et qu'accompagne toujours un renouveau de zèle, de piété, de ferveur. La religion qu'on embrasse reste une simple fonction sociale et ne sert pas de base à la vie morale du transfuge.

Les étrangers « assimilés » n'apprennent pas à leurs enfants à prier dans la langue maternelle, c'est dans cette seule langue cependant qu'eux savent prier, car la prière ne se traduit pas, et cette atmosphère de communion intime et de paix qui est celle de la famille chrétienne manque à leur foyer.

L'étranger qui vient d'être naturalisé ne songe pas à se pénétrer de l'esprit de la constitution

1. On rencontre souvent des émigrés qui, arrivés jeunes aux Etats-Unis et paraissant avoir oublié complètement leur langue maternelle, prient cependant encore dans cette langue lorsqu'ils sont restés fidèles à la religion des ancêtres.

américaine et des enseignements des fondateurs de l'Union ; la vraie politique pour lui c'est celle des politiciens, entre les mains desquels il devient un instrument docile.

∴

En résumé, l'assimilation ne me paraît pas avoir été un facteur de progrès ou de moralité.

Une homogénéité factice que les circonstances ne rendaient ni nécessaire, ni même désirable a été créée, mais en amoindrissant les âmes dans des groupes nombreux de la population, en éliminant en elles les affections les plus saintes, les souvenirs les plus sacrés, tout ce qui les élevait au-dessus de l'égoïsme ; en les réduisant à la simple préoccupation du bien-être matériel.

A ces *déracinés*, comme les appellerait M. Maurice Barrès, un idéal sans grandeur s'est imposé ; l'amour du gain, la soif de la richesse ont remplacé dans leurs cœurs toutes les autres aspirations. Des indigents, des prolétaires sont devenus, il est vrai, des citoyens à l'aise ; des illettrés ont pour fils des hommes capables de déguster quotidiennement les quinze ou vingt pages des journaux encyclopédiques du pays : et pourtant l'humanité en eux n'a rien gagné.

Des générations vont se succéder et des hérédités nouvelles se constituer, mais elles n'auront pas l'élaboration lente et normale de celles que « l'as-

similation » a détruites. Il va manquer aux enfants de ces hommes d'affaires et de ces *strugglers for life* effrénés, l'atmosphère de foi, de bonheur paisible et de vie familiale intense dans laquelle ont grandi nos pères.

« L'extrême passion de la richesse, a dit le célèbre aliéniste Maudsley, alors qu'elle absorbe toutes les forces de la vie, prédispose à une décadence morale et intellectuelle, et la descendance de l'homme qui a beaucoup travaillé à s'enrichir est presque toujours dégénérée physiquement et moralement, égoïste, sans probité et instinctivement fourbe ».

L'INFLUENCE DES RACES

I. — Transformations subies par le caractère américain, depuis l'époque coloniale. Elles ne sont dues ni aux institutions, ni au climat. — Un pays anglo-saxon est devenu un pays celtique. — Dans le long martyre de l'Irlande on trouve, en partie, la genèse de l'Ame américaine. — II. *Coup d'œil sur l'histoire de l'Irlande.* — III. *L'opprimé de sept siècles est maintenant citoyen libre d'un pays immense et prospère. — Il a des arriérés de bonheur national à toucher. — Son optimisme est fort naturel. — L'Irlandais habite les villes. — Il donne le ton. — Il n'est pas assimilé, il assimile.* — IV. *Premières manifestations du tempérament celtique un peu timides. — Il domine partout aujourd'hui. — L'Anglo-saxon du temps de la reine Anne, transformé par la religion. — Quand la religion a sombré, il reprend au contact du Celte, son caractère primitif.* — V. *L'Allemand n'a guère exercé d'influence. — Les autres races.*

« What are now the salient intellectual features of the « masses of the native population of the United States ? I « present with diffidence the following list :

« A desire to be abreast of the best thought and work of « the world everywhere.... A fondness for bold and stri- « king effects ; a preference for a large generalization « and thoories which have an air of completeness.

« An absence among the multitude, of refined tastes, and « disposition to be attracted rather bg general brilliance

« than by delicacy of workmanship ;... An inadequate « perception of the difference between first-rate work « in a quiet style and mere flatness.... An enthousiasm « for anything that can be called genius, with an over- « readiness to discover it.

« A love of intellectual novelties... An intellectual impa- « tience and desire for quick and patent results. An « over-valuing of the judgments of the multitude ; a « disposition to judge by success, work which has not « been produced for the sake of success. A tendency « to mistake bigness for greatness ».

(*James Bryce. The american commonwealth* vol. III. p. 546) (1).

« L'Irlande, la patrie des poètes, des penseurs hardis, « peuple de parole éclatante et d'épée rapide qui conser- « ve encore dans cette vieillesse du monde, la puissance « poétique ».

(Michelet, *Histoire de France*).

Il est intéressant de comparer les tableaux de la vie américaine, les études de mœurs ayant le peuple américain pour objet qui ont été publiés dans

1. Quels sont à l'heure qu'il est, les traits intellectuels saillants de la masse de la population américaine ? Je soumets avec quelque défiance la liste suivante :

« Désir d'être partout au premier rang dans le champ de la pensée et de l'action. Amour des effets audacieux et frappants ; préférence pour une généralisation large et des théories qui ont une apparence de plénitude. Absence parmi la foule, de goûts raffinés ; disposition à être attiré plutôt par l'éclat général que par la délicatesse du travail...

Perception inadéquate de la différence entre un travail de premier ordre, en style sobre et le simple clinquant ;

Amour des nouveautés intellectuelles.... Enthousiasme

la dernière partie du XVIIIe siècle avec ceux de l'époque actuelle. On trouve à peine, dans les uns et les autres, quelques traits communs. Certaines manifestations intellectuelles d'aujourd'hui étaient en germe, alors, sans doute, mais elles se sont développées outre mesure, dans la même progression, semble-t-il, que le pays lui-même ; d'autres, au contraire, constituent la négation absolue des principes et des habitudes de l'époque coloniale et des premiers temps de l'Union.

Des observateurs superficiels ont attribué ces transformations uniquement à l'action des institutions politiques, alors que celles-ci n'ont fait que faciliter le libre jeu des facteurs psychiques. D'autres ont voulu y voir surtout l'influence du climat, mais on sait que cette influence ne s'exerce que dans les climats extrêmes ; d'ailleurs elle aurait agi aussi bien de 1630 à 1800, qu'elle a agi depuis ; or, tel était le puritain, par exemple, en 1630, tel il était en 1800, tel il est encore aujourd'hui.

C'est dans les Etats de l'Ouest où la température est plutôt froide et dans les Etats de la

pour tout ce qui peut s'appeler génie, avec une disposition à le découvrir très facilement. Engouement pour des résultats patents et rapides. Respect exagéré des jugements de la foule. Disposition à juger par le critérium du succès des œuvres qui n'ont pas été produites en vue du succès.

Tendance à confondre la grandeur avec le volume ».

Pennsylvanie et du New-York où elle est tempérée, que les idiosyncrasies américaines se manifestent généralement, avec le plus d'intensité, avec le plus de violence.

Il faut donc chercher ailleurs. La mentalité du peuple des Etats-Unis n'est pas un produit autochtone comme les pins de ses forêts ; ses sources sont lointaines ; les hérédités dont elle découle se sont longtemps transmises, en des terres étrangères ; elle a été soumise à mille influences diverses.

Un pays de discipline sévère est devenu un pays de liberté absolue ; un pays presque exclusivement agricole s'est transformé en un pays dont les habitants, pour l'immense majorité, habitent les villes (1). J'ai dit quels ont été sur de nombreux éléments de la population les résultats de l'assimilation. Mais, ce qui explique surtout l'évolution accomplie, c'est qu'un pays façonné dans un moule anglo-saxon est devenu un pays celtique.

1. En cent ans, la population totale de l'Union est devenue seize fois plus nombreuse, mais celle des villes l'est devenue 160 fois. (A. Gilman, *Socialism and American spirit*, p. 30 (New-York, 1893).

II

Dans le long martyre de l'Irlande on trouvera, en grande partie, la genèse de l'Ame américaine.

Assez peu de personnes, en dehors des îles britanniques se sont occupées d'étudier sérieusement l'histoire de ce pays, l'histoire de son passé. Les journaux racontent de temps à autre, dans la colonne des faits divers, une scène d'expulsion, l'éviction de quelque pauvre fermier ; à certaines époques encore récentes, on a fait des tableaux saisissants de la misère qui régnait dans l'Ile d'Emeraude ; certains clichés sont réimprimés, à intervalles réguliers, sur « la noble et malheureuse Irlande » et l'on s'en tient là. Ceux qui s'apitoient le plus sur le sort de l'Irlande ne connaissent pas généralement toute l'horreur, toute la barbarie de l'oppression sous laquelle elle s'est débattue pendant sept siècles.

Les Irlandais ont, dans leurs traditions, le souvenir d'une civilisation avancée, plus ancienne que celle de tous les peuples de l'Europe et florissant quinze siècles avant Jésus-Christ (1).

1. M. James Russell Lowell parle dans ses *Litterary essays* (p. 19) des « races conquises, comme les Welches et

Leurs historiens nous parlent d'un roi, Cormac 1er qui, au troisième siècle de l'ère chétienne, encouragea dans ses États les arts, les sciences, les manufactures et laissa un code de lois, un livre intitulé « *Institutions d'un prince* » rempli des plus sages maximes et de préceptes basés sur le respect de la liberté humaine (1).

Au Ve siècle, mieux préparés qu'aucun autre peuple du continent européen, à recevoir la parole de vie, les Irlandais embrassèrent le christianisme sans effusion de sang, sans persécutions et se firent les évangélisateurs des autres peuples.

L'autorité absolue d'un despote n'a jamais régné chez eux. L'Irlande était composée de clans, de tribus, dont chacune avait son roi et où la terre était commune à tous. L'histoire mentionne soixante quinze de ces rois, jusqu'au jour où Henri II d'Angleterre, après s'être emparé de l'Ile, prit le titre de Lord de l'Irlande : vingt-huit d'entre eux furent assassinés, ou

les Irlandais, qui se consolent de la dégradation actuelle, par des empires imaginaires dans le passé, des empires dont les frontières peuvent s'étendre à volonté et portent, sans effusion de sang, les conquêtes de l'imagination en des régions qui ne paraissent sur aucune carte géographique et au sujet desquelles l'histoire authentique est impitoyablement muette ».

1. Une commission royale *The Brehon laws commission* a été nommée, en 1865, par le gouvernement anglais, pour faire la traduction de ce code de lois.

moururent de mort violente ; dix-sept périrent sur les champs de bataille ; trois se firent moines ; trois furent frappés par la foudre ; l'un d'eux, Connor, succomba au chagrin de n'avoir pu remédier aux maux dont souffrait son pays ; quatre ou cinq à peine moururent de mort naturelle. On peut s'imaginer quelles sources abondantes furent pour la poésie populaire, ces destinées tragiques de princes et de dynasties sans cesse en lutte les unes contre les autres. On comprend combien chez ce peuple la vie nationale, étant aussi ancienne, doit avoir de racines profondes et comment quand on croit avoir tout extirpé, il reste encore, sous le sol, des fibres vivaces.

Ainsi, l'Irlandais arrive à la période du moyen-âge où commence à luire la lumière de l'ère moderne, avec une histoire toute chargée de légendes, des traditions héroïques et des institutions libres. Enthousiaste, ardent, imaginatif, il est naturellement éloquent, il a l'esprit alerte et subtil ; son climat est admirable, son sol est fertile, ses femmes sont jolies, les plus jolies des races du Nord. Voici donc un peuple qui va prendre une place brillante parmi les peuples de l'Europe...

Hélas ! il sera l'éternel opprimé, l'éternel martyr ; il va souffrir pendant des siècles, sous une tyrannie dont le monde civilisé n'a jamais encore donné d'exemples.

Les enfants illustres qui naîtront dans son sein, iront verser leur sang sur les champs de bataille, pour des princes étrangers, vaincre sous d'autres drapeaux que le sien, enrichir une autre histoire que la sienne. Il fournira à l'Angleterre son tyran, à la France, à l'Espagne, à l'Autriche, au Portugal, des diplomates et des généraux, des poètes et des orateurs ; lui, restera le peuple honni et méprisé.

La langue qui incarne tout son passé, son histoire, ses légendes, on la fera disparaître, et c'est dans la langue des oppresseurs que ses poètes désormais chanteront le deuil de la patrie.

On le persécutera pour sa foi que l'on trouvera inexpugnable ; on lui enlèvera ses propriétés ; on le chassera comme une bête fauve.

Pauvre Irlande ! son histoire est faite de sang et de larmes.

Pendant quelques siècles, ce fut à coups de fusil qu'on chassa les malheureux Celtes ; c'est par la famine qu'on les réduisit. « En un an et demi, dit le poète anglais, Edmund Spencer (1), qui fut témoin oculaire de tout ce qui se passa, lors de la soumission de la province de Munster en 1580, ils tombèrent dans un tel état de misère que leur aspect aurait ému un cœur de pierre. De tous les coins des bois et des savanes, ils venaient,

1. *View of the state of Ireland.*

rampant sur les mains, car leurs jambes ne pouvaient plus les porter ; ils avaient l'air « d'anatomies de mort » (1) et parlaient comme des fantômes qui se lamentent dans leurs tombes. Ils se jetaient sur quelques plantes aquatiques, comme ils se seraient précipités à un festin, bien qu'elles leur procurassent peu de nourriture et mangeaient de la charogne, quand ils pouvaient en trouver ; ils arrachaient même les cadavres des tombes ».

Après la révolte de 1641, ainsi que je l'ai déjà dit, les meilleures parties de l'Irlande furent mesurées et distribuées, soit aux aventuriers qui avaient prêté de l'argent au Parlement, pour la répression de la révolte, soit aux troupes qui reçurent des terres au lieu de leurs arrérages (2). Les Irlandais qui ne furent pas réduits en esclavage, exportés et vendus comme du bétail, furent relégués « emprisonnés », selon l'expression d'un historien, dans la province de Connaught. Les nouveaux propriétaires du sol pouvaient les tuer impunément et les chasser comme un gibier quelconque ; la consigne était de se débarrasser des « papistes » *to keep out popery*, par tous les moyens.

« Le XVIIIe siècle, dit un historien anglais protestant, Cassell (3), a été une ère de persécution

1. *Anatomies of death.*
2. Hume. *History of England*, vol. V, p. 150.
3. *Cassell's History of Ireland*, vol. II, p. 116.

pendant laquelle la législation a accompli l'œuvre du sabre, plus efficacement et plus sûrement. C'est alors que fut composé, avec une ingéniosité presque diabolique et mis en vigueur, un code de lois se proposant comme but d'engendrer la perfidie et l'hypocrisie, de pétrifier les consciences, de perpétuer l'ignorance brutale et de faciliter l'œuvre de la tyrannie, en faisant des vices des esclaves, des vices inhérents et naturels au caractère irlandais. Ce code qui rendit le protestantisme presque irrémédiablement odieux et le fit considérer comme l'incarnation de toutes les perversions morales, ne réussit que trop bien à accomplir son œuvre néfaste, à déprimer l'intelligence et les conditions physiques des Irlandais. On les vit sombrant de plus en plus dans la dégénérescence, jusqu'à ce que tout esprit viril, tout sens vertueux d'indépendance personnelle et de responsabilité fût éteint en eux et qu'ils fussent devenus ces esclaves rampants que trahit leur apparence distraite, timide, rusée et irréfléchie. »

En conséquence d'actes du Parlement rigoureusement mis en vigueur, aucun Irlandais n'avait le droit d'apprendre un métier, d'être propriétaire foncier, d'habiter des villes entourées de murs ou de posséder des armes. Le plan connu sous le nom de « *Court of Ward's scheme* » encourageait les autorités à enlever les enfants des Irlandais et à les faire élever dans la haine de la foi de leurs pères.

Il était défendu d'apprendre à lire aux enfants des Irlandais catholiques.

« Nayant ni droits, ni franchises, ni protection légale pour leur vie ou leurs biens, continue le même historien (1) ; n'étant pas autorisés à porter un fusil, soit même comme soldats ou gardes-chasses ; empêchés d'acquérir les premiers éléments de l'instruction chez eux ou à l'étranger ; empêchés de rendre à Dieu les devoirs que dictait leur conscience, que pouvaient être les Irlandais sinon des esclaves abjects ? Quelle nation, dans les mêmes circonstances, aurait pu être autre chose ? N'est-il pas merveilleux que quelque vertu sociale ait survécu à de telles conditions d'existence, que quelques semences de vertu, quelques racines génératrices de grandeur nationale aient survécu à un hiver si long et si orageux ? »

Et cela a duré plus de cent ans.

En 1782, Catholiques et Protestants s'étant déclarés indépendants et ayant établi un parlement que l'Angleterre fut forcée de reconnaître, l'Irlande jouit de dix années de vie nationale pendant lesquelles, disent certains statisticiens, elle fit des progrès plus rapides que pendant le siècle d'esclavage qui avait précédé et les soixante-sept années qui suivirent.

1 Vol. II, p. 119.

En 1796 l'Angleterre trouva moyen de provoquer une insurrection, et l'oppression recommença.

Tout le long de ces siècles de persécution, un certain nombre d'Irlandais cédèrent à leurs bourreaux et se laissèrent imposer la religion protestante ; il ne pouvait en être autrement. Bientôt ces transfuges devinrent les pires ennemis de leurs frères catholiques, car l'oppression était passée dans leurs habitudes ; si on ne l'exerçait pas contre eux, ils trouvaient tout naturel de l'exercer contre les autres. Tout d'ailleurs dans l'éducation que l'on donnait aux néophytes et à leurs enfants, était combiné pour leur inspirer la haine des « Papistes ».

Il semble qu'il y ait des défauts et des vices spéciaux pour les vaincus et les opprimés. L'homme qui ne se meut pas et ne respire pas librement est bientôt atteint de certaines maladies internes, il s'ankylose et se déforme ; il en est pour les peuples comme pour les individus.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'Amérique reçut des Irlandais des deux catégories, protestants et catholiques. Les Presbytériens de la Pennsylvanie, des Carolines, du Connecticut et du Rhode-Island, vinrent en qualité d'hommes libres ; les Catholiques, en général, furent vendus et se heurtant aux mêmes préjugés et au même ostracisme dont ils avaient été victimes au pays natal, la plupart d'entre eux, jusqu'à la guerre de

l'Indépendance restèrent dans des situations inférieures.

Puis, un autre siècle s'est écoulé, amenant l'exode formidable de la vieille Irlande que j'ai indiqué plus haut.

Une Irlande nouvelle s'est constituée en Amérique.

III

Et voilà maintenant que cet opprimé séculaire, habite un pays de liberté absolue ; et voilà que cet enthousiaste qui aurait voulu avoir à aimer dans le vieux-monde, selon l'expression du poète Thomas Moore,

> Une patrie grande, glorieuse et libre;
> *La plus belle fleur de la terre,*
> *La perle la plus précieuse de la mer* »,

est citoyen d'un empire immense, prospère, plein de ressources, s'étendant d'un océan à l'autre et dont il a contribué, dans une grande mesure, à assurer l'indépendance.

Naturellement, toute l'ardeur, tous les élans réprimés et contenus dans son âme pendant les siècles de servitude, se sont fait jour. C'est l'Irlandais surtout qui a acclimaté aux Etats-Unis, ce patriotisme exubérant, un peu vantard, parfois

agressif qui frappe l'étranger voyageant dans le pays et lisant ses journaux.

Oui, comme le dit M. James Bryce « il aime les effets puissants et rapides », « il confond le volume avec la grandeur », il veut être le premier dans toutes les manifestations de la pensée, de la force, de l'habileté, parce qu'il est arrivé tard à la fierté nationale, aux enthousiasmes collectifs, aux grands courants fièvreux d'ivresse et de puissance qui embrasent à la fois des millions d'hommes, et qu'il a des arriérés de bonheur patriotique à toucher. Ne vous étonnez pas de l'entendre appeler un poète américain de troisième ordre l'égal de Shakespeare et de Victor Hugo, proclamer la bataille de Manille, le plus grand combat naval qui ait jamais été livré, déclarer le candidat à la présidence, Bryan, le plus éloquent et le plus beau des enfants des hommes (1). C'est le prisonnier, longtemps privé de la lumière qui salue son premier soleil de liberté et croit que la terre n'a jamais été si brillamment inondée. C'est l'amant disgracié et longtemps malheureux et dédaigné auquel une belle fille donne son cœur et qui la déclare naturellement la plus séduisante et la meilleure.

Il est le plus Américain des Américains, le

1. Au moyen-âge les peuples libres ont édifié d'imposantes cathédrales, des monuments d'art et de foi ; le Celte libre aujourd'hui, bâtit des édifices à vingt étages et d'immenses hôtels.

plus forcené des Yankees, le plus glorieux de l'aigle aux ailes déployées.

Lui seul de tous les émigrants arrive en Amérique, sans aucune velléité de retour, décidé à donner à sa nouvelle patrie tout son amour, à mettre en elle tout cet orgueil exclusif, cette admiration passionnée que les circonstances l'ont empêché de donner à l'ancienne patrie qu'il vient de quitter et qu'il renie parfois, bien qu'il l'aime toujours. Il se heurte de tous côtés à des préjugés et au mépris, mais il y est habitué et il les supporte avec esprit, jusqu'à ce qu'il puisse s'y dérober. Il a la répartie facile et la main prompte. Il sait en arrivant aux Etats-Unis qu'aussitôt naturalisé, il jouira de tous les droits d'un citoyen libre, il entend se prévaloir de cet avantage ; il s'affilie à un parti et devient bientôt le plus bruyant des électeurs. Tant qu'il reste Irlandais, c'est-à-dire pendant les quinze ou vingt premières années de son séjour aux Etats-Unis — à moins qu'il n'habite un milieu étranger auquel cas parfois il est immédiatement *américain* — il vote avec ensemble et se tient « en bloc » avec les siens.

Il a abandonné dans la vieille patrie quelques légendes, quelques souvenirs de deuil, mais il y a longtemps qu'il a désappris la langue de ses ancêtres ; la langue des oppresseurs qu'on lui a imposée est devenue la sienne et elle a été l'interprète de l'âme nationale pendant des siècles

de souffrance ; son accent particulier cependant le trahit (1).

Son fils né aux Etats-Unis, lui, apprend, avec les premières notions de choses, à l'école, que l'Irlandais est un être ridicule, grotesque, prosterné devant les robes noires, que le mot « Irlandais » est une insulte et comme il a le sang vif, il tombe à bras raccourcis sur le petit camarade qui l'a appelé « Paddy » et il conquiert son titre d'Américain natif par maints pugilats. « La seconde génération des Irlandais dans ce pays, dit M. John Hull (2), abandonne généralement l'église de Rome. Les garçons et les filles élevées sous l'influence de nos libres institutions, ne se soucient plus d'être membres d'une église qui demande aux fidèles tant de soumission à son clergé ».

A la seconde génération, l'accent national de l'Irlandais s'est transformé en l'accent nasal propre aux Américains. Mais en abandonnant sa religion, en transformant son accent et en dissimulant son origine, le Celte n'en perd pas pour

1. La grande patriote irlandaise, Miss Maud Gonne, a fait une série de conférences aux Etats-Unis en 1897. « Il ne faut compter, a-t-elle dit, que sur les « nationalistes » d'Amérique pour secourir les populations affamées de l'Irlande. Quant à la plupart des autres Irlando-américains, ils se disent plutôt d'origine anglo-saxonne que celtique, dès que leur accent cesse de les trahir ».

2. *Chatauquan Magazine*, octobre 1887.

cela son esprit et ses qualités intellectuelles ; il n'est pas assimilé, il assimile, il reste lui-même. L'ancien opprimé se redresse, le vaincu d'autrefois devient un dominateur ; les qualités et les défauts qui s'étaient développés en lui dans la servitude survivent dans la liberté, ils s'exagèrent souvent.

L'Irlandais resté catholique, qui n'a rien abdiqué et qui n'a pas honte de ces deux titres, semble n'avoir rien appris du passé, et il veut, à son tour, dans la nouvelle patrie imposer l'unité de langue. L'oppression, en Irlande, a fait disparaître la langue de ses frères ; le mépris, aux Etats-Unis, a fait faire à sa religion des pertes incalculables, il rêve une Amérique catholique sous l'hégémonie de la langue anglaise ; il a la nostalgie de l'oppression. Le clergé irlandais, aux Etats-Unis, est le plus féroce ennemi des catholiques français, allemands, polonais et italiens. Certaines associations, derniers vestiges d'un passé disparu, comme la « *American protective association* » (1) lui contestent la plénitude de ses droits de citoyen ; lui, conteste aux autres nationalités le droit à leur langue maternelle.

L'Anglo-Saxon, qui se complaît dans la pensée d'une Grande-Bretagne embrassant peu à peu le monde entier, devrait être étonné, s'il pouvait s'étonner, de trouver les plus ardents champions

1. *Société de protection américaine.*

de l'œuvre de l'assimilation anglaise, parmi ceux qu'il a battus, ruinés et ridiculisés.

L'Irlandais, en grande majorité, habite les villes.

On a calculé à différentes époques, lors des recensements généraux, que la proportion de la population reconnue alors comme irlandaise, vivant à la campagne, ne constituait qu'un quinzième environ du total ; et l'on sait que les habitants des villes n'émigrent jamais à la campagne. Or, ce qui donne à un pays son caractère distinctif, c'est l'élément groupé des villes où l'on peut étudier l'âme collective des foules, les manifestations d'une pensée commune.

Un fermier, en quelque pays que ce soit, diffère assez peu d'un autre fermier. Les tempéraments et les caractères se forment, se modifient par le contact, l'union ou la lutte avec d'autres tempéraments et d'autres caractères. Le cultivateur, en face de la seule nature, sera plus ou moins âpre au gain, plus ou moins sentimental, plus ou moins actif, industrieux ou négligent; mais sa vie comme son être est peu complexe et ce n'est jamais à la campagne que les historiens et les ethnologues vont interroger l'âme des nations.

Le fermier de la Nouvelle-Angleterre avait une physionomie spéciale, il est vrai, mais surtout en raison de son caractère religieux et de la discipline sévère à laquelle il s'était assujetti.

Dans son livre « Greater Britain » publié en

1869, sir Charles Dilke observe déjà le caractère absolument celtique des grandes villes des Etats-Unis. « Là où une race domine, dit-il, les immigrants d'un autre sang perdent bientôt leur nationalité. A New-York et à Boston les Irlandais continuent à être Celtes, car ce sont des villes irlandaises. Dans les villes de l'Atlantique les Irlandais repoussent les Anglais, comme ces derniers ont écrasé les Hollandais. Les descendants des Hollandais sont Anglais aujourd'hui, les Anglo-Saxons à leur tour vont probablement devenir Irlandais...

Toutes les grandes villes américaines seront bientôt celtiques, tandis que la campagne restera anglaise. Un peuple ardent, agité et facilement excitable encombrera les villes, alors que les Anglo-Saxons soumis aux lois qui cultivent la terre cesseront de la gouverner. La grande question est celle-ci : Qui seront les Américains ? »

A l'heure qu'il est, cette grande question a reçu sa réponse ; l'homme qui incarne en lui l'âme américaine, telle au moins qu'elle se manifeste aux yeux de l'étranger, c'est le Celte. La partie la plus remuante, la plus entreprenante de la population, celle qui conduit les élections, qui pérore, qui brille à la tribune et au barreau, qui boxe, qui établit des championnats, celle qui proclame, sur tous les tons, le *nec plus ultra* de l'excellence américaine, celle qui s'émeut à tous propos, qui a déclaré la guerre à l'Espagne et

occupé les Philippines, cette population a du sang celtique dans les veines. *L'humour* de l'Américain est bien d'essence celtique, et c'est aux dépens de l'Irlandais qu'il s'exerce de préférence.

La plupart des plaisanteries quotidiennes des théâtres et des journaux sur le compte de Paddy, ont pour auteurs des descendants d'Irlandais ; on y reconnaît leur manière, elles portent la marque de leur esprit jovial et incisif.

IV

Déjà à l'époque du premier Congrès, un certain nombre de députés de race irlandaise jouent un rôle important, tels Richard Spaight et Pierce Butler représentants des Carolines. Matthew Lyon qui dans son jeune âge a été vendu comme esclave, devient l'un des orateurs les plus brillants de cette assemblée ; son genre d'éloquence et d'esprit, sa faconde intarissable dont les documents du temps font foi, sont bien ceux qu'on verra prévaloir plus tard. L'un des premiers présidents de l'Union, Andrew Jackson est issu de parents irlandais protestants. William Duane, journaliste de haute valeur, qui contribua plus que tout autre, à assurer l'élection de Jefferson à la présidence, appartient à une famille irlandaise. Dans les armées américaines, de tout

temps, les Irlandais dominent par le nombre et par la valeur.

Jusque vers le milieu de ce siècle, cependant, les manifestations du tempérament celtique sont plutôt timides, dans les Etats de colonisation ancienne. Les historiens les signalent de temps à autre ; ainsi, lors des premières représentations théâtrales à Baltimore où la classe inférieure était en grande majorité irlandaise, MacMaster nous décrit la foule turbulente, bruyante, grossière, composée d'artisans, d'apprentis et de boutiquiers qui se massait dans les galeries.

« Jamais la salle, dit-il (1), n'était si bien remplie, que lorsqu'on s'attendait à voir Arlequin bondir du fond d'une barrique en feu, ou s'échapper d'un tiroir ; la foule alors devenait ivre de joie. On demandait aux violoneux de jouer les airs favoris qui n'étaient pas toujours les mieux choisis, on chantait des refrains de chansons obscènes, on faisait des plaisanteries vulgaires, on apostrophait les gens bien mis et les occupants des loges ».

C'était l'époque où, à Boston, les théâtres, à peine tolérés, portaient le nom de « *Salles d'exposition* » et les pièces qu'on y jouait celui de « *Lectures morales* ».

Quelle est l'origine de la réclame effrénée que les Etats-Unis ont mise à la mode à partir de

1. *History of the people of the United States* vol. 1.

1820 ? Le puritain pieux et austère n'en aurait pas eu l'idée, encore moins l'aristocrate du Sud, qui devait détester l'annonce.

C'est dans la Pennsylvanie où les Irlandais dominaient que furent signalés, d'abord, ces tendances à l'exagération, ces procédés outranciers qui sont devenus l'un des traits caractéristiques du peuple américain. Il s'agissait d'encourager l'industrie indigène : lorsque des étoffes de fabrication nationale furent lancées sur les marchés, c'est à Philadelphie que l'on commença à en célébrer en termes mirobolants, l'excellence et la supériorité : les laines américaines n'avaient pas de rivales, les toiles américaines étaient supérieures à toutes les toiles étrangères, les draps américains étaient les meilleurs du monde, *the best in the world*. Cette locution est restée dans le langage courant.

L'Irlandais aujourd'hui est en majorité, dans les villes de la Nouvelle-Angleterre, comme dans les villes des Etats du centre, comme dans celles du *Far West*. C'est lui qui donne le ton. Celui qui cultive la terre ce n'est pas seulement, comme le présageait sir Charles Dilke, l'Anglo-Saxon, mais surtout l'Allemand et le Scandinave également soumis aux lois, sobres, travailleurs et économes. Dans l'Ouest agricole, la majorité des cultivateurs est composée d'Allemands, de Suédois, de Norvégiens et de Tchèques.

Dans les campagnes du Vermont, du Maine et

du New-Hampshire les descendants de puritains sont encore relativement nombreux.

« Il y a dans toute nation, dit Freeman (1) un élément qui est plus qu'un élément, qui est, en réalité, par essence un noyau, un centre, en un mot quelque chose qui attire et qui absorbe les autres éléments, si bien que ceux-ci ne sont plus des éléments constitutifs mais de simples unités absorbées dans un tout préexistant... Si après avoir absorbé tant d'éléments étrangers, nous n'en restons pas moins Anglais, c'est une preuve absolument certaine de la force de la vitalité anglaise, en notre milieu, vitalité assez puissante pour faire œuvre d'alchimie et transformer tous les autres éléments en un élément anglais ».

Cet élément, aux Etats-Unis, c'est sûrement le Celte qui le constitue.

A la base du caractère américain, certains grands traits cependant sont restés anglo-saxons : l'amour du gain, l'esprit pratique d'entreprise, la curiosité des faits, l'exclusivisme dédaigneux, le mépris de l'étranger. Le Celte a commencé par emprunter à l'Anglo-Saxon ses goûts, ses aptitudes, ses préjugés, mais seulement dans la mesure où le lui permettait son tempérament ; en imitant il a exagéré ; l'esprit anglais se complait dans le positif, le Celte, lui, n'est heureux que dans le

1. Cité par M. C. Ellis Stevens « *Les Sources de la constitution des Etats-Unis* ». Traduction de M. Louis Vossion, (Paris 1897).

superlatif. Celui-ci a mêlé son enthousiasme, son exubérance, son amour de l'exagération au sens pratique, à la pondération, à la froideur britanniques. C'est dans cet amalgame qu'il faut chercher l'explication du caractère américain tel qu'il se manifeste surtout depuis cinquante ans.

Les différences, entre le tempérament anglo-saxon et le tempérament irlandais, avant les modifications énormes que la Réforme a fait subir au premier, n'étaient pas, du reste, très marquées. Les Anglais catholiques du temps de la reine Anne, les Anglais de la *Merry England* étaient gais, bruyants, fantasques. « Ils gesticulent, dit Taine (1), ils jurent..., ils plaisantent tout haut avec des mots recherchés, composites, colorés ; bref, ils ont les manières énergiques, originales et gaies des artistes, la même verve, le même sans-gêne... les mêmes besoins d'imagination, les mêmes inventions saugrenues et pittoresques ».

C'est la religion réformée qui leur a donné la physionomie particulière qui est devenue la leur ; lorsque cette religion a sombré ils ont pu facilement reprendre, au contact du Celte, leur âme d'autrefois.

Dans certaines petites villes de la Nouvelle-Angleterre, ou les puritains sont restés en majorité, ils sont encore religieux et austères, on les reconnaît facilement, ils n'ont rien de commun

1. *Histoire de la littérature anglaise.* Vol. II, p. 5.

avec l'Américain typique d'aujourd'hui : Ils ont encore l'air anguleux, la voix un peu sacerdotale; ils ont conservé le pli rigide des lèvres, le sérieux impassible de l'expression, le maintien sévère.

Leur exclusivisme qui les a empêchés, à l'origine des colonies, d'exercer aucune séduction sur l'homme des bois, les a également empêchés de donner une empreinte définitive au caractère national, quelle qu'ait été, pendant deux siècles, leur influence sur les mœurs.

Il est certain que l'homme à l'esprit primesautier, à l'imagination féconde, aux impulsions chaleureuses, aux enthousiasmes vibrants possède une plus grande force d'attraction que le taciturne et l'austère, surtout lorsqu'il est le nombre.

L'influence de l'Irlandais opprimé et vaincu, s'est exercée, même dans la mère-patrie, sur les Ecossais et les Anglais qu'elle a transformés en Irlandais. J'ai cité ailleurs l'affirmation, à ce sujet, d'un descendant d'Ecossais, M. Campbell (1).

Le duc D'Argyle, dans un livre d'ailleurs peu sympathique aux enfants de la verte Erin, fait la même constatation relativement aux Anglais. « C'est l'Irlande et ses usages, dit-il (2), qui ont fait ce qu'ils sont, qui ont façonné, non seulement les Irlandais natifs, mais dans une grande mesure,

1. Voir. Vol 1er, p.152.
2. Duke of Argyle. *Irish nationalism*, p. 30,

les Anglais établis dans le pays et qui ont réduit les deux races à un niveau de civilisation inférieur à celui qui prévalait dans tout le reste de l'Europe ».

Certains traits de caractère, certaines habitudes typiques, mais sans importance au point de vue intellectuel, moral ou économique et que notent surtout les touristes à la recherche de détails amusants, se retrouvent tout le long de l'histoire américaine, jusqu'à nos jours. Ainsi l'amour des titres militaires qu'ont signalé à peu près tous les voyageurs qui ont visité les Etats-Unis depuis cinquante ans, existait dans la Nouvelle-Angleterre et les colonies du Sud au moment de la guerre de l'Indépendance. Nous trouvons à une douzaine d'endroits des voyages du marquis de Chastellux, la mention de colonels et de capitaines, dont la plupart étaient aubergistes. « Rien n'est plus commun, dit-il, que de voir un colonel, aubergiste ». A Lichtield, dans le Connecticut, il loge chez le colonel Moorhouse ; ailleurs, chez le colonel Griffin ; en Virginie, chez le colonel Boswell, chez le capitaine Praxton, le capitaine Miller etc., etc.

La curiosité de savoir ce que l'on pensait de l'Amérique en Europe, était aussi vive alors qu'elle l'est aujourd'hui ; de même encore l'habitude de manger rapidement, de mâcher du tabac, etc. etc.

Le respect de la richesse était aussi absolu à

l'époque coloniale que de nos jours. A Philadelphie, au temps du premier Congrès, Madame Robert Morris avait la préséance sur toutes les autres dames de la capitale, parce que son mari en était le citoyen le plus riche » (1).

Aux colons du Sud nous devons particulièrement l'usage fréquent du revolver, qui prévaut dans l'Ouest et surtout dans le Sud-Ouest.

L'Allemand n'a guère exercé d'influence aux Etats-Unis, si ce n'est qu'il a contribué à généraliser l'usage de la bière, comme boisson nationale, et à rompre l'ennui des dimanches anglo-saxons. Peut-être, lui sommes-nous également redevables de la multiplication extraordinaire des Américains qui s'intitulent « docteurs » et « professeurs ». Il ne réussit qu'après deux ou trois générations, et, cela grâce sans doute au croisement avec d'autres races, à emboiter le pas à l'Irlandais ; il ne devient en général ni politicien retors, ni chauvin bruyant ; il s'habitue difficilement à l'exagération et à la vantardise. Aux champs, il est le cultivateur par excellence, le rude pionnier sobre, économe et prudent. Les villes où les gens de cette race se trouvent en majorité, comme Milwaukee et Saint-Louis, se reconnaissent facilement à un cachet particulier de vie sociale agréable, de bonheur intime, à leurs Bier-Garten et aux soirées silencieuses dans les grandes salles de concert. Les Allemands ont

1. Chastellux. *Op. cit.*

encore fourni aux Etats-Unis, deux de leurs chants nationaux, le *Hail Columbia*, composé par le maître de chapelle, Feil, de New-York et le *Yankee doodle* qui est une vieille mélodie westphalienne.

« New-York, disait sir Charles Dilke (1), en 1869, a un cachet latin très marqué et la démocratie de l'Etat Empire est du type français, non du type anglais ou américain ».

Peut-être Paris déteint-il encore quelque peu sur New-York ; car New-York est le port d'Amérique où entrent les navires de France ; c'est la ville où s'acclimatent d'abord ses modes, où sont d'abord accueillis ses artistes, où se répandent surtout ses livres. Enfin, un grand nombre des membres de l'aristocratie newyorkaise vivent une partie de l'année à Paris.

M. James Bryce observe qu'aux Etats-Unis toutes les villes se ressemblent : « Vous trouvez dans l'une, dit-il, (2), à peu près absolument ce que vous trouvez dans l'autre. A la Nouvelle-Orléans, le quartier créole (car le reste de la ville est banal) est délicieux, et rappelle la vieille France et l'Espagne, mais la France et l'Espagne étrangement modifiées sous ce nouveau climat ». On prétend qu'en Californie, également, domine le caractère latin ; car la colonie française et la colonie espagnole y sont fort nombreuses.

1. *Op. cit.*
2. *Op. cit.*

En dehors des Irlandais, les diverses nationalités qui ont émigré aux Etats-Unis depuis le commencement du siècle n'ont exercé, directement, aucune influence sur la formation de l'âme américaine, c'est-à-dire qu'elles ne lui ont rien donné d'elles-mêmes. Elles ont agi indirectement, ainsi que j'ai tâché de l'expliquer dans les chapitres précédents, par la manière dont elles ont subi l'absorption et se sont incorporées à l'ensemble préexistant.

Elles ne sont pas assez fortement groupées d'ailleurs et leur immigration est encore trop récente pour qu'elles aient pu laisser une empreinte quelconque sur le caractère national.

Les émigrés qui veulent devenir *Américains*, imitent l'Irlandais dans la mesure que leur permet leur tempérament et cherchent, autant que possible, à s'assimiler tout ce qui pour eux constitue le vrai « américanisme ».

Les meilleurs éléments restent fidèles à leur langue et à leur religion.

Le principe de la survivance du plus apte va s'exercer pleinement. Les races les plus fortes, celles qui ont conscience d'avoir beaucoup de richesses précieuses à conserver, se maintiendront, si surtout les circonstances de groupement et d'organisation le leur permettent.

Les autres disparaîtront et absorberont à fortes doses l'esprit celtique.

LA PART DES CIRCONSTANCES

I. — Causes qui ont développé chez les Amér icains l'activité, l'esprit d'entreprise et l'optimisme. — Mouvement progressif et ininterrompu de la richesse. — Les immigrants des pays à formation communautaire. — II. — Versatilité des Américains. — Leur aptitude à exercer différents métiers. — Abraham Lincoln. — III. — Les charlatans aux Etats-Unis. — L'absence du ridicule. — Le camelot de langue anglaise et l'émigré. — L'esprit d'indépendance s'exagère chez l'ancien prolétaire asservi. — Influence égalitaire et civilisatrice de la vie d'hôtel. — L'exagération des manifestations patriotiques chez le naturalisé. — Chauvinisme développé à l'école, dans la presse et dans la chaire. — L'Irlandais apportant à sa nouvelle patrie ses tendances à l'exagération a trouvé des éléments congéniaux. — IV. — Types du Far-West, types transitoires. — Bizarreries du tempérament américain. — Sources probables.

« Pour un américain la vie entière se passe comme une partie de jeu, un temps de révolution, un jour de bataille ».

A. DE TOCQUEVILLE. De la Démocratie en Amérique. Vol. 1er, p. 494, (1835).

« La vie pour la plupart des Américains est une entreprise, les hommes des moyens ou des obstacles, le monde, un endroit où l'on se coudoie, se heurte ou se bouscule.

V. CHERBULIEZ. Après fortune faite, p. 199, (1892).

Les physiologistes qui font de l'homme le produit des nécessités de la vie, de l'éducation, de l'entourage trouvent aux Etats-Unis d'excellents arguments au soutien de leur thèse, car, concurremment avec les facteurs que j'ai indiqués plus haut, les circonstances économiques et sociales ont influé fortement sur l'évolution de l'âme américaine et déterminé quelques-unes de ses idiosyncrasies.

Plusieurs raisons spéciales concourent à faire de l'Américain l'être âpre au gain, actif, entreprenant, optimiste et versatil qu'il est. Plusieurs causes, en dehors de l'influence celtique, contribuent à en faire un citoyen amoureux de réclame, épris de charlatanisme, égalitaire forcené et bruyant patriote.

*
* *

L'émigré venu dans ce pays depuis le commencement du siècle n'avait qu'un but, échapper à la pauvreté et à l'indigence ; il est arrivé au milieu d'hommes dont l'idéal unique est devenu la richesse ; il trouve d'immenses étendues de terres fertiles à défricher, des ressources inépuisables à développer ; il s'incorpore à ses nouveaux compatriotes comme un soldat qui prend place au milieu d'une armée en marche et pleine de l'enthousiasme de la lutte. Il ne sera considéré de ses camarades que s'il se bat bien, c'est-à-dire s'il s'enrichit. Vaincu dans une première escar-

mouche, il ne se décourage pas et retourne allègrement au combat; s'il a été délogé d'une position, il réussit à s'emparer d'une autre et à s'y maintenir. Dans cette armée aucune désertion ne se produit, personne ne songe à quitter son poste, et tous les combattants meurent les armes à la main.

Les touristes d'outre-mer parlent avec ébahissement de l'énergie féroce de l'Américain, de ses conceptions colossales, de ses entreprises extraordinaires, des maisons à vingt étages qu'il construit, des fortunes mondiales qu'amassent ses spéculateurs et ses charlatans.

Ainsi, nous sommes étonnés au récit des faits héroïques accomplis au moyen-âge, devant les gigantesques monuments, merveilles d'art et de patience qu'il nous a légués. Au moyen-âge, l'Europe avait tout ce qu'il fallait pour réaliser de grandes choses au soutien et sous l'inspiration de l'idée religieuse. L'Amérique du XIXe siècle a possédé toutes les conditions requises pour réaliser de grandes choses dans le domaine matériel. A l'époque des Croisades la foi chrétienne était profonde en Europe et la pensée de l'éternité planait sur toutes les préoccupations du temps. En Amérique à notre époque, la foi en l'homme et en la conquête des biens d'ici-bas remplit toutes les âmes.

Dans la complexité des mouvements qu'accomplissent les sociétés, dans la variété des formes

successives qu'elles affectent, il y a toujours une tendance dominante qui détermine la plupart des actes.

On a pu facilement l'indiquer pour la France, au cours des derniers siècles, c'était le désir de la gloire, la soif de la domination intellectuelle ; pour l'Angleterre c'était la poursuite de l'expansion territoriale. Aux Etats-Unis pendant tout ce siècle, le mot d'ordre a été : « Enrichissez-vous ».

Tout se prêtait à la réalisation de cette ambition : sol fertile offrant sous des climats divers les produits de toutes les zônes, vastes forêts, riches bassins miniers, la main d'œuvre en abondance et la houille, ce *deus ex machina.*

Dans les pays d'ancienne colonisation le laboureur succède à une longue lignée de laboureurs qui ont exploité le même champ et en ont tiré leur subsistance ; le sol rend chaque année le même tribut.

En Amérique ce sont, chaque année, de vastes espaces de terre jusqu'alors incultes, des forêts vierges, des carrières, des mines encore inexploitées qui jettent leurs richesses dans la circulation.

La population se développant sans cesse dans des proportions rapides, on comprend quelle prospérité continue a dû en résulter pour les propriétaires fonciers, pour les possesseurs d'immeubles qui ont vu leurs loyers augmenter sans interruption d'année en année, pour les boutiquiers dont la clientèle se doublait parfois en quelques jours,

après l'arrivée de navires chargés d'immigrants.

Ceux qui arrivaient n'étaient d'abord des concurrents, ni dans le négoce, ni dans les carrières libérales, ni dans la spéculation sur les terrains ; c'étaient des ouvriers et des consommateurs, tous ignorant les habitudes du pays, un grand nombre ne parlant pas la langue dominante et qui se trouvaient à la merci des habitants déjà établis, lesquels ne se sont jamais fait faute de les exploiter.

Disons de suite qu'ils n'ont pas eu trop à s'en plaindre, car une fois initiés aux mœurs, familiers avec la langue anglaise et devenus *Américains*, eux-mêmes ont exploité à leur tour, d'autres immigrants. Cette exploitation a été la brimade obligatoire des nouvelles recrues.

Comment cet homme sans beaucoup d'instruction, sans aptitudes extraordinaires, arrivé tout jeune, d'Allemagne, d'Irlande ou de Norvège est-il parvenu à remuer des centaines de milliers de dollars, et à conquérir la haute situation qu'il occupe ? Il a su deviner le goût montant du public pour tel ustensile, tel objet de toilette, telle drogue. Peut-être n'a-t-il rien deviné du tout ; il voulait simplement gagner sa vie, s'enrichir comme ses voisins ; il a établi un petit commerce de liqueurs ou d'épiceries et la vogue est venue. La rage de la bicyclette qui sévit depuis six ans aura été, sans doute, dans beaucoup de villes des Etats-Unis, le point de départ de grandes fortu-

nes. Les chemins de fer qui sillonnent le pays dans tous les sens ont pu être entrepris à coup sûr, car les immigrants étaient toujours prêts à venir à l'appel des capitalistes, féconder les terres incultes traversées par les nouvelles lignes et semer des villes dans le désert.

Les Etats-Unis sont le seul pays où l'inventeur n'est pas le malheureux classique, victime de tous les déboires, en butte à toutes les déceptions et qui finit à l'hôpital ou dans une maison de santé ; car la routine ne s'y est pas encore implantée, car le succès inspire la confiance. Puisque, depuis de longues années, tout le monde a réussi, pourquoi ne réussirait-on pas ? Puisque la plupart des personnes qui jusqu'à présent ont risqué beaucoup, ont gagné beaucoup, pourquoi n'en serait-il pas encore ainsi ? Le fond sur lequel reposent toutes les entreprises reste inépuisable : d'immenses ressources en terres, en numéraire, l'activité ambiante, l'amour général de la nouveauté.

Une circonstance qui favorise singulièrement l'esprit d'entreprise, c'est que nul n'est exposé à manquer de pain et l'on pourrait dire, en dehors de certaines époques de crise, à manquer d'ouvrage, pour peu qu'il ait de la prudence et de la prévoyance. Les capitaux ne sont pas oisifs, on veut qu'ils rapportent et le rentier se contentant d'un faible trois pour cent n'est pas une espèce commune aux Etats-Unis.

Il n'en sera pas toujours ainsi évidemment ; le trop plein de la production commence à se faire sentir ; les cinq ou six dernières années ont marqué dans la prospérité générale une certaine décroissance dont les principaux symptômes ont été la crise agricole dans l'Ouest et la dépression de l'industrie manufacturière dans l'Est. Les occasions de s'enrichir rapidement se font plus rares. Ils sont nombreux les Américains qui regrettent d'avoir, dans le passé, négligé ces occasions qui, pensent-ils, ne se représenteront plus.

« Ah! monsieur, si j'avais su, dit l'un, ce morceau de terrain que vous voyez là, j'aurais pu l'acheter à deux sous le mètre ; aujourd'hui il vaut deux dollars. Je serais millionnaire ». « Si j'avais continué tel commerce qui prospérait suffisamment, raconte un autre, j'aurais bénéficié des années d'abondance qui ont suivi celle où je l'ai abandonné ; mon successeur a acheté à des conditions très avantageuses ; une fabrique s'est établie dans le voisinage et ça été pour lui la fortune ». « Un ami m'avait demandé de placer mes économies dans une petite industrie qu'il fondait, dira un troisième j'ai refusé. J'aurais dû prévoir que cette industrie n'ayant pas encore de rivales rapporterait gros, j'ai manqué l'occasion de décupler mon avoir ». Enfin les ouvriers parlent des énormes salaires d'autrefois et se plaignent des difficultés de l'heure présente « Je gagnais dans ce temps là, quatre ou cinq dollars par jour, mais

j'étais jeune, je portais de beaux habits, je m'amusais, je dépensais follement. Ah! si j'avais su! ».

Quelles que soient les conditions actuelles et les perspectives de l'avenir, il n'en est pas moins vrai que tout dans le passé a eu pour effet de développer chez l'Américain la confiance en soi, l'esprit d'entreprise et l'optimisme.

Jusqu'à ces dernières années, les familles habitant les villes sont rarement restées stationnaires dans les emplois et métiers pénibles; il y a eu pour elles généralement une ascension ininterrompue. Les enfants d'immigrants, nés aux Etats-Unis sont fort rarement domestiques, terrassiers, ouvriers tisseurs ou fileurs. Les uns ont suivi le précepte populaire. « *Gagne l'Ouest, jeune homme, et achète une ferme* ». (*Go West, Young man, and buy a farm*) : d'autres, au sortir de l'école publique, se sont lancés dans le commerce et les affaires, sont devenus avocats, médecins, pharmaciens, mécaniciens, dentistes, *etc*. Les métiers exigeant le plus de fatigue et rapportant le moins sont généralement exercés par des immigrants. Les familles en outre, deviennent moins nombreuses à mesure que leur aisance se développe.

Parmi les descendants des étrangers qui de 1860 à 1870, sont arrivés en haillons à New-York, Philadelphie ou Boston, il ne se trouve certainement, à l'heure qu'il est, qu'un très petit nombre d'ouvriers manuels et de non-propriétaires. Les seules

familles qui végètent dans les bas emplois sont celles que mine l'alcoolisme.

Les théories émises par certains écrivains relativement à la part d'influence de l'école dans l'infériorité ou la prétendue infériorité économique des peuples non anglo-saxons, ne sont pas confirmées aux Etats-Unis. Ici, les immigrants, qu'ils soient issus de sociétés à formation communautaire ou de sociétés à formation particulariste réussissent également bien dans l'industrie, l'agriculture ou le commerce, pourvu seulement qu'ils sachent calculer et n'abusent pas des spiritueux; et cela indépendamment du sytème scolaire auquel ils ont été soumis dans leur jeunesse. L'énergie, l'esprit d'initiative, l'orgueil de ne compter que sur soi-même se développent en dehors du grec et du latin, de la comptabilité et du *foot ball.* Nombre de citoyens américains qui ont fait un chemin rapide sont nés et ont été élevés en Allemagne, en France, en Autriche, de même qu'aux Etats-Unis, et dans la Grande-Bretagne. Les Canadiens-français émigrés il y a trente ou quarante ans, sont presque tous riches aujourd'hui. La plupart des émigrés, il est vrai, n'avaient pas fait de cours classique, mais quelque connaissance du grec et du latin n'aurait pas vraisemblablement entravé leur carrière, ainsi que nous le prouve la présence d'un certain nombre de bacheliers fourvoyés parmi les *business men* les mieux cotés de l'Union.

II

On a remarqué la versatilité de l'Américain, son aptitude à exercer successivement divers métiers qui exigent d'ordinaire des talents tout à fait variés, la facilité avec laquelle il passe presque sans transition, sans préparation, sans stage, d'une carrière à une autre. On n'est pas un bon colon si l'on ne peut se plier ainsi à toutes les besognes et, du reste, les besoins de la colonisation développent ces talents et ces aptitudes multiples. Les Anglais ont un mot pour désigner le colon idéal, ils l'appellent « *a good all round man* » que l'on traduirait littéralement par « un homme bon tout autour », c'est-à-dire un homme sachant se débrouiller partout. Rien ne l'embarrasse : il est parti avec un attelage pesamment chargé à travers un pays encore inculte ; on lui a indiqué la direction à prendre, il a compris en deux mots et s'oriente parfaitement. Un ruisseau se présente qu'il s'agit de franchir ; il ne se démonte pas pour si peu, il apporte avec lui une hache et d'autres outils indispensables, il a bientôt abattu quelques arbres, improvisé un pont et le voilà de nouveau en route. Une pièce de son attelage se brise, il l'aura bientôt réparée ; il saura au besoin ferrer ses chevaux, et il construira lui-même sa hutte en bois brut quand il sera arrivé à destination.

Il y a loin de cette universalité à la spécialisation infinie des métiers et des négoces qui s'est établie dans les pays d'Europe, de cette vie large à la vie renfermée, mesquine, craintive entre un percepteur du revenu, un gendarme, un garde-champêtre, des huissiers et autres « *verbalisants* » et « *instrumentants* » qui est celle des vieilles sociétés. L'endroit solitaire où le colon aura bâti sa hutte deviendra un village, une ville et, nous le retrouverons lui-même, vingt ans après, banquier ou bien *avocat-notaire-avoué*, ayant été à tour de rôle, patron d'une scierie, spéculateur en terrains, épicier, pharmacien, *etc.*; il finira peut-être par être député au Congrès ou sénateur.

La Biographie américaine, et Dieu sait ce qu'elle est étendue, abonde en exemples de cette sorte.

L'un des héros les plus populaires des Etats-Unis, l'ancien président Abraham Lincoln savait à peine lire à l'âge de vingt et un ans.

« Il venait d'arriver dans l'Etat de l'Illinois, dit un de ses biographes (1), avec une paire de bœufs. Qu'allait-il faire ? Il était fort et pouvait enfoncer sa hache dans le tronc d'un chêne plus avant qu'aucun homme de Pigeon-Creek, l'endroit où son père s'était établi. Il savait manier l'aviron ; il pouvait conduire sur le fleuve une cargaison de bois ou de

1. Charles C. Coffin. *Abraham Lincoln.* p. 49. (New-York, 1893.)

céréales jusqu'à la Nouvelle-Orléans et la vendre aux bourgeois de la ville. Il n'aimait pas le travail manuel cependant, et trouvait que lire un livre est une occupation beaucoup plus agréable et plus facile ; mais son instruction insuffisante ne lui permettait pas de gagner sa vie comme maître d'école.

Il ne lui restait donc qu'à faire comme son père, labourer la terre, abattre des arbres et les débiter en pieux et en perches pour les haies. »

Dans un voyage qu'il fait à la Nouvelle-Orléans sur une petite embarcation qu'il a construite lui-même, il assiste à une vente aux enchères de Nègres et de Négresses, et il semble avoir eu là le pressentiment de sa destinée future. En sortant de la salle, « ému jusqu'aux larmes et l'âme en feu, il dit à son compagnon : « John, si jamais j'ai la chance de frapper cette institution (l'esclavage) je frapperai fort, par le Dieu éternel ! » A son retour de la Nouvelle-Orléans, il aide son père à construire une hutte, puis il s'engage en qualité de commis chez un petit détaillant d'épiceries et de comestibles.

Dans l'intervalle un fier-à-bras du nom de Daniel Needham qui a entendu parler de la force de Lincoln l'a défié à la lutte corps-à-corps, et Lincoln a renversé deux fois son adversaire, ce qui l'a rendu très populaire dans le pays.

Mais voilà que cette popularité porte ombrage à une bande de « *bullies* » qu'on appelle « Les

gars de Clary Grove ». Ces aimables jeunes gens ont l'habitude de se promener le soir, à travers les villages, criant, hurlant, vociférant et effrayant les femmes et les enfants ; ils s'arrêtent aux débits de liqueurs, se font servir à boire sans payer et s'amusent parfois à briser verres et bouteilles. Ils assomment avec plaisir un étranger et maltraitent tous ceux qui sont plus faibles qu'eux. Ils considèrent comme un sport des plus exquis d'enfermer un homme dans une barrique et de le faire rouler au bas d'une colline. En un mot, ils sont la terreur du pays.

Leur chef et champion lutteur, Jack Armstrong, tient absolument à se mesurer avec le commis Lincoln. Celui-ci refuse tout d'abord car il a maintenant des idées plus sérieuses ; mais on le supplie de toutes parts d'accepter le défi ; des paris s'engagent sur les résultats de la lutte ; enfin il cède aux sollicitations et terrasse Jack. Son autorité est dès lors solidement établie. Une compagnie de milice est formée pour aller réprimer les incursions des Indiens, Lincoln en est élu capitaine.

A son retour de l'expédition, il se porte candidat à la législature et est défait. Il devient ensuite successivement épicier, marchand de comestibles, receveur des postes d'un petit village. (Le bureau des postes tient dans le fond de son chapeau), arpenteur, bûcheron, enfin député à la législature.

Un ami lui a prêté un ouvrage de droit qu'il étudie à ses heures de loisir et, à l'âge de vingt-huit ans, il se met à exercer la profession d'avocat, dans la capitale de l'Etat (en 1834). Ses biographes ne disent pas qu'il ait eu à passer aucun examen, à faire aucun stage ou à obtenir aucun diplôme.

De nos jours encore l'accès à toutes les carrières est excessivement facile dans certaines parties de l'Ouest. Voici une ville qui s'élève avec la rapidité d'un retranchement militaire. Des spéculateurs ont fait l'acquisition de vastes terrains que recommandaient quelques circonstances avantageuses, l'existence d'une force hydraulique, la proximité d'un chemin de fer, etc., etc. Il s'agit de mettre le temps à profit et d'attirer, au plus tôt, les colons qui feront rendre cent pour cent au capital placé. Il va falloir, du jour au lendemain, se procurer des médecins, des hommes de loi, des instituteurs ; car il est important que les prospectus lancés dans le public portent cette mention « Notre ville possède un bureau de poste, une banque, deux médecins, deux avocats, un pharmacien, etc. ». Un ex-commis transformé en avocat, un ancien pharmacien improvisé médecin sont acceptés et même pronés avec zèle, l'intérêt des propriétaires aidant, et l'on n'est pas rigoureux sur la question diplôme.

On comprend que dans ces villes créées en une année et dont la population est cosmopolite et de toute provenance, il soit facile de pêcher en eau

trouble. La question du prestige du « natif » sur laquelle je reviens souvent car elle a eu une grande importance dans l'évolution des mœurs, ici encore joue un rôle : si, par exemple, dans la ville de création récente, le médecin qui n'a jamais étudié la médecine et l'avocat-notaire qui s'est contenté d'apprendre certaines formules légales sont des « *Américains* », jamais un simple étranger n'osera contester leurs titres ou leur habileté.

Evidemment les clients de ces messieurs seraient en droit de se plaindre ; cependant il est très rare que les journaux ou les tribunaux aient à s'occuper de revendications basées sur une absence de diplômes ou l'incompétence professionnelle.

Si le niveau des carrières libérales ne gagne rien à cet état de choses, l'égalité y trouve son compte. Un cultivateur, un avocat, de même qu'un négociant est un « homme d'affaires » « je suis dans les affaires de loi « *I am in law business* » vous dira un jeune homme inscrit au barreau, « *I am in farming business* », je suis dans les affaires agricoles, vous dira un fermier. Ce qui distingue surtout ce dernier du cultivateur européen, c'est qu'il n'est pas attaché à la terre. Sa ferme n'est pas un être qu'il aime avec passion, mais simplement le champ d'exploitation d'un petit capital ; il l'aime comme l'industriel aime son usine et le négociant sa boutique ; si

elle ne rapporte pas suffisamment, il la quittera sans regret et ira chercher fortune à la ville.

III

Pourquoi le peuple américain a-t-il fait et fait-il encore la fortune d'un aussi grand nombre de charlatans et d'exploiteurs de toutes sortes? Est-il plus gobeur qu'un autre peuple? Peut-être, mais il est surtout plus riche, il a plus d'argent; il ne compte pas le sou et il dépense facilement le dollar. La psychologie des foules en présence du charlatan beau diseur et devant la réclame effrontée est un peu partout la même et se manifeste par les mêmes phénomènes. Aux Etats-Unis la diffusion générale de l'instruction primaire et la multiplicité des journaux permettent à l'annonce de pénétrer facilement dans tous les milieux. Le charlatan qui veut s'enrichir n'y va pas par quatre chemins, il sait qu'un millier de dollars consacré à la publicité lui en rapportera plusieurs; il accumule les témoignages signés de noms authentiques ou apocryphes, publie les portraits de ses victimes reconnaissantes, couvre de ses affiches toutes les maisons en construction, tous les murs en démolition, toutes les bornes des routes et tient constamment sous les yeux du public le nom de sa marchandise.

On peut considérer comme une date impor-

tante dans l'histoire économique de l'Union, celle où y fit son apparition le premier charlatan ; c'est en Pennsylvanie d'abord qu'il exerça son industrie. « Il se nommait *Le Payeur*, dit Mac Master (1), et après avoir passé quelques mois à Philadelphie, en 1788, il quitta cette ville avec une petite fortune. On a conservé une de ses affiches ; il y déclare que son métier est de transplanter des dents, qu'au cours des derniers six mois, il en a transplanté 123 avec succès ; qu'il donnera à ceux qui en ont à vendre deux guinées pour chaque dent de devant saine, etc., etc. »

Quelques années plus tard, en 1795, le comte de La Rochefoucauld signale la présence d'un autre charlatan dans le même Etat. « Les gens effrontés et adroits, quels qu'ils soient, dit-il (2), ont, en Amérique comme ailleurs, un revenu assuré sur la stupidité et l'ignorance des autres ; nous en avons rencontré, ici, un exemple, dans la personne d'un Allemand arrivé depuis trois ans de Francfort sans un sol et qui, depuis ce temps, se promène à Lancaster, à Reading, à Northumberland, surtout dans les parties peu habitées de ces comtés, chargé de petites bouteilles, fait croire à toutes les bonnes gens qu'il rencontre qu'il est médecin, vend des drogues,

1. *History of the american people.* Vol. 1er.
2. *Voyages en Amérique en 1795, 1796 et 1797*, p. 110.

saigne, arrache des dents, ou vend des chansons à ceux qui ne veulent pas de sa médecine; il a déjà acheté un cheval et une voiture sur ses profits ».

Une force négative qui favorise dans la démocratie américaine l'éclosion de beaucoup d'initiatives bizarres et souvent burlesques, c'est l'absence du ridicule. Tel individu qui rougirait, dans une ville d'Europe où habitent les siens, d'accoler son nom à celui d'une drogue ou d'un purgatif et de le faire afficher sur tous les murs; de réciter un boniment sur un champ de foire, de s'exposer devant le public dans une tenue baroque, n'y regarde pas de si près dans notre Amérique cosmopolite où la pression de l'entourage n'existe pas, pour ainsi dire. Ici on peut tout entreprendre, tout affirmer, tout essayer, personne ne se moque. On peut être criminel, odieux, extravagant, on n'est jamais ridicule. Il y aurait des volumes à écrire sur les mystifications sans nombre, les inventions saugrenues, les réclames abracadabrantes au moyen desquelles certains millionnaires de notre époque ont capte les faveurs du bon public.

Grâce toujours à la faveur dont jouit tout ce qui est *américain* auprès de l'immigrant, celui-ci se laisse plus généralement séduire que les natifs par les vastes affiches et la réclame bruyante ; il est aussi, d'ordinaire, plus naïf et plus confiant. L'industrie d'un camelot en dro-

gues brevetées sera, dans toute l'Union, facilitée par la même circonstance ; un boniment en langue anglaise, même incompris, surtout incompris, chez une famille d'ouvriers d'immigration récente aura plus de chances de succès qu'en aurait celui d'un ancien compatriote parlant la langue que l'on parlait au pays natal. La maîtresse du logis se sentira flattée par l'amabilité du Gaudissart *américain* et tiendra à l'encourager.

*
* *

Hamilton constatait, en 1833, que le mot « merci » semblait inconnu dans la langue américaine. La raison en était, sans doute, que les rapports entre les gens n'étaient que des rapports intéressés, des rapports d'affaires et que les services rendus étaient rarement gratuits. De nos jours encore, plus on s'éloigne des milieux de colonisation ancienne vers le *far west*, plus l'indépendance de l'individu s'affirme et se dégage des conventions dites sociales. C'est que les émigrés ont rompu avec leurs traditions et se sont établis dans des territoires nouveaux qui n'ont pas de traditions. Ayant appartenu dans leur pays d'origine aux classes pauvres et dépendantes, habitués à se courber et à obéir, ils se relèvent dans la liberté et exagèrent le sans-gêne de l'homme libre ; ils ont abandonné leurs anciennes formules de politesse et craignent maintenant qu'une marque de

déférence et de respect ne soit prise pour une marque de soumission. « Vous ne sauriez vous imaginer, me disait un jour un ancien fermier irlandais, victime des landlords, quelle volupté j'éprouve en wagon, à étaler mes pieds sous le nez d'un *gentleman* qui l'a peut-être toujours été ».

Jefferson qui semble avoir prévu plus loin qu'aucun autre homme d'Etat de son temps, dans l'avenir de la nation à laquelle il donnait des lois, avait exprimé des craintes relativement à la manière dont les immigrants useraient de la liberté. « Ils apporteront avec eux, disait-il (1), les principes des gouvernements où ils seront nés et dont ils auront été pénétrés dès leur enfance, ou, s'ils réussissent à les jeter par dessus bord, ce sera pour les remplacer par une licence sans bornes. Ce serait un miracle, s'ils s'arrêtaient précisément à la limite d'une liberté tempérée ».

Une autre circonstance inhérente à la vie américaine fait contrepoids, cependant, à cette tendance ultra-égalitaire, et supplée, dans une certaine mesure, au moins chez les enrichis, à l'absence de traditions, c'est l'habitude des voyages et la vie d'hôtel qu'a développée dans des proportions extraordinaires, la difficulté qu'on éprouve à trouver des domestiques. Dans les luxueux hôtels de New-York et des grandes villes, le hardi

1. *Notes on Virginia*, p. 139.

négociant, le commis voyageur rusé, le rude entrepreneur de l'Ouest, le *self made man*, d'où qu'il vienne, se trouve en contact avec les professeurs des universités, les aristocrates millionnaires, retour d'Europe, les membres des cercles distingués et nulle atmosphère peut-être n'est plus propice à développer le poli des manières que celle d'une de ces tables d'hôtes, d'un de ces *sitting rooms* où le luxe seul des décors invite à la décence et à la correction. Ainsi les grands hôtels américains ont une influence rivelante en même temps que civilisatrice.

∴

Le patriotisme d'un Français, en France ou d'un Allemand, en Allemagne, n'est jamais mis en suspicion, aussi, ni l'un ni l'autre n'éprouvent le besoin, en dehors des époques de crises, d'en outrer les manifestations.

Aux Etats-Unis, depuis un siècle les millions d'émigrés incorporés à la population primitive se sont vus, pendant un certain nombre d'années, en butte à la défiance de celle-ci. Ces *étrangers* pouvaient-ils être de bons Américains et aimer ardemment leur nouvelle patrie ? Afin qu'on n'en doutât pas, chaque génération de naturalisés a clamé hautement son amour et contracté l'habitude de manifester bruyamment son chauvinisme. C'est ainsi que le patriotisme américain a

pris ce caractère un peu outrancier qui le distingue.

Chaque année, par exemple, à l'occasion de la célébration du 4 juillet, on peut voir les journaux organes des groupements de langue non anglaise invitant leurs lecteurs à manifester chaudement, avec éclat, afin que les *Américains* ne les soupçonnent pas d'être indifférents à la grandeur de l'Union.

Aussi, rien n'est bruyant comme les réjouissances par lesquelles on célèbre, aux Etats-Unis, l'anniversaire de la déclaration de l'Indépendance, surtout dans les villes manufacturières de l'Est où les ouvriers nés à l'étranger et les Irlandais sont l'énorme majorité. C'est un peu pour la même raison que lors de la dernière guerre, les volontaires, de race étrangère qui se sont enrôlés au premier appel étaient fort nombreux (1).

Entre les émigrés de date récente qui regrettent encore la terre natale et rêvent d'y retourner et leurs amis naturalisés depuis plusieurs années, des discussions fréquentes s'engagent sur les mérites respectifs de la patrie ancienne et de la patrie nouvelle, c'est même l'un des sujets ordinaires de la conversation. Or, comme il arrive toujours, la discussion outre chez les premiers

1. Au mois de septembre dernier, lors de la fête triomphale organisée en l'honneur du héros de Manille, l'Amiral Dewey, le plus beau feu d'artifice fut tiré par les Chinois de New-York.

le sentiment de leur supériorité actuelle et de l'infériorité de leur état antérieur ; alors que chez les seconds le panégyrique de l'ancienne patrie devient de jour en jour plus timide, les arguments moins probants, les regrets moins vifs.

Il est rare, en outre, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'une famille d'émigrés ne prospère pas et n'améliore pas sa condition. Ajoutons, enfin, à ce qui précède, l'effet de la lecture des journaux, luttant les uns avec les autres à qui proclamera le plus hautement la grandeur, l'ingéniosité, la beauté de tout ce qui est américain; l'influence de l'école où l'on inculque à l'enfant comme un dogme religieux la supériorité absolue des Etats-Unis sur tous les pays du monde ; les sermons de la plupart des pasteurs eux-mêmes qui s'évertuent à développer chez leurs auditeurs la veine optimiste et chauvine.

Le patriotisme américain a d'ailleurs une base solide, la plus solide de toutes, l'intérêt. « L'homme du peuple, aux Etats-Unis, disait Tocqueville (1), a compris l'influence qu'exerce la prospérité générale sur son bonheur... De plus, il s'est habitué à regarder cette prospérité comme son ouvrage, il voit donc dans la fortune de l'Etat la sienne propre, et il travaille au bien de l'Etat non seulement par devoir ou par orgueil, mais j'oserais presque dire par cupidité ».

1. *Op. cit.*, vol. 1er, p. 285.

L'antagonisme des intérêts entre l'Est, l'Ouest et le Sud, porte maintenant atteinte à cette base et l'a modifiée; mais il ne se manifeste guère qu'aux époques électorales et l'intérêt régional se fond toujours facilement dans l'intérêt général.

*
* *

Ainsi donc, l'Irlandais, en apportant à sa patrie américaine, son enthousiasme et ses tendances à l'exagération ne se heurte à aucune opposition, à aucune manifestation de froide raison qui le porteraient à mettre une sourdine à sa voix ; il trouve au contraire, et cela dans toutes les parties de l'Union, un terrain bien préparé, et des éléments congéniaux.

IV

Ce sont encore les circonstances : les nécessités de la vie et de la défense personnelle, l'absence de gouvernement régulier dans certains territoires récemment ouverts à la colonisation, l'organisation rudimentaire de certains districts qui ont créé ces types du *far-west*, tapageurs, querelleurs, faisant usage du revolver à la moindre provocation et aussi peu soucieux de leur propre vie que de celle de leurs voisins.

On a remarqué que dans des circonstances absolument identiques d'anarchie et de mau-

vaise administration, des citoyens ont été métamorphosés, d'une manière radicalement opposée. Ainsi, les districts agricoles du Kentucky et du Texas ont fait de braves fermiers, d'anciens criminels et *d'outlaws* ; les régions aurifères de la Californie ont fait des *desperados* et des meurtriers, de gentlemen d'une éducation parfaite et d'une saine hérédité.

Ces types, d'ailleurs, ne sont que transitoires comme les causes qui leur ont donné naissance ; le *far-west* s'est sans cesse déplacé depuis le commencement du siècle, et le temps n'est sans doute pas fort éloigné où le juge Lynch, lui-même, aura procédé à sa dernière exécution.

*
* *

Certains côtés de l'âme de l'Américain de nos jours sont plus mystérieux et ne se rattachent qu'indirectement aux circonstances que j'ai indiquées plus haut et à l'influence des races ; c'est une veine de joyeuseté baroque et d'humour bon enfant qui se retrouve partout, au milieu des catastrophes comme au milieu des fêtes ; un courant de mysticisme latent, capable, à certains moments, de s'exalter jusqu'au fanatisme ; un mélange de cruauté et de générosité, de puérilité et de roublardise dont les manifestations, souvent, sont tout à fait originales.

Pour beaucoup d'étrangers, ce côté du tempérament national est le plus essentiellement amé-

ricain, et constitue l'essence de l'américanisme, car c'est celui qui fournit le plus de matériaux à la presse internationale.

L'une des choses les plus gaies de ces derniers temps a été l'aventure de l'amiral Dewey.

Des citoyens reconnaissants avaient ouvert une souscription et offert au héros de Manille « *la plus grande bataille navale qui ait jamais été livrée* », une splendide résidence à New-York. L'amiral s'étant marié, eut l'idée de faire cadeau à sa jeune femme de ce qu'il devait à la munificence de ses compatriotes. Malheureusement le peuple ne l'entendait pas ainsi et ce furent de la part, non seulement des souscripteurs, mais du grand public, des protestations indignées, des injures, des invectives ; tous les journaux s'en mêlèrent. « La maison avait été offerte à Dewey elle devait rester la propriété de Dewey ». Et c'en est fait de la popularité du héros et de ses chances comme futur candidat à la présidence de la République. Jamais, peut-être la tyrannie d'une démocratie souveraine ne s'est exercée d'une manière aussi joyeusement enfantine.

L'amiral espagnol Cervera (1), vaincu dans les eaux de Porto-Rico s'en est beaucoup mieux tiré, en somme, car son voyage à travers une

1. Un groupe d'Américains offrit à l'amiral espagnol un magnifique palais, s'il voulait se fixer aux États-Unis ; un citoyen voulut lui faire cadeau de tout ce qu'il possédait à la même condition.

partie des Etats-Unis a été presque un voyage triomphal et les Américains lui ont gardé toute leur sympathie. Le spectacle des vainqueurs entraînés contre leur gré à cette guerre et se portant tout joyeux à la rencontre du vaincu, rappelait involontairement cette scène d'une opérette populaire (1) où, un soldat que l'on a forcé malgré lui, à aller sur le terrain, se jette au cou de son adversaire, la première fois qu'il le rencontre, et lui crie, plein de joie reconnaissante : « On s'a battu ! Benoit ! On s'a battu » !

Dans aucune de leurs guerres, il faut le reconnaître, les Américains n'ont montré de rancune ou de cruauté, et ils ont toujours traité leurs adversaires le plus gentiment du monde.

Des fantaisies à la fois macabres et généreuses comme la suivante, sont d'occurrence très fréquente. « Dernièrement à El Paso, (Texas) raconte un journal, les autorités ont eu l'idée originale de transformer l'exécution d'un assassin sur la grande place de la ville, en une représentation au bénéfice de la femme et des enfants du condamné qui se trouvaient dans le plus absolu dénument. On a fait élever des estrades sur la grande place et on a vendu les billets de spectacle d'un à deux dollars. La somme recueillie, tous frais déduits, s'est élevée à plus d'un millier de dollars qui ont été versés entre les mains de la femme du supplicié.

1. *Les vingt-huit jours de Clairette.*

Celui-ci avant de subir sa peine a vivement remercié les autorités.

Le public s'est retiré enchanté ».

Les adeptes de la loi de Lynch ne refusent jamais un verre de whisky au malheureux qu'ils vont pendre ou brûler.

L'Ouest, où la vie est essentiellement terre à terre, où « le matérialisme coule à pleins bords » pourrait-on dire, est le pays de cocagne des clairvoyants, des devins, des pythonisses, des nécromanciennes de tous genres ; dans certains Etats la profession de devin est reconnue par la loi.

Ces bizarreries sont favorisées par la liberté illimitée, l'absence de traditions, le cosmopolitisme ambiant, mais où prennent-elles leur source ?

Il faut les attribuer dans une grande mesure à l'état de surexcitation nerveuse dans lequel vit la majorité de la population des Etats-Unis. Peut-être aussi l'influence celtique n'y est-elle pas étrangère, car les faits dont j'ai parlé se produisent surtout dans les parties de l'Union où domine l'élément de cette race.

Dans sa patrie constamment en deuil l'Irlandais n'a jamais pu donner la pleine mesure de son tempérament, laisser libre cours à ses instincts ; il n'a pas connu les temps joyeux de la Reine Anne et de Rabelais ; il lui reste peut-être de vastes réserves d'humour et de bouffonnerie.

Il y a, enfin, que le peuple américain est un peuple jeune.

« Le Nouveau-Monde a hérité de toute l'expérience du Vieux-Monde, a-t-on dit, sa civilisation n'est pas un commencement, c'est une continuation ». Il est vrai, mais ceux qui se sont attelés au char de cette civilisation sont, par leurs ancêtres immédiats, de la race des travailleurs manuels éternellement jeunes, car la jouissance seule vieillit. La vie d'un peuple représente un espace à parcourir, espace qui sera rempli de conquêtes matérielles, intellectuelles et morales, de progrès dans toutes les sphères de la pensée et de l'action ; elle ne devra prendre fin que lorsqu'elle aura donné tout ce qu'elle peut donner. Le peuple américain est encore à l'époque de l'énergie créatrice, de la vigueur et de l'exubérance juvéniles ; il a les allures fantasques, l'humeur capricieuse, les aspirations pleines de contrastes bizarres d'un jeune homme ardent et libre.

L'ÉVOLUTION DANS LA RELIGION ET DANS LES MŒURS

I. — *L'évolution de la religion et des mœurs, aux Etats-Unis, s'est faite en une poussée ininterrompue dans le même sens. — Passage de la liberté de conscience à la libre pensée. — Après la guerre de l'Indépendance. — Fondation de la première société unitarienne en 1795. Multiplicité des sectes.— Théodore Parker.*— II. — *La libre pensée règne aujourd'hui dans toutes les parties de l'Union.— Statistiques religieuses.— L'ancien clergé et le clergé d'aujourd'hui.*— III. — *Les mœurs après la guerre de l'Indépendance ; dans la Nouvelle-Angleterre ; dans la Pennsylvanie. — Les premières représentations théâtrales. — Effet du développement de la richesse.— Les mœurs américaines jusqu'à 1860, d'après Tocqueville, Hamilton, etc.*— IV. — *La décadence a lieu d'abord dans le domaine des affaires.— Les banqueroutes. Malhonnêteté financière.— Tammany Hall.*—V. *Les femmes avant la Révolution. — En 1830. — Les ouvrières de fabrique en 1840. — Opinion de l'évêque John Hopkins sur le féminisme. — Les guerres de la République et les mœurs.* — VI. — *Les mœurs à l'époque actuelle.— La part d'influence de l'immigration.— La femme nouvelle.— La femme dans la société américaine L'éducation des enfants. — Le Sport. — Opinion de Mgr. Spalding.*

« Parmi les Anglo-Américains, les uns professent les « dogmes chrétiens parce qu'ils y croient, les autres

« parce qu'ils redoutent de n'avoir pas l'air d'y croire....
« Si l'esprit des Américains était libre de toute entrave
« on ne tarderait pas à rencontrer parmi eux les plus
« hardis novateurs et les plus implacables logiciens du
« monde. »

(A. DE TOCQUEVILLE. *Op. cit.* vol. 1er, p. 354).

« La démocratie américaine, disait Georges Bancroft, poursuit sa marche ascendante, uniforme et majestueuse comme les lois de l'être, sûre d'elle-même comme les décrets de l'Eternité ».

Il serait peut-être imprudent d'affirmer encore aujourd'hui que la marche de la démocratie américaine est ascendante, mais elle est certainement uniforme, elle est rapide et, semble-t-il, irrésistible ; elle a la majesté des grandes forces en action.

En Europe, les modifications dans les institutions, dans les idées, dans les mœurs ne s'accomplissent que fort lentement ; chaque pas en avant est suivi d'un mouvement de recul, chaque progrès amène une réaction, chaque conquête est accompagnée d'un partage de dépouilles qui en atténue les bons résultats.

Aux Etats-Unis sous l'action des influences diverses, bienfaisantes ou néfastes, que j'ai tâché d'indiquer dans les chapitres qui précèdent, la vie politique et sociale, la religion, les mœurs se sont transformées sans hésitation, sans dévia-

tion, sans arrêt, en une poussée continue dans le même sens. Les enseignements et les avertissements des moralistes et des pasteurs n'ont guère eu d'autres effets que de signaler ces transformations, au moment où elles s'accomplissaient.

Le ruisseau étroit, au fond rocailleux, aux sombres sinuosités du temps de la domination puritaine et épiscopalienne s'est élargi sans cesse; de nombreux tributaires lui ont apporté leurs ondes, et, sans bouleverser ses rives il s'est transformé en ce fleuve agité et immense qu'il est aujourd'hui.

*
* *

Dans la religion, l'évolution s'est faite de l'intolérance et du fanatisme à la liberté de conscience amenant la multiplicité des sectes, et de la liberté de conscience à la libre pensée; elle s'est effectuée parallèlement avec le développement de l'influence celtique et la décroissance de l'influence puritaine, bien que les causes qui l'ont amenée se trouvent en dehors de ces deux facteurs.

Aussi longtemps que l'esprit de la Nouvelle Angleterre a dominé l'Union, c'est-à-dire jusque vers l'époque de la guerre de sécession, la nation a conservé, en apparence, un caractère religieux très prononcé qu'ont signalé tous les touristes; mais le passage de l'intolérance, à l'irreligion s'est accompli peu à peu, par une transition qu'on pourrait presque appeler logique, et ne se serait

pas moins accompli probablement, alors même que les Etats-Unis seraient restés un pays de mœurs anglo-saxonnes.

Le protestantisme, a-t-on dit, est la libre pensée limitée, cette liberté reste limitée dans un pays comme l'Angleterre où il est religion d'Etat et où il est devenu une institution nationale qui, dans l'esprit de tous les citoyens, contribue puissamment à assurer l'intégrité et la grandeur de la patrie.

Dans un pays où existent la liberté et l'égalité absolues des cultes, une foi chrétienne unique n'aurait pu se maintenir qu'avec une Bible dont aucun article n'aurait été susceptible d'une différence d'interprétation. Les puritains calvinistes habitués par leurs législatures locales, leurs conseils communaux et portés par leur curiosité native à arguer de tout, à se disputer sur tout, à demander le pourquoi de tout, devaient fatalement se détacher des dogmes étroits prêchés par Cotton Mather (1), dès qu'ils n'y seraient plus soumis par une discipline féroce.

Dans la Nouvelle-Angleterre la plus grande partie de la période coloniale avait été remplie, ainsi que nous l'avons vu, par des discussions théologiques, des scandales de dissidents, des exclusions, des bannissements et des persécutions pour fins religieuses. Un peu avant la guerre et surtout après l'émancipation politique, la religion, avait déjà perdu beaucoup de son prestige exclu-

1. Pasteur des premiers temps de l'époque puritaine.

sif. Les pasteurs faisaient bien de temps à autre, des sorties furibondes contre les épiscopaliens, et les baptistes ; les catholiques n'osaient pas encore se montrer dans l'Est, mais le nombre des fanatiques était beaucoup plus restreint « *Les Tithing men* dit Mac Master, remplissaient encore les mêmes fonctions qui consistaient à demander à ceux qui avaient transgressé la loi du dimanche, leurs noms et prénoms, mais le temps où l'on répondait à ces questions était passé et c'est le plus souvent avec un juron et une moquerie que l'on rebutait l'austère fonctionnaire ».

Les gens du Sud, nous l'avons vu également, se passaient assez facilement de religion. Jefferson par exemple, était fortement soupçonné d'être un impie bien qu'il ne se soit jamais expliqué carrément à ce sujet, et cela n'avait nui en rien à sa popularité.

Pendant les années où l'on discuta la constitution, où l'on ouvrit les nouveaux Etats de l'Ohio, du Kentucky et du Tennessee, où l'on inaugura les grandes entreprises industrielles et commerciales, la religion passa à l'arrière-plan des préoccupations générales, cependant elle maintint son empire ; les théologiens de la Nouvelle-Angleterre partirent, en même temps que les « hommes d'affaires », les médecins, les avocats, les instituteurs, et s'en furent établir des églises et des *meeting houses* aux confins les plus éloignés des territoires d'établissement récent.

En dehors des Irlandais catholiques, les immigrants qui ne vinrent pas en très grand nombre, avant 1830, et qui se disséminèrent un peu partout sans groupements particuliers, furent incorporés probablement dans les congrégations existant aux endroits où ils se fixèrent.

Les sectes se multiplièrent avec le nombre des théologiens. Il arrivait souvent que des groupes de colons qui s'étaient entendus sur une croyance quelconque partaient au nombre de quelques centaines pour aller s'établir dans l'Ouest ; des pasteurs dissidents réunissaient autour de leur église ceux que leur éloquence avait séduits ; des *revivals* nombreux eurent lieu surtout dans les territoires nouveaux. La Nouvelle-Angleterre était la pépinière qui fournissait au reste de l'Union pasteurs et prédicants ; mais ceux-ci usaient pleinement de leur droit de libre examen et partout des églises libres se formèrent en dehors du calvinisme.

Le premier échec sérieux à l'orthodoxie fut la fondation à New-York, en 1795, d'une société unitarienne par un clergyman très éloquent du nom de Butler. A partir de cette époque on peut suivre pas à pas le progrès de la libre-pensée, limitée avec les baptistes, les presbytériens, les anabaptistes ; presque illimitée avec les unitariens et les universalistes.

Dans la Nouvelle-Angleterre et dans les Etats et les villes où l'esprit des puritains s'était im-

planté avec le plus de sincérité, l'évolution vers la libre-pensée a été, je le répète, la conséquence en quelque sorte naturelle et logique de l'esprit religieux, elle s'est faite par l'église elle-même, sans efforts du dehors, sans attaques, sans propagande de la part des ennemis de l'idée chrétienne. L'intention de tous les novateurs fut, comme toujours, d'épurer la doctrine, de la rendre plus conforme à la parole du Christ, d'en éliminer tout ce que l'esprit des hommes y avait apporté. Ainsi la *société unitaire* fut fondée pour favoriser les progrès du pur christianisme. Sur les mêmes bases se constituèrent ensuite, les transcendentalistes, les cosmiens, les associations religieuses libres, les universalistes, *etc.*

Toutes ces sectes eurent pour apôtres des orateurs de premier ordre, des hommes d'une haute valeur, entre autres W. Channing et Théodore Parker. Toutes élargissaient à l'extrême les limites de la croyance et permettaient aux fidèles, ainsi qu'on le disait, « de reconnaître et d'accepter sans suberfuges, comme sans subtilités théologiques et sans torturer les textes de la Bible, toutes les révélations de la science moderne. « C'est en 1841, à Boston, que Théodore Parker prononça son fameux sermon sur « l'*Elément permanent et l'élément transitoire du christianisme* » qui eut un énorme retentissement.

Dans d'autres parties de la population, on vit éclore, plus même qu'à l'époque coloniale des

croyances bizarres accompagnées de pratiques exagérées ou ridicules, et c'était encore une manifestation de l'esprit religieux. On calculait vers 1830 que le nombre des sectes dépassait deux cents ; la plupart ne se maintenaient pas longtemps car l'enthousiasme n'est pas un état normal, et il arrivait souvent qu'après quelques années d'un zèle extraordinaire, on abandonnait les temples construits pour la propagande de quelque conception spirituelle inédite.

Deux des plus connues de ces sectes sont les shakers et les mormons ; les premiers ont encore quelques temples, le principal à New-Hawen (Conn.) ; les mormons ont été chassés successivement de plusieurs Etats. Etablis d'abord dans l'Ohio avant 1820, ils durent se refugier dans le Missouri, puis dans l'Illinois et enfin dans le territoire de l'Utah appartenant à l'Espagne et qui après la guerre du Mexique entra dans l'Union. Traqués dans ce dernier refuge et menacés de la force armée, ils durent faire leur soumission et se résigner à l'obéissance aux lois de la République qui sont opposées à la polygamie.

Enfin, la plus grande partie des immigrants, entre autres les catholiques irlandais, qui sont passés dans les sectes protestantes pour échapper, autant que possible, à l'ostracisme des « natifs » et qui sont devenus éspicopaliens, presbytériens ou baptistes afin d'être bien « Américains » n'ont pas dû apporter aux églises de ces dominations une foi très pro-

fonde. La religion nouvellement embrassée n'était guère autre chose qu'une pièce d'un uniforme que l'on revêtait et que l'on rejetterait plus tard le plus facilement du monde. Si les pasteurs de la Nouvelle-Angleterre ont porté leurs querelles et leurs polémiques dans le Kentucky, la Tennessee, l'Ohio, l'Illinois, le public en général n'y a pas pris part et s'est contenté de payer son tribut à l'esprit du temps qui voulait que l'on fût membre d'une église.

« En Amérique, écrivait Löher (1), il faut professer une religion, peu importe laquelle ; l'homme qui ne fréquenterait aucune église serait déconsidéré ».

En 1838 à Boston, un citoyen convaincu du crime d'athéisme avait été condamné à la prison.

« En dehors de la Nouvelle-Angleterre, écrit Warburton qui visita les Etats-Unis en 1864 (2), les symptômes généraux du sentiment religieux chez le peuple américain m'ont désappointé.

« Dans le Sud une grande proportion des hommes n'assistent à aucun service divin et leurs habitudes et leurs conversations sont telles qu'on doit s'y attendre en raison de ce fait ».

A propos de la multiplicité des sectes, le même

1. *Op. cit.*

2. *England in America*, (p. 213), Londres 1865.

auteur ajoute (1) : « Le grand nombre des sectes et leur parfaite égalité tend, dans une grande mesure, à affaiblir les liens de l'affection familiale. Il n'est pas rare de trouver cinq ou six croyances religieuses ayant des adhérents dans la même famille... Des membres de la même famille qui s'en vont au ciel par des chemins différents ne sont pas assez près les uns des autres pour se prêter une main secourable dans les jours sombres et orageux de la vie ; les liens de sympathie les plus forts, les plus saints sont détruits lorsqu'il leur manque un espoir commun par delà l'adieu de la tombe. »

Avec la tolérance, en somme, l'indifférence en matière religieuse entra de plein pied dans les mœurs américaines.

Les écoles publiques confessionnelles furent successivement abolies dans les différents Etats. Dès lors, la Bible cessa d'être le livre par excellence. Enfin, la guerre de sécession qui a constitué dans l'évolution sociale, politique et économique de l'Union une étape décisive, a été également le point de départ de la prédominance de la libre pensée.

II

Aujourd'hui, les réunions tenues par les spiritualistes, les unitariens, les universalistes cons-

1. *Id*, p. 215.

tituent plutôt un régal de l'intelligence qu'un service religieux; elles attirent les esprits chercheurs et friands d'abstractions humanitaires ou de raffinements métaphysiques. Le culte épiscopalien reste toujours le culte élégant, aristocratique, il se partage avec les sociétés que je viens de nommer, le patronage des hautes classes. On va au *meeting* comme à une fonction sociale, c'est une habitude de gens bien élevés. Dans les annonces des journaux, les prédicateurs ont leur colonne de même que les célébrités théâtrales.

Les baptistes qui ont fait des progrès remarquables en ces dernières années, forment entre les églises comme une sorte de parti démocratique ; ils ont des pasteurs zélés qui réussissent à amener à eux un certain nombre des éléments irlandais et autres échappant au catholicisme. Ils entretiennent leur propagande au moyen de *revivals* et recrutent un bon nombre de prosélytes parmi les Noirs. « La religion des puritains est morte, écrivait Mgr Spalding en 1873 (1), leur foi virile et forte s'est transformée chez leurs descendants en un déisme vague et hésitant, ou dans le sentimentalisme maladif de natures faibles et anémiées par la névrose ».

Lors des dernières élections présidentielles, certains grands journaux ont pu dire sans qu'on cherchât à les réfuter que, dans la République,

1. *Life of Archbishop Spalding*, p. 329.

plus de la moitié des votants n'avait aucune croyance religieuse.

Le journal *The Independent* de New-York qui suit avec intérêt le mouvement religieux aux Etats-Unis et en note les manifestations avec une grande sincérité, établissait, en 1896, que le nombre des pratiquants ou communiants des différentes églises ne dépassait pas 22,943,378, soit moins du tiers de la population. Dans ce total on comptait, 8.273,309 catholiques, 5,653,289 méthodistes, 1,409,905 presbytériens, 1,903,672 disciples du Christ, etc. (1).

Tous les ans, le grand conférencier Bob Ingersoll fait une tournée dans la plupart des villes importantes de l'Union, avec deux ou trois conférences dans lesquelles il sape quelques dogmes de la foi chrétienne, quelques croyances séculaires. Et, à chacune de ces fêtes oratoires (qui rapportent en moyenne, paraît-il, mille dollars au conférencier) la foule se précipite compacte, enthousiaste, et, chaque fois des centaines de personnes sont refusées, faute d'espace.

Ce sont encore des manifestations religieuses que les processions publiques et les confessions en plein air de l'Armée du Salut, qui compte des adeptes dans presque toutes les villes.

Les descendants des Américains de vieille souche s'enrôlent en grand nombre dans les sociétés

1. Cité par *l'Indépendant* de Fall River.

maçonniques, entraînés probablement par l'instinct atavique. Enfin, détail qui prouve que si les Américains ne sont plus guère religieux, ils ne lésinent pas sur les dépenses du culte, un auteur d'hymnes religieux, le révérend M. Dwight Moody qui vient de mourir, a réalisé en quelques années, dit-on, avec le produit de la vente de ses œuvres, une somme s'élevant à plus d'un million de dollars.

Un écrivain de la revue américaine, « *The Forum* » regrettait, il y a quelques années (1), le déclin des religions protestantes aux Etats-Unis et constatait que dans une ville manufacturière du Massachusetts, Fall-River, deux églises catholiques étaient fréquentées par un plus grand nombre de fidèles que toutes les églises protestantes de la ville réunies, et, disait-il, les églises catholiques y sont au nombre de quinze ». A Fall-River la population canadienne française qui compte 30.000 âmes (soit près du tiers de la population totale) possède trois vastes églises et l'élément irlandais d'immigration récente y est fort nombreux (2). Cependant, le catholicisme dont la disciplime retient unis tous ceux qui lui restent fidèles, a perdu autant, sinon plus, que

1. Novembre, 1894.

2. Les Canadiens français ont dû lutter longtemps pour obtenir des prêtres de leur nationalité, adresser à Rome suppliques sur suppliques, et aller jusqu'à interdire l'entrée de leur première église au curé irlandais.

toutes les autres dénominations religieuses, ainsi que nous le verrons plus loin.

En résumé, aux Etats-Unis, quoi qu'en disent les optimistes, les religions sont en décadence ; dans tous les cultes se sont accumulées des ruines, un vent de scepticisme et d'indifférence souffle sur les consciences.

Le pasteur lui-même, trop souvent, se laisse emporter par le courant fièvreux qui tout entraîne. Il veut être riche, *le clergyman* de l'époque puritaine vivant avec cent cinquante dollars par année est bien loin de nous. Il ne veut pas être en retard avec ses compatriotes, il ne veut pas qu'on l'accuse d'être hostile au progrès, de s'opposer à la *marche en avant*, il est expansionniste, impérialiste ; trop souvent encore, il fait, dans la chaire, cause commune avec le politicien et le journaliste.

Sauf un certain nombre de nobles exceptions, les pasteurs américains n'ont pas protesté contre la guerre de Cuba et l'occupation des Philippines. « Un correspondant de la *New-York Nation* (1), citait ces paroles de l'un d'eux : « De quelque manière que le problème (l'occupation des Philippines) soit résolu, je crois que la nation prospérera, je crois que Dieu a encore de la besogne en réserve pour l'Amérique et que nous allons continuer à avancer comme par le passé. » L'at-

1. 2 décembre 1898.

titude du pieux expansionniste, ajoutait le correspondant, est celle d'un fataliste païen ou d'un déiste du XVIIIe siècle. »

L'Eglise devenue aux Etats-Unis, ainsi qu'on l'a dit « un club religieux » ne peut plus commander aux consciences. Espérons, au moins, que ce que Théodore Parker appelait « l'élément permanent du christianisme », les saines lois morales, les paroles d'amour et de charité, le sentiment de la solidarité humaine survivront à la disparition des dogmes et à la foi en la révélation.

III

L'évolution dans les mœurs a suivi une marche parallèle à celle qui a été accomplie par la religion. C'est immédiatement après la guerre de l'Indépendance que l'on commença à s'émanciper et que les pasteurs devinrent impuissants à maintenir, même dans la Nouvelle-Angleterre, l'austérité qui avait régné jusqu'alors. « Avant la guerre, disait-on, personne ne jurait, personne ne jouait aux cartes ; aujourd'hui, il n'est pas un gamin de treize ou quatorze ans qui ne soit un jureur émérite et qui ne sache faire sa partie (1). »

Avec les nouveaux champs ouverts à l'activité nationale les dangers moraux s'accrurent, avec

1. Mac Master, *op. cit.*

l'indépendance, les passions devinrent plus ardentes ou, dans tous les cas, se manifestèrent plus librement. Mais comme les éléments les plus turbulents, les moins soumis aux lois, les plus impatients de discipline émigrèrent vers l'Ouest et s'en furent coloniser des territoires nouveaux, l'Est conserva jusque vers le milieu du siècle, son caractère distinctif de vie pieuse, renfermée et laborieuse, tandis que dans les autres Etats de fondation ancienne, les modifications jusque vers la même époque, furent, du moins en apparence, très peu sensibles.

Après la guerre, le puritain n'a plus de scrupules à danser « Par les beaux soirs d'hiver (1), on voyait les jeunes fermiers avec leurs sœurs et leurs amies, arriver à l'auberge de la ville ou du village voisin, entassés dans de légers traînaux, emportant leur goûter dans des boîtes et la nourriture de leurs chevaux dans des sacs, afin de n'avoir à payer à l'aubergiste que le loyer des salles. Ils s'en donnaient à cœur joie, dansaient et sautaient avec entrain; mais dès que neuf heures sonnaient, le bal se terminait et l'on s'en revenait au clair de la lune ».

Dans les villes du littoral de la Nouvelle-Angleterre où se recrutait le personnel des équipages des navires, on trouvait déjà à cette époque, cependant, une population dont une partie était pau-

1. Mac Master, *Op. cit.*

vre, portée facilement au vice, à l'ivrognerie surtout, et de mœurs peu recommandables.

Dans les Etats du centre, le New-York, la Pennsylvanie, le Delaware et le New-Jersey, la population très mélangée était composée principalement, ainsi que nous l'avons vu, d'Irlandais, d'Allemands et de Hollandais. New-York était déjà la métropole commerciale de l'Union; Philadelphie en était momentanément la capitale politique. Les immigrants qui avaient afflué dans ces Etats pendant les quarante dernières années de l'époque coloniale, n'avaient pas pris l'empreinte imposée dans la Nouvelle-Angleterre par une discipline séculaire. Les tempéraments y étaient moins uniformes, la vie plus agitée, plus bruyante. New-York et Philadelphie furent les deux premières villes à se pénétrer de l'esprit celtique qui aujourd'hui prévaut partout.

John Davis (1) nous donne quelques échantillons des conversations que l'on entendait vers 1794, dans les endroits fashionnables de la capitale, entre les jeunes gens de la meilleure société :

« Lorsqu'ils ne mangeaient pas, dit-il, ils se tenaient assis devant la porte des tavernes, buvant des punchs glacés et s'entourant d'un nuage de fumée de tabac. Ils riaient fort, racontaient leurs aventures noctures dans l'allée des mulâtres de

1. *Op. cit.*

Charleston, où se recommandaient les meilleurs lupanars de Philadelphie. Ils n'interrompaient le flot de leur conversation que lorsque quelque jeune fille trouvant le trottoir bloqué par eux, était obligée de passer sur la chaussée et leur arrachait cette exclamation « Oh, la jolie fille ! » à quoi l'un d'eux ajoutait : « Et voyez encore celle-ci, qui s'en vient là dans la rue ». « Et cette autre là haut, à la fenêtre du tailleur d'en face ! Harry, j'irai m'y commander un habit demain ».

Il ne s'en suit pas de là que les mœurs fussent licencieuses à Philadelphie ; au contraire, on y avait le culte de la décence. En 1810, on y fit une exposition de statues reproduisant des chefs-d'œuvre du *musée du Louvre ;* deux jours par semaine furent fixés pour l'admission des dames et ces jours-là, on voilait celles des statues qui étaient nues (1).

C'est aussi à Philadelphie que l'on s'opposa tout d'abord aux représentations théâtrales : attendu qu'elles constituaient une source d'immoralité, qu'elles entraînaient à des dépenses, au luxe, etc.

L'opposition s'étendit ensuite à New-York, Albany, Baltimore et Boston. La moralité, disait-on, était le principe du gouvernement populaire ; le théâtre, en corrompant les mœurs, amènerait l'anarchie et préparerait les voies à la royauté.

1. Mac Master, *op. cit.*

Enfin, après plusieurs incidents plus ou moins burlesques: le théâtre fut toléré. La première salle établie à Boston fut appelée « nouvelle salle d'exposition (New exhibition room) et les pièces qu'on y joua « *Lectures morales* » (moral lectures) (1).

Lorsque John Quincy Adams fut élu à la présidence de la République, il fit placer une table de billard dans la maison présidentielle ; les journaux signalèrent la chose ; et ce fut l'un des griefs les plus sérieux que l'on opposa à sa réélection.

Au commencement du siècle, le millionnaire n'avait pas encore fait son apparition aux Etats-Unis et tout le monde y vantait le bien-être général, l'égalité dans l'aisance et l'absence des grandes fortunes. Cependant, d'après certains auteurs, le progrès de la richesse n'avait pas laissé d'être encore trop rapide. « Le développement inattendu de la richesse pour lequel on n'était point préparé, écrivait Fearon, (2) en 1821, a eu un effet démoralisateur. Il n'y a pas eu, chez le peuple, de transition, de gradation, d'échelons entre la hutte primitive et le palais. Le luxe et le vice européens non ornés par la science européenne et le raffinement européen, se sont répandus rapidement dans tout le pays. »

1. Mac Master. *op. cit.*, vol. 1er.
2. *Sketches of America*, p. 362.

De 1791 jusque vers 1855, les journaux américains se sont évertués à peindre sous les couleurs les plus sombres, l'influence des étrangers, et, les tableaux qu'ils nous ont laissés sont certainement très chargés. Cependant, le fait qu'un bon nombre des immigrants se sont établis d'abord dans les villes de l'Atlantique a dû avoir pour résultats d'y faire sombrer l'austérité et d'y développer le paupérisme. Tocqueville, lui-même, déclare que la population indigente de New-York et de Philadelphie formait une populace plus dangereuse que celle des grandes villes d'Europe. « Elle se recrutait, dit-il (1), parmi les Nègres affranchis et les Européens que le malheur et l'inconduite poussaient en grand nombre chaque jour sur les rivages du Nouveau-Monde ».

En 1830 Philadelphie comptait 161.000 habitants et New-York 202.000.

Quoi qu'il en soit; cette écume des grandes villes, de même que la population bruyante et aventureuse des établissements avancés de l'Ouest ou la classe pauvre du Sud, ne sont presque jamais mentionnées dans les nombreuses études et relations des voyageurs qui ont visité l'Amérique avant la guerre de sécession. Les Américains de Hamilton, de Laboulaye, de sir Charles Lyell, de Warburton, de Nixon, ce sont toujours les Puritains de l'Est, ce sont les éléments hétérogènes

1. *Op. cit.*, Tome II, p. 416.

qui ont subi l'influence du Yankee et ont été assimilés par lui ; ce sont aussi les planteurs du Sud, aristocratie exclusive et, en somme, peu nombreuse.

L'influence des éléments oubliés dans les tableaux de ces écrivains devient peu à peu plus active, cependant, au sein de la nation ; elle s'exerce en sous œuvre, imperceptiblement, dans la masse des tissus. Certaines hérédités sont en germe qui plus tard auront leur libre éclosion ; en même temps, ainsi que je l'ai montré plus haut, des lois de continuité et de développement ont été entravées, des remparts moraux ont été minés, de sains organismes ont été faussés. De ce travail obscur qui n'a pas attiré l'œil de l'observateur, les résultats ne se feront guère sentir qu'après la guerre de 1861-66.

IV

C'est dans le domaine des affaires que la décadence des mœurs a été le plus rapide ; elle a commencé immédiatement après la fondation des premières institutions financières et avant que l'influence des immigrants ait pu s'exercer d'aucune manière.

A l'époque coloniale, les transactions et les échanges se faisant généralement en nature ne pouvaient donner lieu à beaucoup de malversations ; cependant on se rappelle que la plupart

des gouverneurs étaient de grands concussionnaires et que dans la Nouvelle-Angleterre la contrebande s'était développée sur une vaste échelle ; les Puritains ayant d'ailleurs trouvé le moyen, dans ce dernier cas, de se mettre en règle avec leur conscience.

A la vérité, on ne pourrait pas dire qu'il y a eu ici, à proprement parler, évolution ou transformation ; dès que les entraves opposées à la liberté du commerce eurent été brisées, les contrebandiers cédèrent la place à des négociants et hommes d'affaires rusés, roublards et peu scrupuleux ; dès que la richesse fut devenue l'idole favorite, on lui sacrifia la délicatesse dans les transactions, de même qu'on avait sacrifié l'humanité à l'intolérant et cruel Dieu de Calvin.

« Une banqueroute, dit Fearon (1), loin d'être une cause de ruine ou un sujet de honte est généralement un moyen de faire fortune, et, l'esprit public est devenu si perverti sur ce point qu'aucune sorte de déconsidération ou de désavantage ne résulte de cette manœuvre pour l'individu qui s'en est rendu coupable et qui, par conséquent, s'occupe peu de déguiser, la source de sa richesse ».

Tocqueville, dont les appréciations sont toujours très optimistes, ne peut s'empêcher de constater cette lacune « l'honnêteté commerciale », dans la Démocratie modèle dont il fait le panégyrique.

1. *Op. cit.*, p. 380.

« Je ne connais pas de pays, dit-il (1), où l'amour de l'argent tienne une plus large place dans le cœur de l'homme. »

Et ailleurs (2) : « Les Américains, n'ont pas de loi contre les banqueroutes frauduleuses. Serait-ce qu'il n'y a pas de banqueroutes ? Non, c'est au contraire parce qu'il y en a beaucoup. La crainte d'être poursuivi comme banqueroutier surpasse dans l'esprit de la majorité, la crainte d'être ruiné par les banqueroutes ; et il se fait dans la conscience publique une sorte de tolérance coupable pour le délit que chacun individuellement condamne ».

Hamilton (3) écrit : « J'ai vu des gens faire dans leurs conversations l'éloge de manœuvres qui, en Angleterre, auraient conduit leur auteur au bagne, ou tout au moins l'auraient mis au ban de l'opinion. Il est impossible de passer une heure à la buvette d'un hôtel, sans être frappé du ton de féroce égoïsme qui prévaut dans les conversations et de l'absence de toute prétention à des principes purs et élevés dont elles témoignent ».

Ces lignes pourraient être rééditées de nos jours avec la même vérité ; rien n'a changé depuis 1833, en ce qui a trait à la moralité dans les affaires. Ce qui importe avant tout, c'est de

1. *Op. cit.*, vol. 1er, p. 61.
2. *Op. cit.*, vol. 1er, p. 270.
3. *Men and Manners in America*, p. 74, (Londres, 1833).

réussir, le public applaudit au succès, sans s'inquiéter de savoir comment et par quels moyens il a été obtenu.

Les maisons de commerce sont assez rares aux Etats-Unis qui n'ont pas à leur passif deux ou trois faillites. On semble considérer que les fabricants, faisant des profits considérables, doivent escompter d'avance et mettre à la page des pertes prévues, quelques paiements à 50 ou 25 p. 100 de leurs bons clients.

De même, les compagnies d'assurance dont les bénéfices sont également très considérables, ne se montrent jamais très rigides dans l'enquête qu'elles font sur les causes et les circonstances d'un incendie dont elles ont à solder les dommages. Je me rappelle avec quel étonnement et quelle stupeur les passants virent dans une petite ville de la Nouvelle-Angleterre, il y a deux ans, des ouvriers occupés à démolir une chétive masure qui n'était d'aucun rapport et que tous s'attendaient à trouver quelque matin, consumée par le feu. Information prise, il se trouva que la maison appartenait à une vieille demoiselle puritaine.

Je n'ai pas besoin de mentionner ici les scandales fréquents qui se produisent dans les administrations publiques, dans les conseils municipaux, dans les législatures ; les accaparements les monopoles ; le règne des flibustiers de haut vol qui ne se gênent pas pour opérer ouvertement ;

la survivance des bandits du Tammany Hall de New-York, après tout ce qui a été dévoilé de leurs agissements ; ces faits sont de notoriété publique.

Les actes de corruption dans les administrations sont de vieille date, puisqu'ils florissaient à l'époque coloniale, en haut lieu ; mais depuis lors ces pratiques frauduleuses se sont généralisées, en tant que le maniement des deniers publics, l'adjudication des travaux municipaux, l'octroi des chartes et des subsides ne relèvent plus d'un seul haut fonctionnaire, mais d'un grand nombre.

Le mot « *boodlage* » qui signifie « pot de vin » mais dans des proportions beaucoup moins modestes, est devenu à la mode depuis la guerre de sécession.

« La décadence de la vie de famille, dans certaines parties des Etats-Unis, en raison de l'extrême facilité du divorce, dit Lecky (1) ; la prédominence de la malhonnêteté financière sur une grande échelle ; l'accroissement étrange et fatal de la criminalité ; le gaspillage qui règne dans la vie municipale et politique et l'indifférence avec laquelle on considère ce gaspillage nous donnent de graves sujets de tristesse. Toute l'expérience du passé nous apprend que la corruption politique n'est pas une simple excroissance

1. *Democracy and liberty*, vol. 1er, p. 133, (New-York, 1896).

chez un peuple, mais qu'elle affecte sérieusement les sources profondes de la morale nationale ».

V

Dans ce qu'on appelle plus particulièrement « les mœurs », c'est-à-dire l'organisation de la vie familiale et conjugale, les rapports entre les sexes, le rôle de la femme dans la société, les transformations ont été beaucoup plus sensibles, l'évolution plus marquée.

La jeune fille américaine étudiant la physiologie, voyageant seule, flirtant, pédalant, faisant de la gymnastique... *fin de siècle*, et réclamant toutes les libertés d'un jeune homme, n'est pas un produit de l'époque puritaine. Les vieux fermiers de la Nouvelle-Angleterre se réveillant en 1900, ne reconnaîtraient pas leur descendante dans la femme aux allures libres et indépendantes qui s'appelle *l'Américaine*.

Jusqu'au temps de la Révolution, les femmes n'avaient jamais songé à être autre chose que des mères de famille et de bonnes ménagères. « Les Américaines, dit le marquis de Chastellux (1), sont fort peu accoutumées à se donner de la peine, soit de corps, soit d'esprit, et le soin des enfants, celui de faire le thé et de veiller à la propreté

1. *Op. cit.*, vol. Ier, p. 44.

de la maison compose tout leur département....

« Les mœurs sont pures, bien que la jeune fille n'y soit pas tenue à la timide réserve qu'exigent nos mœurs françaises ». Ailleurs, parlant d'une demoiselle Pearce, rencontrée dans le Rhode-Island, « Cette jeune personne, dit-il, » (1) avait comme toutes les Américaines, le maintien très décent, même sérieux ; elle souffrait volontiers qu'on la regardât, qu'on louât sa figure et même qu'on lui fit quelques caresses, pourvu que ce ne fût point avec un air de familiarité et de libertinage »...

« En effet, les mauvaises mœurs sont si étrangères à l'Amérique que le commerce avec les jeunes filles y est sans conséquence et que la liberté même y porte un caractère de modestie que n'a pas notre pudeur affectée et notre fausse réserve ». (2)

« Ce n'est pas un crime à une jeune fille d'embrasser un jeune homme, ajoute encore le même auteur, c'en serait un à une femme mariée, d'avoir seulement le désir de plaire » Et il raconte, qu'un jour, une dame Carter, jeune et jolie femme d'un haut fonctionnaire de Philadelphie entrant dans le bureau de son mari en un déshabillé élégant, un fermier du Massachusetts qui se trouve là, demande : « Qui est cette demoiselle ? »

1. *Op. cit.*, vol. Ier, p. 13.
2. *Op. cit.*, vol. Ier, p. 134.

On lui répond que c'est Mme Carter : « Ouidà, reprend-il, incrédule, quand on est femme et mère on n'est pas si bien mise ! ».

Cinquante ans plus tard, Tocqueville constatait que les Etats-Unis étaient « le pays du monde où le lien du mariage était le plus respecté et où l'on avait l'idée la plus haute du bonheur conjugal ». « La jeune fille, disait-il, fait de la maison paternelle un lieu de liberté et de plaisir. La femme vit dans la demeure de son mari comme dans un cloître (1). »

Avant la guerre civile les étrangers qui passaient par la Nouvelle-Angleterre où l'industrie avait déjà fait d'énormes progrès et constituait la principale source de revenu dans le Massachusetts, le Connecticut et le Rhode-Island, les étrangers, dis-je, s'émerveillaient de la conduite morale des ouvrières de fabriques. En 1841, sir Charles Lyell (2) écrit au sujet de la population manufacturière de Lowell : Cette ville qui a surgi pendant les seize dernières années a une population de 20.000 âmes. Les jeunes filles qui sont les ouvrières de ses fabriques sont jolies et mises avec goût. Ce sont, pour la plupart, des filles de fermiers de la Nouvelle-Angleterre, et quelques-unes, des membres les plus pauvres du clergé. Elles appartiennent conséquemment à une classe

1. *Op. cit.*, vol. II, p. 226.
2. *Travels in North America*, p. 94 (Londres 1845).

bien différente de celle qui compose nos populations manufacturières en Angleterre. Après avoir travaillé quelques années à la fabrique, elles retournent chez elles et se marient généralement... Leur niveau moral est très élevé, car une jeune fille sera congédiée si sa conduite prête, tant soit peu, au soupçon.... Aux fabriques sont attachées des maisons, généralement tenues par des veuves, où les ouvriers sont requis de prendre pension, les hommes et les femmes séparément ».

A la même époque, les Américaines semblent avoir été encore généralement convaincues que leur mission dans l'humanité consistait à être des épouses dévouées, à se plier aux exigences et aux sujétions de la maternité, à diriger le foyer domestique, à en être le charme et la douceur et à se confiner dans les travaux délicats qui avaient été jusqu'alors l'attribut de leur sexe. Cependant on commença bientôt à se plaindre qu'on leur eut donné accès, comme aux hommes, à tous les établissements d'éducation secondaire et aux universités.

Dans un livre publié en 1857, l'évêque John Hopkins réprouve l'instruction trop étendue que l'on donne aux femmes et qui fait naître en elles ce désir baroque de lutter avec les hommes dans toutes les carrières de la vie sociale et politique. « Je blâme, dit-il (1), le système qui consiste

1. *The American citizen*, p. 360, 361.

à imposer des études masculines dans les collèges de femmes ; ces études ne sont pas en harmonie avec le caractère de l'esprit féminin et ne peuvent être poussées jusqu'à un certain degré, sans un effort pénible, préjudiciable à la santé de l'élève et souvent fatal à la vigueur de sa constitution physique et mentale. Elles demandent, en outre, une somme de temps et de travail que la jeune fille ne peut leur consacrer qu'en négligeant d'autres côtés de l'éducation, infiniment plus importants pour son futur rôle d'épouse et de mère... J'éliminerais des programmes pour les collèges de femmes, la physiologie, la chimie, la géologie, la métaphysique, la logique, etc. De ces sciences, pas une jeune fille sur mille ne peut apprendre suffisamment pour que cela procure le moindre avantage, soit à elle-même soit à la société. Essayer d'encombrer l'esprit d'une femme d'une telle variété d'études c'est aboutir nécessairement au chaos et à la confusion ; ce qui en résulte trop fréquemment c'est que cette jeune fille quitte l'école sans posséder aucun savoir réel... Cet effort ambitieux pour placer l'esprit de la femme au même niveau que celui de l'homme doit aboutir au désappointement, parce que cela est contraire à la nature. Ce serait une entreprise aussi raisonnable de vouloir donner à leur corps le type masculin, les rendre aussi fortes, aussi grandes, aussi musculeuses que les hommes, sans tenir compte de leur conformation physique . . . . . .

Je ne nie pas qu'il ne se trouve, ça et là, des femmes dont la structure mentale est du type masculin et auxquelles on pourrait donner une culture masculine. Il y a aussi des femmes à barbe, mais les cas en sont rares..... Les avocats de cette idée moderne supposent qu'une certaine somme de culture masculine est nécessaire pour rendre la femme digne d'être la compagne de l'homme, tandis que tout le monde sait bien au contraire, que rien ne la rend si repoussante et si désagréable. Bien loin que l'on trouve une femme savante attrayante, on la fuit généralement comme la peste. »

Ailleurs, le même auteur s'insurge contre l'habitude des examens publics accompagnés de la déclamation de morceaux littéraires, dans les écoles de femmes. « Il me semble, dit-il, que c'est une pénible nécessité pour une frêle et délicate jeune fille que son sexe et sa modestie devraient protéger contre cette imposition. A la bonne heure, lorsqu'il s'agit d'un jeune homme qui aura, plus tard, à paraître devant le public dans l'accomplissement des devoirs de sa profession ou de son négoce, mais pourquoi exiger cette exhibition d'une gentille fillette qui n'aura jamais à s'y soumettre dans l'avenir ? »

∴

Jusqu'à la guerre de sécession, l'influence puritaine maintient, du moins en apparence, son em-

preinte sur les mœurs, bien que les familles dans les classes riches deviennent peu à peu moins nombreuses et en dépit du progrès de l'irreligion.

De chacune des deux grandes guerres, dont l'une a créé la République et dont l'autre a affermi l'Union, date une orientation plus rapide, une course plus effrénée vers la fortune et le succès.

La guerre de l'Indépendance, en même temps qu'elle a relégué la religion à l'arrière-plan des préoccupations générales et donné un rude coup aux mœurs primitives, a ouvert la voie aux facteurs nouveaux qui devaient modifier la vie du peuple américain : la spéculation, les grandes entreprises industrielles et commerciales, l'afflux énorme des immigrants, et, elle a préparé la lente désagrégation des anciens cadres de la population.

La guerre de sécession, en détruisant le prestige des planteurs du Sud qui étaient, pour la plupart, de même origine que les Puritains et avaient avec eux un certain nombre de principes communs, a assuré la prédominance celtique et rompu définitivement avec les vieilles traditions d'austérité, de discipline et aussi d'hypocrisie. Le Sud est devenu « silencieux », selon l'expression courante; c'est l'Ouest aujourd'hui qui domine, attire et conquiert. Un vaste réseau de voies ferrées relie toutes les parties de l'Union et met en communication directe et immédiate tous ses citoyens. D'immenses fortunes se constituent dans la spéculation, la fabrication des tissus, l'exploita-

tion minière. Des villes s'édifient en quelques mois.

Chicago détruit par un incendie renaît en un instant de ses cendres et semble dans la poussée de ses maisons à quinze et vingt étages vouloir s'élancer jusqu'aux nues. La vapeur, l'électricité réalisent des prodiges. Tout est bruit, confusion, agitation. C'est le règne du journaliste, le règne du politicien, le règne de la liberté absolue et sans entraves, et c'est aussi le triomphe de Paddy, qu'il se dissimule ou non sous la peau de Jonathan.

Avant 1861, on parlait de l'observation rigoureuse du dimanche, on affectait encore l'austérité dans certains milieux. Aujourd'hui les puritains restés dans la Nouvelle-Angleterre sont considérés plutôt comme des types curieux, monuments d'un autre âge.

A Boston, sur quatre enfants qui naissent, écrivait sir Charles Dilke en 1869, un seul est de famille américaine » (1).

VI

Aujourd'hui les jeunes Américaines suivent des cours non seulement de physiologie, de chimie et de métaphysique, mais encore de physique expé-

1. *Greater Britain*, p. 37.

rimentale, de droit, de médecine, de théologie, d'économie politique, de phénicien, d'hébreu, de sanscrit, d'égyptien, si nous en croyons les programmes des établissements d'éducation supérieure. Dans certaines écoles de jeunes filles on a introduit des cours de gymnastique comprenant entre autres exercices, le chahut (*High Kicking*).

Elles voyagent seules et jouissent d'autant de liberté qu'un jeune homme ; elles prétendent aux mêmes privilèges. Elles sont à leur gré avocates, doctoresses, comptables ; le temps viendra sans doute, où elles seront *mécaniciennes* et *soldates*, pourquoi pas ? Les journaux illustrés nous montraient, il y a quelques mois, deux femmes assistant dans la prison de New-York, à une exécution capitale par électrocution.

Il a été longtemps d'usage, il l'est encore, de dire que les jeunes filles de race anglo-saxonne n'abusent jamais de la grande liberté qui leur est laissée, que les hommes, du reste, les respectent absolument, et que les deux sexes n'ont ensemble de rapports qu'en tout bien tout honneur. Je le veux bien. Je n'ai pas à répéter ici que les Etats-Unis ne sont plus peuplés seulement d'Anglo-saxons, et que toutes les races y sont mêlées et confondues.

Mais, je préfère, sur ces matières délicates, me contenter de citer des écrivains autorisés de langue anglaise. Je rappellerai seulement quel-

ques vérités, quelques principes d'une application générale.

La vertu des femmes est basée ou sur une croyance religieuse, ou sur une règle morale ou sur une convention renforcée par les usages des milieux sociaux où elles vivent, les traditions de famille, la pression de l'entourage. La pudeur et la continence instinctives ne peuvent être que de rares exceptions.

Or, aux Etats-Unis, la religion a perdu presque entièrement son empire. La grande majorité des familles qui composent aujourd'hui la nation ont émigré depuis les soixante ou soixante-dix dernières années ; elles appartenaient aux classes pauvres d'Europe, au prolétariat où, en général, et cela soit dit pour tous les pays, les mœurs sont moins sévères que dans la bourgeoisie.

La plupart des filles d'immigrants ont travaillé dans les fabriques, les boutiques, etc. gagnant leur vie, contribuant souvent à l'entretien de leur famille et par le fait s'émancipant dans une grande mesure de l'autorité paternelle. Isolées, au milieu de vastes agglomérations étrangères, ces jeunes filles n'ont plus eu la sauvegarde que constituent les anciennes connaissances, le cercle d'amis, la médisance ambiante. Elles ont joui d'une liberté absolue. Un certain nombre, même ont émigré seules. Dans les milieux où existait une église du culte professé par leur famille, un curé ou un pasteur parlant la langue

du pays natal, la fidélité à la foi des ancêtres, sans doute, a servi de rempart aux mœurs ; mais le nombre de ces milieux a été jusqu'après la guerre de sécession, assez limité.

A la seconde génération, la plupart de ces familles se sont élevées dans l'échelle sociale, se sont enrichies ; mais, l'accession à la vie bourgeoise n'a pas eu lieu pour elles dans les mêmes circonstances qu'elle a lieu en Europe, dans les pays de stabilité sociale et de conservatisme.

Dans une ville de province d'Allemagne, de France ou d'Angleterre, le fils d'ouvrier qui a conquis une situation bourgeoise entre dans un milieu où les mœurs sont réglées par une tradition séculaire et, sa famille doit nécessairement s'y conformer ; ses filles seront prudes, collet-monté et réservées comme il convient, sous peine de déchoir. Aux Etats-Unis les rapports sociaux sont très limités, la vie n'a aucune stabilité, la population se renouvelle constamment, et, à la faveur du va-et-vient continuel, des migrations constantes d'une ville à une autre, d'un Etat à un Etat voisin, il est facile d'échapper à l'observation et à la critique.

Les familles parvenues à la richesse ou à l'aisance bourgeoise dans ces circonstances, auront-elles pu suppléer aux traditions qui leur manquent et se constituer cette base de saine vie morale qui est celle des familles de la classe moyenne

en Europe, alors, surtout, que pour échapper au contact d'anciens compatriotes restés pauvres, elles auront cessé de fréquenter leur église? Peut-être, mais j'en doute.

D'un autre côté, les vices provenant de la pauvreté, de la misère, du besoin n'existent guère en Amérique, non plus que ceux qu'engendrent la paresse et l'oisiveté. En somme, le courant de liberté absolue qui stimule l'activité, développe les énergies, crée et féconde, traîne aussi du limon, et, il n'y a pas à se dissimuler que les mœurs aujourd'hui sont loin d'être sévères dans la grande République.

J'ai eu l'occasion d'assister, il y a deux ans, à une représentation théâtrale donnée par des jeunes gens appartenant aux meilleures familles d'une petite ville de l'Est, au profit d'une église d'une secte protestante. Des fillettes de douze ou treize ans dansaient en maillots collants; d'autres de dix-huit et vingt ans, en costumes légers, robes courtes descendant aux genoux et décolletées, les bras nus, figuraient dans des chœurs et dans un ballet réglé avec beaucoup d'art. La culture des grâces du corps est sans doute excellente et les Grecs, que les Américains prennent volontiers pour modèles, y apportaient toute leur attention; mais elle crée un type nouveau de femme qui nous éloigne de la civilisation chrétienne, et je ne pouvais, devant ce spectacle, m'empêcher de songer aux conseils de l'Evêque Hopkins, je me

disais : Cette jeune fille qui a étudié devant une glace la grâce de ses poses, les attraits conquérants de ses formes, le pouvoir de ses œillades, qui a calculé d'avance l'effet qu'elle devra produire sur le public d'hommes qui viendra l'admirer, se mariera un jour ; se dispose-t-elle bien à être une épouse et une mère de famille attachée exclusivement à son foyer ? J'avoue que je la vois assez mal dans ce rôle.

Accroître les facultés, les aptitudes d'une femme n'est pas un mal en soi, évidemment ; la femme a des droits égaux à ceux de l'homme : droit égal au labeur, droit égal à la liberté, droit égal au plaisir, on ne saurait logiquement prétendre le contraire. Tous les talents dont le ciel l'a douée, elle les cultivera ; elle prendra une part égale à celle de l'homme dans la lutte pour la vie, dans la rude concurrence par le travail et par le négoce. C'est peut-être là le progrès ; mais combien qui regretteront la femme du passé !

Hélas, les jolis romans qui ont charmé notre enfance, idylles souriantes et gracieuses, drames du cœur, histoires de poétiques souffrances et de joies idéales, on ne les écrira plus guère ici, on ne les vivra plus. La jeune fille naïve, aimante, ingénue, sortant de son couvent, pleine d'illusions et de douces chimères et rêvant de donner son cœur au prince charmant qui va bientôt venir, n'existe plus en ce pays. Dans les écoles publiques, primaires et supérieures, les sexes sont confon-

dus ; les cours de physiologie sont donnés en commun et nul mystère ne voile l'éclosion des tendres sentiments.

Déjà en 1825, Tocqueville écrivait : (1) « Il ne faut presque jamais s'attendre à rencontrer chez la jeune fille d'Amérique, cette candeur virginale au milieu des naissants désirs, non plus que ces grâces ingénues qui accompagnent d'ordinaire chez l'Européenne, le passage de l'enfance à la jeunesse ».

∴

Un fait, au moins, est incontestable, c'est que le divorce fait rage aux Etats-Unis. D'après des statistiques récentes, (1898) il y a un divorce sur treize mariages dans l'Etat du Rhode-Island ; un sur quatorze dans le Vermont ; un sur vingt dans le Connecticut ; un sur vingt-et-un dans le Massachusetts. Dans la ville de Chicago, en 1891, on a compté un divorce sur huit mariages.

Le petit État du Rhode-Island a une population de moins de 400.000 âmes. A la session de mars 1897, de la Cour suprême siégeant à Providence, il a été accordé en une seule journée vingt-neuf demandes de divorce non contestées ; c'est-à-dire que dans vingt-neuf cas, les défendeurs ou défen-

1. *Op. cit.*, vol. II, p. 223.

deresses ont plaidé la culpabilité. Un journal franco-américain de l'Etat (1) publiait la liste des divorcés dans laquelle se trouvaient trois noms français et il faisait suivre cette nomenclature des lignes suivantes : « Le président du tribunal, l'honorable juge Matterson ayant annoncé qu'il siégerait trois jours pour entendre les demandes non contestées, il est probable que le nombre des divorces volontaires entre époux atteindra le nombre de soixante-quinze ou quatre-vingt pour la présente session de la Cour suprême. Ce qui nous attriste le plus, c'est de voir que notre élément menace d'entrer peu à peu dans le mouvement. Rappelons-nous que le divorce est défendu aux catholiques, respectons la sainteté du mariage, il y va de notre avenir aux Etats-Unis ».

Dans certains Etats, les lois sur le divorce sont extrêmement libérales ; dans les deux Dakota, par exemple, un citoyen américain peut divorcer après six mois de résidence, et cela avec un minimum de formalités légales.

Dans le territoire de l'Oklahoma l'obtention du divorce est encore plus facile ; deux de ses villes Sioux Falls et Fargo se font gloire d'avoir possédé pendant les six mois réglementaires, des représentants de nombre de familles opulentes et distinguées de l'Union.

On cite le cas d'un fermier de l'Indiana, Abra-

1. *La Tribune de Woonsocket.*

ham Rhimes qui, célibataire jusqu'à cinquante cinq ans, s'est marié douze fois et a divorcé onze fois pendant les vingt années suivantes. Agé, aujourd'hui de soixante quinze ans, il vit avec sa douzième femme.

Lors de la dernière élection présidentielle, un jeune homme et une jeune fille du même Etat qui devaient se marier le 20 septembre, décidèrent d'un commun accord de remettre le mariage au 4 novembre suivant, mais dans le cas seulement où M. Mac Kinley serait élu ; dans le cas contraire, ils s'engageaient à passer le reste de leur vie dans le célibat. « De semblables paris, dit un journal américain, ont été faits dans plusieurs autres endroits ; il semble que le mariage soit devenu chez nous, un acte de peu d'importance et que l'on peut contracter à la légère ; c'est l'impression qui tend à prévaloir dans toute la nation ».

« La manière dont on traite les femmes anglo-américaines, écrivait le professeur Goldwin Smith, en 1889, (1) et l'idéal qu'on leur propose sont gros de conséquences sérieuses, non seulement au point de vue social, mais encore au point de vue politique. La maternité devient un fardeau qu'il faut éviter et le nombre des enfants est très faible... On peut même se demander si l'élément anglo-saxon survivra assez longtemps en

1. *McMillan's Magazine*, février 1889.

nombre suffisant, pour communiquer ses habitudes d'obéissance aux lois et ses aptitudes au gouvernement personnel, aux vastes multitudes d'étrangers qui manquent comparativement des unes et des autres ».

« La plupart des divorces dont le nombre est énorme sont attribuables, croit-on, disait deux ans plus tard, un écrivain du *Blackwood's Magazine* (1), à une mauvaise conduite ou à des habitudes contractées longtemps avant le mariage et qui font que l'homme et la femme regardent avec indifférence des choses qui exigent de strictes principes moraux ».

Le Dr Rainsford affirmait, il n'y a pas très longtemps « avoir vu des tentatives d'immoralité chez des enfants, à un âge où la chose nous paraîtrait incroyable ». Et cela, dit-il, devient pire, chaque année ».

Si grave que puisse paraître cet état de choses, il ne faut pas cependant l'apprécier de la même manière qu'on l'apprécierait en Europe ; car ici, les résultats en sont moins funestes. La vie n'a pas ce calme, cette sérénité qui permet aux chagrins et aux douleurs de s'y faire une place trop exclusive. Tout est mouvement, activité, lutte.

De même qu'en temps de guerre les accidents, les catastrophes qui en temps de paix créent une

1. *Blackwood's Magazine*, mai 1891.

vaste commotion passent presque inaperçus ; de même chez cette nation puissamment agissante et marchant d'une allure rapide, ces faits qui, ailleurs arrêtent l'attention de l'observateur et paraissent des symptômes alarmants, ne sont guère notés ici que par quelques moralistes sévères qu'on lit peu.

La malhonnêteté dans les affaires, dans la vie publique, nous frappe moins parce que la richesse abonde, se crée sans cesse et que les désastres financiers n'écrasent personne sous leurs ruines.

Le divorce n'enlève pas à l'enfant le toit tutélaire tout plein d'amour, de dévouement, de tendresse qu'il est généralement en Europe ; l'enfant américain n'est pas cet être faible et sans ressort que la perte de ses parents priverait du soutien nécessaire ; c'est un petit homme déjà armé pour la vie, c'est une petite femme qui saura se tirer d'affaires.

Il n'en reste pas moins vrai que l'évolution de la femme est un grave facteur dans l'orientation de la nation américaine et qu'elle prépare des transformations sociales que nous ne pouvons encore prévoir.

La femme aux Etats-Unis, est en général, plus instruite que l'homme ; aucune question intéressant les destinées de l'humanité ne lui est indifférente ; elle raisonne de tout et s'est fait, comme je l'ai dit, une conception absolue de l'égalité :

égalité devant le travail, égalité devant la jouissance. La civilisation chrétienne, basée sur le mariage indissoluble et la vie de famille, avait établi, à tort ou à raison, des distinctions dans l'inconduite et le libertinage, selon qu'ils étaient pratiqués par l'homme ou par la femme ; ici, on arrive par une pente très rapide, à admettre que le jeune homme qui n'apporte pas au mariage la robe de l'innocence baptismale, n'a pas le droit d'exiger plus de celle qui sera la compagne de sa vie.

Je sais bien que cette opinion a été défendue en dehors de l'Amérique par des esprits très distingués et que cette égalité devant l'amour peut sembler logique. « Cette jalousie rétrospective, écrivait il y a quelques mois M. Henri Fouquier (1), c'est encore là un de ces éléments de douleur et de désordre qu'a fait naître pour nous la détestable éducation que nous recevons en toutes les choses qui touchent à l'amour. C'est le produit de notre conception trop mystique du mariage et de la valeur tout à fait exagérée et malsaine que les hommes attribuent à la virginité de la femme. Si on va bien au fond des choses, le goût de la femme vierge prend naissance dans des idées tout à fait grossières et qui ne sauraient être admises par les femmes »

D'autres auteurs ont traité cette question dans

1. Dans *l'Echo de Paris.*

des romans et des pièces à thèse, mais leurs conclusions ne se sont pas insurgé, en général, contre les idées qui ont fait loi jusqu'à présent.

En France, du reste, ceux qui vont en éclaireurs, qui marchent à l'avant-garde dans le monde de l'idée, construisent volontiers des théories sur toutes les transformations possibles ; (ils seraient peut-être les premiers à se plaindre si elles se réalisaient à leur propre foyer), mais les mœurs n'évoluent que lentement, retenues qu'elles sont, dans la province surtout, par ces ancres que constituent l'habitude, la conception héréditaire du bonheur en des formes définies, l'influence très conservatrice du milieu social.

Aux Etats-Unis, elles se modifient au gré du caprice, de la fantaisie d'agents inconnus souvent qui ne réclament pas le mérite de leur œuvre et se soucient peu des théories ; sous l'impulsion de ces deux dogmes acceptés : Liberté sans autre contrôle que celui des lois, égalité absolue. Les théoriciens ne font jamais que constater et justifier ou blâmer les transformations accomplies ; la littérature est anglaise et en conserve assez généralement la bonne tenue.

Sans doute, l'évolution ne doit pas attrister le philosophe, car il sait que l'homme réussira toujours à se créer de nouvelles sources de bonheur, suivant les états divers de son âme, suivant les circonstances dans lesquelles il se trouvera placé, la nature humaine s'améliore et se perfectionne

sans cesse ; peut-être les conceptions nouvelles que je viens d'indiquer sont-elles logiques et pèchent-elles seulement en ce qu'elles vont à l'encontre de nos habitudes, de nos instincts héréditaires, des conventions que nous aimions à considérer comme des lois. Tant pis pour ceux qui vivent aux âges de transition ! Nos petits-neveux s'accommoderont peut-être très bien des progrès que nous redoutons.

Je n'ai pas besoin de dire que si, aux Etats-Unis, toutes les femmes jouissent d'une très grande liberté et croient y avoir droit au même titre que les hommes, le nombre de celles qui entrent dans l'arène pour lutter avec le sexe fort dans toutes les carrières autrefois réservées à ce dernier est encore limité ; cependant il est en progression constante depuis trente ans. Le mouvement ne pourra que s'accentuer, car ici, je le répète, il n'y a jamais de réaction ou de recul, chaque idée nouvelle suit sa voie ; depuis longtemps déjà l'opinion publique a cessé de s'insurger contre les manifestations du féminisme, quelles qu'elles soient.

En Europe, dans les grandes villes surtout, la situation de la femme pauvre et sans soutien est peu enviable, toutes les carrières auxquelles elle a accès sont encombrées, et lorsqu'elle réclame, elle ne fait en somme qu'affirmer son droit à l'existence et au travail. Aux Etats-Unis, le féminisme dans la phase actuelle qu'il traverse semble plutôt

le produit de l'exaltation nerveuse ; il est une des formes de la névrose et ses revendications sont exagérées autant que peu justifiables. Les apôtres les plus ardents des droits du beau sexe sont presque tous des femmes divorcées ou non mariées qui, pour la plupart n'ont aucune raison de se plaindre de la société.

Il existe ici un type de vieille fille exagérée, sentimentale, chauvine dont aucun autre pays, pas même l'Angleterre n'offre de spécimen. Ce sont des vieilles filles ou des femmes divorcées qui écrivent les romans populaires appelés *dime-novels* dont les foules se nourrissent, qui publient sur les pays étrangers, des études de mœurs pleines de révélations bizarres, qui s'engouent pour toutes les causes baroques et proclament avec un enthousiasme fébrile les gloires incomparables de la patrie américaine. Elles réclament entre temps les droits de leur sexe à l'électorat, à la députation et annoncent l'avénement de la *femme nouvelle* et de l'amour libre.

C'est ainsi que pour elles au moins, s'est réalisée la prédiction de l'évêque Hopkins touchant la confusion et le chaos qui seraient le résultat d'études trop compliquées dans les écoles de femmes.

L'une de ces dames, mistress Suzan B. Anthony a même eu l'idée de réformer la Bible dans un sens favorable à son sexe et humiliant pour le sexe laid, Mesdames Stanton, Louisa Southworth,

Lucinda B. Chandler, Mathilda Joslyn Gage, Phebe Hanaford, Clara B. Neyman sont les principales collaboratrices à cette révision. Elles condamnent, du reste, le livre sacré qu'elles appellent « le grand obstacle à la civilisation ».

En dépit de la situation indépendante et privilégiée qu'occupe la femme aux Etats-Unis, ou peut-être à cause même de cette situation, elle n'exerce guère d'influence en tant que femme ; j'entends cette influence douce, bienfaisante, civilisatrice qu'elle exerce ailleurs. Elle possède l'égalité des droits, elle n'a pas de prépondérance réelle. Sa pensée n'inspire pas d'actes de courage, de dévouement ou d'audace ; elle n'est pas la récompense ambitionnée par un vainqueur, L'artiste, le lettré, le savant américain ne voit pas illuminer son rêve de renommée de gracieux sourires de femmes. Elle ne sait pas enflammer les énergies et combattre les violences ; elle ne donne pas pour but aux généreux efforts, cette gloire qui, suivant l'expression de Maupassant, « se recueille sous forme d'amour ».

⁂

L'évolution de la femme et la transformation du foyer domestique ont dû et doivent nécessairement produire leur contre-coup sur la situation des enfants dans la famille. M. Eliott Norton

déplorait, il y a quelques années, dans le *Forum*, de Boston (1) la négligence apportée, dans toutes les classes de la société, à l'éducation des enfants qui, aux Etats-Unis, dit-il, « sont impertinents, autoritaires, manquent de respect à leurs parents et se montrent souvent fort grossiers ». Il ajoutait : « L'ivrogne du coin de la rue et le vagabond brutal du village trouvent leurs émules parmi les étudiants de nos collèges ; la différence entre eux n'est qu'une différence de degrés et de circonstances. Les manières et l'état d'esprit dont on fait preuve dans les joutes athlétiques entre collégiens, dans toutes les parties du pays, sont presque une honte nationale, car ils résultent non pas seulement du tempérament de ceux qui y prennent part, mais du caractère général de la population, laquelle encourage les instincts barbares des jeunes gens, par son indifférence pour ce qui est loyal et les applaudissements hystériques qu'elle accorde à ceux qui ont remporté la victoire par quelque moyen que ce soit, honnête ou malhonnête. La joute intercollégiale est devenue un mal, non seulement dans la vie de collège, mais dans la vie de la nation elle-même, car rien n'est plus important que la culture du sens de l'honneur et le respect de l'honnêteté dans toute compétition ».

En 1892, après une partie de *foot ball* entre

1. Numéro de janvier 1896.

les étudiants des universités de Yale et de Princeton, il y eut une orgie monumentale et qui fit quelque sensation à New-York.

Des centaines de jeunes gens ivres parcoururent les rues de la ville en criant et se rendirent au théâtre où ils firent danser le cancan à des actrices, les applaudissant par des acclamations et des phrases lubriques. La scène a été racontée dans tous ses détails par le *New-York World* du 25 novembre (1892). Certains autres journaux comparèrent cette conduite des étudiants aux bacchanales des Grecs et des Romains.

On voit quel chemin a été parcouru depuis l'époque des « *Lectures morales* » de Boston, depuis l'époque surtout où, dans la Nouvelle-Angleterre, la désobéissance d'un enfant à ses parents était un crime punissable de mort.

Je n'insisterai pas sur ce sujet qui a été traité souvent et très longuement par un grand nombre de publicistes.

C'est encore, pour une grande part, dans l'assimilation telle qu'elle se produit aux Etats-Unis, qu'il faut chercher la genèse des transformations qui ont détruit l'union intime du foyer familial et amené le déclin de l'autorité paternelle. Les parents émigrés étaient Polonais, Allemands, Scandinaves et comme tels, exposés au mépris des *natifs* ; les fils nés aux Etats-Unis sont « *Américains* ». Tous travaillent et gagnent de l'argent, les enfants plus que les parents en général, car

ils ont plus d'avantages, étant familiers avec les us et coutumes du pays et ayant fréquenté les écoles publiques. De ces raisons il est résulté et il résulte chez la première génération d'immigrants pauvres et ignorants l'indépendance précoce des enfants, leur manque de respect pour leurs parents et parallèlement la déférence trop grande des parents « étrangers » pour les fils « américains ».

∴

La rage des *prize-fights*, des luttes de pugilistes qui sévit depuis quelques années est la manifestation la plus probante de l'esprit brutal, barbare, combatif qui envahit peu à peu la nation. A mesure que les femmes sortent de la féminilité et se rapprochent plus de l'homme, il semble que celui-ci veuille conserver sa distance, en développant et en cultivant les qualités viriles qui distinguent notre sexe. C'est dans les pays où la femme et le moins essentiellement femme que l'on trouve le plus d'athlètes, de *sportsmen*, de gymnastes, de joueurs de *foot-ball* et de boxeurs.

En 1871, le grand romancier anglais, Wilkie Collins, écrivait dans la préface d'un de ses livres (1) :

1. *Mari et femme.*

« Quant aux résultats physiques de la manie du développement des muscles qui s'est emparée de nous dans ces dernières années, il est certain que l'opinion émise dans ce livre est celle du corps médical en général ayant à sa tête l'autorité de M. Skey. Et il est certain que l'opinion émise par les médecins est une opinion que les pères de toutes les parties de l'Angleterre peuvent confirmer en montrant leurs fils à l'appui. Cette nouvelle forme de notre excentricité nationale a ses victimes pour attester son existence — victimes brisées et infirmes pour le restant de leurs jours.

Quant aux résultats moraux, je puis avoir raison et je puis avoir tort en voyant, comme je le fais, un rapprochement entre le développement effréné des exercices physiques en Angleterre et le récent développement de la grossièreté et de la brutalité parmi certaines classes de la population anglaise.

« L'attention publique a été dirigée par des centaines d'écrivains sur le *rough* (individu grossier et brutal) en haillons. Si l'auteur de ce livre s'était renfermé dans ces limites, il aurait entraîné tous les lecteurs avec lui, mais il est assez courageux pour attirer l'attention publique sur le *rough* débarbouillé et en habits décents et il doit se tenir sur la défensive vis-à-vis des lecteurs qui n'auraient pas remarqué cette vérité ou qui l'ayant remarquée préfèrent l'ignorer ».

Autant les batailles de coqs étaient en faveur

autrefois dans les colonies du Sud, autant les combats de pugilistes le sont aujourd'hui, du sud au nord et de l'est à l'ouest de l'Union ; ils sont devenus un plaisir suprême dans presque toutes les classes de la population, et l'intérêt de millions d'individus se concentre à époques périodiques sur la force des biceps, l'agilité, la souplesse d'un Corbett, d'un FitzSimmons, d'un Sullivan, ou d'un Sharkey.

Le jour de la fameuse lutte de Carson-City entre Corbett et FitzSimmons il y a deux ans, la vie de la nation sembla suspendue, les affaires furent paralysées et il n'est pas un hameau, pas un village du plus lointain territoire où l'on ne s'entretînt avec passion des deux boxeurs.

Autour des bureaux de journaux, partout des milliers de personnes en proie à une agitation fébrile étaient assemblées, suivant avec une émotion indicible les phases de la lutte, immédiatement annoncées par le télégraphe dans toutes les parties de l'Union.

Pas un journal qui ne consacrât des pages entières aux détails de la rencontre, et qui ne reproduisît pour le bonheur de ses lecteurs, les moindres gestes des deux lutteurs, leurs paroles les plus insignifiantes, les encouragements des entraîneurs, les exclamations des privilégiés présents à Carson-City. J'ai sous les yeux un numéro d'un grand journal newyorkais paru le lendemain de la fameuse journée. Au-dessous des por-

traits des deux pugilistes se détachent en lettres énormes les mots suivants :

Madame Fitz est excitée. Elle s'appuie sur les cordages et encourage son mari : Frappe Bob (1) *Frappe au corps!* ».

Puis ce sont les scènes d'enthousiasme et de détresse qui suivent la défaite de Corbett. « Corbett se précipite et donne du poing droit sur la joue de Bob, s'écriant avec frénésie : Laisses-moi lutter quelques rondes de plus ! Laisses-moi Brady !

« Brady court à Jim (2) entoure de ses bras le cou de l'ex-champion hors de lui tandis que Julian et Stenzer se placent entre Corbett et Fitz Simmons qui garde son attitude inoffensive.

« Corbett crie d'une voix d'hystérique : Oh ! laisse-moi lutter encore quelques rondes, Brady, je t'en prie, Billy Brady, laisse-moi ! Brady presse son ami contre son épaule et avec des larmes dans la voix : Tu pourras lutter encore avec lui, demain, je déposerai pour toi 20.000 dollars, viens !

« Pendant ce temps là, le champion était remonté d'un pas leste sur les degrés et sa femme embrassait avec ferveur sa figure ruisselante de sang.

« Brady alors monte sur l'estrade et avec des gestes désordonnés et d'une voix rauque il crie :

1. Robert Fitz Simmons, familièrement Bob et Fitz.
2. *James Corbett.* vulgo « *Jim* ».

Messieurs et Mesdames, je tiens 10.000 dollars à votre disposition pour prouver que Corbett peut battre FitzSimmons..... Quelques personnes ricanent... Alors il porte ce montant à 20.000; à un journaliste il dit : Voilà qui est terrible et inattendu, puis il fond en larmes ».

Il y en a ainsi des pages. Certains journaux entonnent la trompette épique et parlent des champions comme des gloires nationales les plus pures (1). D'énormes paris sont engagés. Plus qu'en aucun autre pays, la fièvre est contagieuse. Il en est ainsi, d'ailleurs, pour tous les emballements.

Cette culture de la force brutale, ce goût de la lutte et du sang marque, avec la décadence de la vie de famille, l'émancipation absolue de la femme et l'irreligion, un acheminement rapide en dehors de la vie chrétienne.

Mgr Spalding (2), un évêque catholique non irlandais, et l'un des esprits les plus distingués de l'Union, déplorait en termes vibrants et un peu pessimistes peut-être, il y a déjà vingt-sept ans, la décadence des mœurs aux Etats-Unis.

1. Les riches amis de l'ex-champion Corbett lui ont fait cadeau d'un *bar* très luxueux à New-York. Tous les Américains de passage dans la métropole y vont prendre un verre, dans l'espoir de pouvoir contempler la figure du héros qui ne trinque guère qu'avec des privilégiés.

2. *Life of Bishop Spalding* (Chicago, 1873).

Mgr Spalding est d'origine anglo-saxonne, ses ancêtres vinrent en Amérique avec Lord Baltimore.

« Corruption en haut lieu, s'écriait-il, corruption dans les bas-fonds de la société, corruption dans les salles du Congrès, corruption dans les assemblées législatives, corruption sur le banc judiciaire, corruption dans l'armée des fonctionnaires, corruption dans le monde des affaires, corruption dans la presse, corruption dans la chaire, corruption partout. Le succès est le criterium de l'excellence. Tout s'achète, même l'honneur. L'argent assure l'impunité devant la loi. Un serment est un mot vide de sens. Nous jurons plus facilement que nos pères n'affirmaient. Dans la Nouvelle-Angleterre l'augmentation de la population est due presque entièrement aux enfants de parents étrangers. Un peuple chez lequel les mères ne respectent pas les lois les plus sacrées de la vie s'est condamné lui-même et ne peut avoir aucune part dans l'avenir ».

QUATRIÈME PARTIE

A TRAVERS LA VIE AMÉRICAINE

LES ROIS DE LA RÉPUBLIQUE

I. — Le millionnaire. Il règne mais ne gouverne pas. Etre millionnaire constitue le summum du bonheur rêvé par la masse du peuple américain. Ce que Hamilton disait en 1833. Li Hung-chang. Le millionnaire est un héros et l'on a pour lui l'indulgence et la complaisance que l'on avait aux âges militaires, pour les grands capitaines.—Sa vie est toujours intéressante, si sa personne l'est rarement. Le millionnaire est généralement un bienfaiteur. Il a doté beaucoup d'établissements d'utilité publique, c'est, en somme, un bon roi.— II. Le politicien n'occupe pas une situation privilégiée. mais il gouverne. Le Boss et son armée. Quay, Platt, Croker, Tammany Hall. Influence néfaste du politicien. — III. Le journaliste est le plus puissant des trois souverains. Il flatte les faibles populaires, alimente la soif de sensation des masses, leur chauvinisme, etc., etc. Il développe surtout l'amour de la réclame et le cabotinisme. La presse jaune. — Opinion de Matthew Arnold. Invasion du journalisme à sensation au Canada. Une lettre de l'Archevêque de Montréal.

Comme les rois constitutionnels, le millionnaire règne mais ne gouverne pas. Il règne dans l'échelle sociale, il en occupe l'échelon le plus élevé ; il règne sur les imaginations, il les séduit et les hypnotise. Être millionnaire constitue le bonheur idéal rêvé par toute la population de la République ; ce n'est pas seulement la possession du pouvoir, l'accession à toutes les jouissances, c'est un titre de gloire. Millionnaire ! Ce mot résume pour l'Américain tout ce qu'il y a de beau et de grand en ce monde.

Les premiers monuments que l'on montre à un étranger visitant une ville américaine, ce sont les résidences de ses millionnaires ; ce dont les différentes races qui peuplent l'Union se glorifient particulièrement c'est de lui avoir fourni tel ou tel millionnaire. Les premiers rêves de l'enfant qui se complaît en des visions brillantes d'avenir gravitent autour de ces mots : « Quand je serai millionnaire ». Ecoutez le boniment d'un camelot ou d'un commissaire-priseur : « Cette drogue a des vertus merveilleuses, s'écriera le premier, Jay Gould et Vanderbilt, en faisaient un usage continuel. « Ce fauteuil, clamera le second, est moelleux et élégant, il est assez bon pour un millionnaire ».

La richesse est un élément de bonheur même pour ceux qui ne la possèdent pas ; il faut voir avec quel enthousiasme l'Américain parle du luxe, des demeures merveilleuses, des dépenses extra-

vagantes, de la magnificence de ses millionnaires. Une révolution sociale qui détruirait les grandes fortunes aux Etats-Unis, porterait une grave atteinte à la félicité des masses.

Hamilton écrivait dès 1833 (1) : « Mammon n'a pas de plus zélé adorateur que le Yankee... L'hommage du Yankee n'est pas seulement celui des lèvres ou des genoux, c'est une prostration de tout son être, le dévouement de toutes ses forces corporelles et mentales au service de l'idole. » Et il raconte comment, se trouvant à New-York, un soir, le citoyen qui lui offrait l'hospitalité voulut le présenter à toutes celles des personnes présentes dont la fortune était le plus considérable. « Voyez-vous, me dit-il, ce gentleman grand et maigre, avec une taie sur l'œil et le nez un peu busqué ? Hé bien, il n'y a pas trois mois, il a gagné cent mille dollars dans une seule spéculation sur les suifs. Il faut que vous me permettiez de vous présenter à lui. La présentation eut lieu. L'hôte revint, un moment après, l'air encore plus important qu'auparavant. « Un Gentleman, me dit-il, *valant* au moins un demi-million de dollars, avait manifesté le désir de faire ma connaissance. C'était, en vérité, très flatteur pour moi et je ne pouvais me refuser à ce désir. Une troisième fois, notre digne amphytrion revint à la charge, et, avant de partir, j'eus l'honneur d'être présenté à

1. *Op. cit.*, p. 118.

un individu plus opulent encore que les deux autres. Si l'on m'avait présenté à trois sacs d'écus ; la cérémonie aurait été aussi intéressante, et peut-être moins fastidieuse ».

Le chinois Li-Hung-Chang, qui a visité les Etats-Unis, il y a deux ou trois ans, a excité un très vif intérêt, non pas parce qu'il était l'un des hommes représentatifs de la race jaune et incarnait une civilisation différente de la nôtre, mais parce que des journaux quelque peu fantaisistes s'étaient amusés à établir le chiffre de sa fortune. D'après eux, Li-Hung-Chang était l'homme le plus riche du monde entier ; dès lors on se précipita sur son passage, on se bouscula pour le voir. Ce n'était plus seulement un grand Chinois, c'était un grand homme.

Dans la bataille des capitaux, de même que dans les luttes armées, le vainqueur est un héros et l'on a pour lui toutes les faiblesses, toute l'indulgence que l'on avait, aux âges militaires, pour les caprices et même les crimes des grands capitaines. Chaque millionnaire de haute envergure a ses historiographes ; on cite ses bons mots, on s'étend avec complaisance sur le détail de ses succès financiers, des razzias qu'il a opérées, des concurrents qu'il a ruinés, et, l'on donne sa carrière comme exemple aux jeunes générations.

Le millionnaire américain est rarement intéressant lui-même, mais sa vie l'est toujours ; c'est une histoire de conquêtes, c'est un roman dont le

personnage principal, à travers des péripéties diverses, marche constamment de succès en succès, triomphe de tous les hasards contraires, sort indemne de tous les dangers et atteint finalement, à force d'audace et de ruse, le but qu'il s'est proposé. Ce roman est d'autant plus attachant que, le lecteur, si humble qu'il soit, peut facilement en imagination s'identifier avec son héros, lequel a débuté dans des circonstances à peu près identiques à celles où il se trouve lui-même, a bénéficié de chances qui pourront peut-être quelque jour lui échoir et ne lui est supérieur ni par la naissance, ni par la culture, ni par les manières (1).

Le millionnaire, c'est pour l'Américain des masses le Soult, le Hoche, le Murat des guerres du premier Empire, c'est le soldat de fortune, encouragement vivant à l'humble troupier, lui rappelant qu'il porte un bâton de maréchal dans sa giberne.

On prétend qu'il n'y avait que deux millionnaires aux Etats-Unis en 1860 ; il y en a aujourd'hui plus de 40.000.

1. L'absence dans toutes les grandes villes américaines, excepté peut-être Boston, dit M. Godkin, de ce qui constitue la bonne société, c'est-à-dire de l'union de la fortune et de la culture chez les mêmes personnes, est l'un des traits caractéristiques les plus remarqués et les plus remarquables de notre époque. (*The problems of modern democracy*, p. 325 (New-York, 1897).

Il a été constaté, lors du recensement de 1890, que plus de la moitié de la fortune nationale des quarante-cinq Etats appartenait à trente mille individus et le tiers à moins de deux mille.

∴

Si la chasse au million est âpre, sans égards comme sans scrupules, il faut reconnaître, cependant, que nulle part au monde, il n'est fait un plus noble usage de beaucoup de grandes fortunes. Presque pas une petite ville où quelque millionnaire n'ait doté ou fondé une bibliothèque publique, un hôpital, une école ou une institution de charité.

L'Etat qui tient à mettre toutes les facilités possibles de s'instruire à la portée du plus grand nombre, qui veut que chaque citoyen puisse développer pleinement ses dons naturels, est puissamment secondé par la bienfaisance privée et, il faut le reconnaître encore, la vanité a rarement la plus grande part dans les motifs qui ont inspiré telle dotation, tel legs dont bénéficie le public Les possesseurs de ces fortunes, en général si facilement conquises, se sentent reconnaissants envers la terre et les institutions qui leur ont été favorables; ils tiennent à rendre au pays un peu de ce qu'il leur a donné. Enfin, il y a la contagion de l'exemple ; ici, nul mouvement n'est isolé, il se répercute et se reproduit pour le bien com-

me pour le mal. D'ailleurs, l'homme qui a gagné un million s'arrête rarement en chemin, il continue à travailler et à s'enrichir. Les dons qu'il fait ne sont souvent qu'un peu de lest qu'il jette dans sa marche rapide.

L'admiration et le respect qui entourent le millionnaire proviennent donc un peu aussi du fait qu'il est généralement un bienfaiteur de son pays, de son Etat ou de sa ville.

Il y a probablement dans la vertigineuse accumulation des millions qui se fait en Amérique, depuis trente ans, une menace sérieuse pour l'avenir. Mais, à l'heure qu'il est, le Roi millionnaire est, à tout prendre, un bon roi.

II

Le politicien n'occupe pas dans le monde américain une situation considérée et enviée ; son pouvoir n'est jamais le but de l'ambition de la meilleure classe des citoyens, mais il gouverne et son autocratie s'exerce sur tous les rouages de l'administration, sur tout le fonctionnement de la chose publique.

Il serait fastidieux de rééditer ici les innombrables lieux communs que l'on a entassés depuis un siècle, sur les avantages et les inconvénients du gouvernement populaire, du suffrage universel

du régime parlementaire, sur les différents systèmes d'élections ou les attributions des Chambres. Je rappellerai seulement que la vie politique est plus compliquée aux Etats-Unis qu'en aucun autre pays du monde, par le fait que toutes ou presque toutes les fonctions y sont électives et temporaires. A la suite de chaque élection les vainqueurs prennent la place des vaincus dans la plupart des charges et emplois administratifs. Ce système qui a été inauguré vers 1830, par un président d'origine irlandaise, Andrew Jackson, s'appelle le système des dépouilles.

La République compte une armée régulière de politiciens sans cesse sur la brêche ; cette armée se compose de tous les individus besoigneux qui aspirent à des charges publiques, de tous les anciens fonctionnaires et employés destitués et qui naturellement ne songent qu'à rentrer dans les postes dont on les a délogés et de tous les fonctionnaires et employés en exercice qui ne seront maintenus que si le gouvernement qui les a nommés reste au pouvoir.

*
* *

L'incarnation suprême du politicien c'est le *Boss* (du mot hollandais, *Boss*, Patron).

La Bossocratie (1) est une institution bien amé-

1. Le mot Boss a été employé pour la première fois par M. Wayne Mac Veagh, un adversaire du géneral Grant, et contre ce dernier.

ricaine ; le Boss est un personnage qui n'existe en aucun autre pays du monde.

Il est quelquefois sénateur ou député, quelquefois il n'appartient à aucune chambre ou législature, et, souvent même, il n'exerce aucune profession connue. Presque toujours il a une fort mauvaise réputation et passe pour un fieffé coquin ; il est rarement un orateur disert, un brillant causeur, un lettré ou un économiste. Comment s'impose-t-il aux masses et finit-il par exercer un véritable dictature sur tous les autres politiciens d'un parti ? Mystère. Sans doute, il séduit par quelques grandes qualités d'organisation ; il connaît les mobiles cachés qui font agir les hommes, il a l'art d'éveiller les vanités et de mettre en jeu les intérêts.

Il y a quelque chose d'occulte, cependant, dans la genèse de son accession au pouvoir ; mais, une fois que son autorité est reconnue, on s'explique assez bien qu'il la maintienne.

Il s'agit pour la coterie dont il est le chef et qui est la tête agissante d'un grand parti, de s'emparer de toutes les fonctions publiques et de faire bénéficier les amis de l'argent des contribuables. Tout se concentre entre les mains du Boss, nul ne peut obtenir un emploi, dans un Etat ainsi régi, s'il n'a été agréé par lui, et personne ne s'insurge contre la manière dont il distribue les emplois, les sinécures et les bénéfices. Il y a une

solidarité indissoluble entre tous les membres de l'association.

Le nerf de la guerre ne manque jamais ; les fonds sont fournis par quelques grands spéculateurs dont le parti s'engage à favoriser les combinaisons.

Le Boss a sous ses ordres l'armée régulière dont j'ai parlé, la foule des candidats aux emplois qui veulent être placés ou replacés ; ou, si son parti est au pouvoir, la foule des employés qui veulent conserver leur situation ; il a comme milices sûres, la masse des partisans fanatiques qui n'abandonnent jamais leur drapeau.

Une autre des causes qui favorisent l'exercice de son pouvoir, c'est l'indifférence relative d'une certaine partie de la population aux agissements des politiciens. C'est ici le pays par excellence du travail. L'homme de loi reste à son étude de huit heures du matin à neuf heures du soir, le négociant s'occupe exclusivement de son commerce ; chacun se donne tout entier à son négoce, à sa profession, à son métier et n'a que peu de temps à consacrer à la chose publique.

Il est donc naturel que le politicien de métier fasse de même, se donne tout entier à la politique et qu'on lui laisse tout diriger. En outre, dans une démocratie aussi étendue, aussi hétorogène, le sentiment de la responsabilité individuelle est atténué, en raison de la dissémination de cette responsabilité entre tant de millions d'individus.

∴

Certains faits, cependant, sont moins explicables. Ainsi, aux élections de novembre 1898, dans l'Etat de la Pennsylvanie, la masse des honnêtes gens, sans distinction de partis, avait semblé s'insurger contre la dictature du Boss Quay ; on avait dévoilé toutes les turpitudes, toutes les impostures de celui-ci et fait ressortir la honte qui rejaillirait sur un Etat de six millions d'habitants, d'être gouverné par un homme perdu de réputation.

Avant la fin de la période électorale, le Boss fut même arrêté, sous l'inculpation de manœuvres frauduleuses, et condamné à subir son procès en cour d'assises. Tout cela ne l'a pas empêché de triompher.

Dans l'Etat de New-York, deux Boss sont en présence, Platt et Croker. Celui-ci parti d'Irlande sans le sou, il y a quelque vingt ans, est aujourd'hui millionnaire ; il a une magnifique écurie de courses, et, lorsqu'il va en Angleterre, disent ses admirateurs, il fréquente assidûment le prince de Galles et les clubs fashionnables ; ce qui est aux Etats-Unis, un critérium absolu d'élégance. On l'accuse d'avoir commis un meurtre avant de quitter l'Irlande ; le Boss ne s'en défend pas, cela augmente son prestige. Crotker est le roi de cette fameuse association de pots de vinier,

connue sous le nom de Tammany Hall et de qui dépendent toutes les adjudications des travaux publics de la ville de New-York.

Le concurrent de Croker, Platt, est directeur d'une compagnie de messageries et sénateur de l'Union ; il vit humblement, et seul l'amour du pouvoir, paraît-il, en a fait un Boss. On remarque cependant, que son fils et ses parents vivent au contraire dans l'opulence.

Dans la Pennsylvanie, le prédécesseur du Boss Quay fut un autre Irlandais, du nom de *Don* Cameron.

Il avait probablement passé en Espagne avant de venir aux Etats-Unis.

Le Boss du Maryland est également un Irlandais, nommé Gorman.

Le Boss de l'Ohio se nomme M. Hanna ; celui du Rhode-Island est un certain M. Brayton qui a appartenu autrefois à l'armée et qu'on appelle « le général Brayton ».

Le Massachusetts n'a pas de Boss.

Tous ces puissants dictateurs de partis ne prennent jamais part aux débats des Chambres, lorsqu'ils en sont membres, leur influence s'exerce dans les couloirs. Ce sont des Reinach et des Arton. La plupart sont sénateurs ou finissent par être nommés sénateurs.

Le véritable fondateur de la Bossocratie fut un spéculateur, accapareur et voleur célèbre, connu sous le nom de Boss Tweed. *Tammany Hall* avait

été, à l'origine, un club politique, fondé dans le but de maintenir la discipline dans le parti démocratique de l'Etat de New-York ; naturellement les candidats étaient choisis et les fonctionnaires nommés par le club, mais en tout bien tout honneur. Tweed vit le parti que l'on pourrait tirer, au point de vue de l'accaparement et des pots de vin, de cette organisation, et il réussit à imposer sa dictature à Tammany, qui dès lors, devint cette officine de concussion qu'il est resté jusqu'à nos jours.

Tweed après nombre de méfaits notoires et de vols éhontés dut prendre le chemin du bagne.

Ce fut momentanément une revanche de l'opinion, mais Tammany Hall n'en continua pas moins à fleurir jusqu'en 1894, moment auquel éclata le fameux scandale dont tous les journaux s'occupèrent et qui montra quelle corruption y régnait. Plusieurs des concussionnaires furent condamnés, comme on le sait ; l'association n'en a pas pour cela reçu le coup de mort, elle s'est relevée de cet échec.

Les adjudications des travaux publics de la ville de New-York représentant une somme annuelle de 75 millions de dollars ; on conçoit que ce soit un champ de bénéfices difficile à abandonner.

Voici les derniers faits parvenus à la connaissance du public et que les journaux ont commenté longuement, mais sans indignation d'ailleurs :

Devant un comité d'enquête siégeant à New-York, aux derniers jours de septembre (1899), vingt-cinq magistrats sont venus reconnaître qu'ils avaient versé au *Boss* Croker des sommes variant de 1.500 à 12.000 dollars, pour obtenir leur nomination, ainsi qu'il suit :

M. Coverny a versé.	5.000	dollars
M. Fitz-Gerald »	5.000	»
M. Maddox »	3,500	»
M. Smyth »	5,000	»
M. Fitzsimmons »	2,000	»
M. Freedman »	2,500	»
M. Leventrill »	5,000	»
M. Ransom »	12,000	»
M. O'Dwyer »	5,000	»
M. Ingraham »	6,000	»
M. Andrews »	5,000	»
M. Mac Mahon »	3,800	»
M. Newburger »	5,000	»
M. Hastrell »	1,500	»
M. Patterson »	Plusieurs	milliers
M. Gildersleeve »	4,000	»
M. Giegerich »	5,000	»
M. Scott »	9,955	»
M. Bischoff »	10,000	»
M. Mc Adams »	10,000	»
M. Dugro »	10,000	»
M. Fitzegrald »	5,000	»
M. Beach »	5,062	»
M. Beekman »	4,797	»
M. Truax »	1,500	»

*
* *

Le symptôme fatidique que constituent ces faits, c'est que l'opinion publique ne s'insurge pas et qu'un homme appartenant à Tammany Hall n'est nullement déconsidéré.

« Ce qui est pire que la corruption, dit Lecky (1) c'est l'acquiescement à la corruption. Aucun côté de la vie américaine ne frappe aussi fortement un étranger que l'indifférence extraordinaire avec laquelle des fraudes notoires et des actes de corruption avoués sont regardés par l'opinion publique, aux Etats-Unis. Un gaspillage éhonté dans la vie publique, des malversations dans l'administration des deniers publics ne semblent exciter tout au plus qu'un dédaigneux sourire. On traite cela comme une chose toute naturelle, comme le résultat normal de la forme existante du gouvernement ».

Cet état n'est évidemment que transitoire ; il résulte des éléments instables de la population, il est favorisé par le fait général de la richesse et de la facilité de s'enrichir qui est à la portée du grand nombre.

L'électivité dans certaines fonctions publiques, comme par exemple dans la magistrature, est un mal reconnu par la partie la plus importante du public. Les juges ne sont pas électifs dans tous

1. *Democracy and liberty*, vol. 1er, p. 113.

les États, mais ils le sont dans le New-York (1) et dans l'Ouest en général. Il est vrai que les plaideurs ont la ressource du jury et que dans la plupart des causes civiles où l'on se croit en droit de redouter des influences malhonnêtes, douze citoyens sont priés de venir décider le litige.

On cherche dans les milieux bien pensants à modifier la constitution de manière à rendre moins facile la main-mise du politicien de carrière sur les fonctions et les deniers publics. Dans un article publié il y a trois ans, par le *Forum* de Boston (2), M. le Sénateur Hoar, du Massachusetts, attirait l'attention des Américains sur l'avantage qu'il y aurait, à certains points de vue, à adopter aux Etats-Unis le système représentatif de l'Angleterre, où, un citoyen peut se porter candidat dans toute circonscription électorale du pays qu'il lui plaira de choisir. Aux Etats-Unis l'aspirant à la vie politique ne peut être élu que dans le district qu'il habite, de sorte que s'il veut réussir il doit nécessairement subir le joug du Boss local et du comité d'organisation du district. Eut-il tout le génie du monde, il dépend pour son élection du pouvoir mystérieux qui détient le vote.

Cette concentration des forces électorales en-

1. Dans l'Etat de New-York les juges sont élus pour quatorze ans et reçoivent de 12.000 à 17. 500 dollars par an.

2. Numéro de Juillet 1897.

tre les mains d'une association a des résultat encore plus néfastes, car elle affecte une des sources de la vie nationale, l'éducation des enfants. Le choix des professeurs et des instituteurs par une coterie locale nommée, selon les instructions du Boss, est un abus contre lequel beaucoup de citoyens s'insurgent.

« En maintes circonstances, dit M. Virgil Lewis (1), ceux qui acceptent de faire partie des bureaux préposés au choix des instituteurs, au lieu de considérer l'argent de l'Etat comme une donation pour les citoyens, pour le plus grand bien de tous, semblent regarder ces libéralités comme un cadeau pour le district. Les parents, amis et connaissances, les favoris ont bien plus de droit à se partager ces profits, pensent-ils, que les enfants à qui l'on voudrait remettre les clefs du temple de la sagesse ».

« Un autre écrivain très autorisé, dans un rapport publié par le gouvernement américain, M. Mayo (2), s'exprime comme suit : « L'ignorance américaine signifie bien autre chose que le manque des livres ou de lecture dont souffraient les paysans européens, il y a un siècle.....

« Les deux tiers de nos villes américaines et les trois quarts de nos Etats sont aujourd'hui au pouvoir

1. *Rapport sur l'Education* 1894. (Cité par M. Barneaud).
2. *Overlook and Outlook in Southern Education* (Cité par M. Barneaud).

d'électeurs ignorants, tantôt sous le charme d'un parti, tantôt sous la domination de l'autre, instruments inconscients pour tout excepté pour ce qui serait le bien de la patrie. Une quantité de questions vitales ont été posées, qui seront dans ces vingt prochaines années, résolues de manière à appauvrir le peuple, à exaspérer, à armer les uns contre les autres les diverses classes de la nation, parce que les politiciens connaissent l'art de jeter le trouble dans l'Etat et de faire manœuvrer des bandes d'illettrés. C'est ainsi que directement ou indirectement cette république est aujourd'hui presque entièrement gouvernée par des députés élus par les votes de citoyens que tout homme de sens déclare être indignes de voter ».

Les moyens de « faire manœuvrer ces bandes d'illettrés » sont très divers ; ceux qui s'adressent au sens de l'humour, très vif chez tous les Irlando-américains, ne sont jamais négligés. La scène suivante qui s'est passée à St-Louis, lors de la dernière convention républicaine, pour le choix d'un candidat à la présidence, alors que de si graves intérêts étaient en jeu, est typique.

« Dans les rues avoisinant la salle où siégeait la Convention, raconte un journaliste qui était présent, se promenait gravement un individu de haute taille, maigre, hâve, la barbe longue, vêtu de haillons et portant grand ouvert un parapluie en lambeaux, avec une bannière sur laquelle on lisait : « *Attendez-vous à des temps difficiles et*

à des jours froids si Mack est laissé de côté ». Plus loin on voyait deux hommes sandwiches ; l'un gros et gras, habillé avec une certaine élégance portait sur le dos et sur la poitrine, des inscriptions ainsi conçues « *L'ouvrier sous le régime du bill Mac-Kinley* » ; l'autre déguenillé, minable, les joues creuses et l'air affamé promenait des placards sur lesquels on lisait: « *L'ouvrier sous le régime du bill Wilson* » (1).

III

Le troisième souverain, le plus puissant de tous, car son influence s'exerce immédiatement, non seulement sur la vie politique, mais encore sur les mœurs, les usages, le cœur et l'esprit de la nation, c'est le journaliste.

On l'a souvent répété, ce siècle qui finit aura été le siècle des journalistes. Dans tous les pays, pour le citoyen qui sait lire, l'habitude s'est développée à l'état d'un besoin absolu de voir, chaque jour, ses opinions répercutées, expliquées, exa-

1. Des paris plus baroques les uns que les autres ont lieu, dans toutes les parties de l'Union, à l'occasion des élections présidentielles. L'un des plus en vogue consiste pour le perdant à promener son heureux concurrent à travers les rues de la ville où tous deux demeurent, dans une petite voiture à bras, ou à circuler lui-même une heure ou deux, vêtu d'un costume burlesque.

gérées dans des phrases écrites ; d'être tenu au courant de ce qui se dit et se fait d'un bout du monde à l'autre.

Acharné à la poursuite de la fortune, rivé du matin au soir, à un travail assidu qui ne lui laisse que de rares moments de loisir, l'Américain s'en rapporte aux rédacteurs de son journal du soin de penser pour lui et quant aux opinions et aux sympathies à entretenir sur les faits qui se déroulent dans l'univers, les acteurs qui y jouent un rôle, les héros et les bouffons qui le troublent et l'amusent.

Le système d'instruction, générale mais très sommaire, qui est en force dans ce pays, a fait du citoyen des masses la proie inévitable du journaliste, et celui-ci est devenu l'éducateur sans contrôle de l'immense majorité de la population.

Dans certains pays d'Europe, comme l'Allemagne par exemple, l'instruction générale est plus répandue qu'aux Etats-Unis ; mais en Allemagne l'habitant de la campagne, de même que l'ouvrier pauvre ou le journalier des petites villes a rarement le moyen d'acheter un journal ; en Amérique il n'est pas un homme sachant lire qui ne se nourrisse quotidiennement de la lecture d'une feuille locale toujours très volumineuse et généralement indigeste.

Plus une influence est puissante, plus ceux qui l'exercent devraient être désintéressés, sages et

justes (1) ; il n'en est pas ainsi malheureusement pour la majorité des journalistes en aucun pays du monde, et, en Amérique moins que partout ailleurs.

Les directeurs des journaux américains, sauf de très rares exceptions, ne se croient pas une mission à remplir ; ils exploitent une industrie, une affaire ; le gain est leur but unique. Or, pour que la publication d'un journal rapporte de gros bénéfices, il faut intéresser la masse du peuple, flatter ses passions, exciter sa curiosité, faire appel à ses sentiments, parler à ses nerfs. Aucun de ces moyens n'est négligé par la presse des Etats-Unis.

L'Américain a la curiosité des faits ; on lui en sert, chaque jour, de nombreuses colonnes ; il s'éprend facilement des manifestations extraordinaires de la passion ou du caprice, de tout ce qui sort du cadre banal de l'existence bourgeoise; aussi, ce que son journal lui communique est-il toujours empreint d'exagération. La moindre émeute devient une révolution ; la moindre

1. La plupart des hommes habitués à gagner leur vie dans une carrière régulière, quelle qu'elle soit, finissent généralement par perdre le sentiment de la responsabilité qui leur incombe vis-à-vis de l'humanité, en raison de leurs fonctions. Ainsi dans l'enchevêtrement des procédures l'homme de loi perd souvent de vue l'importance des intérêts dont il est chargé ; il en est de même pour le chirurgien devant un beau cas, pour un président d'assises devant un beau réquisitoire à prononcer. Le journaliste subit lui-même cette loi.

altercation, une bagarre ; un simple accident, un meurtre horrible ; un assassinat banal, un véritable roman. Il a l'amour des personnalités et se délecte des anecdotes touchant des hommes en vue ; on lui en donne plus que sa part. Des interviews apocryphes sont publiées très fréquemment par des reporters qui n'ont même pas vu le personnage avec lequel ils prétendent avoir eu un long entretien et auquel ils font tenir des propos plus ou moins bizarres. Le journal *The World*, de New-York, dont le propriétaire est un Juif autrichien du nom de Pullitzer, s'est souvent fait adresser des dépêches de la reine Victoria, de Bismarck, de Gladstone, voire de Léon XIII.

Le peuple, même dans ce pays d'hommes d'argent, a un fond de sentimentalisme nerveux ; le journal y fait appel le plus souvent possible, en ayant soin de faire pencher les sympathies des lecteurs, du côté le plus profitable, c'est-à-dire du côté de l'accusé ou de l'accusateur, du fort ou du faible, selon qu'il y voit de meilleures chances de prolonger la *sensation*.

Pour ne parler que des questions de ces derniers temps, je me trouvais aux Etats-Unis lorsqu'éclata l'affaire Zola-Dreyfus. Peu d'évènements à l'horizon ; le procès d'un charcutier allemand de Chicago accusé d'avoir servi à ses pratiques sa propre femme, sous forme de saucissons, venait de se terminer. Il faut voir avec quel entrain on se jeta sur la nouvelle proie qui s'offrait, comme on se passionna

pour le prisonnier de l'Ile-du-Diable et son chevalier et comme on s'aventura avec assurance dans le dédale des bordereaux, des *petits bleus* et des expertises d'écriture.

Des feuilles à grand tirage publiaient des numéros illustrés, où l'ex-officier juif était représenté dans un horrible cachot, avec des légendes en gros caractères énumérant les tortures qu'on lui faisait subir.

Les prétendues cruautés des Espagnols à Cuba, avaient fourni pendant longtemps un autre thème: Lettres des victimes, tableaux lugubres de la misère qui régnait dans l'Ile, gravures représentant des scènes d'horreur et de désespoir; tout fut mis en usage, et c'est ainsi que lors de la catastrophe du *Maine*, l'opinion publique se trouva préparée. Une certaine photographie surtout, fut reproduite par tous les journaux ; elle montrait une victime de la tyrannie espagnole, une pauvre femme épuisée par les privations et les souffrances, véritable squelette, image de douleur devant laquelle tous les cœurs se fondirent. Puis ce fut la guerre avec l'Espagne ; en somme, les années 1898-1899 ont été bonnes pour les journalistes.

En d'autres pays, lorsqu'il s'agit d'une querelle internationale, il arrive que les journaux du parti opposé au gouvernement discutent la justice de la cause soutenue par celui-ci et, assez souvent même, laissent supposer que les adversaires

pourraient peut-être avoir raison. Aux Etats-Unis l'opposition se contente d'aller plus loin que le gouvernement et de se montrer plus hostile et plus intransigeante ; aucun parti ne voudrait encourir le blâme d'être moins chauvin que le parti opposé.

La grandeur de la patrie, la gloire du drapeau étoilé, l'excellence, la supériorité de tout ce qui est américain, voilà encore un sujet sur lequel toutes les exagérations sont permises et accueillies avec délices.

.
. .

Le journal américain est volumineux, il est encyclopédique ; en dehors des nouvelles *urbi et orbi*, il contient des articles spéciaux intéressant les mécaniciens, les avocats, les médecins, les négociants, les mondains, les gens de sport, les curieux d'histoire et d'archéologie, etc., etc ; il constitue un recueil de toutes les connaissances humaines. La page attribuée au sport y est toujours rédigée avec une grande minutie de détails, et rien de ce qui se rapporte aux faits, gestes, paroles et démarches des héros de la boxe, aux paris dont ils sont l'objet, aux projets de leurs entraîneurs n'est ignoré du bon public. Cette page est celle que l'on déguste avec le plus de joie.

En France, en Allemagne, en Angleterre, le journal, chose moins familière, ne prend pas le ton du peuple, ne se sert pas exactement des mêmes expressions que lui, vise plus ou moins à la littérature, cultive le beau langage. Aux Etats-Unis il parle la langue de la foule, il la flatte, la cajole, l'instruit parfois, mais l'induit en erreur sur beaucoup de questions ; c'est un ami complaisant qui sait se rendre indispensable. Je détache d'un ancien numéro d'une revue anglaise, le *Blackwoods Magazine* (1), le paragraphe suivant, très pessimiste et probablement trop sévère pour les journaux américains : « Naturellement, les jeunes gens ont accès aux journaux quotidiens ; par eux ils apprennent toutes sortes de choses et acquièrent le goût d'une écriture épicée et de la pourriture morale. On fascine leur imagination, on provoque leurs instincts de sensualité, ils ne savent pas résister à leur curiosité, commettent une faute, ne peuvent retourner en arrière et tombent. C'est la même chose pour les deux sexes. Il vaut mieux tirer le rideau ici ».

∴

Ce que le journal américain alimente plus particulièrement, c'est la soif de réclame, la vanité,

1. Numéro de mai 1891.

le cabotinisme. Les rubriques : *La Cour et la ville*, *Echos mondains*, *Dans le Monde*, *Le High-Life* des journaux européens se traduisent ici, par les démocratiques *Notes locales*, et ces notes sont d'autant plus abondantes, que tout le monde y a un droit égal.

Ce n'est pas seulement des bals, des dîners, des déplacements des millionnaires que le journal informe son public, mais, de tous les événements dits sociaux, en quelque milieu, en quelque classe de la société qu'ils se produisent.

« M. L. Z., cordonnier de cette ville, est parti pour aller voir son frère, M. J. Z. barbier à Pittsville ».

« M. M. contremaître aux usines *XW et Cie* est parti en congé. M. M. a l'intention de se rendre jusqu'à New-York où demeure une partie de sa famille ».

« Miss N. K., modiste de Boston, est en visite chez son oncle, M. L. K. l'entreprenant barbier-coiffeur. Miss K. est enchantée de notre petite ville ».

« *Mariage fashionnable.* M. B. le populaire commis-épicier dans la maison de *M. M. NN et Cie*, conduisait à l'autel, hier, Miss C ».

« Grande réception, hier soir, chez notre vénérable concitoyen, M. L. le plus ancien quincaillier de notre ville, à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance. Les membres de la nombreuse famille de M. L., enfants et petits-

enfants, étaient réunis au grand complet, ainsi que beaucoup d'amis ; citons entre autres *MM.*, etc., etc. ». Suivent quarante noms.

Je choisis ces notes, au hasard, parmi les plus sobres d'un petit journal que j'ai sous la main ; il y en a ainsi deux colonnes.

Le but poursuivi est de s'assurer des abonnés, car, il n'est pas un individu dont le nom aura paru dans la feuille locale, à l'occasion de ses déplacements, de ses dîners ou de ses indispositions qui ne se fera un devoir d'y souscrire. M. le rédacteur est absolument à la disposition de tous ceux qui désirent se faire cette petite réclame ; il suffit de lui indiquer le nom, il ajoutera lui-même l'adjectif qui convient : éminent, distingué, actif, entreprenant, riche.

Il sera bien humble, bien déshérité, absolument illettré — ou bien encore, *réellement distingué* — l'habitant d'une petite ville américaine dont le nom ne paraîtra pas, au moins une fois l'an, dans un des journaux de la localité.

L'un des résultats de cette manie en somme inoffensive, c'est qu'elle favorise les intérêts de l'égalité absolue.

A Paris, à Londres, à Vienne, il y a une classe riche, titrée et oisive qui déploie chaque jour, dans quelque endroit fashionnable, au Bois, au Hyde-Park, au Prater, son luxe et son élégance et chez laquelle deux ou trois siècles de vie désœuvrée ont créé une sorte de croyance en sa supé-

riorité sur les humbles travailleurs. Ces aristocrates exclusifs, ces privilégiés pourraient se tenir entre eux, chasser, danser, dîner, se faire des visites, baîller dans leurs cercles, médire les uns des autres, potiner, s'habiller, se déshabiller sans froisser aucune susceptibilité, sans éveiller aucune idée de jalousie ou d'envie. Mais, de même qu'ils se distinguaient autrefois de la foule par leurs habits et le port de l'épée, aujourd'hui ils ont le journal dit mondain qui les met en vedette, sous prétexte de soirée, de mariage, de villégiature ou de chasse. En Europe la publicité de la chronique ne va qu'au *High-Life ;* en Amérique, chacun en a sa part et cela, je le répète, contribue au maintien de l'égalité.

A cette réclame anodine s'ajoute encore celle du portrait et de la biographie, pour tous les citoyens qui arrivent à occuper dans leur ville, quelque fonction publique, maire, échevin, conseiller, magistrat, etc. Dans un bon nombre de localités de l'Ouest on ne s'en tient pas là, avoir simplement réussi, en quelque carrière que ce soit, est un titre à une biographie et à un portrait.

« M. Bittesehr né à Breslau, en Silésie, vers 1860, est venu s'établir en notre ville, il y a vingt ans. Il n'avait pour toute fortune que son énergie, son honnêteté, son désir de parvenir et une bonne instruction commerciale puisée dans les écoles de sa ville natale. En arrivant, il se plaça, en

qualité de commis, chez M. Dankeschön dont nos lecteurs ont déjà lu la biographie dans ce journal. Il apprit l'anglais très rapidement, etc... Aujourd'hui, le voilà chef de la maison *Bittesehr Jones et Cie.* Il a été élu conseiller en 1895. M. Bittesehr est l'un des citoyens qui font le plus honneur à notre ville ; il est encore jeune et il ne s'arrêtera pas en si beau chemin ».

Si le journal si prodigue d'éloges et de publicité est un journal de langue anglaise, il devient en même temps, un puissant facteur d'assimilation. M. Bittesehr est originaire d'une ville allemande, cependant on s'occupe de lui *dans la presse américaine*, on vante sa coopération à l'œuvre de progrès accomplie en commun ; on applaudit à son succès ; il n'est donc plus un *étranger*, le voilà sacré *américain.* Cette voix publique qui proclame ainsi son nom et ses mérites est une voix sympathique qui attache l'émigré à son nouveau milieu. Chaque famille recueille avec soin les notes locales la concernant ; les articles découpés s'entassent dans un cahier tenu à cet effet ; ce sont ses annales.

Autre résultat pour le Néo-Américain: Le journal qui a su si bien apprécier sa valeur, qui annonce ses déplacements, ses transactions, la naissance de ses enfants, ne peut exprimer sur toutes choses que des idées justes ; il conviendra donc de l'accepter comme guide et de ne pas mettre en doute ses affirmations.

Ainsi, le journal tient le public par ses côtés les plus sensibles, sa vanité, sa curiosité, sa soif d'informations, son besoin d'émotion. Il constitue l'agent principal dans l'évolution des mœurs et des idées.

« J'aimerais mieux, disait Jefferson, un pays où il y aurait des journaux et pas de gouvernement, qu'un pays bien gouverné qui n'aurait pas de journaux ».

L'illustre homme d'Etat serait-il encore aujourd'hui de cette opinion ? Nous en doutons.

« On a souvent dit qu'une nation a le gouvernement qu'elle mérite ; ce qui est plus certain c'est qu'elle a les journaux qu'elle mérite (1) » Le journal et le peuple réagissent l'un sur l'autre inconsciemment, fatalement ; le premier est le produit direct des besoins du second ; l'offre répond immédiatement et inévitablement à la demande.

Il n'est pas à prévoir qu'aucune amélioration se produise d'ici à de longues années dans la manière d'être du journalisme américain. Les organes de publicité sont fort nombreux, la concurrence est rude et nul ne voudra abondonner un seul de ses avantages et cesser de flatter les faibles populaires qui assurent son succès.

Les petits journaux locaux se contentent de cul-

1. Matthew Arnold. *Civilisation in the United States*, p. 177.

tiver la réclame ingénieuse et d'en varier la forme; ils ne se mettent guère en frais d'invention et ne sont jamais les auteurs des grandes nouvelles sensationnelles et des exagérations dont j'ai parlé plus haut. La matière de celles-ci est fournie par les *leaders* de ce qu'on appelle « la presse jaune » le *New-York Sun*, le *New-York Journal*, le *Boston Globe*, le *Boston Herald*, le *Boston Journal* le *New-York Times*, la *Philadelphia Press*, la *Chicago Tribune*, etc., etc. Le *New-York Sun* qui a fait plus que tout autre journal pour amener la guerre avec l'Espagne, se vante d'avoir le plus fort tirage du monde entier.

« Je suppose, écrivait il y a quelques années Mathew Arnold (1), que nul ne sait ce que sont les journaux américains qui n'a pas été, pendant quelque temps, dans l'obligation de les lire ou de n'en pas lire du tout. On y trouve disséminés ça et là des articles fort bien faits; mais pour les juger dans leur ensemble et d'après l'impression générale qu'ils produisent, je dirai que si quelqu'un était à la recherche des moyens les plus efficaces pour effacer et détruire dans toute une nation, la discipline du respect et le sentiment de ce qui est élevé, il ne pourrait mieux faire que d'employer dans ce but les journaux américains. L'absence de vérité et de sobriété, le manque d'intérêt sérieux, l'amour du commérage, des per-

1. *Op. cit.*, p. 177.

sonnalités et des choses sensationnelles qui les distinguent, dépassent tout ce qu'on peut imaginer ».

Il serait injuste de ne pas citer un certain nombre de journaux qui sont les organes de groupes éclairés (1) et d'une élite intellectuelle, comme la *Nation* de New-York, le *Transcript* de Boston, le *Sun* de Baltimore, le *Philadelphia Ledger*, *l'Inter-Ocean* de Chicago et les grandes revues. Mais ces journaux qui ne flattent ni les passions, ni les instincts vaniteux, ni le chauvinisme des masses ne s'adressent qu'au petit nombre.

En ces dernières années, le journalisme à sensation a fait invasion dans le Canada français, tant l'exemple est contagieux, tant est puissant le courant de fièvre et d'agitation qui pénètre la grande République,du nord au sud et de l'est au far west. L'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési a adressé il y a quelques mois, au directeur de l'un des journaux entré dans le mouvement, une lettre d'une grande sagesse dont je détache les lignes suivantes :

« Sans doute, M. le Directeur, il ne vous est pas défendu de donner une certaine publicité aux crimes qui se commettent ; cela peut être indifférent, utile quelquefois. Mais en pareille matière il est une réserve qui s'impose, des limites qu'il ne convient pas d'outrepasser. Annoncer le

1. Je ne parle ici que des journaux de langue anglaise.

meurtre ou le suicide, accorder quelques lignes aux circonstances de temps, de lieux et de personnes, rechercher les motifs et les causes d'un acte si odieux pour en montrer la honte et l'ignominie, c'est l'exercice honnête d'une liberté que personne ne songe à vous contester.

Mais aller au delà, revenir sans cesse sur les détails de la pire corruption, renchérir tous les jours sur les malsaines illustrations de la veille, n'est-ce pas là faire dégénérer la liberté en licence coupable ? N'est-ce pas ravaler une des plus hautes et des plus nobles professions, celle du journalisme catholique ?

Vous bannirez donc, à l'avenir, M. le directeur, des colonnes de votre journal, toutes ces gravures et tous ces récits malfaisants..... Je vous le demande au nom de vos plus chers intérêts.....

Ah! je connais bien l'objection, l'unique objection sans doute que l'on puisse opposer à mon appel et à ma prière. Le lecteur aujourd'hui aime ces récits et ces gravures, il les demande, il les veut. Raison de plus, M. le directeur, de les lui refuser absolument. Le mal est déjà assez grand; il ne faudrait pas l'augmenter, il faut l'arrêter. Autrement cette curiosité perverse deviendra de plus en plus insatiable; elle exigera bientôt des scandales éhontés..... Et puis vous ne pouvez pas l'ignorer, ces récits journaliers de crimes et ces gravures qui en sont l'illustration finissent par

faire sur l'esprit une impression effroyablement délétère. C'est une sorte de hantise, d'obsession, de suggestion qui en résulte. Viennent ensuite les grandes infortunes, les déceptions amères, la jalousie, la soif de l'or, les passions mauvaises, l'intempérance surtout, soudainement la conscience se trouble, elle s'aveugle. Les scènes criminelles trop souvent contemplées se matérialisent en quelque sorte devant les yeux du pauvre malheureux. Cela devient comme une provocation vivante, inéluctable. Le crime enfin se répète avec les mêmes détails, dans les conditions mêmes où il avait été vu. C'est de l'histoire que je fais en ce moment. Et le premier coupable, alors, n'est-ce pas l'écrivain, n'est-ce pas le journaliste ? »

VANITÉ, ÉGALITÉ, NERVOSITÉ

I. — *Vanité collective. — La supériorité américaine, d'après M. Carnegie. — The best in the world. — Le candidat à la présidence W. J. Bryan. — Le discours de Tristram Burgess en* 1833. — II. *Vanité personnelle. — Albums de célébrités régionales. — Les cercles exclusifs. — Américains de descendance royale.* — III. *Vanité « altruiste » Colonel, docteur, professeur.* — IV. *L'égalité. — Facteurs qui l'ont développée en ce siècle. — Patrons et ouvriers. — Tout le monde travaille Halloo John. — La « society ». — Influence égalitaire du Journal.* — V. *Nervosité. — Record de l'Américain dans toutes les affections nerveuses. — Le goût des plaisirs bruyants. — Les baisers du lieutenant Hobson. — Le progrès industriel et le système nerveux.*

I

La liberté absolue favorisant l'éclosion de tous les penchants, de toutes les tendances, il est naturel que la vanité qui est l'un des penchants les plus inhérents à la nature humaine, se manifeste aux Etats-Unis sous toutes ses formes et à tous ses degrés.

La vanité américaine peut être divisée en trois catégories :

Elle est collective, personnelle, altruiste.

La vanité collective se rencontre probablement chez toutes les nations : Les nations sont des femmes, toutes veulent être belles, grandes, glorieuses, toutes aiment la flatterie. Ce sentiment a son bon et son mauvais côté. On ne cherche pas à améliorer ce que l'on trouve parfait, disent certains moralistes. La confiance en soi est le plus sûr gage du succès, affirment la plupart des gens qui ont réussi. L'Américain professe la vanité collective à un degré particulièrement intense. Il se proclame en toute sincérité le premier peuple du monde et n'entend pas qu'on en doute. Un richissime industriel de Pittsburg, M. Carnegie, dans un livre intitulé (1) *La démocratie triomphante* » et publié, il y a quelques années, énumère comme suit, les supériorités de sa patrie d'adoption (M. Carnegie est né en Ecosse) :

« 1° La majorité des populations de langue anglaise, réunie sous le drapeau d'une république et vivant en paix.

2° La nation qui s'est engagée à régler par arbitrage et de consentement mutuel ses disputes internationales.

3° La nation qui contient la proportion la plus

1. *Andrew Carnegie. Triumphant Democracy*, p. 491, (Londres 1886).

minime d'illettrés et la proportion la plus considérable de citoyens sachant lire et écrire.

4° La nation qui dépense le moins pour la guerre et le plus pour l'éducation, qui a proportionnellement à sa population et à sa richesse, la plus faible armée et le plus petit nombre de navires de guerre, de toutes les puissances maritimes du monde.

5° La nation qui assure le plus généreusement la subsistance des soldats et des marins blessés à son service, et celle de leurs femmes et de leurs enfants.

6° La nation chez laquelle les droits des minorités et de la propriété sont le plus assurés.

7° La nation dont le drapeau partout où il flotte, sur la terre et sur les mers, est le symbole et le garant de l'égalité des citoyens.

8° La nation à la constitution de laquelle personne ne propose d'améliorations, et dont les lois telles qu'elles sont, donnent satisfaction à tous les citoyens.

9° La nation qui possède une chambre haute idéale, la plus auguste assemblée du monde entier — le sénat américain.

10° La nation dont la cour suprême fait l'envie de l'ancien premier ministre de la mère-patrie.

11° La nation dont la constitution est, d'après le ministre actuel de la mère-patrie (M. Gladstone), « l'œuvre la plus parfaite qui ait jamais été produite en une seule fois, par l'esprit humain ».

12° La nation la plus profondément conservatrice de ce qui est bon et dont les institutions ont pour base, cependant, l'égalité politique des citoyens.

13° La plus riche nation du monde.

14° La première nation du monde quant à son crédit et au paiement de sa dette publique.

15° La plus grande nation agricole du monde.

16° La plus grande nation industrielle du monde.

17° La plus grande nation minière du monde ».

« Le meilleur du monde » *the best in the world* est l'une des expressions qui reviennent le plus souvent dans la conversation d'un Américain touchant aux choses d'Amérique. Un grand nombre de journaux ont proclamé la bataille de Manille le plus grand combat naval qui ait jamais été livré et comparé les exploits des généraux et amiraux Sampson, Dewey et Shafter aux campagnes d'Alexandre, d'Annibal et de Napoléon.

« Il semble, dit M. Arnold (1), que sur certaines questions les Américains aient décidé de se tromper eux-mêmes, en tant que nation, de se persuader qu'ils ont ce qu'ils n'ont pas et de couvrir les défauts de leur civilisation par la vantardise... Au lieu d'admettre que leur journalisme est un scandale, ils s'assurent les uns aux autres que leurs journaux sont l'une des institutions qui leur font le plus honneur. Loin d'admettre qu'en

1. *Op. cit.*, p. 182.

littérature, ils ont jusqu'à présent produit peu d'œuvres importantes, ils s'amusent à traiter la littérature américaine comme une grande puissance indépendante. Pour chaque grand écrivain anglais, ils ont un émule américain à opposer, et celui-là tous les bons Américains le lisent. »

Les femmes américaines sont les plus jolies du monde entier, les soldats américains sont les plus braves, les écoles américaines sont les meilleures, les orateurs américains sont les plus éloquents, les hommes d'affaires américains sont les plus habiles, les mœurs américaines sont les plus pures, les fruits américains sont les plus savoureux, les légumes américains sont les plus succulents, etc., etc. Ces affirmations qui n'ont été à l'origine probablement que des formules de réclame, sont passées aujourd'hui, dans les masses populaires à l'état de dogmes, d'articles de foi indiscutables.

Je lisais il y a deux ans, à la bibliothèque publique de Boston, un ouvrage sur les Etats-Unis, dans lequel on faisait l'éloge de la démocratie américaine ; l'auteur rappelait, cependant, que les gens de ce pays n'avaient pas grand mérite à n'avoir pas institué de distinction de classes, étant donné que les éléments d'une aristocratie leur manquaient.

Un lecteur indigné avait écrit au crayon, en marge, à cet endroit du volume « tout cela est bon à dire, mais il y a plus d'aristocratie aux Etats-

Unis que dans tous les pays de l'Europe réunis. « *It is all very nice talk but, the U. S. hold within her borders more aristocracy than all Europe combined* ».

J'emprunte au compte rendu officiel de la Convention nationale des démocrates, tenue à Chicago en 1896, pour le choix d'un candidat à la présidence, les lignes suivantes :

« M. *James* : J'ai le plaisir de déposer les 26 votes de l'Etat du Kentucky, pour le plus grand orateur du monde, W. J. Bryan.

« *L'ex-gouverneur Stone, du Missouri* : Messieurs nous avons choisi un splendide *leader*, beau comme Apollon, d'une intelligence qui défie toute comparaison, un grand orateur, une fin lettré et avant tout, un homme dans la poitrine duquel un cœur rempli des sentiments les plus élevés de patriotisme bat en constante sympathie avec le cœur des masses... Je jette dans l'urne, les 34 votes de notre Etat pour W. J. Bryan, du Nébraska ».

Le rédacteur d'un journal du Kentucky le « *Beattyville Enterprise* » allait encore plus loin. Parlant de l'impression produite sur les membres de la convention par M. Bryan il s'écriait :

« Jamais avant cet instant, une forme aussi radieuse, un port si noble et si viril, une telle démarche pleine d'une majesté divine n'avaient hypnotisé leurs regards. Possédant des traits

d'une beauté parfaite, une admirable stature; portant imprimées par le Créateur sur la figure la plus majestueusement sereine et sérieuse que j'aie jamais vue, la force du caractère et l'honnêteté des aspirations ; ayant avec cela une tête et des épaules comme un Dieu, cet homme de la destinée, ce libérateur du peuple a entraîné la vaste multitude par son éloquence et l'a ravie par sa beauté sans égale. Il est le plus grand et le plus remarquable être humain que nous ayons jamais vu ».

Cette tendance à l'exagération, lorsqu'il s'agit de la glorification des célébrités nationales, existait déjà aux Etats-Unis vers 1830. Hamilton rapporte qu'un certain Tristam Burgess, du Rhode-Island, avait, en l'an de grâce 1832, prononcé au Congrès un discours qui avait duré trois jours. C'était, dit-il, (1) un mélange de grâces exotiques et de vulgarités indigènes, de laborieux développements de vérités connues, d'invectives véhémentes, de déclamations ampoulées, de conclusions sans prémisses et de prémisses qui ne menaient à aucune conclusion. Cependant ce discours fut, pendant huit jours, l'objet de l'admiration de l'Union tout entière; les éloges que lui décernèrent les journaux auraient été considérés comme hyperboliques si on les avait appliqués aux discours de Démosthènes lui-même ».

1. *Op. cit.*, p. 261.

II

La vanité personnelle se manifeste principalement dans la réclame des journaux dont j'ai parlé plus haut et dans la publication des multiples albums de célébrités régionales. C'est une excellente industrie que celle d'éditeur de ces albums.

Un solliciteur de publicité passe chez tous les citoyens d'une ville ou d'un Etat, ayant les moyens de payer une somme suffisante « Monsieur, dira-t-il, la maison que je représente a décidé de publier un album des portraits accompagnés de biographies des principaux citoyens de l'Etat. Ce sera un volume très utile, un souvenir qui perpétuera dans les familles la vénération de ceux qui les auront illustrées, et fera connaître à nos compatriotes des autres Etats, les hommes dont nous sommes fiers dans celui-ci. Magnifique édition de luxe, Monsieur ; portraits en taille-douce, etc., nous avons déjà les souscriptions du général X... du colonel Z... du docteur M... du sénateur B... du juge L... de M. N. le millionnaire ; votre place est toute indiquée au milieu d'eux. Vous allez me donner, s'il vous plaît, une bonne photographie avec un *curiculum vitae*, la liste de vos titres, des fonctions publiques que vous avez remplies, etc., etc. ». Ce boniment manque rarement son effet et les albums de ce genre abondent

dans tous les Etats. Les citoyens qui ont occupé une fonction publique,si peu de temps que ce soit, y sont désignés comme s'ils étaient restés titulaires de cette fonction. Un ancien conseiller, un ancien maire reste toujours « M. le conseiller », « M. le maire ».

Ce sont là satisfactions de vanité à l'usage des masses, des *self-made men* qui ne sont pas arrivés au million. Pour beaucoup de millionnaires, la conquête de la fortune qui les élève au dessus de la foule n'est souvent, et cela surtout dans les grandes capitales, qu'un premier pas de fait vers la prééminence sociale. En Amérique comme ailleurs, quand la lutte pour la richesse s'est terminée par une victoire, la lutte pour des satisfactions de vanité commence et se continue exclusivement. Une rubrique inconnue en d'autres pays, revient souvent dans les journaux américains « *struggle for social recognition* » qui pourrait se traduire par « efforts pour escalader les sommets sociaux « lutte pour se faire accepter dans le dessus du panier ». La revue américaine, *The Arena*, dans un article en date du mois de juillet 1895, mettait cet exercice au nombre des influences déprimantes qui annihilent la vie supérieure chez les gens ayant gagné des millions.

Faire partie de cercles exclusifs dont, un certain chiffre de fortune ou au moins des ancêtres ayant porté une couronne royale peuvent, seuls,

permettre l'accès, n'implique qu'une pure satisfaction de vanité, la sympathie, les affinités électives n'y sont pour rien.

Souvent les « *strugglers for social recognition* « se heurtent à de cruelles déceptions, et les journaux mondains racontent avec un grand luxe de détails, les mécomptes de telle ou telle femme de millionnaire qui s'est vu refuser l'entrée des salons des « Quatre cents » ou de quelqu'autre coterie exclusive.

Les millionnaires ne se contentent plus d'occuper les degrés supérieurs de l'échelle démocratique « Parvenus au sommet de l'opulence, disait un publiciste français très bien renseigné sur les choses d'Amérique (1), ils se réclament tout républicains qu'ils se disent et se croient de descendance illustre. Des D'Hozier improvisés leur confectionnent des arbres généalogiques. Soixante et dix-huit des plus riches familles de l'Union auraient des souverains pour ancêtres.

« Elles ont créé un ordre dit « *de la Couronne* » et ont adopté pour devise le vers d'Horace « *Atavis Edite regibus* ». Sortis des rangs du peuple, artisans de leur propre fortune, l'or ne leur suffit plus. Ils aspirent à asseoir une aristocratie de fortune sur une aristocratie de naissance. Ils ont des millions, il leur faut des ancêtres et remontant le cours des siècles, ils vont

1. M. C. de Varigny. *Le Temps*, 21 juin 1898.

les chercher très haut et très loin sur les plus vieux trônes d'Europe, achetant à beaux derniers comptants d'apocryphes parchemins pour eux et d'authentiques blasons de princes et de marquis pour leurs filles ».

Un livre publié par un certain M.Chs.H. Browning, sous le titre de (1) *Américains de descendance royale* », porte à plus de trois mille trois cents, le nombre des familles américaines dont les ancêtres ont occupé des trônes. Pour deux cents de ces familles les ancêtres paternels et maternels sont également de sang royal. Nul doute que les Astor, les Pullitzer, les Pollack descendent du roi David. Quant aux 75 rois qui ont régné sur l'Irlande, comme nous l'avons vu plus haut, du troisième siècle jusqu'au moment où Henri II prit le titre de lord de l'Irlande, ils doivent avoir une vaste descendance.

Parmi les Irlandais qui ne renient pas leur origine un grand nombre se déclarent de sang royal.

III

La vanité que j'ai appelée « altruiste » est un produit absolument américain et qui ne se ren-

1. *Americans of royal descent. Families whose lineage is traced to the legitimate issue of kings*, by Ch. Browning, member of the American historical association Philadelphie, 1891).

contre guère ailleurs ; elle consiste dans la manie de donner des titres honorifiques ou autres à ceux qui vous entourent et de distribuer avec profusion les appellations de « Colonel, Capitaine, Professeur, Docteur, etc. » Elle a sa source, pour une part, dans le sentiment d'importance par répercussion dont se sent pénétré un citoyen qui peut causer familièrement avec un personnage répondant au titre de colonel, pour une autre part dans un certain désir de plaire, et cela sans se déranger, sans qu'il en coûte.

Si la vie sociale est fort peu développée aux Etats-Unis, en revanche les rapports entre hommes sont empreints d'une franchise et d'une rondeur familière qui ne sont pas sans charmes. Ouvriers et hommes d'affaires, les Américains sont tous l'un ou l'autre, se rencontrent sans morgue d'un côté, sans servilité de l'autre ; les conversations sont brèves, car on n'a rien à se dire et le temps est précieux, mais elles sont généralement cordiales. Voici venir à l'encontre l'un de l'autre dans la *main street* d'une petite ville, M. Thomas qui cumule les fonctions de commissaire priseur et de juge à la cour des plaids communs et M. Murphy, dentiste; tous deux marchent rapidement à la mode du pays ; lorsqu'ils s'aperçoivent la figure de chacun s'épanouit largement, un bon sourire l'illumine : « Halloo Judge ! Halloo Doc ! Enchanté de vous voir. Beau temps ! ». Ils ne portent pas la main à leur chapeau, mais se don-

nent un bon *Shake-hand* et reprennent leur marche rapide, satisfaits l'un de l'autre. Murphy, le dentiste, est toujours fier de s'entendre appeler Doc (abréviation de Docteur) et Thomas d'être salué du titre de juge. *Halloo* est la formule ordinaire du salut ; mais ces deux syllabes seules sont trop brèves, ailleurs qu'au téléphone ; on les fait suivre du prénom de l'ami à qui l'on s'adresse ou de son titre ; de sorte que le besoin d'équilibre phraséologique est aussi pour quelque chose dans cette collation générale de titres professionnels ou militaires.

M. Thomas dont j'ai parlé a été nommé juge par la législature ou élu par le peuple, il remplira cette fonction pendant deux ans, mais il restera toute sa vie « le juge Thomas ! », et, on ne le saluera plus désormais que par « Halloo Judge !

Je connais un général qui n'a probablement jamais touché à une épée. M. Frogson, banquier très honorable, ayant rendu d'importants services à son parti, le gouverneur de l'Etat où il demeure, organisant (pour la forme) sa maison militaire, il y a de cela une vingtaine d'années, lui octroya le grade de capitaine. Pendant les deux années que durèrent ses fonctions, le capitaine Frogson n'eut probablement pas l'occasion de se montrer en public dans le magnifique uniforme qui eût été le sien ; mais pour tout le monde il resta le capitaine Frogson ; ses amis en le rencontrant lui disaient : Halloo Captain !

Comme en outre, c'était un excellent homme, fort sympathique et généralement respecté, un journal s'avisa un jour de glisser, dans un compte-rendu : « Parmi les personnes présentes on remarquait le *colonel* Frogson, etc. ». D'autres journaux reproduisirent l'écho, personne ne contesta le nouveau titre octroyé, et colonel devint M. Frogson.

M. Frogson est aujourd'hui un vieillard vénérable âgé de soixante ans, l'année dernière on put lire dans un autre journal. « L'assemblée des directeurs de la banque nationale était présidée par le *général* Frogson, etc. « L'excellent, banquier va mourir général (il n'y a pas de maréchaux aux Etats-Unis). Il n'est pas plus fier pour cela ; il ne dédaigne pas de prendre part aux assemblées patriotiques, électorales et autres et ses concitoyens aiment à lire dans le journal : « Le *général* Frogson a fait des remarques très appropriées sur le sujet, etc., etc. ».

Les dentistes s'appellent « docteurs » depuis fort longtemps et les universités américaines pour flatter le goût populaire, ont réellement octroyé le titre. Ce qui fait dire à M. de Coubertin « Drôles d'universités d'où l'on peut sortir docteur ès-dents ».

On appelle très souvent « docteur » également, le pharmacien, le vétérinaire et le marchand de drogues brévetées. Je connais un ancien forgeron dont la belle-mère exerce avec beaucoup de suc-

cés, le métier de charlatan ; on l'appelle lui-même, « docteur ».

Les professeurs sont encore plus nombreux : Un maître à danser, un joueur de *foot ball* ou de *cricket* habile, un patineur, un rameur, un prestidigitateur sont des professeurs. Le mot sonne aussi très bien : *Halloo professor* ! Le propriétaire d'une petite flottille de bateaux qui navigue sur un lac de plaisance est par tous ses amis appelé *commodore*.

Relativement aux titres militaires, les guerres ont été espacées dans ce siècle à des intervalles assez rapprochés pour permettre d'en perpétuer l'usage général. Il est possible que la constitution d'une armée permanente nombreuse leur donne le coup fatal ; à l'avenir peut-être ne verrons-nous plus que de vrais colonels et des capitaines authentiques. Ce sera dommage.

J'ai sous la main un album de célébrités d'un Etat de l'Ouest, très bien illustré et relié avec luxe ; avisant dans la table des matières les noms de plusieurs capitaines, au milieu des nombreux honorables, juges et professeurs, j'ai eu la curiosité de savoir comment le biographe justifiait ce titre et si réellement M. Williams, M. Lister, M. Miller appartenaient à l'armée. Les biographies n'en font aucune mention. Au dessous du portrait du premier on lit : *Capitaine John Williams* « Le Capt. Williams, né en 1862, remplit les fonctions de contre-maître dans la grande usine Mac-

pherson. Le capt. Williams est un fils de ses œuvres ; en 1890, la ville de X. l'a élu au Conseil municipal, etc. ». De la genèse de son capitanat pas un mot. C'est grâce à cette manie complaisante du public que les Etats-Unis, protégés jusqu'à l'année dernière par une petite armée de 25.000 hommes, comptent autant *d'officiers* que les grands pays militaires de l'Europe.

Peut-être aux raisons que j'ai données plus haut s'ajoute-t-il parfois un brin d'intérêt, et peut-être tout calcul n'est-il pas étranger toujours à l'intention de votre interlocuteur lorsqu'il vous donne du *docteur* et du *professeur*.

Je me trouvais un jour dans un *bar* avec un pharmacien et un membre d'une équipe de cricket. *L'hôte familier et bon* voulut bien s'asseoir avec nous et prendre une chope. Poussant légèrement à la consommation il s'efforçait d'être aimable ; chaque phrase adressée au pharmacien se terminait par le mot *doctor* ou *doc*. Qu'en pensez-vous *doc ?* Vous avez raison, c'est exactement cela, *doctor* ! » Au *cricketeur* il donnait du *professor* avec une exquise bonne grâce ; seulement lorsqu'il se tournait de mon côté, sa gêne était visible, ses phrases ne tombaient pas avec le même aplomb, ne coulaient pas avec la même ampleur ; il paraissait avoir oublié mon nom : « Oui, sans doute, je suis de votre avis monsieur.... monsieur.... » Enfin n'y tenant plus.

« Vous m'avez l'air, fit-il, d'un jeune homme ayant reçu de l'instruction, vous avez probablement étudié quelque profession libérale ?

J'ai fait mon droit, répondis-je.

Oh : parfait, parfait, docteur en droit !

Pardon ! repris-je, je ne suis pas...

Mais lui,m'interrompant d'un air entendu : « Si, si,docteur. Hé bien,cher docteur, pour en revenir au sujet qui nous occupait. » Et de ce moment là, il fut parfaitement à l'aise, cordial, heureux ; il alla jusqu'à l'éloquence, il avait pour interlocuteurs et clients deux docteurs et un professeur.

M. le baron de Mandat-Grancey raconte avoir feuilleté le Bottin, qui venait d'être publié, d'une petite ville du Far-West, *Pierre*. « Sur 1500 noms, dit il, (1) il y avait 800 colonels et deux ou trois cents majors et juges, les autres s'étaient contentés des titres de capitaine et de docteur ».

IV

En dépit de ce que l'on vient de lire, cependant, l'égalité règne aux Etats-Unis, aussi complète que cela peut être compatible avec les lois

1. *Dans les montagnes rocheuses*, p. 21 (Paris, 1884).

de la nature qui en feront toujours une chose paradoxale. Le mouvement de la richesse, la constitution de grandes fortunes ne lui ont pas été fatals, comme on aurait pu le croire.

Tout, au contraire, a contribué à la développer : la ruine des planteurs du Sud ; la conquête constante du bien-être et de l'opulence par des hommes nouveaux, d'anciens serviteurs, d'anciens indigents ; le manque d'homogénéité ; l'instabilité des familles qui émigrent constamment d'un Etat à un autre ; le va-et-vient continuel et, par suite, l'impossibilité pour qui que ce soit de s'assurer dans une localité une situation prépondérante.

Nous sommes loin des hiérarchies maintenues autrefois dans les églises puritaines, et de la superposition de classes qui existait à Boston, (1) par exemple, au commencement du siècle. Il y a bien encore dans le Sud quelques familles qui n'ayant pas été totalement ruinées, n'ont pas quitté le domaine ancestral, et pour lesquelles les générations successives d'émigrants qui les ont trouvées occupant une situation en vue, se sont transmis une certaine déférence. Dans l'Est,

1. Fearon (*op. cit.*) constatait qu'à Boston vers 1820, les distinctions de caste, existaient à un degré exagéré sous un gouvernement populaire. « Il y a, disait-il, la première classe, la seconde classe, la troisième classe, les vieilles familles, etc. »

celles qui peuvent faire remonter leur origine aux fondateurs du Massachusetts, aux passagers du *Mayflower*, ou encore aux volontaires de la Révolution sont de ce fait particulièrement considérées. Mais quel est l'Américain qui n'a pas parmi ses ancêtres quelque compagnon de Winthrop ou quelque frère d'armes de Washington ? Les descendants des Huguenots, des Hollandais, de même que ceux des anciens colons français de la Louisiane, de l'Illinois et du Missouri jouissent également d'un certain prestige.

Partout, nécessairement, où l'élément féminin existe, il y a des distinctions sociales, des cercles fermés, des groupes exclusifs. Mais entre hommes, l'égalité règne aussi parfaite qu'elle se peut concevoir ; tous sont des ouvriers, ouvriers riches ou ouvriers simplement à l'aise. Comme on l'a dit souvent, un forgeron devenu millionnaire n'a qu'à se laver les mains, il ne se trouvera pas déclassé dans le nouveau milieu où sa fortune le fera entrer. Presque tous ont reçu à peu près la même éducation ; les manières se ressemblent ; chaque homme traite son semblable comme un *homme*. Entre patrons et ouvriers les relations sont celles de deux parties à un contrat, et c'est un plaisir que de constater la dignité du travailleur à quelque carrière qu'il appartienne (1).

1. En Europe la servilité des garçons de café, ouvriers, manœuvres est accrue dans une grande mesure par l'ha-

Au commencement du siècle, les professions libérales, celles d'avocat et de médecin surtout, étaient très considérées et très lucratives; les citoyens qui les exerçaient formaient, en quelque sorte, une caste privilégiée. Il n'en est plus ainsi, bien qu'on éprouve, comme je viens de le dire, un véritable bonheur à donner autour de soi du « docteur » et du « professeur ». On voit beaucoup de fils d'avocats et de médecins se faire typographes, commis, comptables, tailleurs même ; l'important est de se rendre indépendant tout d'abord.

L'ouvrier qui s'abstient de spiritueux arrive très souvent à être propriétaire d'une maison et il vit avec un confort inconnu à l'ouvrier européen. Presque partout ses heures de travail sont limitées et il a beaucoup de loisirs. L'ouvrier des carrières libérales, au contraire, prolonge les siennes, reste à son bureau ou à son étude tard le soir, et y arrive tôt le matin; le boutiquier, le commis, l'employé sont tenus également à un travail ardu, à de longues heures de présence; de sorte qu'il n'y a pas entre les différentes classes de travailleurs cette disproportion entre la rétribution et la besogne à accomplir qui existe dans les autres pays. C'est là un des beaux côtés de la vie américaine. Le travail ici est pleinement réhabilité, l'oisiveté n'est pas com-

bitude du pourboire qui est, en somme, une sorte d'aumône.

prise. Si vous répondiez à un Américain n'ayant jamais voyagé et qui vous demanderait quelle est la profession de tel ou tel individu ; « Il n'en a aucune », il s'imaginerait tout simplement que ce désœuvré est un malade, un infirme, un simple d'esprit ou encore un vagabond.

Rien de typique comme une station dans une boutique de barbier de petite ville. Trois ou quatre clients attendent leur tour en lisant la *Police Gazette*, d'autres entrent. A chaque nouvel arrivant, le patron et les garçons se retournent : Halloo John ! Halloo Dick ! Halloo Doc ! A quoi le nouvel arrivant répond : Halloo Fred ! ou Halloo Bill ! John sera peut-être un patron de fabrique, millionnaire, Dick un avocat, *Doc* un dentiste ou un médecin. J'ai vu dans l'Ouest, des servantes appeler les jeunes filles de la maison où elles servaient Minnie, Anna, Kate, sans faire précéder ces prénoms de *miss* et avertir Madame que « Peter a dit qu'il ne rentrerait pas dîner ». Peter c'est Monsieur.

Voilà un progrès qui nous ramène au bon temps des Grecs et des Romains, où comme dit M. Arnold, on s'appelait simplement Périclés, Cicéron, Marius. Les gens raffinés des vieilles civilisations aristocratiques n'y trouveraient pas leur compte évidemment, mais la déférence est peut-être un reste des époques de servitude. Un auteur anglais, M. Dixon,(1) est d'avis que les bonnes manières

1. *W. H. Dixon.* New America (p. 440)

la grâce des formes, la déférence, la courtoisie extrême disparaissent avec la tyrannie, qu'une grande liberté rend les gens moins polis. « Si, dit-il, il nous paraissait que ce que nous appelons les bonnes manières n'est que le signe d'une longue soumission à la volonté d'un maître, nous pourrions nous consoler, même, de voir un mal appris jeter en passant sur nos bottines, le tabac qu'il vient de mâcher ».

On pourrait alléguer, d'un autre côté, et avec raison je crois, que l'homme courtois et poli demande les mêmes égards que ceux qu'il accorde ; sa politesse n'est pas de la soumission c'est un échange. Pour rendre la société agréable il faut adoucir les points de contact avec ses semblables.

Une preuve de l'égalité qui règne aux Etats-Unis entre les hommes, c'est le sens qu'on y donne au mot *gentleman*. Tandis qu'en Angleterre ce mot désigne une classe sociale, il a trait, ici, aux qualités d'esprit et de cœur, à l'honnêteté, à la droiture de l'individu à qui on l'applique.

L'amour de l'inégalité prend sa revanche dans les cercles sociaux. Chaque localité petite ou grande a sa « *society* ». Seulement, la supériorité ou si l'on veut, les prétentions de certains groupes sont infiniment moins blessantes qu'en Europe, car rien ne les souligne, ne les met en évidence, en dehors des vanités féminines qui peuvent de temps à autre se trouver en contact et se heurter.

Dans les pays européens,en dehors du chroniqueur mondain qui signale avec émotion les faits et gestes des aristocrates, il y a le romancier qui décrit avec amour leurs perfections et leurs élégances. Tout romancier français qui se respecte ne choisira ses héros que dans le monde des marquis, des marquises, des ducs, des comtesses, des officiers, et quelquefois des filles de grands industriels plusieurs fois millionnaires. Tout le monde connaît le vieux cliché : la marquise a l'air hautain, les mains et les pieds mignons, les attaches fines, elle est mise avec une élégance exquise ou une simplicité du meilleur goût ; le duc a fort grand air, le comte a des manières d'une distinction parfaite. La fille du grand industriel a quelquefois les mains un peu fortes,ce qui l'enrage,elle est un peu haute en couleurs,mais ne manque pas d'une certaine distinction plébéienne. Les cornes dont on gratifie M. le comte, ou M. le marquis sont portées avec une grande élégance ou maudites avec des imprécations très distinguées. Quant au bourgeois il est bête et ridicule et grotesque ; la bourgeoise est guindée, d'aspect commun, de tournure empesée. L'ouvrier est grossier et brutal, à moins qu'il n'ait à jouer un rôle de dévouement, dans lequel cas on lui octroie de rares qualités. Le paysan est une bête de somme,et *rusé*,toujours.

Or, le lecteur des romans et des journaux mondains qui n'a pas autrement l'occasion de rencontrer cette élite ne doit pas mettre en doute

la supériorité incontestée qu'on lui attribue ; le petit bourgeois, la petite bourgeoise surtout, en sortant de ces lectures doit faire de tristes retours sur l'humilité de sa condition.

En Amérique, il n'y a pas de classe oisive ; l'élite de la société américaine n'a pas le prestige que pourraient lui donner de nombreuses générations d'aristocratie, de vie élégante, de luxe, ou même les qualités imaginaires que pourraient lui prêter les romanciers de *snobopolis*. Le millionnaire sort du peuple, on connaît la genèse de sa fortune, son père ou son grand-père étaient des ouvriers ; il ne semble pas descendre d'un monde privilégié avec des droits à l'opulence ; on a constaté les efforts qui ont été faits pour amasser cette fortune. Les femmes n'ont pas de qualités particulières et d'état ; la fille du millionnaire n'a pas les attaches plus fines ou une taille plus élégante que l'ouvrière ou la demoiselle de magasin ; au moins il n'en est jamais question dans les peintures de mœurs ; les romans ne le mentionnent pas.

La chronique des journaux, comme je l'ai dit ailleurs, fait mention de tout le monde, de tout abonné surtout ; il n'y a pas de privilégiés. M. Smith, forgeron, et M. Jones, millionnaire sont partis en villégiature, le journal consacre à l'un et à l'autre une note locale.

Le compte rendu d'un bal populaire ne diffère pas de celui d'un bal de la Cour dans les pays

monarchiques ; il contient le détail minutieux des toilettes des demoiselles de magasin, et des ouvrières de tous genres qui y ont pris part, et s'agrémente généralement aussi des portraits des organisateurs du bal. Le chroniqueur se sert des mêmes termes dont se servirait un reporter du *Gaulois* au sortir d'un bal chez une duchesse ; il apporte le même enthousiasme à ses descriptions, etc., etc... Pourquoi pas ?

Ce cabotinisme à outrance généralisé est peut-être un peu ridicule, mais je le répète encore, il sert dans une grande mesure, les intérêts de l'égalité.

V

L'Américain considère généralement, comme une preuve de sa supériorité sur les autres peuples, la nervosité excessive dont il est affligé, les maladies à base de névrose dont il souffre. Un certain colonel Higginson que Matthew Arnold appelle « un éminent critique de Boston » prête à Dame Nature les paroles suivantes : Jusqu'à présent la race anglaise a été ma meilleure race, mais nous avons eu assez d'Anglais ; faisons la dépense d'une goutte additionnelle de fluide nerveux et créons l'Américain ! ».

La plupart des manifestations bizarres, des

emballements, des excentricités dont notre continent est le théâtre, ont leur cause dans l'irritation, le désordre du système nerveux. C'est le climat que l'on tient d'ordinaire, pour responsable de cet état de choses ; le climat trop humide disent les uns, trop sec affirment les autres, dans tous les cas très déprimant.

Cependant les Indiens ont passé nombre de siècles sous ce même climat et leurs nerfs sont restés robustes; jamais il n'a été question de nervosité chez les anciens Puritains, les planteurs du Sud, les Allemands de la Pennsylvanie, les Hollandais du New-York. La névrose américaine est une chose toute moderne ; ni Fearon, ni Tocqueville, ni Hamilton, ni Warburton n'en font mention. Sans doute, elle était en germe à l'époque où ces auteurs ont visité les Etats-Unis, car la vie fièvreuse, agitée, insouciante de toutes les lois de l'hygiène qui a été celle des quelques générations qui se sont succédé depuis le commencement du siècle, devait nécessairement entraîner chez leurs descendants l'affaissement du système nerveux. Déjà en 1833, Hamilton constatait que l'Américain était un pauvre convive et qu'il semblait considérer le repas comme une nécessité pénible dont il fallait s'acquitter le plus vite possible (1). Les troubles digestifs, la dyspepsie générale ont amené nécessairement nombre d'autres

1. *Op. cit.*, p. 31.

malaises et ont miné le bon équilibre des fonctions vitales.

Le docteur George W. Beard, dans un livre intitulé *La nervosité américaine* (1), constate la *prééminence* de ses compatriotes dans toutes les maladies dérivant du système nerveux.

Aux Etats-Unis le nombre des myopes est d'un tiers plus considérable qu'en Europe.

Les Américains souffrent plus que tout autre peuple des maux de dents. « Les dentistes américains sont les meilleurs du monde, parce que les dents américaines sont les plus mauvaises du monde ».

« La calvitie est si fréquente dans les grandes villes que d'exception et de difformité qu'elle était autrefois, elle est en quelque sorte devenue la règle et constitue presque, maintenant, un élément de beauté ».

« La dyspepsie est générale dans ce pays. Il y a vingt-cinq ans on l'appelait le mal américain. La neurasthénie, ayant pour résultat l'hypocondrie, l'hystérie et la folie est plus commune ici qu'en aucun autre pays.

« Le *hay-fever* (ou catarrhe chronique) est également un mal bien américain; inconnu vers 1830, il s'en produit plus de cas maintenant, en un an, dans le seul Etat de l'Illinois que dans tout le reste du monde réuni, les autres Etats de l'Union

1. *American Nervousness* (New York 1881).

exceptés. On trouve, à l'heure qu'il est, aux Etats-Unis, au moins cinquante mille personnes qui en souffrent. Une société a été fondée sous le nom de « *Hay-fever association* ».

« Le catarrhe chronique est devenu si commun que dans presque chaque ville et localité du Nord et de l'Est, les médecins eux-mêmes se demandent si le climat ou la situation topographique ne sont pas pour quelque chose dans la fréquence et la gravité de ses sévices ».

De même encore, supériorité de l'Américain dans la migraine, la dipsomanie, le rhumatisme, l'usage et l'abus des drogues, etc., etc.

« Beaucoup d'Américaines, affirme M. Beard, ne veulent pas avoir d'enfants parce que leur état nerveux leur rend la chose trop pénible. Un grand nombre de familles aujourd'hui n'ont pas d'enfants ou n'en ont qu'un ou deux ».

Constatons, en passant, que ces malaises ne se manifestent jamais chez les émigrants et ne font leur apparition que chez les enfants ou les petits-enfants de ceux-ci, nés dans le pays. Si le climat était coupable, ce sont les étrangers non encore acclimatés qui devraient souffrir le plus de son insalubrité.

C'est encore à la nervosité que le même auteur attribue, et dans une certaine mesure avec raison, le goût des plaisirs bruyants, de la farce, des grosses plaisanteries qui distingue un grand nombre d'Américains.

« Les gens qui travaillent moins, dit-il, ont moins besoin de se laisser aller, de s'abandonner, de rire de choses exagérées et bouffones. *L'Age d'or*, la pièce la plus populaire qui ait jamais été jouée aux Etats-Unis, doit son succès à ces éléments d'exagération, d'extravagance, d'absurdité et de grotesque qui l'ont empêchée de réussir en Angleterre ».

Au théâtre, c'est généralement le mélodrame qui prévaut et pour avoir du succès dit un critique, il faut qu'il réunisse les deux conditions suivantes :

« 1° Qu'il se passe en Amérique et flatte l'amour-propre national ; 2° que dans l'un des actes, le héros ou l'héroïne soient arrachés, en face du public, à une mort cruelle et terrible. Dans *Blue Jeans* l'une des pièces à succès de ces dernières années, l'engin destructeur qui menace le héros c'est une machine à scier le bois, dans le *Diamond Breaker*, c'est une machine à broyer ; dans *Coon Hollow* c'est une presse à coton. Dans *Le Cœur du Maryland* l'héroïne sauve la vie du héros en s'élançant du haut d'un clocher ; dans le *Grand Nord Ouest*, en se laissant tomber du toit d'un moulin à vent ; dans le *Vieux Kentucky*, l'héroïne passe au dessus d'un précipice au moyen d'une corde ; dans *l'Etoile polaire* le héros est emporté par un glaçon ; dans *Quatre vingt dix jours*, il y a une collision sur mer ; dans *le Capitaine Paul*, une bataille navale, etc. Avec cela, on ne demande

à la pièce ni esprit, ni éloquence, ni arrangement plausible de l'intrigue, ni étude de mœurs ou de caractère, ni poésie, ni amour romanesque. La vraisemblance n'est pas même nécessaire.

C'est aux Etats-Unis seulement qu'ont lieu les crises d'hystérie religieuse appelées *Revivals*. Tous les phénomènes du magnétisme animal y ont un champ bien mieux préparé qu'en tout autre pays, grâce à la facilité avec laquelle on peut y produire l'excitation nerveuse, et les progrès que fera la science de la transmission de la volonté et de la suggestion auront lieu surtout, fort proprobablement, en Amérique.

C'est encore aux Etats-Unis que se produisent ces emballements parfois grotesques pour un héros ou un artiste : des femmes escaladant la scène où joue Paderewski, se mettant à la file pour embrasser le lieutenant Hobson, etc., etc.

Je traduis du *New-York Herald* (Edition parisienne) la dépêche suivante qui lui fut adressée d'Amérique, le 26 décembre 1898 :

« *Hobson un vrai héros. Il embrasse* 165 *femmes, jolies et laides.*

Les journaux s'amusent, au sujet du lieutenant Hobson qui a embrassé 165 femmes, après une conférence faite à Chicago sur son exploit du *Merrimac* (1). Les filles de l'ancien lieutenant-

1. On se rappelle que le lieutenant Hobson avec sept autres marins américains, fit sauter un vieux navire, le

gouverneur de la Caroline du Nord furent les premières à l'embrasser. Puis la fièvre du baiser envahit toutes les autres femmes. Hobson sembla y prendre plaisir. A chacune il tendait la main, puis l'attirait vers lui et souvent ajoutait à son baiser une étreinte cordiale. Le général McNulta lui conseilla de les embrasser toutes. Il en est qui n'auraient pas obtenu de prix à un concours de beauté. Les jolies filles se couvraient la figure de leurs mains mais étaient embrassées tout de même. La scène ne prit fin que lorsque chacune des embrasseuses eut eu son tour ».

Les rédacteurs d'échos et de faits divers ont une ample moisson dans les manifestations bizarres de la passion, du caprice, ou même de la vertu que l'on signale chaque semaine dans quelque ville de l'Union : mariages en ballon, à cheval, par lettres ; paris excentriques, etc., etc. Dans un seul numéro de journal du mois d'août dernier, je cueille à la colonne des nouvelles les faits suivants : un projet d'union de toutes les religions, catholique, protestante, juive, mahométane, et autres ; la fondation d'une « société Bellamy », espèce de phalanstère dans lequel le travail sera la seule valeur reconnue et donnera droit à son équivalent en vivres, habits, etc. ; la construction par un prêtre de New-York, le révé-

Merrimac, dans la baie de Santiago, afin d'en obstruer l'entrée.

rend M. Ducey, d'une chapelle dans laquelle tous les pauvres abandonnés pourront avoir un service funèbre célébré par un ministre du culte auquel ils appartenaient; la conversion au fakirisme d'une Américaine, qui prêche dans l'Inde, sous le nom de Swani Abhayananda.

Il y a deux ans, dans un Etat de l'Ouest, trois vieilles filles millionnaires se laissèrent mourir de faim.

Il est facile de se rendre compte en lisant les journaux des deux mondes qu'il se produit plus de ces excentricités en un mois, en Amérique, que dans toute l'Europe au cours de plusieurs années. Les nerfs, à la vérité, ne sont pas les seuls coupables, il y a encore, ainsi que je l'ai indiqué plusieurs fois déjà, le manque de traditions et de stabilité locale, l'absence de cette influence routinière qui se constitue dans tous les milieux homogènes, et le fait que personne ne redoute le ridicule.

Et l'on s'étonne moins de ces choses en Amérique que lorsqu'elles se produisent dans un pays de civilisation ancienne ; ainsi les frasques d'un jeune homme ardent qui nous font simplement sourire, excitent la réprobation et ameutent la critique chez un homme d'âge mûr.

Que l'on compare le bruit qui s'est fait dans la presse internationale au sujet des scandales du Panama, les apostrophes indignées, les prédictions pessimistes auxquelles ils ont donné lieu

et les quelques commentaires presque indifférents suscités par les scandales du Tammany Hall.

Que l'on mette en regard les milliers, les millions de pages consacrées au procès du juif Dreyfus et le simple entrefilet relatant le lynchage de quelques pauvres Nègres ou Mulâtres reconnus innocents plus tard. Un journal de San Francisco (1) publiait les lignes suivantes au commencement de 1898 : « Ce n'est guère aux Américains qu'il convient de dénoncer les atrocités des Espagnols, alors que chez nous des hommes sont brûlés vifs au poteau, comme cela s'est produit l'autre jour, en Louisiane. Plus de deux siècles se sont écoulés depuis que le dernier tison des Autodafés espagnols est éteint, nos Peaux-Rouges eux-mêmes ne dansent plus autour d'un vivant holocauste humain, et cependant depuis trois ans, quatre hommes ont été brûlés vifs au poteau par des citoyens américains.

« Deux étaient des Nègres du Texas et de la Louisiane nommés Coy et Street, accusés de violences sur des femmes. Les deux autres étaient des Métis indiens accusés d'un meurtre dont ils furent du reste, par la suite, reconnus innocents. On les entraîna à un poteau, sur un bûcher,

1. *San Francisco Chronicle*, cité par *l'Indépendant de Fall River*.

après avoir versé du pétrole sur leurs vêtements et tandis que les malheureux hurlaient au milieu des flammes, des citoyens américains, cruels plus que des Apaches se tenaient à l'entour, comme s'il s'agissait d'un feu de joie ».

C'était un simple fait divers, à peine quelques journaux l'ont-ils reproduit dans la colonne des faits divers.

Dans tous les pays, sans doute, et surtout dans les grandes villes, la vie moderne, le progrès industriel agissent sur le système nerveux. L'invention de la télégraphie, des moteurs électriques, des moyens de locomotion plus rapides, l'encombrement, le tobu-bohu des rues ; les fluctuations plus grandes et plus subites des marchés ; l'intérêt d'un plus grand nombre concentré sur un plus grand nombre de questions ; le bruit des machines, des sifflets à vapeur, des trains de chemins de fer ; l'obligation où se trouve le promeneur d'avoir à se garer sans cesse, d'être continuellement sur le qui-vive ; la multiplicité des journaux forcés de presque tout exagérer : ce sont là des causes qui partout contribuent à déprimer les nerfs et à développer l'acuité des sensations. Aux Etats-Unis ces inconvénients sont décuplés, car là presque pas un endroit tranquille ; les chemins de fer, le télégraphe, les tramways ont envahi le village le plus reculé ; tout y est mouvement, bruit, course rapide. La facilité pour chaque citoyen de s'élever dans l'échelle sociale,

d'acquérir la fortune suscitent à l'excès les ambitions et enlèvent à la vie cette sérénité, ce calme qu'elle possède encore dans beaucoup d'endroits d'Europe, et surtout dans les provinces.

Le docteur Beard trouve d'autres causes à la nervosité américaine : La division du protestantisme en sectes nombreuses qui fait que chaque individu, pour ainsi dire, doit joindre à ses autres préoccupations celle de trouver le chemin par lequel il ira au ciel ; l'intérêt général dans les questions politiques ; le fait que l'existence d'un million de citoyens dépend de près ou de loin du résultat d'une élection et que ces élections se renouvellent tous les deux ou trois ans.

L'alcoolisme fait des progrès toujours croissants aux Etats-Unis et Dieu sait ce qu'il en sera au vingtième siècle : On abuse aussi du sport et de la gymnastique. « Les nerveux (1) s'affaiblissent en essayant d'acquérir de la force au moyen des haltères, des *Indian clubs*, de la barre parallèle, des rames, de la balle, *etc.*, non pas que ces exercices n'aient leur place dans l'hygiène, mais quand la quantité de force nerveuse est limitée, on court un très grand danger en la mettant trop à contribution. Et cela est vrai surtout lorsqu'il y a concurrence, ambition, et que l'un veut faire ce qu'un autre ne peut pas faire. S'il y avait à choisir entre deux extrêmes, il vaudrait mieux,

1. Id. p. 310.

ST. MICHAEL'S ... LIBRARY

en somme, pécher par excès de repos que par excès d'exercice physique ».

Les luttes du passé sur les champs de batailles, les luttes pour le partage des empires, des royaumes, et la conquête de provinces, certes, ont été fatales à l'humanité qu'elles ont décimée périodiquement, entassant les ruines, faisant des veuves et des orphelins, mais la lutte effrénée qui se livre à notre époque, surtout sur ce continent, pour la conquête de la richesse et le développement du progrès matériel est peut-être grosse de conséquences encore plus graves; car elle sème des germes de mort et de décadence que recueillera l'avenir. Peut-être à une époque qui n'est pas très éloignée, les législateurs de ce pays devront-ils aviser, aux lois qu'il convient d'édicter pour un peuple que ses nerfs conduisent parfois au détriment de sa raison et qui est susceptible de tous les emballements. La constitution américaine si large, si prévoyante était destinée à des hommes sobres, tempérants et vivant en majorité à la campagne. Ces conditions étant renversées pourra-t-elle se maintenir ?

« L'expérience tentée sur notre continent, dit encore M. Beard (1), pour faire de chaque homme, de chaque femme et de chaque enfant un expert en politique et en théologie est l'une des plus coûteu-

1. *Op. cit.*, p. 124.

ses expériences qu'il soit possible de faire subir à des êtres humains et a pris d'avance, avec une cruelle extravagance, sur notre réserve d'énergie pour un siècle ».

LE BILAN 1900
DE LA NATION AMÉRICAINE

I. — Le XIXe siècle. — Conquêtes matérielles de la République américaine. — L'ouvrier américain. — II. Conquêtes scientifiques, artistiques et littéraires. — Conditions peu favorables à la production littéraire et artistique. — III. L'élite intellectuelle. — Les universités américaines. — Opinion de M. Hoyt. — IV. Les *businessmen*. — Le bonheur aux Etats-Unis. — Le passif.

Résumons rapidement, maintenant, ce qu'ont produit en Amérique, à la faveur d'une constitution admirable, de circonstances propices et sous l'influence des facteurs divers que j'ai tâché d'énumérer, cent années d'activité dévorante et de liberté absolue.

L'heure approche où toutes les nations du monde vont dresser le bilan des conquêtes qu'elles ont faites au cours du siècle qui finit, des pertes qu'elles ont subies, des forces qu'elles ont accumulées pour l'avenir, des problèmes qu'elles ont à résoudre.

Le dix-neuvième siècle aura été pour la plupart,

une ère d'émancipation et de progrès ; cependant le passé barbare et intolérant assombrit encore de son ombre la vision des aurores prochaines. Des nations vont se glorifier de ce qu'elles ont infligé des blessures sanglantes aux flancs de nations rivales, de ce qu'à leurs pieds des peuples gisent dans les chaînes, de ce que des droits sacrés par elles ont été violés, de ce qu'elles possèdent les engins de destruction les plus perfectionnés, de ce que, au nom de la civilisation, elles ont affirmé leur domination sur des peuplades dites barbares et cherché à leur imposer une conception du bonheur pour laquelle celles-ci ne sont point préparées.

« Au vingtième siècle, avait dit Victor Hugo, la guerre sera morte, les frontières seront mortes et l'homme vivra. »

Le beau rêve du poète semble encore bien loin de sa réalisation; les frontières sont plus que jamais bardées de fer, la guerre se déchaîne en Afrique et se prépare en Europe à de nouveaux ravages. Le dix-neuvième siècle aura jeté dans la circulation et vulgarisé un certain nombre d'idées de justice, de tolérance, d'humanité, de solidarité, il n'aura fait entrer dans le domaine des faits internationaux et sociaux, ni la justice, ni la solidarité, ni même la tolérance.

L'équilibre des forces militaires et politiques s'est profondément modifié ; des nations autrefois divisées se sont unifiées et ont pris une place

prépondérante dans le monde ; des nations ont sombré et leur nom va lentement s'effacer ; des nations ont remplacé une servitude par une autre servitude et cherchent vers l'avenir, une voie que nul clair rayon n'illumine.

I

La République américaine arrive au seuil du vingtième siècle, toute chargée de conquêtes matérielles, de conquêtes pacifiques, et le spectacle de l'œuvre qu'elle a accomplie depuis cent ans, se déroule en un magnifique panorama.

Plus de la moitié d'un continent presque entièrement inculte a été colonisée et mise en valeur.

Quinze Etats comptant un peu plus de cinq millions d'habitants ont triplé leur nombre et vu leur population s'élever au chiffre de quatre-vingts millions.

Une nation n'ayant aucun rang parmi les puissances et dont l'existence était à peine reconnue, est aujourd'hui, ainsi que le disait M. A. Carnegie, dans un élan de lyrisme, la première nation agricole du monde, la première nation manufacturière du monde, la première nation minière du monde.

Un territoire presque aussi vaste que l'Europe entière, est sillonné en tous sens par un réseau de chemins de fer, de canaux, de voies fluviales, de

télégraphes qui en mettent toutes les parties en communication directe et rapide.

L'Union possède plus d'institutions de bienfaisance, d'hôpitaux, de bibliothèques publiques qu'aucun autre pays du monde, et ces établissements n'ont pas de rivaux pour le confort et la richesse de leur installation. Presque tous ses citoyens vivent dans l'aisance et la plupart des commodités de la vie sont à la portée du plus grand nombre.

Nulle part les forces combinées du capital et du travail n'ont créé, en aussi peu de temps, autant de merveilles. Dans presque tous les champs de la production matérielle, les Etats-Unis ont enseigné au reste du monde les moyens les plus expéditifs, les plus économiques, les plus avisés de plier à son usage les forces de la nature. Depuis 1790, environ 270.000 brevets d'invention y ont été pris et exploités, 270.000 améliorations ont été introduites dans les éléments de confort de la vie et dans la manière de substituer le travail mécanique au travail manuel.

L'effectif de l'armée américaine a été augmenté en ces derniers temps ; mais il est encore relativement restreint, d'ailleurs le service militaire n'est pas obligatoire ; est soldat qui veut, et la liberté de l'individu reste absolue. Le travail aux Etats-Unis est honoré ; cette conquête morale, peut-être la plus importante de toutes celles dont se glorifie la République, fait que chaque citoyen

tient à être un producteur, que toutes les forces viriles sont en action et donnent leur maximum de rendement.

L'homme lui-même, car, ainsi que le dit Emerson, *il faut juger une civilisation d'après les hommes qu'elle produit*, l'homme lui-même, le travailleur pacifique qui a conquis, soumis et discipliné tant de forces inexploitées avant lui et façonné matériellement, le Nouveau Monde, a pris l'apparence d'un conquérant. L'ouvrier américain est le premier ouvrier du monde (1).

De ceux qui exécutent les travaux les plus pénibles, et se chargent des plus rudes besognes, la plupart, cependant, sont nés à l'étranger; mais ils ne sont pas plutôt acclimatés aux Etats-Unis qu'il semble que l'air du pays développe en eux des qualités d'endurance, d'activité, d'ardeur qu'ils ne possédaient pas au pays natal.

Quiconque a eu l'occasion de visiter des chantiers, des usines, des fabriques ou des mines en Europe et en Amérique, n'a pu s'empêcher d'être frappé de la supériorité évidente de l'Américain dans le champ de la production purement matérielle.

L'ouvrier européen, humble et obséquieux en présence du maître, grincheux quand celui-ci a

1. Je dis *l'ouvrier* et non pas l'artisan qui très souvent en Europe, est un véritable artiste et certainement supérieur à l'artisan américain.

le dos tourné, anémié, rechignant à l'effort, aigri et se nourrissant de rêves chimériques paraît misérable à côté du travailleur américain robuste, sanguin, ne se payant pas de mots, jovial et plein d'entrain. On sent chez celui-ci la dignité familière de l'homme libre et on éprouve devant lui cette impression que rien ne lui est impossible, que tout doit lui réussir, que les forces inertes ou adverses de l'air, du climat, du sol doivent céder à sa vigueur et à son courage.

Un calcul un peu fantaisiste mais qui a cours en Amérique, c'est qu'un Américain peut, dans un espace de temps donné, expédier autant de besogne que deux Anglais, un Anglais autant que deux Allemands ou Français et un Français autant que deux Italiens ou Espagnols.

L'impression que l'on éprouve dans un chantier d'ouvriers, on l'éprouve également devant les guichets des caisses, dans les bureaux, les boutiques et les banques. Ce n'est plus ici, le rond de cuir légendaire des administrations européennes, abruti, minutieux, paperassier, poussant à l'excès le respect du règlement, interprétant à la lettre des dispositions souvent baroques, mécanisé pour ainsi dire ; le bureaucrate américain est actif, expéditif, débrouillard et je crois ma foi ! plus poli, plus complaisant que son collègue d'Europe.

Je n'oublierai jamais le sentiment d'admiration et d'étonnement que j'éprouvai, un jour, étant

enfant, en présence d'un préposé à la vente des billets du fameux cirque de Barnum. Un gros homme à barbe rousse, au teint rosé, bien découplé était assis dans une petite tente de toile, près de l'entrée du vaste amphithéâtre, deux revolvers à côté de ses liasses de billets de banque et de ses piles de monnaie, un grand Nègre debout derrière lui. Au dehors plus d'un millier de personnes attendaient l'ouverture du guichet. Il était une heure et demie et la représentation devait commencer à deux heures.

Le guichet s'ouvrit, *Hurry-up*, (Dépêchons!) s'écria le Nègre. En dix secondes dix personnes eurent reçu leur billet et la monnaie de leur pièce. Et la foule s'engouffra dans le petit espace libre qui séparait la tente de l'entrée du cirque. Les billets d'un, de deux, de dix, de cinq dollars, les pièces de cinq, de dix, de vingt-cinq, de cinquante sous pleuvaient devant l'homme roux ; lui, impassible, sans une seconde d'hésitation jamais, rendait la monnaie, quelque compliqué que dût être parfois le calcul à faire, *There you are!* (Voilà !) disait-il à chacun, et en trente minutes les mille personnes eurent reçu leur billet et furent placées. Cela me parut vertigineux, il me sembla que cet homme était mû par un des principes de force et de vitesse qui, dans ce pays, sont devenus les facteurs les plus importants de la vie, par la vapeur ou l'électricité. Depuis lors j'ai revu bien souvent en Amérique ce comptable

électrique, dans les bureaux des administrations publiques, des grandes institutions financières, des chemins de fer, des fabriques, et mon admiration lui est restée tout entière, surtout depuis que j'ai eu occasion dele comparer avec ses collègues d'Europe (1).

II

Dans le domaine des conquêtes scientifiques, artistiques et littéraires, l'apport des Etats-Unis est beaucoup moins considérable.

La science en Amérique n'est pas une puissance indépendante ; elle ne compte qu'un nombre très restreint de disciples fidèles et dévoués qui l'aiment pour elle-même et la servent exclusivement ; la place qu'on lui a faite est celle d'auxiliaire du progrès matériel ; on l'utilise surtout pour la production de la richesse, mais elle constitue un auxiliaire infiniment précieux.

Jusqu'à présent les Américains se sont peu occupés d'abstractions, bien qu'ils aient produit un

1. J'eus l'occasion un jour, à Paris, de faire changer deux livres sterling dans une grande institution financière ; le commis fit d'abord sonner les pièces sur le comptoir, prit minutieusement mon nom et mon adresse, feuilleta un instant un manuel de change, puis me demanda de passer à un autre guichet pour toucher les francs auxquels j'avais droit.

philosophe de la taille d'Emerson, ils se sont rarement voués à la recherche des principes primordiaux qui règlent les rapports de l'esprit et de la matière ; ils se sont rarement pliés à ces études d'analyse fine et subtile qui sont comme les rayons de Röntgen pénétrant les corps opaques et facilitant les recherches dans l'inconnu. En ce qui a trait aux sciences exactes, ils s'en sont tenus principalement à la partie utilitaire, à l'application; mais là, de même que dans le champ de la production matérielle, ils ont réalisé des merveilles. Ils se sont admirablement assimilé les principes découverts ailleurs, et, c'est grâce à eux surtout, que les travaux et les veilles de chercheurs comme Claude Bernard et Helmholtz, ont pu immédiatement être profitables à l'humanité.

La science médicale et surtout chirurgicale compte en Amérique plusieurs de ses plus brillants adeptes. Les chirurgiens américains ont taillé dans la chair humaine avec une virtuosité qu'on n'a dépassée ni à Paris, ni à Berlin, ni à Vienne; ils ont été les premiers à soulager l'humanité souffrante de certains appendices, de certaines tumeurs douloureuses, de certaines excroissances pernicieuses. Mais ils sont si bien outillés ! J'entendais un jour exprimer cette opinion que les chirurgiens des Etats-Unis ayant accès aux hôpitaux et aux institutions de bienfaisance publiques et privées, se voient munis d'outils et d'instruments tellement perfectionnés, trouvent à leur

disposition des salles si confortables, un service si admirablement organisé qu'ils ne peuvent faire autrement que d'être habiles. Ainsi les conquêtes matérielles auront préparé la voie aux conquêtes scientifiques.

∴

L'art américain, l'art pictural au moins, n'est probablement pas inférieur à celui des peuples de l'Europe, la France exceptée ; il a produit des élèves remarquables. Il n'a cependant pas encore produit de maîtres.

Les peintres américains n'ont rien créé, rien emprunté aux conditions particulières du sol, du climat, de l'état social et économique de leur pays. Nous attendons encore l'artiste qui léguera aux générations futures, la vision confuse, bizarre, désordonnée de la phase actuelle de la vie nationale, qui en synthétisera la vigueur, l'énergie, l'activité fébrile ; le révélateur qui dira les merveilles de beauté que notre Amérique recèle en ses fleuves géants, en ses forêts immenses, en ses plaines et ses sierras.

Beaucoup de paysages américains sont de tous points admirables ; les villes ont des parcs splendides ; d'un bout à l'autre de l'Union des résidences luxueuses entourées de jardins égaient le regard ; la nature sauvage des territoires non colonisés est incomparable.

Il est vrai que le progrès industriel a étendu

son réseau de voies ferrées et semé des usines et des fabriques dans toutes les directions, qu'il se trouve peu de coins du firmament que n'obscurcisse pas la fumée, peu d'échos qui ne répètent pas le cri strident de la locomotive. Peut-être aussi la vie nomade en quelque sorte, qui est celle de presque tous les citoyens américains appartenant aux classes aisées, empêche-t-elle le spectacle de la nature de rien imprimer dans les âmes ou de laisser dans les yeux le goût d'aucun arrangement spécial.

« L'amour des arts en général et de la peinture en particulier s'est développé chez les jeunes Américains d'une façon remarquable depuis quelques années, écrivait Frédéric Gaillardet, vers 1880. Ce qui lui a donné cet essor, c'est le bruit des sommes énormes payées par les Stewart et les Vanderbilt pour les tableaux de Jérôme et de Meissonnier. On a été frappé de ce fait. La peinture se paie donc! s'est-on dit, et elle a été réhabilitée. Les artistes sont maintenant autant estimés en Amérique que tout autre fabricant ou négociant ».

A l'heure qu'il est, grâce à cette contagion de l'exemple dont j'ai parlé plus haut, il n'est pas un pays au monde où le goût de la peinture soit aussi répandu qu'aux Etats-Unis. Les écoles d'art de toutes les principales villes de l'Union sont fré-

1. *L'Aristocratie en Amérique*, (Paris, 1880).

quentées par des centaines et des milliers d'élèves, les trois quarts environ appartenant au beau sexe.

Les artistes parisiens savent ce que vaut le marché américain.

*
* *

La politique n'a rien produit, et cela n'est pas étonnant, elle prend ses élus parmi les médiocres, médiocres ils restent. Aucun observateur contemporain, dit M. Godkin (1), ne peut manquer d'être frappé de ce fait que les hommes distingués par leur éloquence, leur caractère ou le poids de leurs opinions sont disparus du Congrès et des législatures d'Etats. Ce n'est pas exagérer de dire qu'il reste à peine dans le monde politique, un seul homme dont on attende des leçons de faits ou de principes sur les grandes questions d'intérêt public. Il n'y a au Congrès ni orateurs, ni hommes de finance, ni économistes, ni lettrés dont le peuple attende la parole avant de se former une opinion. Nous n'avons ni Clay, ni Calhoun, ni Webster, ni Wright, ni Marcy, ni Tessenden, ni Trumbull ; nous n'avons « d'illustrations », comme disent les Français, en aucun champ. De fait, le talent de la nation semble s'être réfugié dans les grandes corporations industrielles et commerciales et dans les collèges, tout

1. *Op. cit.*, p. 267.

comme au Moyen-Age, il s'était réfugié dans les monastères. »

A l'époque cependant où vivaient les Clay, les Calhoun et les Tessenden, Tocqueville écrivait : « Aux Etats-Unis, les hommes les plus remarquables sont rarement appelés aux fonctions publiques... Il est évident que la race des hommes d'Etat américains s'est singulièrement rapetissée depuis un demi-siècle » (1). Ainsi, la décroissance a été constante.

∴

Les Etats-Unis occupent une salle dans le musée de la production littéraire anglaise ; ils n'ont pas, à proprement parler, de littérature nationale parce que aucun homme de génie n'y est encore venu ouvrir une voie dans l'inconnu. Fenimore Cooper, Emerson, Edgar Poe, et peut-être aussi Mark Twain, sont probablement les seuls auteurs américains qui, en dehors de leur patrie, vivront dans les générations futures, car, seuls, ils ne se sont pas astreints à l'imitation des écrivains anciens et étrangers et ils ont leur originalité propre.

Pour leurs institutions politiques les Américains n'ont pas eu à innover, il leur a suffi de faire une sélection dans les constitutions des vieilles nations et d'appliquer des formules, des principes

1. *Op. cit.* Vol. I, p. 236.

déjà connus. En littérature il ne leur est pas permis de limiter leurs efforts aux champs déjà parcourus, aux sentiers déjà tracés et de s'en tenir à l'imitation plus ou moins servile des grands modèles. Nous ne voyons pas bien le poète américain refaisant l'épopée chevaleresque, embouchant le clairon épique, ou chantant l'amoureuse idylle ; nous ne voyons pas bien le romancier américain remaniant l'éternel roman mondain basé sur des exclusivismes de castes et des juxtapositions de vanités, nous intéressant aux faits et gestes du héros élégant et prodigue, ou étudiant des problèmes sentimentaux (1).

L'Amérique produirait-elle des romanciers comparables à Daudet et à Maupassant, des poètes de l'envergure de Tennyson et de Leconte de Lisle que l'Europe ne leur rendrait probablement pas justice et ne se tiendrait pas pour satisfaite. L'Amérique a habitué le monde à des conceptions bizarres, colossales, originales, dans toutes les

1. Plusieurs des éléments dont les romanciers européens font un grand usage, manquent aux Etats-Unis, entre autres le mendiant et l'indigent. Ainsi, le millionnaire jetant un louis à un miséreux, la grande dame allant visiter *ses pauvres*, le gentil petit garçon du conte de Noël se dépouillant de ses jouets en faveur d'une famille malheureuse, tous ces personnages sympathiques qui ont ému tant de bonnes âmes, feraient sourire le lecteur américain, car, ici, l'indigent n'est jamais qu'un paresseux ou un ivrogne.

sphères de la production ; le monde n'attend pas moins d'elle dans l'art et dans la littérature.

*
* *

Jusqu'à présent la vie fiévreuse et agitée qui a été celle de la nation américaine n'a pas été propre, chacun le sent, à la culture artistique, au développement des facultés supérieures.

L'homme qu'emporte une course rapide n'a pas le temps de soigner sa mise, de surveiller son maintien, d'étudier la grâce de ses mouvements ; il ne s'amuse pas à regarder le paysage. Et, si avec cela, pour mieux assurer la liberté de ses membres, il a jeté sur la route une partie des choses précieuses dont il était chargé au départ, il arrivera nécessairement au but, épuisé et appauvri.

L'atmosphère des vieilles capitales européennes toute vibrante des convulsions de vingt siècles, de vingt siècles d'antagonisme entre la tyrannie et le progrès, entre l'ombre et la lumière, manque à notre Amérique. Ici la poussière des siècles n'est pas féconde ; dans le lointain passé, rien n'apparaît que la figure du farouche Indien, vieil enfant dont la vie se raconte en une page, toujours la même ; aux époques plus récentes c'est la lutte pour le bien-être et la fortune, la lutte égoïste, sans poésie et dans laquelle n'est en jeu aucune des grandes vertus qui fascinent l'imagination. Le poète, l'artiste y sera donc peu

tenté de ressaisir la vie d'autrefois, d'en revivre les émotions, d'en peindre les aspirations et les jouissances. Et pourtant, c'est généralement au passé que va le rêve du poète ; ce qui l'attire c'est le charme des choses mortes, des objets qui ont servi longtemps, à d'autres générations de vivants.

Notre terre n'a pas de vieux monuments autour desquels flottent des épopées. Elle n'a pas de vieilles demeures au sujet desquelles on se raconte des légendes romanesques, des histoires de dissipation brillante et qui évoquent le souvenir d'existences noblement élégantes, dégagées de tous les soucis mesquins ; existences bien vides, peut-être, mais qu'un sentiment fait à la fois de snobisme et d'amour de l'idéal, nous porte à trouver séduisantes.

« Non, Monsieur, ce palais a été construit, il y a dix ans, par M. Jones qui est arrivé ici aussi pauvre que vous ou moi ; mais il était habile, rusé, et il a fait fortune dans la fabrication des plats d'étain. Il n'a qu'une fille, tenez la voici là-bas qui s'en vient à bicyclette ».

Oh ! comme les êtres et les choses parlent bien mieux à l'âme de l'artiste chez certaines nations dont les pessimistes prédisent la décadence prochaine ! Vieux temples, vieilles cités, vieux hameaux ; rien de dur, de criard, de heurté n'y choque le regard. Et, combien la vie, sous son apparence somnolente, y a de charme et d'at-

trait ! Elle s'épanouit comme le sourire d'une aïeule. Tout s'y développe en harmonie et en beauté, ainsi qu'en des jardins d'une culture intensive où la terre cependant est devenue ingrate.

A travers les luxuriantes frondaisons de la jeune Amérique, sous les rameaux enchevêtrés et lourds, les fleurs peuvent difficilement éclore, le soleil pénètre difficilement jusqu'au sol.

III

Cependant au-dessus des foules en mouvement, loin du bruit de la spéculation et de la concurrence enfiévrée, à l'écart des manifestations de bruyant enthousiasme et de chauvinisme maladif, une élite s'est constituée qui ne pourra manquer un jour d'exercer l'influence à laquelle elle a droit. Elle se compose du groupe très nombreux des universitaires et des professeurs auxquels la munificence des riches fait une place enviable et propice aux hautes études. Enlevés à la lutte âpre pour la vie, recevant des émoluments magnifiques, laissés en dehors des intérêts des partis politiques, ayant à leur disposition des bibliothèques, des musées, des laboratoires richement dotés et entretenus par les Etats ou les particuliers, les fils de l'Union qui veulent se livrer aux études scientifiques et artistiques se trou-

vent dans les circonstances les plus favorables qui puissent exister.

Se rendant compte que le spectacle de la belle nature exerce son influence sur les âmes, les autorités universitaires se sont même préoccupées d'embellir les paysages autour des endroits occupés par les hautes écoles, plusieurs universités, comme Harvard par exemple, occupent des sites d'une beauté parfaite.

Quelques-uns des écrivains étrangers qui ont étudié les Etats-Unis, ont signalé les perspectives heureuses qui s'ouvrent de ce fait, pour la nation.

« Tandis que de toutes les institutions de leur pays, dit M. Bryce, les universités sont celles dont les Américains parlent avec le plus de modestie, elles me paraissent en ce moment, être celles qui font les plus rapides progrès et qui sont surtout pleines de brillantes promesses pour l'avenir. Ce sont elles qui fournissent justement ces produits dont, jusqu'à présent, les critiques européens ont constaté l'absence et elles procurent des éléments d'une valeur inestimable aussi bien à la vie politique qu'à la vie contemplative américaine. » « Mais la proportion, dit ailleurs le même auteur, de ces gens qui ont étudié dans les meilleures universités de leur pays ou en Europe et qui font de la conquête de la science une carrière ou une jouissance, s'accroît

1. *Social institutions of the United States* (p. 91).

plus vite que ne s'élève le niveau général ; de même que le développement rapide et la multiplication des grandes fortunes tendent à la création prochaine d'une classe très pauvre. De ces deux circonstances est déjà résulté pour l'égalité un grave échec qui ne peut que s'accentuer. »

M. Barnaud (1) qui a étudié spécialement les Universités américaines ne croit pas, lui, que le premier fait signalé par M. Bryce menace l'égalité à brève échéance ; il reconnaît les efforts louables tentés par tant de patriotes, qui créent partout des bibliothèques, des musées, des écoles d'art, des universités, fondent des bourses de voyage, *etc.*, mais il constate que les résultats obtenus sont bien loin d'être à la hauteur des forces mises en jeu : et il cite cette opinion d'un Américain, M. Hoyt : « Pour dire toute la vérité et la dire franchement, les meilleures de nos nombreuses universités ne sont que le triste squelette de ce qu'elles devraient être pour prendre rang parmi les universités du Vieux Monde. Si nous voulons ne pas demeurer sous le mépris et le dédain des savants d'Europe qui, avec assez de raison, nous considèrent comme un peuple fin et habile mais sans culture intellectuelle, il est temps que les véritables amis du savoir, que tous ceux qui désirent pour notre

1. *Origines et progrès de l'Education en Amérique* (Paris, 1898).

pays la gloire et la prospérité, comprennent combien il est impérieusement nécessaire de fournir enfin à tous, les moyens d'une instruction plus haute et plus complète en toutes les branches de la science humaine ».

Les seules universités américaines dignes de ce nom sont celles de John Hopkins, de Harvard, de Cornell et de Yale. Ailleurs, on fabrique facilement en un an ou deux, avocats, médecins, professeurs, avec des jeunes gens frais émoulus de l'école primaire.

« Aujourd'hui, dit encore M. Barnaud, dans la plupart des 240 écoles de médecine, on exige deux ans d'étude (16 mois de classe) ; un très grand nombre de facultés improvisent un docteur en sept mois et demi ».

Quoi qu'il en soit, nous savons que chaque mouvement inauguré aux Etats-Unis, suit sa voie avec la force de projection d'un obus, et parmi les buts poursuivis se trouve maintenant la haute culture intellectuelle.

Depuis un certain nombre d'années, surtout, chacun a pu le constater, il s'est fait une poussée très vive vers le savoir.

De plus en plus nombreux sont les citoyens de l'Union qui aspirent à un développement complet de toutes leurs facultés. Mais leur effort, souvent manque de pondération ; il veut tout

1. *Op. cit.*, 240.

embrasser à la fois ; il effleure beaucoup, il approfondit rarement ; il est basé sur la confiance illimitée en lui-même qui a réussi partout à l'Américain, dans le domaine matériel.

L'habitude de la réclame et du *Humbug*, les applaudissements exagérés donnés au succès, la prédisposition signalée par M. James Bryce, à découvrir facilement des hommes de génie, constituent également une entrave à la réalisation des hautes ambitions.

On s'inquiète moins d'être réellement un lettré ou un savant que d'en avoir l'apparence. Ainsi, dans certaines institutions décorées pompeusement du nom d'universités et dont les programmes, plus chargés que ceux des hautes écoles de l'Allemagne, comprennent toutes les sciences, tous les arts, les langues modernes, les langues anciennes, l'hébreu, le sanscrit, le phénicien etc., etc., un diplôme de docteur *omnium scientiarum et artium* s'obtient en deux ou trois ans. On oublie trop souvent que la haute culture ne s'improvise pas, comme une de ces villes de l'Ouest qui font l'étonnement des étrangers.

Il manque encore aux Etats-Unis les cercles raffinés des vieilles cités européennes, la centralisation des grandes capitales où des hommes de valeur dans des champs divers s'instruisent au contact les uns des autres, la concentration en un même endroit d'un grand nombre de littérateurs, d'artistes et d'érudits. Il est vrai qu'à l'époque

de la plus grande éclosion littéraire et artistique qu'aient vu l'Italie et l'Allemagne, la rivalité de petites capitales a produit les mêmes résultats qu'un groupement unique. Peut-être verrons-nous, un jour, des rivalités de ce genre s'établir entre les capitales des grands Etats de l'Union, New-York, Boston, Chicago, Philadelphie, San-Francisco.

∴

A l'heure qu'il est, quelles que soient les perspectives de l'avenir, il faut admettre que la partie du bilan de 1900 relative aux conquêtes scientifiques, littéraires et artistiques ne sera pas brillante. Dans l'élite dont j'ai constaté la formation il faut chercher plutôt la bonne volonté, la compréhension large, le désir du mieux, les aspirations ardentes de l'âme vers le Beau, le Vrai et le Bien que cette virtuosité, ce savoir profond, cette habileté à manier les idées et à revêtir le rêve des formes ailées qui sont le propre des centres de culture ancienne et de traditions littéraires séculaires.

Mais, peut-être vaut-il mieux que les esprits supérieurs ne se laissent pas emporter par le rêve, et ne s'amusent pas à cueillir des fleurs au bord de la route. Leur mission est plus haute, ils ont le devoir de regarder vers l'avenir, d'interroger l'horizon, de tracer les voies à suivre ?

Ce pays est en état de croissance, les idées,

les principes qu'on lui inculquera se développeront avec lui, telles les lettres gravées sur l'écorce d'un jeune arbre grandissent avec cet arbre. Il faut graver dans la chair du peuple américain les grands principes d'humanité, de justice, de tolérance qui ont été, qui sont sa raison d'être et lui constituent une mission dans le monde.

On l'a compris, et les Etats-Unis ne manquent pas d'apôtres et de sages conseillers. Des périodiques importants, comme le *Forum*, l'*Arena*, l'*Athlantic Monthly*, la *Nation*, signalent chaque jour, les écueils qu'il faut éviter, les guides qu'il faut suivre, et les routes qui conduisent au véritable progrès. L'élite dont ces publications et quelques autres sont les organes finira certainement, je le répète, peut-être après des catastrophes ou de graves désastres, par exercer une influence efficace sur la nation toute entière.

Qui sait encore si ce que nous appelons les Belles-Lettres, les Beaux-Arts, ne vont pas déchoir bientôt de quelques degrés dans l'appréciation de l'esprit humain, si la science de ciseler des phrases, d'agencer des vocables, de reproduire des formes et des couleurs ne sera pas bientôt impuissante à faire vibrer les âmes ? Le trop plein de la production littéraire et artistique en Europe, et l'extrême virtuosité d'un grand nombre de littérateurs et d'artistes sont deux des faits les plus caractéristiques de cette fin de siè-

cle; toutes les sources de beauté semblent avoir été épuisées et déjà le vide de l'idée paraît sous l'élégance de la forme. Dans un type nouveau de société que créera peut-être le siècle qui va commencer, l'esthétique et l'éthique devront trouver des formules nouvelles : *Et antiquum documentum novo cedebit ritui.*

IV

Dans l'espace intermédiaire entre l'élite intellectuelle et les travailleurs manuels, entre les diplômés des grandes universités et les ouvriers, se trouvent les citoyens que l'on peut ranger sous la dénomination d'hommes d'affaires, *business men :* négociants, boutiquiers, spéculateurs, mécaniciens, fermiers, artisans, la plupart des avocats et des médecins, etc. Il est facile de déduire leur état psychique et moral, des circonstances dans lesquelles ils ont évolué, des forces qui agissent sur eux, des préjugés qu'ils entretiennent, des institutions dont ils bénéficient et que j'ai suffisamment énumérés plus haut.

Actifs, intéressés, habitués à une vie large, cordiaux dans leurs rapports entre hommes, nourris de la lecture des journaux où ils puisent la masse de leurs connaissances, curieux de

faits, amoureux de nouveauté, jaloux de liberté et d'indépendance, ils sont certainement inférieurs, au point de vue de la culture générale, aux classes bourgeoises de l'Europe ; mais, ils seraient plus prêts, les circonstances s'y prêtant, à emboiter le pas à un mouvement généreux, à une initiative bienfaisante ; ils sont moins routiniers, ils ne constituent pas un obstacle au progrès intellectuel et moral, s'ils ne sont pas non plus un des éléments qui en favorisent l'éclosion. Le type du bourgeois repu, à idées étroites, qui s'indigne à l'idée que le pauvre, lui aussi, ose aspirer au bien-être, et dont la femme fera des gorges-chaudes de la petite ouvrière endimanchée ayant l'audace de porter un chapeau aussi joli que le sien, ce type n'existe pas en Amérique.

Les *business men* américains, d'ailleurs, ne sentent guère les lacunes de leur civilisation, le vide de leur existence sociale, l'étroitesse de leur idéal ; ils n'éprouvent pas la nostalgie de l'au-delà ; ils n'ont pas d'aspirations postiques vers une vie supérieure ; ils ne souffrent pas du manque de sympathie dans leur entourage, *parce qu'ils n'en ont pas le temps.*

*
* *

Le bonheur, aux Etats-Unis, consiste dans l'activité constante qui laisse peu de place à l'ennui et

au dégoût ; dans la satisfaction de créer sans cesse et d'ouvrir des champs nouveaux ; dans les espérances grandioses ; dans la liberté illimitée, dans la gloire proclamée par tous les échos d'être citoyen du plus beau, du plus riche pays de l'univers. Ce bonheur existe, en thèse générale, pour l'émigré lui-même, en dépit des dédains et des antipathies auxquels il a pu se heurter, car, pour lui la vie matérielle s'est améliorée ; lui l'ancien prolétaire besoigneux, incertain du lendemain, soumis à des lois d'airain, écrasé sous un édifice social contre lequel il se sentait impuissant, il connaît l'aisance et la sécurité du lendemain, il possède une installation confortable et des habits décents. Il est heureux, au moins tant qu'il ne s'est pas trop habitué à ses nouvelles conditions d'existence, aussi longtemps qu'il reste pénétré de leur supériorité sur celles qui lui étaient faites au pays natal, aussi longtemps surtout que la vie pour lui peut se limiter à la satisfaction de besoins matériels.

Il est pour chaque peuple une manière différente d'être heureux ; l'Américain des masses a le bonheur du soldat d'une armée en marche et victorieuse ; il est fier du drapeau et avance vaillamment sans s'inquiéter des richesses gaspillées, des ruines amoncelées, des camarades restés sur la route.

Le bonheur prôné par les philosophes et les penseurs et dont la formule se trouve presque

toujours la même, dans les romans comme dans les traités de morale ; ce bonheur qui comporte avec la sécurité de l'existence matérielle l'amour, l'amitié, le milieu sympathique, le voisinage d'esprits congéniaux, la facilité de satisfaire ses aspirations intellectuelles ; ce bonheur là n'est pas américain.

Le principe fécond de toute vie complète, la sympathie, est encore aux Etats-Unis ce qui manque le plus. Les âmes sont vides, en général, de tout ce qui est le passé. On ne s'attache guère aux choses, aux paysages, aux maisons, à certaines physionomies de murs, de rues et d'allées, car tout cela se modifie et se transforme sans cesse ; les souvenirs d'enfance ne peuvent se retremper dans la vue des objets aimés autrefois, ces objets ont été remplacés par d'autres. Avec la prédominance du divorce l'affection s'éloigne de plus en plus du foyer familial et conjugal ; avec le déclin des religions, elle cesse de se manifester sous cette forme idéale, la prière.

⁂

Il faut mentionner dans le compte du passif les faits dont j'ai tâché d'expliquer la genèse au cours de ce volume et sur lesquels je ne reviendrai pas : Appauvrissement de la culture morale, absence de la vie sociale, vulgarité des mœurs, médiocrité intellectuelle générale, dépression nerveuse, perversion de l'opinion publique, pré-

disposition à l'excitation, aux emballements et à l'exagération, règne du politicien, influence déprimante des journaux.

On pourrait y ajouter encore l'alcoolisme. Ce fléau ne sévit probablement pas plus en Amérique que dans la plupart des grandes villes d'Europe, mais alors qu'en Europe il ne décime que les classes ouvrières, en Amérique il porte ses ravages dans toutes les classes de la population (1). Et c'est encore là un des germes de mort que le dix-neuvième siècle va léguer au vingtième, l'hérédité dans l'alcoolisme.

Le siècle dernier avait accumulé pour l'Amérique des forces de vitalité, de moralité, de vigueur, de santé ; le surmenage de ce siècle les a épuisées et il a épuisé en même temps, dans une grande mesure, les forces neuves qui étaient venues se joindre aux premières.

1. Il se consomme probablement plus de boissons frelatées aux Etats-Unis qu'en aucun autre pays du monde ; car les droits sur les alcools y sont très élevés, on veut que ce négoce rapporte 200 pour 100 et le patron d'une buvette est généralement un homme influent dans la politique. Un prêtre de la Nouvelle-Angleterre me disait tenir d'un de ces industriels que le baril de whisky qu'il servait à ses pratiques ne lui revenait pas à cinq dollars ; il y entrait un peu d'alcool, de l'acide sulfurique et certaines autres drogues. Un jour, pris de remords, il avait servi à l'un de ses bons clients du whisky pur, mais celui-ci avait protesté. Pas de ça ! s'était-il écrié, donne-moi de ton whisky ordinaire, du vrai, de celui qui gratte le gosier.

Que réservent à l'Union l'hérédité dans l'alcoolisme, et l'hérédité dans la neurasthénie? Que seront les enfants nés de femmes nerveuses adonnées à une grande activité intellectuelle et s'occupant de politique, de théologie et de spéculation? Que seront ceux d'entre ces enfants surtout, qui n'auront pas grandi dans un milieu de pureté, de confiance et d'affection?

Mais un bilan n'a pas à tenir compte de ces échéances éloignées et peut-être problématiques. Il reste encore aux Etats-Unis des millions d'acres de terre à coloniser, il reste encore des millions d'hommes d'une saine hérédité. La terre, la campagne va continuer à donner à l'Union des hommes forts et vigoureux; les épuisés tomberont sur la route ; les robustes compléteront l'œuvre commencée, jusqu'au jour où l'Amérique sera aussi peuplée que l'Europe.

Dans le bilan de 1900 de la République américaine, la somme de l'actif l'emportera dans d'énormes proportions sur celle du passif, car les statisticiens et les économistes qui vont le dresser n'y feront entrer, et cela avec raison, que les réalités actuelles, les choses palpables et tangibles. Ils énumèreront les richesses amassées, les vastes cités, les demeures aux assises de pierre, les champs immenses asservis à l'agriculture, les voies ouvertes au commerce, les merveilles accomplies par la vapeur et l'électricité soumises à la volonté de l'homme. Ils constateront la généra-

lité du bien-être de l'est à l'ouest, du nord au sud de l'Union, et toutes les théories sur la haute culture et le raffinement des mœurs pâliront devant cette simple constatation. En présence du fait que des millions de familles ont été enlevées, au cours de ce siècle, au prolétariat sans issue, nul ne songera à regretter l'absence de quelques phrases artistement ciselées, de quelques gammes de couleurs ou de sons harmonieux, de quelques rêves brillants, de quelques pensées qui auraient éveillé de vibrants échos au fond des âmes.

Le jugement de la postérité sans doute sera plus sévère.

« Le siècle présent dit Renan (1), n'apparaît qu'à travers un nuage de poussière soulevé par le tumulte de la vie réelle; on a peine à distinguer dans ce tourbillon les formes belles et pures de l'idéal. Au contraire, ce nuage de petits intérêts étant tombé, le passé nous apparaît grave, sombre et désintéressé. Ne le voyant que dans ses livres et ses monuments, dans sa pensée, en un mot, nous sommes tentés de croire qu'on ne faisait autrefois que penser. Ce n'est pas le fracas de la rue qui passe à la postérité. Quand l'avenir nous verra dégagés du tumulte qui nous étourdit, il nous jugera comme nous jugeons le passé. La race des égoïstes qui n'ont le sens ni

1. *Questions contemporaines*, p. 291.

de l'art, ni de la science, ni de la morale est de tous les temps, mais ceux-là meurent tout entiers, ils n'ont pas de place dans le grand tableau que l'humanité contemple derrière elle ».

CINQUIÈME PARTIE

VERS L'AVENIR

LES PROBLÈMES

Le problème économique et social. — Sous quelle forme il a été posé. — Comment les peuples d'Europe en ajournent la solution. — I. Il sera probablement résolu d'abord par les Américains. — Aux États-Unis une idée ne reste jamais longtemps d'ordre spéculatif. — Le désir d'une rénovation économique y germe plus ou moins confusément au fond de toutes les âmes. — Le livre d'Edouard Bellamy. — Le moment de la crise entre le capital et le travail est encore éloigné cependant. — L'accumulation des grandes fortunes. — Trusts *et* combines. — *Les millionnaires et les lois fiscales. — La majorité de la nation est composée de propriétaires et de satisfaits. — Quand le capital accumulé deviendra un trop grand privilège, le peuple le fera disparaître par voie législative. — Les lois aux États-Unis ont toujours favorisé les travailleurs. — Les ouvriers ne sont ni naïfs, ni résignés, et ils sont bien armés pour la lutte. — La terre des domaines publics. — Peu de perspectives pour l'agriculture. — Il va se constituer une classe ouvrière attachée à l'usine. — La crise n'éclatera que lorsque le système capitaliste aura donné tout ce qu'il peut don-*

ner. — La frappe libre de l'argent. — Les anarchistes. — II. Le problème noir. — Comment les crimes des peuples, comme ceux des individus, sont punis. — Châtiments infligés par le destin auxquels nous assistons en ce siècle. — Situation des Noirs en Amérique. — Ostracisme dont ils sont les victimes. — Sont-ils moins intelligents que les Blancs? — Prédictions de Tocqueville. — Le rapatriement en Afrique. — Opinions diverses. — III. Le problème de l'expansion du catholicisme aux Etats-Unis. — L'Américanisme dans l'Eglise. — Le véritable problème. — Ses données. — Le zèle anglicisateur de l'épiscopat irlandais. — Le rêve irréalisable de l'évêque Ireland. — Conditions dans lesquelles fleurit le catholicisme aux États-Unis.— La religion est surtout un besoin du cœur.— Le peuple se préoccupe peu de distinctions théologiques. — Le prêtre pour bien remplir sa mission ne doit pas être étranger à ses ouailles. — Tactique suivie par certains évêques. — L'église irlandaise et l'église américaine. — Effet de l'hostilité entre l'episcopat irlandais et les catholiques sur l'église irlandaise elle-même. — Les Irlandais au Canada. — L'indifférentisme est dans l'air, aux Etats-Unis. — La foi a besoin pour se maintenir de beaucoup de forces auxiliaires. — Allemands.— Polonais. - Canadiens français. — Italiens. — Traditions des autorités romaines. — L'affaire de East St-Louis.

Les Etats-Unis ont deux grands problèmes à résoudre, l'un d'ordre général et qui est commun à toutes les nations civilisées, le problème économique et social; l'autre d'ordre particulier et qui n'intéresse directement que la nation américaine, le problème de l'avenir de la race noire dans les Etats du Sud. On pourrait en ajouter un troisième

qui ne touche que certains groupes de la population et peut laisser les autres indifférents, mais qui n'en a pas moins une importance considérable, celui de l'expansion de la religion catholique dans l'Union.

Le problème social a été posé, il y a déjà longtemps sous cette forme : La terre produit suffisamment pour que nul homme ne manque de pain et ne soit exposé à des privations ; et cela est vrai, même en dedans des frontières de presque tous les pays. On a calculé par exemple, qu'il serait possible de récolter dans un seul des Etats de l'Ouest américain assez de céréales pour nourrir tous les citoyens de la République. L'industrie rend plus qu'il n'est nécessaire pour que chaque habitant du globe soit décemment vêtu, selon le climat sous lequel il habite, pour qu'il soit logé convenablement et qu'il ne manque en rien de ce que nous appelons les commodités de la vie. Cependant un grand nombre d'hommes souffrent de la faim et vivent dans la misère et le dénûment. Comment répartir la richesse d'une manière plus équitable, sans entraver la liberté individuelle, sans restreindre l'énergie créatrice, sans mettre des obstacles dans la voie du progrès qui jusqu'à présent a été basé sur l'intérêt, la concurrence, la liberté ?

Toutes les théories qu'ont échafaudées à ce sujet, les philosophes et les penseurs se heurtent à des objections qui sont restées insolubles ; les

unes nous paraissent inapplicables parce qu'elles vont à l'encontre de notre hérédité, de nos instincts, de notre conception du bonheur ; les autres parce qu'elles supposent une humanité améliorée, idéale, d'où l'égoïsme et le vice seraient bannis.

Les philanthropes poursuivent leurs rêves généreux ; les gens pratiques se disent que l'évolution amènera lentement l'amélioration des sociétés ; les victimes de l'état social le subissent avec résignation ou avec aigreur, mais comme on subit une fatalité inéluctable.

La plupart des peuples européens ajournent la solution du problème, en allant conquérir chez des nations d'une civilisation primitive, des marchés pour y écouler le trop plein de leur production, des territoires pour y envoyer le trop plein de leur population ; rendant ainsi, par de nouvelles injustices sociales, cette solution plus difficile et plus complexe pour l'avenir.

Et nous constatons partout en Europe, ce fait anormal et illogique : des pays possédant en produits agricoles et industriels tout ce qui est nécessaire à la consommation de leurs habitants et pouvant facilement au moyen de l'échange se procurer chez leurs voisins ce qui leur manque, se croient tenus, sous peine de déchéance et de ruine, de s'en aller en des terres lointaines, au prix d'énormes sacrifices, habituer des *Barbares* à nos besoins et à nos vices.

Mais, peut-être la souveraine sagesse le veut-elle ainsi; peut-être faut-il que tout l'univers soit unifié dans ses idéaux et dans sa manière de comprendre la vie, pour que l'œuvre de transformation qui se prépare ne laisse à l'écart aucun groupe du troupeau humain.

I

Les Etats-Unis où, cependant, l'Etat social est beaucoup plus supportable que partout ailleurs, où tout le monde travaille et produit, où il n'existe pas de classe oisive, où aucune injustice trop flagrante ne subsiste dans les rapports entre les hommes, les Etats-Unis, dis-je, seront probablement la première nation qui résoudra le grand problème. Car il semble qu'ils aient reçu la mission de servir de champ d'expériences à toutes les conceptions nouvelles.

Les Américains qui, jusqu'à présent, ont combiné les systèmes les plus perfectionnés pour la production de la richesse, trouveront, n'en doutons pas, lorsque le temps sera venu, les systèmes les plus équitables pour en effectuer la distribution.

En Amérique les volontés sont moins entravées et leur union plus facile à réaliser qu'en aucun autre pays du monde ; une idée n'y reste jamais longtemps d'ordre spéculatif; elle s'incarne

immédiatement en des actes : le rêve y est rarement stérile. Or, le désir d'une rénovation économique et sociale y germe plus ou moins confusément au fond de toutes les âmes. Je n'en veux pas d'autre preuve que l'immense succès qu'a remporté dans ce pays, il y a quelques années, un livre publié par M. E. Bellamy et dont il s'est vendu, paraît-il, plus de deux millions d'exemplaires.

Ce livre intitulé « *En l'an* 2000 » nous transporte à un siècle de distance. Il nous montre un pays où l'idée de guerre a disparu, où l'inégalité a cessé, où le travail est obligatoire, comme l'est aujourd'hui le service militaire dans certains pays d'Europe, où le bien-être matériel est également réparti entre tous. Il nous explique comment le mouvement de concentration du capital se développant sans cesse, les grandes compagnies ont absorbé les petits industriels, les grands bazars les petits négociants ; comment la lutte des grandes compagnies les unes contre les autres a abouti à de nouvelles fusions plus puissantes encore ; comment, enfin, l'Etat mettant la main sur le tout et se substituant aux compagnies rivales est devenu le seul capitaliste. « On avait reconnu dit l'auteur, que plus une affaire est grande plus les principes qui doivent la régler sont simples ».

Ce livre fut littéralement dévoré aux Etats-Unis, personne ne cria à l'utopie ; on se dit que cette solution était possible. Dans le Vieux-monde

en dehors des milieux socialistes, on se contenta d'en sourire.

C'est ainsi, en général, que lorsque nous abordons l'étude des problèmes contemporains relativement aux peuples d'Europe et que nous rêvons de solutions humanitaires, logiques, chrétiennes ; de la fin des guerres, de l'abolition des frontières, de l'oubli des haines de race, d'une distribution plus équitable du bien-être, nous sentons vaguement que le rêve n'est pas réalisable, que nous errons dans le pays des chimères. Car, là, le passé pèse sur le présent, sur l'avenir, de tout le poids des lourds armements, des millions de soldats, des cuirassés, des citadelles, des siècles de haine ; de toute la force des habitudes acquises.

Ce sont les Américains qui peuvent le plus sûrement interroger l'avenir ; toutes les initiatives leur sont permises ; ils ont leurs coudées franches ; rien n'entrave leur marche en avant.

*
* *

Il n'est pas probable cependant que l'antagonisme entre le capital et le travail se développe en Amérique à l'état de crise aiguë, avant de longues années ; car jusqu'à présent, le capital et le travail y ont été d'excellents alliés, et le premier n'y peut guère encore être considéré comme le tyran du second. Des dépressions passagères dans l'agriculture ou l'industrie viennent de temps à autre, il est vrai, fournir un aliment aux prédic-

tions pessimistes, mais, la prospérité renaît bientôt et les symptômes fatidiques rentrent dans l'ombre. Le capital américain, soit qu'il se dissémine, soit qu'il s'agglomère,n'est nulle part inactif; il produit et crée sans cesse ; il aide à l'exploitation des richesses du pays, répand partout le bien-être et stimule l'activité.

Cependant du fait que le capital remplit d'une manière idéale, en Amérique, le rôle que lui a assigné la société moderne, résulte un phénomène qui mine sourdement le système économique lui-même; car, tout système porté à la perfection, a-t-on dit, est près de la décadence. Des fortunes colossales ont été accumulées depuis trente ans, sur tous les points du territoire; et nous voyons peu à peu, se préparer cette concentration absolue de la richesse dont parle Bellamy.

Le millionnaire américain ne devient pas un oisif comme le millionnaire européen. La vie mondaine n'a pas aux Etats-Unis, le charme et l'intérêt qui en font ailleurs, une occupation qui détache de toute autre.

L'individu possédant cent millions n'a pas l'occasion de dépenser plus qu'il ne ferait s'il était simplement riche.

Avant la guerre de sécession les grands planteurs constituaient une classe oisive, ils faisaient de grands frais d'installation, leur hospitalité était princière. On raconte que certaines familles pouaient recevoir à la fois cent visiteurs, loger con-

venablement voitures et équipages, servir des dîners splendides dans de la vaisselle d'or, distribuer derrière les convives cent laquais noirs en magnifiques livrées. Ce temps n'est plus.

Aujourd'hui, les femmes et les filles des millionnaires voyagent en Europe, eux-mêmes continuent à entasser des millions ; s'ils ne le font pas pour l'amour du gain, c'est comme *sport* qu'ils spéculent et amassent sans cesse. Déjà, ainsi que nous l'avons vu, 2.000 individus possèdent plus du quart de la fortune totale de toute la nation.

*
* *

Les capitalistes ne se contentent pas d'exploiter seuls leurs immenses fortunes ; ils s'organisent en des sociétés appelées *Trusts Combines*, *Corners*, *Pools*. « Il n'y a plus guère maintenant qu'un champ d'entreprise, disait en 1895 le gouverneur de l'Illinois, M. Atgeld, qui ne soit pas contrôlé par les « combinaisons ». Dans presque toutes les grandes villes américaines, il n'y a absolument aucune concurrence. Partout des signes précurseurs indiquent que l'ère de la concurrence qui a duré plusieurs siècles, touche à sa fin et que nous entrons dans un nouvel ordre de choses. Aucune force contraire n'a pu arrêter les progrès de la « *combinaison* ». Les tribunaux de l'Etat de New-York ont déclaré illégal l'accaparement des sucres (*le sugar Trust*) mais au lieu de

tomber il a continué son œuvre jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il voulait. Les tribunaux de l'Ohio ont déclaré illégal le *standard oil Trust* (l'accaparement des pétroles) mais le *Trust* est plus puissant que jamais ».

« Et chaque jour, ajoute M. de Tonnancour (1) à qui j'emprunte la citation qui précède, chaque jour on annonce la formation d'un nouveau *combine*. Dernièrement on disait que la fabrication du savon allait tomber entre les mains d'un puissant syndicat au capital de quatre-vingt-dix millions de dollars.

« Quelques jours après, les fabricants de cercueils organisaient un *Trust* au capital de vingt millions de dollars. Le *Herald* de New-York a affirmé que la nouvelle *combinaison* ferait 6.000 sans-travail, en fermant plusieurs de ses ateliers et, qu'elle augmenterait en même temps le prix des cercueils..... D'un autre côté, les syndicats ouvriers deviennent de plus en plus impérieux dans leurs exigences, de plus en plus pressants dans leurs revendications.

« Les *Trade-Unions* étendent leurs ramifications dans toute l'Amérique du Nord. Leurs efforts tendent à supprimer les droits des ouvriers non syndiqués et prêts à accepter du travail aux conditions refusées par les grévistes..... Les organisations de capitalistes sont les plus puissantes,

1. *L'Indépendant*, de Fall River, 27 avril 1899.

cependant, et sont en état d'affamer les travailleurs. Ces derniers sortiront toujours meurtris et épuisés d'une lutte contre la toute-puissance du dollar ».

« Il n'y aura plus bientôt aux Etats-Unis un seul industriel indépendant de quelque importance, disait, il n'y a pas longtemps (1) le grand orateur américain, M. Chanucey Depew ; les *Trusts* auront en main toutes les affaires du pays; c'est la mort prochaine de la concurrence et par conséquent des perfectionnements et du progrès ».

On se plaint, d'autre part, que les grands industriels, et les millionnaires se dérobent de plus en plus à l'application des lois fiscales. Ainsi John Jacob Astor qui ne paie que 5000 dollars d'impôts directs, en paierait 250.000 s'il vivait en Allemagne ou en France. John Rockfeller, le *Roi du Pétrole*, riche de 250 millions de dollars ne paie, paraît-il, que six mille dollars d'impôt sur le revenu (2).

1. 8 mai 1899.

2. Cependant je cueille l'écho suivant dans un journal parisien. « Les milliardaires désertent New-York. Cet exode qui inquiète beaucoup les Américains a pour motif l'exagération des impôts. Les milliardaires trouvent les taxes qui les frappent beaucoup trop lourdes. La famille *Bradley-Martin* payait 300.000 francs par an rien que pour ses bijoux et meubles personnels. En se fixant à Londres,

« Les grandes compagnies, dit un autre journal américain, suivent l'exemple des grands industriels. A New-York, le *Metropolitan street railway*. (Le chemin de fer métropolitain), au capital de 45 millions de dollars et au revenu annuel de 10 millions, ne paie pas un sou de redevance à la ville dont il occupe et utilise les voies. Les législateurs sont achetés, les employés du fisc sont achetés, les juges sont achetés ; l'argent tout puissant par son accumulation a toujours le dernier mot ».

Les préoccupations que font naître ces fortunes trop rapidement amassées, ces associations industrielles trop puissantes et qui abusent de leur puissance pour se mettre au dessus des lois, restent encore, cependant, d'ordre tout spéculatif ; elles fournissent la matière d'abondants articles de revues et de journaux ; elles ne constituent pas un malaise réel. Mais, en même temps, l'esprit du public s'habitue peu à peu à cette idée que, les anciennes méthodes, les lois des siècles passés, les vieux remèdes ne seront pas suffisants pour corriger les abus de l'état économique actuel et que les maux que l'on sent imminents dans un avenir plus ou moins éloigné, demanderont un traitement nouveau.

cette famille sera frappée d'impôts beaucoup moins importants ». (L'*Echo de Paris*, juin 1899).

Il est possible que les balances du fisc ne soient pas égales pour tous les millionnaires.

La grande majorité de la nation est encore composée de propriétaires et de satisfaits. La plupart des ouvriers, des prolétaires, sont nés à l'étranger, et, lorsqu'ils comparent leur état actuel à celui qui leur était fait au pays natal, l'idée ne leur vient probablement pas de récriminer et de se plaindre.

Quand les abus des capitalistes deviendront trop criants, un parti politique, sans doute, fera de leur redressement, son programme électoral et la révolution s'accomplira au sein même du Congrès. Le peuple, aux Etats-Unis, n'est nulle part absolument illettré, il n'est ni naïf, ni résigné ; il ne croit pas aux privilèges ; dès que le capital amoncelé en constituera un trop évident, il verra à le faire disparaître ou à le rendre inoffensif. La législation générale des vingt-cinq dernières années a constamment poursuivi le but de favoriser les classes pauvres et d'outiller les ouvriers de manière à ce qu'ils puissent lutter avec avantage contre les capitalistes.

On ne conçoit pas, aux Etats-Unis, le travailleur, l'ouvrier prostré, affaissé, craintif, se repliant sur lui-même dans sa misère et souffrant en silence ; on sent qu'il révolutionnera sans hésitation et que devant lui les obstacles nés de l'habitude, de la routine, d'une conception surannée du droit ne tiendront pas longtemps.

Jusqu'à notre époque la terre des domaines publics a constitué à l'Union une soupape de

sûreté. « Le domaine public, disait Henry George (1), a été le grand fait qui, depuis le jour où les premiers colons débarquèrent sur les côtes de l'Atlantique, a formé notre caractère national et coloré notre pensée nationale.... En Amérique l'individu, quelle que soit sa condition, a toujours le sentiment que le domaine public est derrière lui, et la connaissance de ce fait, agissant et réagissant, a pénétré notre vie nationale tout entière, lui donnant la générosité et l'indépendance, l'élasticité et l'ambition ».

Le temps n'est pas éloigné où toutes les terres du *far west* seront colonisées ou seront devenues la propriété d'un certain nombre de grandes compagnies.

L'agriculture a subi une crise profonde en ces dernières années, les produits se sont vendus à des prix dérisoires ou ne se sont pas vendus du tout, et si les fermiers n'en ont pas trop souffert, c'est qu'ils sont habitués à l'ordre, qu'ils se défient généralement du crédit et qu'ils ont sagement restreint leurs dépenses. En outre, l'Etat qui n'a pas d'armée à entretenir ne leur demande rien, ni contributions, ni prestations, ni taxes scolaires; à peine un léger impôt foncier.

Les économistes américains ne croient pas qu'en dehors des temps de guerre ou de sécheresse, alors que les récoltes d'autres pays pro-

1. *Progress and poverty*, p. 355 (Londres, 1883).

ducteurs de céréales seraient endommagées ou ruinées, le prix des denrées se relève beaucoup dans l'Ouest. L'état actuel est supportable pour une population de fermiers « établis », dont les terres sont déjà défrichées en tout ou en partie, qui possèdent les instruments aratoires et le bétail nécessaires à l'exploitation et qui peuvent subsister avec une quantité minima de numéraire. Il n'est pas propice pour les nouveaux colons sans argent, pour les défricheurs; il le deviendra encore beaucoup moins, si l'Union se jette dans les aventures, les armements sur terre et sur mer et demande aux propriétaires l'entretien d'une flotte considérable et d'une armée nombreuse. Les immigrants ne seront guère tentés d'aller affronter les rudes travaux du défrichement et se grouperont dans les villes encore plus que par le passé. Du reste, en Amérique comme ailleurs, la vie des villes attire plus les masses que celle de la campagne.

On a vu dans les chapitres précédents, que, jusqu'à ces dernières années, peu de familles d'émigrés sont restées stationnaires et se sont immobilisées dans les bas emplois, dans les travaux les plus rudes et les moins rémunérés, mais au contraire, que la plupart, à la seconde génération, se sont élevées dans l'échelle sociale, ont acquis un bien-être relatif ou même de la richesse. Il n'est pas probable que cette marche ascendante se continue au vingtième siècle, pour les nouveaux

immigrants, pour les ouvriers venus en Amérique depuis quinze ou vingt ans. Il va se constituer une classe ouvrière attachée à l'usine, à la fabrique, rivée au prolétariat, comme en Europe. Les crises deviendront plus fréquentes, les malaises économiques plus accentués, et alors la question des rapports du capital et du travail entrera en Amérique dans sa phase décisive ; car l'armée permanente des prolétaires sera organisée, aura des chefs et sera puissamment armée.

Entre travailleurs, travailleurs millionnaires et ouvriers sans le sou, l'entente sera plus facile qu'entre ouvriers et oisifs se croyant des droits héréditaires au *far niente*, et sans doute, l'Amérique donnera au monde le spectable de la solution pacifique du problème social.

Nous concevons même très bien les millionnaires américains, les bénéficiaires de l'état créé par le développement de la grande industrie, s'enthousiasmant comme les gentilshommes philosophes du XVIIIe siècle, pour un nouvel ordre de choses et se faisant les apôtres de la révolution économique.

Mais cela ne se produira, vraisemblablement, que lorsque le système actuel aura donné tout ce qu'il peut donner et que toutes les ressources du pays auront été mises en valeur.

D'autres causes pourront encore retarder, ou ajourner la solution du problème ; une grande

guerre par exemple. La question monétaire n'est pas encore enterrée. « La frappe libre de l'argent, disait il n'y a pas longtemps un journal américain, amènerait une guerre avec l'Angleterre. Le montant de la dette des Etats-Unis vis-à-vis de la place de Londres est estimé à près de neuf milliards de dollars, dont plus du tiers afférant aux chemins de fer. Le jour où les Etats-Unis auraient décrété le rapport fixe entre l'or et l'argent, la place de Londres exigerait son paiement en espèces. Qu'en résulterait-il? Les Etats-Unis n'ont pas plus de 800 millions en or. Ce serait la banqueroute et la guerre. »

*
* *

Des attentats anarchistes ont eu lieu aux Etats-Unis, en 1877 et 1886 ; mais ils ont été le fait de quelques émigrés de date récente et n'ont pas rencontré la moindre sympathie dans aucun groupe de la population. Tout au plus les coupables, dont cinq furent condamnés à mort, ont-ils intéressé par la bizarrerie criminelle de leur acte. S'exposer à une mort infamante sans motif personnel, sans espoir d'en retirer aucun bénéfice pécuniaire ou autre, en vérité, c'était peu banal.

II

Au fur et à mesure que l'histoire moderne s'enrichit de nouveaux faits, enregistre les révolutions, les conquêtes, les victoires, les décadences, qui troublent l'équilibre du monde, elle formule des axiomes nouveaux, ou plutôt elle reçoit la confirmation des vérités formulées déjà aux âges de foi et que les philosophes évolutionnistes avaient tenté de nier. Que les prévarications et les crimes d'un peuple sont punis plus tard, de par les lois éternelles, de même que les crimes d'un individu qui rarement échappent à la justice humaine ; que celui qui prospérera par la violence sera ruiné par la violence ; que quiconque se servira de l'épée sera châtié par l'épée, personne n'en doute plus guère aujourd'hui.

Nous assistons à notre époque, à quelques-unes des grandes punitions infligées par le destin. La pauvre Espagne qui glisse péniblement sur la pente d'une décadence que l'on croit inévitable, n'a-t-elle pas ostracisé, chassé, brûlé sur les bûchers ceux d'entre ses enfants qui manifestaient le plus d'indépendance d'esprit, de largeur de vues et d'initiative ? Galton (1) a calculé qu'au cours de trois siècles (de 1471 à 1781) 32.000 Espagnols ont été brûlés sur des bûchers,

1. Galton. *Hereditary genius.*

17.000 brûlés en effigie (la plupart sont morts en prison ou ont quitté l'Espagne) et 291.000 condamnés à la prison ou à d'autres peines, tous n'étant coupables que du crime de libre pensée.

La France qui a chassé les Huguenots, qui s'est privée de l'industrie et des métiers de 500.000 artisans, a perdu l'empire industriel que ces hommes énergiques et entreprenants lui auraient assuré et a contribué au développement de la puissance de ses rivales, l'Angleterre et l'Allemagne. La France et l'Espagne se sont mutilées elles-mêmes, se sont amputées de quelques-uns de leurs meilleurs éléments, d'hommes de pensée et d'hommes d'action, elles en subissent le châtiment.

Et ne voit-on pas que l'Angleterre, en opprimant l'Irlande et en forçant la plus grande partie des enfants nés dans cette île à s'enfuir en Amérique, a contribué à la grandeur d'une rivale qui lui sera un jour fatalement hostile et qui bientôt va lui disputer l'empire des mers (1) ?

*
* *

Les Etats-Unis eux-mêmes ont au flanc une plaie vive qui a déjà coûté la vie à près d'un million d'hommes, qui va se développant sans cesse et dont la guérison paraît presque impossible ;

1. Un journal de Dublin le *Evening Herald* publiait à la date du 12 avril 1900, les lignes suivantes : « En 1899, 43, 760 jeunes gens et jeunes filles ont quitté l'Irlande et

cette plaie c'est l'affluence dans les états du Sud de neuf ou dix millions de Noirs dont les ancêtres ont été enlevés par la force, de l'Afrique, leur pays d'origine.

Pour les Noirs, les Etats-Unis sont désormais l'unique patrie, car ils y sont nés et leurs morts y reposent : le climat du Sud leur convient mieux qu'aux Blancs ; ils se développent plus rapidement que ces derniers ; de sorte qu'étant en majorité déjà dans trois Etats, la Louisiane, la Caroline du Sud et le Mississipi, ils le seront bientôt dans la Virginie, la Floride, l'Alabama, la Georgie et la Caroline du Nord.

sont allés demander à l'étranger le pain amer de l'exil. Il n'y avait qu'un très petit nombre de femmes et d'hommes âgés parmi les malheureux fugitifs. Les infirmes, les malades, les aveugles, les vieillards nous restent ; c'est la force, la vigueur et l'énergie de la nation qui s'en va. 43.760 ! Quelle somme de douleur et de regrets cela représente !... Notre pays est-il donc un pays de pestiférés ?... Non, mais il est exploité par un autre pays,... sa richesse est drainée par une légion d'étrangers, les *landlords*.

....Le privilège de gagner les batailles anglaises et de porter notre emblême national comme gage de servitude royale, nous est accordé en réglement de tout compte. Et, hélas ! si avec cela on nous soufflette sur une joue, 100.000 Irlandais tendront l'autre joue, avec humilité et gratitude.. Nous pouvons nous consoler en songeant que ces 43.700 jeunes garçons et jeunes filles portent à d'autres pays, la haine de ceux qui les ont réduits à l'exil et qu'un monde de rancune s'amasse qui, un jour, fondra sur l'Angleterre. C'est une pauvre consolation cependant, nos enfants devraient être ici et non en Amérique ».

Or, le préjugé de l'homme de langue anglaise contre le Nègre paraît invincible : sa haine contre l'ancien esclave n'a fait que se développer depuis l'époque où celui-ci a servi d'instrument au *carpet bagger*, depuis l'époque de la « reconstruction », et il n'y a pas lieu d'espérer qu'aucune solution pacifique et basée sur la tolérance, puisse être donnée à ce problème dont on se préoccupe de plus en plus aux Etats-Unis.

J'ai déjà dit qu'après la guerre de sécession les vaincus s'étaient appliqués à établir entre eux et leurs anciens esclaves des barrières sociales infranchissables ; les mesures d'ostracisme et d'exclusion adoptées dans un but politique ont, depuis lors, acquis force de lois et sont devenues des statuts non écrits que nul n'oserait enfreindre. Ainsi, dans toutes les gares du Sud, les Noirs ont des salles d'attente particulières, ils ont des compartiments spéciaux dans les wagons, des écoles séparées ; ils ne se mêlent pas aux Blancs, même à l'église.

J'emprunte au livre de M. Laird Clowes (1) quelques faits puisés dans les journaux du Sud, au milieu de milliers d'autres et qui montrent combien l'abîme qui sépare les deux races est profond.

« Un prédicant nègre se trouvant à Auburn (Etat de New-York) et voulant se faire raser, fait le tour de toutes les boutiques de la ville, il offre

1. *Black America.*

à des barbiers jusqu'à un dollar, aucun ne veut prostituer son rasoir sur un *cuir de couleur*, et toutes les tentatives du révérend sont vaines »

« Un mulâtre, M. Douglas est nommé par le gouvernement américain, ministre de la République à Haïti (1889) et un navire de guerre reçoit l'ordre de l'y conduire ; mais le capitaine réquisitionné, dédaignant de s'associer à un homme de couleur, refuse, sous le prétexte que son navire n'est pas en état de prendre la mer ».

« Il y a quelques années, dans une école de Pittsburg (Pennsylvanie) se trouvait une jeune fille très intelligente et très belle qui, par sa conduite, la grâce de ses manières et ses succès scolaires, tenait depuis dix mois la première place dans l'institution. Un jour on avertit le professeur que son élève préférée avait dans les veines quelques gouttes de sang africain. Elle fut de suite ignominieusement expulsée, comme si elle avait commis un crime ou avait été atteinte d'une maladie infectieuse » (1).

« Il est arrivé quelquefois à des jeunes Nègres d'entrer, par erreur, dans une école de Blancs ; ils ont été accueillis à coups d'encriers, on leur a lancé des livres à la tête et on les a chassés sans pitié.

Un Noir qui oserait seulement toucher le bras à une femme blanche serait lynché ». Chaque

1. Aucune troupe théâtrale n'ose jouer *Othello* dans les villes du Sud.

jour les journaux racontent des faits de ce genre. L'impunité est à peu près assurée à un Blanc qui tue un Noir.

« Si les crimes et les outrages qui se commettent tous les jours dans les Etats du sud pour des raisons de race, dit encore M. Clowes (1), avaient lieu dans un pays demi-civilisé de l'Europe et, si on leur faisait une publicité aussi grande que celle qui a été faite aux atrocités commises en Bulgarie, il n'y a pas longtemps, l'opinion publique européenne se soulèverait et demanderait une répression, même si cela rendait une guerre nécessaire (2). La situation des gens de couleur dans le sud est une honte pour le nom de la civilisation anglo-saxonne ! »

*
* *

On prétend que les Nègres sont immoraux, mais les exemples qui leur ont été donnés par les Blancs, depuis le moment où ceux-ci les ont initiés à une civilisation nouvelle, ont été des exemples d'immoralité et d'injustice. On prétend qu'ils manquent d'intelligence, qu'ils n'ont produit ni philosophes, ni savants, ni penseurs, ni hommes politiques. Mais ils ont produit des champions élo-

1. *Op. cit.* p. 130.

2. La guerre infâme qu'on laisse se poursuivre contre les Boers nous prouve qu'en 1900 l'opinion publique européenne est moins susceptible.

quents de leurs droits méconnus ; ils ont écrit ou prononcé de vive voix des plaidoyers vibrants en faveur de la tolérance, de la pitié, de la justice. Tous ceux parmi les Nègres qui ont quelque instruction n'ont pas d'autre pensée que celle de faire cesser l'ostracisme dont ils sont les victimes. On les a cantonnés, pour ainsi dire, dans un champ unique de production intellectuelle, le plaidoyer *pro domo*. Ils sont comme le forçat qui n'applique toutes les ressources de son intelligence qu'à trouver le moyen de s'évader, de recouvrer sa liberté.

Plusieurs des plus brillants orateurs de l'Union sont des hommes de couleur.

Il a été constaté plusieurs fois par des professeurs enseignant dans des écoles d'enfants nègres que, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, ces enfants paraissaient réellement plus brillants et apprenaient plus rapidement que les enfants blancs, mais qu'après cet âge, ils devenaient lourds et nonchalants. Un évêque de couleur, M. Hillery, expliquait ce fait à Henry George (1). « Nos enfants sont aussi intelligents que les enfants blancs, disait-il, mais aussitôt qu'ils deviennent assez grands pour apprécier leur situation, pour comprendre qu'on les regarde comme appartenant à une race inférieure et pour voir qu'ils ne peuvent pas espérer devenir autre chose que

1. *Progress and poverty*, p. 420.

cuisiniers ou domestiques, ils perdent leur ambition et cessent de travailler ».

Dans un livre publié aux Etats-Unis, en 1883, et intitulé : « *Histoire de la race nègre en Amérique, de* 1618 *à* 1880 ». M. Georges Williams, le premier représentant de couleur à la législature de l'Ohio, traite avec beaucoup de logique et une grande éloquence le difficile problème. Cet ouvrage, en deux forts volumes, témoigne d'une très grande érudition, d'une maîtrise parfaite de la langue anglaise et d'une distinction, d'une noblesse d'âme qu'on ne rencontre nulle part à un plus haut degré.

Je détache les lignes suivantes de la préface du second volume : « Après sept années d'un travail incessant, je termine la tâche la plus douloureuse qui ait jamais été entreprise par un être humain. J'ai suivi les pas de mes malheureux compatriotes à la trace sanglante qu'ils ont laissée, à travers les documents épars de l'histoire américaine. J'ai écouté leurs sanglots, j'ai entendu le cliquetis de leurs chaînes, leurs appels à la pitié et, peu à peu, il m'a semblé que les malheurs de toute une race, les siècles de désespoir s'accumulaient sur mon âme.... Un grand nombre des pages de cette histoire ont été mouillées de mes larmes et, bien que je n'aie encore vécu qu'un peu plus d'une génération, j'éprouve l'impression d'être vieux de plusieurs siècles ».

On a cherché au problème un grand nombre

de solutions. Les uns ont cru que le croisement du sang ferait disparaître peu à peu les préjugés de race ; mais si le Noir aspire au Blanc de toute la force du mépris dont il est accablé, de toute l'intensité de sa foi en la supériorité de ses anciens maîtres, le Blanc du Sud je le répète, a plus qu'autrefois l'horreur du Nègre, et le mélange aujourd'hui est beaucoup plus rare que du temps de l'esclavage (1). Tocqueville l'avait prédit en 1836 (2). « S'il fallait, écrivait-il, prévoir l'avenir, je dirais que suivant le cours probable des choses, l'abolition de l'esclavage au Sud fera croître la répugnance que la population blanche y éprouve pour les Noirs ».

Mais il ajoutait, un peu plus loin (3). « Si les

1. Un fait s'est produit depuis la guerre de sécession qui va peut-être compliquer encore le problème. Le Nègre est très grand seigneur, et d'une générosité excessive ; il donne à main ouverte lorsqu'il possède, dépense libéralement et c'est ainsi qu'il s'enrichit rarement et que le Blanc le maintient dans l'infériorité. Or donc, après la guerre, beaucoup de Juifs qui avaient suivi les armées belligérantes, ont établi des boutiques dans la plupart des localités du Sud et, comme ils ne partagent pas la haine de leurs compatriotes de race aryenne contre les Noirs, il s'est fait entre eux et les Négresses beaucoup de croisements. A l'heure qu'il est, on assure qu'un grand nombre de mulâtres sont mâtinés de juif et l'on craint qu'ils ne tiennent de leur sang sémitique l'âpreté au gain et l'aptitude au négoce qui leur permettront d'ajouter à leur puissance numérique la puissance de l'argent.

2. *Op. cit.*, p. 430.

3. *Op. cit.*, p. 434-437.

Blancs de l'Amérique du Nord restent unis, il est difficile de croire que les Nègres puissent échapper à la destruction qui les menace ; ils succomberont sous le fer ou la misère... La race nègre ne quittera plus les rivages du continent américain où les passions et les vices de l'Europe l'ont fait descendre ; elle ne disparaîtra du Nouveau-Monde qu'en cessant d'exister ».

Cette dernière prédiction ne se réalisera probablement pas.

*
* *

Le rapatriement en Afrique est la solution qui, aujourd'hui, recueille à peu près tous les suffrages.

L'évêque Hopkins évoquait avec un accent prophétique, en 1844, l'œuvre que les Noirs seraient peut-être appelés à accomplir dans leur patrie d'origine. « C'est dans le pays de leurs pères, disait-il (1), que le vrai champ de la destinée suprême leur est ouvert. La divine Providence les a faits pour ce climat et elle a fait ce climat pour eux ; je ne doute pas que, dans sa sagesse et sa miséricorde, elle n'ait ordonné l'esclavage du Sud pour préparer les Noirs, sous la direction de leurs maîtres chrétiens, à l'accomplissement du grand œuvre de régénération des nombreuses tribus payennes qui peuplent cette pauvre Afrique ».

1. *The American citizen.*

La tentative de colonisation et de rapatriement de Liberia n'a pas produit tout ce qu'on en attendait, « Mais, dit M. Williams, la plupart des Noirs qu'on y a envoyés étaient des gens dont on voulait se débarrasser plutôt que de bons sujets ».

Les premiers émigrants qui s'y rendirent des Etats du Sud, en 1822, n'étaient que 86; pendant les années suivantes les Nègres ne retournèrent en Afrique qu'au nombre de quelques milliers. En 1855, il y en avait 8000 à Monrovia et dans le voisinage; ils s'occupèrent alors de conquérir à la civilisation les peuplades au milieu desquelles ils se trouvaient et, au moment de la guerre de sécession, Libéria comptait 100.000 Noirs d'origine américaine et 300.000 indigènes. Depuis cette époque, il semble que les progrès aient été à peu près nuls.

L'annexion des îles Sandwich a eu beaucoup de partisans dans le Sud parce qu'un certain nombre d'hommes politiques de cette partie de l'Union croyaient qu'il serait possible d'y faire émigrer les Nègres en masse.

M. J. A. Thorne, de Philadelphie, un gentleman de couleur instruit, veut fonder dans le Nyassaland, possession anglaise de l'Afrique centrale, une colonie de Noirs d'Amérique. Ce projet a déjà reçu un commencement d'exécution et d'abondantes souscriptions ont été recueillies dans ce but, en Angleterre et en Amérique. L'exemple de Libéria où les rapatriés n'ont cherché qu'à de-

venir fonctionnaires et *Boss* et à s'abstenir de tout travail, servira aux nouveaux colons qui ont pris pour devise « *Nil magnum sine labore* ».

On a songé encore à l'Etat libre du Congo où, d'après Stanley, on pourrait établir une population double de la population noire d'Amérique, sans empiéter sur le terrain des races indigènes.

Presque tous les Nègres influents sont en faveur de ce projet de rapatriement. L'évêque Henry Turner, d'Attanta (Georgie) disait, il n'y a pas longtemps : « La race nègre doit émigrer ou s'attendre à être exterminée. Elle se meurt dans ce pays où elle n'est devenue ni plus riche, ni plus saine, ni plus heureuse, ni plus sage, ni quoique ce soit digne d'être mentionné : C'est en Afrique qu'elle doit retourner, car le Bon Dieu a fait le Nègre pour l'Afrique et l'Afrique pour le Nègre ».

« Je suis fatigué, disait-il en une autre occasion, du problème nègre, de la loi de Lynch, du gouvernement, de la populace, et des millions d'autres Nègres en sont fatigués comme moi. Nous voulons la paix à quelque période de notre existence et si nous ne pouvons la trouver ici, où nous sommes nés, que ceux d'entre nous qui veulent essayer de la vie dans une autre partie du monde, y soient aidés. La nation américaine doit aux Nègres 40 milliards de dollars, qu'elle leur en donne un peu pour leur permettre d'émigrer ».

Un pasteur de couleur, le révérend T. S. Lee, écrivait en 1890 : « Je crois que la solution finale

de ce qu'on appelle le problème de race, sera l'émigration... Deux races si différentes l'une de l'autre par leur structure physique et entre lesquelles il y a des barrières si insurmontables ne peuvent pas plus vivre ensemble en ce pays, que deux rois ne peuvent régner sur le même trône, en même temps.

Allons en Afrique s'il le faut, montrons à l'Américain que nous pouvons nous passer de lui, et il apprendra à nous connaître et à nous apprécier. »

D'autres sont moins conciliants, un journal publié dans l'Alabama, par un prédicant nègre du nom de Bryan (1),publiait en 1889, les lignes suivantes :

« Si vous autres, Blancs, quittiez ce pays-ci, (le Sud), dans vingt ans ce serait l'une des plus belles sections du globe. Nous vous apprendrions *mangeurs de mousse*, (1) comment on conduit un pays. Vous ne verriez pas de convicts infâmes empêchant les travailleurs honnêtes de gagner honnêtement leur vie. Mais il n'en sera pas toujours ainsi, et je crois que vous vous en repentirez. Nous n'avons pas été faits pour être éternellement des serviteurs ; comme les autres races, nous aurons notre jour. Vous avez eu votre guerre de la révolution, votre guerre civile, nous vous

1. Cité par M. Clowes.

2. Terme de mépris appliqué aux *petits Blancs* dans la Géorgie.

prédisons que nous aurons aussi la nôtre et nous espérons, avec la grâce de Dieu, être assez forts pour vous exterminer et en laisser juste assez d'entre vous pour raconter l'histoire. »

De semblables menaces sont beaucoup plus fréquentes de la part des Blancs. M. Tilman, ancien gouverneur de la Virginie, déclarait publiquement il n'y a pas longtemps, que le plus sûr moyen d'assurer la victoire des démocrates dans les États du Sud était de fusiller tous les Nègres.

M. Henry W. Thorne, qui a étudié spécialement la situation des Noirs dans le Sud, écrivait, l'année dernière, dans une revue : « Je suis convaincu que les Nègres de ce pays sont plus que jamais une race sans ressources, indocile, immorale, rebelle à toute véritable civilisation ; qu'ils sont indignes du titre de citoyen américain et que, d'ici à une trentaine d'années, le Sud sera obligé de remettre en esclavage, de tuer, ou d'exporter le gros de la population noire ».

Enfin, il est question de faire nommer par le Congrès une commission chargée d'étudier le conflit des races dans le Sud.

*
* *

Le rapatriement des Nègres serait gros de conséquences pour la République ; ce serait le progrès s'affirmant sur toute l'étendue du territoire qu'ils occupent, territoire qui serait racheté par l'Etat et vendu à des Blancs qui en tirent toujours

un meilleur parti. Ce serait l'annihilation graduelle de cette classe des *Petits Blancs*, grossiers, vagabonds et paresseux ; car c'est toujours la crainte d'être mis au rang des Noirs qui leur fait fuir le travail. Enfin, ce serait peut-être la reconstitution, sur des bases nouvelles, de la société sudiste d'autrefois, moins terre à terre, moins prosaïque, d'une activité moins effrénée que la société du Nord et de l'Ouest.

Au point de vue de l'avenir de l'humanité en général, on ne peut calculer ce que représenterait cet afflux en Afrique de dix millions d'hommes civilisés qui se relèveraient dans l'indépendance, voudraient prendre leur place parmi les nations et, étant donnée la vanité dont ils sont tous pénétrés, tiendraient à ne rien laisser perdre de ce qu'ils ont gagné au cours de trois siècles de souffrance et d'oppression.

M. Williams termine par les lignes suivantes, l'ouvrage que j'ai mentionné plus haut : « Sans richesse il ne peut y avoir de loisirs, sans loisirs il ne peut y avoir de pensée et sans pensée il ne peut y avoir de progrès. L'œuvre future du Nègre sera double, elle sera subjective et objective. Il va consacrer des années à son éducation et à son progrès en Amérique (1). Il va s'instruire, accu-

1. Il y a actuellement aux Etats-Unis plus de 700 académies, universités et collèges de Nègres. Près de 20.000 écoles primaires y sont fréquentées par environ un million et demi d'enfants noirs

muler de la richesse, puis il tournera son attention vers la civilisation de l'Afrique. Les Etats-Unis établiront une ligne de paquebots entre ce continent et le continent noir. En communication avec la côte des céréales, la côte d'ivoire et la côte d'or, l'Amérique y exportera des Bibles, des missionnaires, des journaux, des machines perfectionnées au lieu de rhum et de chaînes. Et l'Afrique, en retour, enverra à l'Amérique de l'indigo, de l'huile de palmier, de l'ivoire, de l'or, des diamants, des bois précieux et ses plus riches trésors au lieu d'esclaves. Des tribus se convertiront au christianisme ; des villes s'élèveront, des Etats seront fondés; la géographie et la science étendront leurs découvertes et un câble télégraphique joindra le cœur de l'Afrique à l'oreille du monde civilisé ».

III

La question de l'expansion de l'église catholique aux Etats-Unis a été traitée depuis quelques années dans des livres et des journaux, par un bon nombre de publicistes, sous différentes rubriques : « *Les progrès du catholicisme en Amérique* ». « *L'américanisme dans l'église.* « *L'épiscopat irlando-américain et les Allemands* », etc., etc. On a cité ces paroles de Mgr Ireland : « Il faut agir comme si tout dépendait de nous et

prier comme si tout dépendait de Dieu... Il y a des cas où une neuvaine est un bon refuge pour la mollesse et le défaut de courage ». On a rappelé que le cardinal Gibbons s'était fait le champion des chevaliers du travail et le défenseur des *Trade-Unions*. On s'est extasié sur la largeur de vues de ces prélats. On a appelé progrès le fait constaté que les catholiques sont aujourd'hui aux Etats-Unis près de dix millions, alors qu'ils devraient être plus de trente millions. On a vu avec bonheur dans les milieux progressistes, que l'église se démocratisait au sein de la grande démocratie américaine, que le haut clergé prenait les allures du peuple, descendait dans la foule et bénissait tous les justes efforts des travailleurs en vue d'une émancipation plus complète. On a constaté surtout que l'hostilité dont les « *Papistes* » ont été si longtemps les victimes, de la part de la majorité de la population américaine, était presque complètement disparue et que les meilleurs éléments de la nation voyaient l'expansion du catholicisme d'un œil favorable. Car, alors que dans la plupart des sectes protestantes, la foi a fait place à un simple dilettantisme religieux, alors que les principes sombrent et que les forces morales se désagrègent, l'Eglise de Rome, grâce à sa discipline et à la stabilité de son enseignement, constitue une puissance conservatrice dont le développement, chacun le comprend maintenant, ne peut qu'être favorable à la grandeur et au bonheur de l'Union.

Cependant l'avenir de l'Eglise aux Etats-Unis reste toujours un problème. Si le nombre de ses membres a augmenté considérablement depuis vingt ans, cela est dû au fait que, depuis vingt ans, une grande proportion de l'immigration totale est venue de pays catholiques, l'Autriche-Hongrie, la Bavière, l'Italie, le Canada français, l'Irlande.

Les fils des émigrés des deux ou trois dernières décades resteront-ils fidèles à la foi de leurs pères, ou l'abandonneront-ils, comme l'ont abandonnée les fils d'émigrés des générations précédentes ? Nul ne saurait encore le prévoir. Des obstacles à l'expansion catholique ont disparu, mais d'autres aussi redoutables ont surgi qui résident non plus en dehors, mais au sein même de l'Eglise.

Le problème ne tient aucunement au plus ou moins de libéralisme manifesté par quelques évêques *américanistes*, à la plus ou moins grande liberté d'allures affectée par eux (1), au main-

1. Les journaux ont commenté longuement, il y a quelques années, les uns pour les blâmer, les autres pour y applaudir, certains actes d'évêques irlandais *américanistes :* l'un inscrivant son nom dans une salle de bal, sur les carnets de danse de jeunes *misses* de Chicago, oh ! sans le savoir ; tout naïvement ; un autre bénissant, le 24 juillet 1897, la statue élevée à Salt Lake city, à Brigham Young, l'un des fondateurs de la secte des Mormons.

Ces condescendances ont-elles attiré beaucoup d'adhérents à l'Eglise ? Cela n'est pas probable. Les gens sérieux

tien ou à l'abrogation de certaines règles disciplinaires ou de certains canons ; il est autrement complexe.

Il touche à l'un des côtés les plus obscurs de la psychologie des peuples ; il est la résultante des ferments laissés au cœur d'une race par sept siècles de tyrannie et d'oppression. En voici les données principales :

1° D'après les dernières statistiques publiées par les autorités de l'église romaine aux Etats-Unis (1899), le nombre des catholiques américains est de 9.907,412. Il sont ainsi répartis quant à leur nationalité d'origine : Polonais, environ 2.000.000 (1), Allemands, de 1.500.000 à 1.800.000 (2) ; Canadiens-français, 1.218.450 (3) ; Italiens, environ 1.000.000 ; Espagnols et Portugais, 500.000 ; Hongrois, plus de 400.000 (4) ; Louisianais de race française, 250.000 ; Belges,

penseront plutôt que ce sont là des enfantillages qui ne conviennent que médiocrement au caractère sacré d'un prélat. On donne au mot « *américanisme* » un sens qui ne plaît guère aux vrais Américains, lorsqu'on l'emploie pour qualifier toutes les manifestations bizarres, exagérées et extravagantes qui se produisent dans l'Union.

1. D'après le *Polak in Ameryce*, journal polonais catholique publié à Buffalo (New-York).

2. D'après M. Arthur Preuss, rédacteur en chef de la *Review*, de St-Louis (Missouri).

3. M. A. Bourbonnière. *Les Canadiens aux Etats-Unis* (Lowell *Mass*).

4. M. A. Marki, *op. cit.*

Suisses et autres nationalités, plusieurs milliers ; Nègres 250.000. Or, les archevêques et évêques, au nombre de 94, sont presque tous Irlando-Américains (1) ; les prêtres, au nombre de 11.119, appartiennent également en majorité, à cette race.

2° Les évêques irlandais, au moins la plupart d'entre eux (2), font tout ce qui est en leur pouvoir pour imposer aux catholiques américains, la langue anglaise ce « *canal du protestantisme* » ; ils combattent, avec un fanatisme aussi aveugle qu'il semble illogique, l'expansion de la langue française dans l'Est, celle des langues allemande et polonaise dans l'Ouest et ne donnent aux paroisses non irlandaises des curés appartenant à la nationalité de ceux qui les composent, que lorsqu'ils y sont contraints.

Il arrive qu'en des paroisses où l'élément hibernien ne constitue qu'une infime minorité ou n'est même pas représenté, on est obligé d'envoyer à Rome, suppliques sur suppliques afin d'obtenir des

1. Les Polonais, de même que les Canadiens-français, les Italiens et les Hongrois n'ont aucun évêque de leur race. Les Italiens n'ont que quelques prêtres · les Polonais en ont 370 ; les Allemands ont quelques évêques et un peu plus de 3000 prêtres.

2. Il existe de nobles exceptions, parmi lesquelles Mgr Harkins, évêque de Providence (Rhode-Island) et l'éminent évêque de Péoria (Illinois) qui, je l'ai déjà rappelé, n'est pas de race irlandaise.

prêtres parlant la langue de la majorité des fidèles et en sympathie avec eux.

Des luttes acerbes s'engagent entre les intéressés et l'évêque et il en résulte parfois de graves désordres.

Le zèle assimilateur ou plutôt « *anglicisateur* » de l'épiscopat irlandais constitue, à l'heure qu'il est, le grand obstacle aux progrès du catholicisme dans l'Union américaine.

Le problème en somme, offre quelque analogie avec le *problème noir*, il est basé sur le fait qu'il est désagréable à certaines oreilles d'entendre des sons étrangers, de même qu'au sud du Mississipi il répugne à certains épidermes de se trouver dans le voisinage d'épidermes d'une couleur différente. Le côté bizarre en est que les hommes qui se font en Amérique les champions de l'anglicisation sont justement ceux qui, depuis sept siècles, ont eu le plus à souffrir dans les deux mondes, de l'intolérance et de la tyrannie anglaises. Le clergé irlandais je l'ai déjà dit, paraît avoir la nostalgie de l'oppression ; l'oppression qui pendant si longtemps, au pays natal, a été l'un des éléments de sa vie, fait désormais partie de son hérédité ; si on ne le tyrannise pas, il sent le besoin de tyranniser les autres.

Chez plusieurs évêques et à leur tête, Mgr Ireland, le fanatisme inconscient se dissimule sous les dehors d'une idée qui ne manque pas de grandeur. Le but poursuivi ou plutôt le rêve ca-

ressé c'est de réunir sous l'hégémonie de la langue anglaise tous les catholiques des Etats-Unis, d'accroître par l'union leurs forces, leurs richesses, leur influence, et, sur les ruines des sectes protestantes, de faire du catholicisme la religion dominante finissant peu à peu par englober dans la République tout le monde des croyants.

Ce rêve a le tort d'oublier les conditions particulières dans lesquelles fleurit aujourd'hui le catholicisme aux Etats-Unis, les antipathies et les préjugés invincibles des races, et surtout les droits sacrés des langues.

⁂

La foi catholique a fait, depuis un certain nombre d'années quelques conquêtes remarquables ; des hommes d'une haute valeur intellectuelle sont venus à elle, à la suite d'études raisonnées et de méditations portant sur des questions de dogme, de morale et d'exégèse. Elle n'a pas fait de conquêtes parmi les humbles.

Le peuple ne se préoccupe plus guère d'idées abstraites et de distinctions théologiques ; sa religion lui est transmise sous une forme concrète pour ainsi dire, avec certaines formes, certaines associations, certaines sympathies qui sont presque absolument nécessaires à sa vie ; et il ne la conçoit pas autrement.

Aux Etats-Unis où la majorité de la nation est incroyante, où la libre-pensée dans la plupart

des sectes, dont les adeptes appartiennent à l'élite sociale et intellectuelle, confine à l'athéisme, où le culte du veau d'or a pénétré partout et jusque dans les rangs du clergé (1), où la lutte matérielle laisse peu de place à d'autres préoccupations, aux Etats-Unis, dis-je, la religion n'a plus pour le catholique lui-même les assises puissantes d'autrefois.

Pour l'émigré elle est avant tout, un besoin du cœur. L'église où l'on parle la langue maternelle, où l'on se réunit une fois la semaine, où l'on se trouve un instant en contact avec ceux de son sang et de sa race, où l'on entend la bonne parole de la bouche d'un pasteur avec lequel on se sent en communion de souvenirs et de sympathies, c'est encore le pays natal. La religion ainsi, adoucit pour l'émigré d'hier la transition de la patrie ancienne à la patrie nouvelle; elle rend moins

1. Il y a quelques années à Palmyre, dans l'Illinois, eut lieu une grève unique dans son genre et qui fit quelque bruit. Une des églises de cette petite ville appartenait à l'ordre dit « unioniste » ; quatre prédicants, un méthodiste, un presbytérien, un baptiste et un congrégationnaliste y prêchaient alternativement, à cinq dollars par sermon. Un jour, après avoir discuté ensemble leurs intérêts, ces révérends signèrent un compromis par lequel ils s'engagèrent à ne pas prêcher pour moins de dix dollars. Les fidèles, la plupart de riches fermiers, refusèrent l'augmentation ; les pasteurs s'obstinèrent et l'église resta fermée pendant un an (Du *Chicago Evening Post*).

amer le pain de l'exil ; elle est bien, comme son étymologie l'indique, le lien qui unit.

L'isolement relatif dans lequel vivent les citoyens de la République, le manque de liens sociaux qui caractérise les villes cosmopolites américaines, rendent encore ce besoin du cœur plus absolu. Aussi, ne veut-on pas porter à son église un sentiment d'indifférence ou d'aigreur, ce qui est le cas lorsque le pasteur a été imposé contre le gré des fidèles, ou y chercher la seule satisfaction d'un devoir accompli.

Le curé légendaire, le bon curé, *M'sieu l'curé*, qui a occupé une si grande place dans l'évolution des peuples catholiques et contribué pour une si large part à leur bonheur ne peut, à aucun titre, être étranger à ses ouailles, être d'un autre sang et d'une autre mentalité qu'eux.

Dans les paroisses formées aux Etats-Unis par les divers groupements ethniques homogènes, on veut qu'il soit encore tel que le représentait Lamartine, en une page admirable (1) : Un homme qui n'a point de famille mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans les actes les plus solennels de la vie civile..., un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ;... un homme aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les

1. *Lectures pour tous. Le Curé.*

plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps. » Cet homme-là, pour bien remplir sa mission, doit non seulement parler parfaitement la langue de ceux dont il dirige les intérêts spirituels, mais être avec eux en parfaite conformité de sentiments, d'éducation, de souvenirs, d'aspirations.

Une tactique généralement suivie par l'évêque irlandais « *anglicisateur* » c'est, lorsqu'il ne peut décemment refuser à tels ou tels groupes de ses diocésains, un prêtre parlant parfaitement leur langue, de le choisir d'une nationalité différente et moins en sympathie avec eux.

Ainsi, aux Canadiens-français il donnera des curés belges, suisses ou français (de France) ; aux Allemands des curés hollandais ou alsaciens ; aux Polonais des curés allemands. Ou bien encore il placera certaines paroisses sous la direction de congrégations religieuses tenues à une discipline rigoureuse, dépendant plus absolument que le clergé séculier du bon vouloir de l'Ordinaire et, souvent, beaucoup plus indifférentes aux questions de race et d'origine. Or, le curé étranger, même lorsqu'il n'est pas séparé de ses paroissiens par une différence d'idiôme, réussit très rarement, quoiqu'il fasse, à s'imposer à leur vénération et à gagner leur confiance absolue ; car il est une pensée chère entre toutes dans laquelle il ne peut s'identifier avec eux, la pensée du sol

natal, du pays des ancêtres. Il ne sait pas cultiver dans leurs âmes les saintes affections, les souvenirs pieux du passé qui élèvent au dessus des préoccupations matérielles et égoïstes et qui constituent à la religion le plus puissant des remparts. Il ne sait pas invoquer à propos l'autorité de traditions respectées ; il ne connaît pas le secret de certains mots magiques qui chez des hommes de même origine font vibrer toutes les fibres.

*
* *

Le curé étranger à ses paroissiens, lorsqu'il est Irlandais, réussit moins que tout autre, d'ordinaire, à conquérir leur sympathie, car, en outre du fait qu'il est parfois un témoignage vivant du mauvais vouloir de l'évêque ; il se distingue généralement par un caractère dominateur, des allures autoritaires et même brutales qui, aux Etats-Unis plus qu'en tout autre pays, constituent un facteur certain d'insuccès.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il y a quelques exceptions et que les qualités de générosité et d'enthousiame, les dons intellectuels précieux qui caractérisent la race celtique, lorsqu'ils sont alliés chez certains prêtres, comme j'en connais, à beaucoup de bonté et de tolérance, finissent par triompher de toutes les préventions et gagner tous les cœurs.

Il reste, enfin, ce fait que l'Irlandais est aux

Etats-Unis, de tous les *étrangers* celui sur lequel s'acharne encore le plus le mépris de l'Américain natif et que cela a contribué plus que toute autre cause, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, à entraîner les fils d'émigrés appartenant à cette race à renier leur origine.

L'Eglise catholique de langue anglaise, en Amérique, reste toujours, quoi qu'on puisse faire, l'*église irlandaise*. Oh ! si le haut clergé réussissait à faire substituer dans le langage des masses, le mot « *américain* » au mot « *irlandais* » ce serait, on n'en peut douter, un grand pas de fait vers l'anglicisation rêvée. Un mot d'ordre semble avoir été donné en ce sens, car, dans certaines localités de l'Ouest où se trouvent deux églises catholiques, l'une où l'on prêche en allemand, en polonais ou en français, le curé irlandais appelle toujours la sienne « l'église américaine » *the american church,* dans le but d'y attirer l'émigré sur lequel ce mot « *américain* » produit toujours un effet magique. Mais aucun ne s'y laisse prendre. *Américain !* s'écrie-t-on avec dérision, *américain* de Cork, de Tipperary ou de Dublin !

On ne voit jamais d'exemples de Canadiens, d'Allemands ou de Hongrois qui, après avoir abandonné leur langue et leur église nationale, fréquentent l'église irlandaise ; ils deviennent baptistes, épiscopaliens, méthodistes ou cessent toute pratique religieuse, ce qui arrive le plus souvent.

Ajoutons encore que l'esprit des masses est

simpliste, aux Etats-Unis comme ailleurs ; l'ouvrier étranger se fait tous les jours cette réflexion : ces Américains si rusés, si roublards, si riches qui fréquentent les églises protestantes ou n'en fréquentent aucune, voudraient-ils donc se damner en bloc et laisser le ciel à Paddy l'Irlandais ? L'indifférentisme est dans l'air, et il faut toutes les forces combinées du groupement homogène, de l'affection réciproque entre pasteurs et fidèles basée sur la communauté de langue, d'origine et de souvenirs pour retenir dans le giron de l'Eglise les émigrés et surtout les fils d'émigrés nés aux Etats-Unis.

∴

L'état d'hostilité qui existe entre le clergé catholique irlandais et le reste des catholiques américains a, cependant, un effet assez curieux ; il contribue au maintien des églises irlandaises elles-mêmes.

Dans plusieurs villes de l'Est, par exemple, où l'élément hibernien est très dense, mais où se trouvent en même temps des groupes considérables d'étrangers d'autres races pouvant servir d'objet au besoin de mépris du natif, il y a beaucoup moins de défections dans ses rangs : l'Irlandais est catholique il est vrai, comme le Canadien, l'Italien, ou le Portugais, mais il parle la langue dominante. En outre, son instinct combatif l'unit plus

étroitement à son clergé, alors que celui-ci prend part à un conflit.

Le même fait peut être constaté au Canada où l'élément antipathique à l'Anglo-Saxon *the objectionnable party*, c'est le Canadien-français, et où l'Irlandais est simplement un citoyen de langue anglaise. Il n'y a presque pas d'exemples qu'un fils de la Verte-Erin y abandonne son église pour s'affilier à l'une des sectes protestantes dominantes; il est resté et il reste fidèle à sa foi et à ses souvenirs de race. Là encore, cependant, le phénomène que j'ai signalé plus haut, s'est produit. Dans les provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick où la majorité catholique est irlandaise, la population de race et de langue française s'est heurtée souvent, au fanatisme et à l'hostilité des évêques d'origine hibernienne.

Un Irlandais M. T. Donnell, écrivait dans le journal *The Irish Republic* de New-York, à la date du 12 décembre 1897 (1). « Certains croient que la démoralisation des Irlandais se borne à l'Irlande et aux colonies anglaises. J'ai souvent enten du des compatriotes établis aux Etats-Unis s'exprimer dans ce sens; rien ne me serait plus agréable que de dire la même chose, mais..., nous voyons les Irlandais usant de toute l'influence qu'ils exercent dans l'Eglise (et le fait est indéniable) pour répandre davantage la langue de nos ennemis.

1. Cité par « l'*Indépendant* », de Fall River.

Ils n'hésitent même pas à s'attaquer aux justes aspirations des Canadiens-français qui veulent sauver leurs enfants de l'abîme de dégradation où nous sommes tombés en adoptant la langue de nos conquérants.

« La langue anglaise a été l'arme la plus dangereuse dont on se soit servi contre la nationalité irlandaise, tandis que la langue française a été notre amie traditionnelle et fidèle. La reconnaissance des Irlandais se traduit apparemment par leurs efforts à faire prévaloir l'usage de l'anglais et à proscrire le français.

« Où est le Celte de cœur qui n'admettra pas que ceci est une preuve d'ignorance grossière ou de dégradation profonde ? Nous répondons par des insultes aux Français qui nous offrent leur amitié et nous semblons haïr notre seule nation sœur, parce qu'elle nous a toujours aidés avec abnégation et désintéressement. Cette race généreuse dont, etc., est obligée de s'adresser à Rome pour faire modérer le zèle assimilateur du clergé irlando-américain.... les Anglais ont extirpé notre propre langue par le glaive et l'échafaud et, cependant, lâches et ingrats que nous sommes, nous nous vengeons d'eux en les aidant à faire disparaître en Amérique la langue des seuls amis que nous ayons parmi les nations, les Français ?... Pourquoi sommes-nous si acharnés à angliciser les autres peuples ?

Pourquoi voulons-nous faire peser le joug de

Sassenach sur nos voisins ? La raison de tout cela c'est que nous sommes une horde de sauvages avilis et manquant de la gratitude, des instincts de noblesse qui caractérisent l'enfant des bois... On serait naturellement porté à croire que pour nous venger de l'extirpation de la langue de nos pères, nous emploierions dans l'Eglise et dans l'Etat, aussi bien que dans la vie privée, notre influence à combattre la langue de nos ennemis ; mais c'est le contraire qui arrive; nous travaillons à la propager, nous voulons même l'imposer aux autres par la violence.

« ... Il doit y avoir parmi les nôtres des gens qui comprennent toute la valeur de l'amitié des Français et des Allemands dans cette question des langues. Est-il besoin de faire appel à leur sens de justice et de les prier de travailler jour et nuit à instruire nos infortunés et barbares compatriotes sur ce sujet ? S'ils conservent quelque espoir de voir triompher plus tard notre propre langue nationale, qu'ils se mettent à l'œuvre, car autrement leurs efforts seraient stériles. A l'heure qu'il est, non seulement nous détruisons les influences qui agissent en faveur de notre cause, mais nous suscitons encore des ennemis à notre nationalité parmi les gens disposés à nous aider. Seuls les idiots ou les traîtres sont capables d'agir ainsi. Irlandais des Etats-Unis, à laquelle de ces catégories appartenez-vous? Faites votre choix ! »

Un journal français de Manchester (New-

Hampshire) (1) citait, il y a deux ans, l'opinion d'un autre Irlandais au sujet de ses compatriotes. « J'ai la bonne fortune, écrivait le rédacteur de ce journal, de compter au nombre de mes meilleurs amis, un Irlandais pur sang, né sur les bords de la Shannon. C'est le vrai type du Celte, intelligent, généreux jusqu'à la prodigalité, aimant passionnément la justice. Comme je lui faisais connaître les persécutions auxquelles nous sommes en butte de la part du clergé irlandais, voici ce qu'il me dit : « Il est malheureux de le constater, mais mes compatriotes sont partout les mêmes. Après avoir longtemps étudié leur caractère, j'en suis venu à une conclusion que les faits viennent confirmer tous les jours. Nos ancêtres étaient généreux, fiers, altiers, sans peur. Comme les anciens Gaulois, ils ne craignaient qu'une chose, c'est que le ciel ne tombât sur leurs têtes.

« Mais combien tout est changé ! Aujourd'hui, il semble qu'il est dans notre nature même d'être esclaves ou bourreaux. L'Angleterre que nous détestons si cordialement, nous a tenus pendant des siècles sous le joug. C'est à sa politique brutale autant que réfléchie que nous devons la perte de notre langue nationale, malheur qui fut bientôt suivi par un autre plus grand, l'apostasie en bloc. Mes compatriotes qui n'ont pas fui l'Irlande vivent aujourd'hui dans une crainte cons-

1. L'*Avenir national*, 28 février 1898.

tante. Abattus par le malheur, ils courbent l'échine en silence et ne protestent même plus contre les indignités qu'on leur fait subir. Pratiquement ils sont esclaves.

« Chez ceux, au contraire, qui quittent le pays, nous constatons la seconde caractéristique dont j'ai parlé. Dès qu'ils sont fixés dans un pays, ils comptent leurs forces et sitôt qu'ils sont en nombre suffisant, ils éprouvent comme un besoin irrésistible de persécuter quelqu'un. Menés à coups de fouet par l'Angleterre c'est par le bâton qu'ils veulent imposer leurs idées. Esclaves là bas, ils sont bourreaux ici. C'est pourquoi parlant aujourd'hui la langue de leur ennemi séculaire, une langue qu'ils ont maudite des milliers de fois, une langue qui ne leur rappelle que misères et persécutions ; ils veulent vous faire partager leur ignominie, vous faire abandonner l'usage du français, comme ils ont abandonné celui du gaëlique. N'osant rappeler un passé qui est une honte pour eux, ils veulent vous faire oublier un passé qui est une gloire pour vous, c'est une conduite odieuse que je ne puis blâmer assez fortement ».

Il me serait facile de citer des centaines d'opinions d'une sincérité aussi peu contestable.

Et, c'est à des hommes victimes de cette hérédité, affligés de ces tares ineffaçables que sont confiées les destinées de l'église catholique dans l'Union. Jusqu'à présent les conséquences de cet état de choses ont été néfastes :

En 1846, d'après Löher, les catholiques américains d'origine germanique étaient plus de deux millions. « On se demande, disait-il (1), ce que deviennent les masses nombreuses des catholiques émigrés d'Irlande. A l'heure qu'il est, les Allemands forment encore la majorité des membres de l'Eglise romaine en Amérique. » Cependant ce n'est qu'après 1846 qu'a commencé le grand courant de l'immigration allemande qui s'est recrutée parmi les catholiques, dans la proportion de 20 à 50 pour 100, annuellement.

Depuis 1860 le clergé irlandais a ses coudées franches et a pris dans l'église américaine une suprématie incontestée. Les catholiques allemands sont aujourd'hui moins de deux millions dans l'Union.

N'y aurait-il pas entre ces deux faits, une relation de cause à effet ?

Partout où les Canadiens-français ont manqué de prêtres de leur nationalité, leurs enfants nés aux Etats-Unis ont abandonné l'Eglise catholique. Le nombre heureusement n'en est pas encore très considérable.

Qu'adviendra-t-il des Italiens dont l'émigration aux Etats-Unis est la plus nombreuse depuis quelques années ?

Un journal de la Nouvelle-Orléans *Le Réveil*, publiait en 1898 les lignes suivantes : « Les

1. *op. cit.*, p. 362.

journaux catholiques et autres du Nord agitent fortement une question qui pourrait bien causer une investigation de la part de Rome ou du moins donner du tracas aux évêques : C'est la question des Italiens au point de vue religieux. Comment se fait-il que les Italiens soient négligés jusqu'au point de n'avoir ni églises, ni prêtres de leur nationalité ? Sont-ils des chiens ou des chrétiens ? Sans doute on ne peut pas dire qu'ils soient bons chrétiens, mais ce n'est pas une raison pour les abandonner ; le Bon Pasteur courait après la brebis égarée. D'où vient que les évêques les ont entièrement méconnus ?

« 1° De ce que les Italiens dont beaucoup ont peu d'instruction, ne parlent que leur langue et que les évêques de l'Eglise *américaine* ne veulent parler que l'anglais. Il aurait fallu importer des prêtres italiens, or, ils n'y tenaient pas et ils n'y tiennent pas encore ;

« 2° En Amérique, il faut de l'argent pour construire des églises et entretenir des prêtres. D'où sortir cet argent ? De la poche des Italiens ? Ils sont pauvres et ont de la peine à vivre. Lorsqu'ils ont acquis quelque avoir, ils ne donnent pas, étant habitués à recevoir de la main du prêtre en Italie et non à lui donner... Les Italiens ici sont presque autant négligés qu'au Nord et il faudra beaucoup de labeur et beaucoup de zèle pour les ramener au bercail. L'œuvre sera d'autant plus ardue que l'argent sera rare. Ce sera presque une mission comme en Chine ».

Les Polonais, ne possédaient l'année dernière que 370 prêtres de leur nationalité.

L'avenir de l'église catholique aux Etats-Unis sera-t-il sacrifié au rêve d'anglicisation d'un certain nombre d'évêques, à la satisfaction de leurs instincts tyranniques? Nous ne le croyons pas, car depuis l'époque où les apôtres *parlant toutes les langues* s'en allèrent évangéliser les nations, il a été constamment dans la tradition des autorités romaines, de donner aux fidèles, autant que possible, des prêtres se trouvant en parfaite sympathie avec eux. Et ça été aussi la tradition américaine, à l'époque coloniale, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Les avis émis jusqu'à présent par Rome qui devra décider en dernier ressort, ont été conformes à sa tradition. Voici les derniers faits parvenus à la connaissance du public; ils constituent un argument puissant, fourni par les Irlandais eux-mêmes à l'encontre de la cause soutenue par l'épiscopat irlando-américain. Le 18 mai dernier (1899), la dépêche suivante faisait le tour de la presse américaine:

« East St-Louis (Illinois) (1). Des gardes ont été placés autour de l'église Saint-Patrice et du presbytère, hier soir, pour empêcher le vicaire général, M. l'abbé Cluse, nommé par Mgr Janssen, curé de la paroisse, d'en prendre possession.

1. De « l'*Indépendant* » de Fall River.

« La paroisse se compose exclusivement d'Irlandais ou d'Irlando-Américains qui ne veulent pas être desservis par un prêtre allemand.

« Il y a quelque temps le curé, un Irlandais, rendait l'âme. Ses ouailles demandèrent à l'évêque de lui donner pour successeur, le vicaire M. l'abbé Downing, (un autre Irlandais). Mais Mgr Janssen refusa et nomma M. l'abbé Cluse. « On constitua un comité chargé de protester auprès de Mgr Martinelli (nonce du pape) qui se trouvait, alors, en visite à Notre-Dame (Indiana). Le comité revint lundi, disant que Mgr Martinelli écrirait à Mgr Janssen, pour le prier de suspendre la nomination jusqu'à ce que les deux parties aient été entendues.

« Cependant hier après-midi, on reçut de Belleville, la nouvelle que M. l'abbé Cluse accompagné de Mgr Janssen arriverait dans la soirée pour prendre possession de l'église et du presbytère. De là, des assemblées dans lesquelles il fut résolu de placer les gardes dont il est question plus haut.

« Le diocèse de Belleville est peuplé presque exclusivement d'Allemands ; on dit que sur les quatre-vingt paroisses qui le composent, soixante-quinze sont desservies par des prêtres allemands ».

Quatre jours plus tard était publiée une autre dépêche ainsi conçue :

« Saint-Louis, 22 mai. — On apprend que Mgr Martinelli, le délégué apostolique a recommandé

à Mgr Janssen d'éviter un scandale dans le choix du curé de l'église Saint-Patrice. Cette église est constamment sous la garde de paroissiens irlandais, afin que l'abbé Cluse, le nouveau curé allemand n'y puisse pénétrer. Les chefs de l'opposition à la nomination de celui-ci disent que la nouvelle venant de Washington est pour leurs amis un gage de victoire. Les paroissiens sont plus décidés que jamais à ne pas laisser le vicaire général Cluse entrer dans l'église. Le nombre des gardes a été augmenté. Ils sont payés par les paroissiens ».

Quelques mois plus tard, après de longs débats et plusieurs scènes de désordre, les paroissiens irlandais obtinrent qu'un curé irlandais leur fût donné. *L'Indépendant*, de Fall River (1) à qui j'ai emprunté le texte de ces dépêches, rappelle qu'un autre fait du même genre s'est produit en Australie, il y a quelques années, alors que les Irlandais catholiques d'un diocèse de la Commonwealth s'opposèrent à la nomination d'un évêque anglais « Les Irlandais australiens », prétendaient et non sans raison, que le progrès du catholicisme dans ce lointain pays exigeait la nomination d'un évêque capable de comprendre parfaitement leur caractère, leurs qualités et leurs défauts. Si nous avons bonne mémoire, on finit par obtempérer à leur demande et l'évêque anglais ne fut

1. 23 mai 1899.

pas choisi pour présider à leurs destinées spirituelles... Dans le même temps cependant, certains groupes canado-américains demandaient en vain des curés nés au Canada ou de parents canadiens... Les catholiques allemands, canadiens français et polonais ont-ils moins raison que les Irlandais de vouloir être desservis par des prêtres de leur origine ? Non, au contraire, car ils ont leur langue maternelle à protéger contre les assauts de l'anglomanie, tandis que nos coreligionnaires hiberniens ne parlent pour la plupart que l'anglais ».

PERSPECTIVES

I. — *Vastes espoirs qui germent en l'âme américaine. — Le vingtième siècle sera pour l'Union l'ère des conquêtes intellectuelles et morales. La réaction qui va s'accentuant contre la fusion des races dans l'élément anglo-hibernien, peut être considérée comme l'aurore d'une renaissance semblable à celle qui s'est accomplie en Europe au XIIIe siècle.* — II. *Perspectives de conservation pour l'élément tudesque aux Etats-Unis ; journaux allemands ; poètes germano-américains ; écoles allemandes. — Les Scandinaves. — Les Canadiens-français ; motifs spéciaux qu'ils ont de combattre l'absorption. — Les Polonais. — Réveil de la langue celtique. — Les autres races. — A l'heure qu'il est, deux seules langues paraissent devoir se maintenir en Amérique concurremment avec l'anglais, le français dans l'Est et l'allemand dans l'Ouest.* — III. *Notre conception de la patrie n'est pas la même que celle des Européens. — Les circonstances qui ont établi la cohésion au sein des peuples du Vieux-Monde ne se reproduiront plus. — L'Union américaine est basée implicitement sur un contrat social. — On constate actuellement deux tendances bien marquées dans l'orientation des nations. — L'une se manifeste par la création de grandes entités gouvernementales, l'autre par une solidarité plus étroite qui s'établit entre les groupes ethniques ayant un héritage commun. — L'A-*

mérique enseignera à l'Europe à concilier ces deux tendances. — Les Etats-Unis d'Europe, rêve irréalisable. — Etats-Unis d'Amérique. — Si la République américaine se divisait en plusieurs républiques, des intérêts seraient lésés, mais les cœurs ne saigneraient pas. — IV. La question des langues. — En Suisse, en France, en Autriche-Hongrie. — La langue anglaise restera la langue du Congrès et des législatures, comme le français est en Europe celle de la diplomatie; elle est une langue parlementaire. — La diversité d'idiomes constituera des frontières morales qui empêcheront l'exubérance de l'esprit celtique de tout embraser. — Renaissance de la vie sociale au sein des groupes homogènes. — V. Il est possible que les éléments les plus fanatiques de la nation s'opposent quelque jour au développement des nationalités. — Vasselage intellectuel des Etats-Unis vis-à-vis de l'Angleterre. — Les cousins d'outre-mer. Répercussion des idées européennes sur l'âme américaine. — La mission de la République américaine.

A aucune époque de l'histoire du monde une nation rêvant d'être grande autrement que par les armes n'a salué l'aube d'un nouveau siècle, remplie d'aussi vastes espoirs, vibrante d'autant d'enthousiasme optimiste qu'il s'en manifeste, à l'heure qu'il est, dans l'âme américaine ; et, jamais probablement, espoirs et optimisme n'ont été aussi pleinement justifiés. Dans la foule, au sein des masses obscures, comme parmi les privilégiés de la fortune, partout, s'affirment d'ardentes aspirations vers le mieux-être, vers le perfectionnement,

vers le progrès; aspirations confuses chez les les uns et limitées au domaine matériel, incohérentes et contradictoires peut-être chez d'autres, mais bien définies chez les classes éclairées et procédant d'une conception élevée de la solidarité humaine, du devoir et du bonheur.

Le dix-neuvième siècle a été pour l'Amérique l'ère de l'expansion territoriale, des conquêtes agricoles, industrielles et commerciales ; on veut qu'avec le vingtième siècle s'ouvre l'ère des conquêtes intellectuelles et morales. Jusqu'à présent l'intelligence pratique, la vigueur virile, l'activité corporelle vouées à la production matérielle, mises au service des arts mécaniques et de la spéculation ont accompli des prodiges; on veut que dans un horizon agrandi s'épanouissent, à leur tour, les facultés supérieures.

Que les artistes, les savants et les littérateurs américains prennent rang parmi les plus grands des artistes, des littérateurs et des savants européens; que les Etats-Unis soient le pays du monde où chaque individu puisse le plus facilement atteindre au développement complet et harmonieux de tout son être ; qu'ils soient, en même temps, celui où la liberté, l'égalité et la fraternité aient les bases les plus fermes et où se trouve le mieux assuré le plus grand bonheur du plus grand nombre : cette ambition, aujourd'hui, paraît hanter l'esprit de tous les citoyens de la République. Il suffit pour s'en convaincre de lire de temps à

autre les principaux organes de l'opinion (1).

L'ambition de l'Américain est cette ambition exagérée au nom de laquelle, a dit Renan, ont été accomplies toutes les grandes choses.

Les Etats-Unis ont sur les autres nations civilisées cet avantage que le passé ne leur a presque rien laissé à détruire et que la voie leur a été indiquée par des guides sûrs jusqu'à la limite extrême du progrès. Ils peuvent se détourner, parfois, de cette voie, reculer, prendre des détours obliques, mais ils y reviennent nécessairement (2), car les obstacles qui l'obstruent sont

1. J'emprunte à un journal de Chicago (*The Post*) les lignes suivantes publiées à la date du 25 novembre dernier « : M. Ralph Clarkson, membre du Jury des artistes américains pour l'Exposition de Paris, qui vient de visiter New-York et les villes de l'Est, déclare que Chicago est destiné à devenir l'Athènes de cet hémisphère et que les New-Yorkais eux-mêmes sont forcés de reconnaître le bien-fondé de cette affirmation.... « L'Ouest, a-t-il dit, est appelé à prendre la suprématie dans le monde artistique et scientifique, et, je crois que c'est à Chicago, fort de sa richesse, de son ambition et de son esprit d'entreprise, qu'il sera donné de réaliser ce *desideratum* ».

Il me serait facile d'emprunter des centaines d'extraits semblables aux journaux de New-York, de Boston, de Philadelphie, de San-Francisco etc., etc.

2. Au moment où j'écris ces lignes les journaux annoncent que le président Mac Kinley se dispose à remplir ses promesses vis-à-vis de Cuba. Les Etats-Unis donneront à l'île quelques leçons de bon gouvernement, puis se retireront, gardant dans la nouvelle république une cliente et

peu nombreux et peu résistants : phrases creuses, mots sonores, axiomes surannés dont le temps chaque jour fait justice.

La marche en avant des peuples européens est entravée par la nécessité qui incombe à chacun d'eux de se mettre en garde contre ses voisins, de veiller à sa propre conservation, et, c'est ainsi que les plus nobles esprits se voient fatalement limiter le domaine où peuvent s'exercer leurs efforts.

En Amérique, toute l'activité des penseurs et des savants peut être consacrée à l'œuvre du perfectionnement social.

∴

Il est permis de faire ce rêve, si optimiste soit-il, que l'élite intellectuelle dont j'ai déjà constaté la formation aux Etats-Unis va exercer une influence de plus en plus considérable sur les destinées de la confédération ; que la conscience nationale va se ressaisir pleinement et rompre les liens qui la retiennent encore dans le vasselage de la conscience faussée du Vieux-Monde ; que l'âme nationale va désormais puiser à toutes les sources de richesse morale dont elle s'est volon-

une amie. La guerre des Philippines qui n'aura pas été très sanglante semble à la veille de se terminer, et là, aussi, sans doute, le président tiendra à mériter les éloges du monde civilisé.

tairement exclue et connaître les jours de fête de l'intelligence et du cœur.

Il est permis d'espérer qu'au vingtième siècle, la vie américaine va s'étayer sur des bases stables où le repos, l'affection, les joies domestiques, le culte de la beauté auront leur part ; que la civilisation américaine va devenir intéressante (1), ce qui lui a manqué jusqu'à présent, et trouver la variété dans les coutumes, les idéaux et les manifestations de l'esprit.

L'assimilation des émigrés à l'élément de langue anglaise, facteur morbide qui a dominé toute l'évolution morale de la nation, pendant la plus grande partie du siècle qui finit, se heurte, depuis plusieurs années, à une forte réaction qui ne peut désormais que s'accentuer. Le vingtième siècle va trouver, principalement dans l'Est et dans l'Ouest, des groupes homogènes fiers de leur passé et de leur sang, désireux de ne rien abandonner de leur héritage ancestral, décidés à cultiver leurs aptitudes héréditaires et les langues qui en sont les canaux de transmission.

C'est dans cette réaction qui servira de base à d'autres réactions, c'est dans ce réveil des anciennes fiertés qui sera le précurseur d'autres

1. Nous sommes grands, nous sommes riches, nous sommes toutes sortes de bonnes choses, mais ne vous est-il jamais venu à l'idée que nous ne sommes pas intéressants si ce n'est comme phénomènes ? « (J. R. Lowell. *Essais littéraires*, vol. II p. 276).

réveils, que j'entrevois pour l'Union les perspectives les plus heureuses.

Le fait essentiel de la floraison intellectuelle de la Renaissance, dans l'Europe du XIIIe siècle, a-t-on dit, c'est que les écrivains de ce temps, bien qu'ils connussent tous le latin, ont écrit dans des idiômes particuliers, ouvrant ainsi à l'humanité de nouvelles sources de beauté. Il est permis d'augurer pour l'Amérique du XXe siècle une renaissance semblable et déjà on peut en saluer l'aurore.

II

Ainsi que je l'ai rappelé plus haut, l'instinct, de conservation des groupes d'origine teutonne, en dehors de la Pennsylvanie, a commencé à s'affirmer d'une manière efficace il y a cinquante ans alors que la répression du mouvement libertaire qui agita l'Allemagne, força à s'enfuir aux Etats-Unis un grand nombre d'hommes de talent énergiques, fiers, indomptables et pleins d'espoir dans les destinées de leur race. Les fugitifs commencèrent par fonder des journaux dans lesquels, fidèles à leurs instincts combatifs, ils déclarèrent la guerre à Dieu, aux religions, aux rois, en même temps qu'ils rompaient des lances les uns contre les autres. Puis, peu à peu, sous l'influence de l'esprit utilitaire et des libres insti-

tions de l'Amérique, leur exaltation se calma et ils trouvèrent un terrain commun d'entente, l'amour de la vieille mère patrie, la nécessité de sauver la langue maternelle de l'oubli et de rester en contact avec l'âme des ancêtres.

Tout cela se passa, à la vérité, sans attirer beaucoup l'attention des autres citoyens de l'Union, le *Damned Dutch* continua à exercer ses ravages et les rénegats du nom allemand furent presque aussi nombreux que par le passé.

La guerre de sécession à laquelle prirent part presque tous les exilés de 1848, eut pour effet d'attacher ceux-ci davantage à leur nouvelle patrie et d'effacer de leur esprit toute velléité de retour au pays natal. Et, ainsi se trouva constituée au milieu de l'élément germano-américain, une élite intellectuelle importante par le nombre, et dont l'influence devait être précieuse.

Antérieurement à 1848, la littérature allemande n'avait guère produit de ce côté de l'Atlantique que des ouvrages de théologie, d'histoire religieuse et quelques écrits de polémique ; l'époque subséquente vit paraître des publicistes d'une haute valeur, comme Franz Lieber, Friedrich Münch, Ludwig Wollenweber, Carl Schurtz ; elle produisit des poëtes, Niklas Müller, Heinrich Schnaüffer, Caspar Butz, Edward Dorch, Friedrich Lexow, Conrad Kretz, Emil Dietzch, Edmund Marklin, qui chantèrent avec talent l'amour, la beauté, la liberté et surtout la vieille Allemagne.

Les succès politiques et militaires de la mère-patrie depuis 1866, le rang qu'elle a conquis parmi les grandes puissances ; le développement qu'a pris dans la conscience humaine, pendant la dernière moitié de ce siècle, le sentiment de la nationalité et de la race ; tout cela combiné avec l'afflux énorme de l'immigration tudesque au cours des quarante dernières années, a assuré la vitalité de la langue allemande aux Etats-Unis. Plus de six cents journaux (1), maintenant, la propagent, luttent en faveur de son maintien et sont intéressés matériellement à ce qu'elle se répande de plus en plus.

Comme on le sait, l'Allemagne est le pays du monde qui fournit la proportion la plus minime d'illettrés ; tous les émigrants de ce pays savent lire ; nécessairement, à leur arrivée dans l'Union, ils s'abonnent à un journal de la localité où ils sont fixés et leur culture héréditaire ne se trouve pas, en quelque sorte, interrompue.

A l'heure qu'il est, un rameau important de la littérature allemande fleurit en Amérique et les critiques de Berlin, de Dresde et de Leipzig s'occupent des œuvres des prosateurs et poètes germano-américains.

J'ai sous les yeux, un recueil de poésies allemandes publié à Chicago en 1892 (2) ; il contient

1. En 1885, il y en avait 535, dont 70 quotidiens.

2. Zimmermann (G. A). *Das Deutsch in Amerika* (Chicago, 1892).

des morceaux de cent quinze poètes, citoyens de la grande république, la plupart nés aux Etats-Unis, quelques-uns appartenant à l'immigration postérieure à 1848. Plusieurs de ces poètes ont aussi publié des œuvres en prose, pièces de théâtre, romans, nouvelles, etc, etc.

Je choisis au hasard les titres d'un certain nombre de poèmes du recueil ; ils indiquent bien comment l'amour de la patrie et le souvenir pieux du pays des ancêtres peuvent faire bon ménage dans une âme bien née : *Pour l'anniversaire de Humboldt. Le drapeau étoilé. Guillaume Tell. La fleur fanée. Amérique. Fiançailles. Sur le chemin de fer du Pacifique. Gemüth. Finis Poloniae. Le réveil de l'Allemagne. H. W. Longfellow. La langue allemande. Ave Maria. Le fantome du Niagara. Plainte. Consolation. Frédéric III. Sur l'Ohio. La langue maternelle. La petite maison d'école près de la crique. Sur le Michigan. La statue de la liberté. Le fermier allemand. Le lied de l'émigrant. Salut à Washington. Californie, etc, etc.*

Il y a dans ce recueil plusieurs pièces d'une grande beauté ; les quelques extraits qui suivent ne sont pas empruntés aux meilleures, mais ils témoignent éloquemment de l'état d'âme de leurs auteurs, relativement à la fidélité au passé.

D'une pièce intitulée « *La langue Allemande en Amérique* » par Friedrich Albrecht Schmitt :

« Tu n'es pas une étrangère sur le sol de la liberté,
Ma chanson allemande aux accents si vibrants et si purs.
Loin, bien loin des rivages de la mère-patrie,
Tu t'envoles d'une aile légère vers des milliers de cœurs,
Et tu les consoles, et tu les unis par les liens les plus doux
Qu'un destin propice ait jamais tissés. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
« Tu n'es pas une étrangère, ô langue allemande,
Car plusieurs millions d'hommes te chérissent loin de la
Tu constitues leur trésor le plus précieux [terre natale ;]
. . . . . .
«Nous ne nous inclinons plus devant les trônes des princes,
Mais devant toi seule, ô langue des aïeux,
... Dès que ton premier chant a retenti.
Tu as conquis ici ton droit de cité ».

Une autre pièce. « *La langue maternelle* », a pour auteur le curé de l'église catholique de Saint-Louis (Missouri), M. l'abbé W. Färber. On y trouve la trace de ce sentiment d'orgueil froissé dont j'ai parlé ailleurs, et dont pendant longtemps ont souffert tous les émigrés ; elle est, dans la simplicité de sa forme, une protestation contre le mépris dans lequel l'élément de langue anglaise a longtemps tenu la langue allemande :

« O, toi, ma belle langue allemande, toi
Que la première ma mère m'apprit,
En laquelle, pour la première fois, j'ai prié,
Nulle autre ne m'est chère comme toi.
C'est toi seule que j'aime, toi seule, toi seule !
. . . . . .
Comme elle s'affligerait, ma mère

Si jamais, ô langue allemande, je te reniais, j'avais honte
Mais cela ne se peut pas, cela ne sera pas ! [*de toi !*]

. . . . . .

. . . . . .

Quoi ! je m'efforcerais de t'oublier
Croyant par là m'anoblir
Et devenir un être d'une essence supérieure ?
En vérité ce serait trop stupide !
Que l'on m'appelle un lâche, si jamais je cesse de t'être
O langue de ma mère ! » [*fidèle*]

M. Wilhelm Müller, de New-York, auteur de plusieurs ouvrages remarquables, répond dans un poème portant le même titre, aux rénégats opportunistes qui ont été si nombreux dans le passé, parmi les Allemands des Etats-Unis.

« Oh ne vous laissez plus leurrer par un fol espoir
La fin approche....
La langue de notre vieille mère-patrie
Ici, bientôt, ne sera plus parlée ;
Et lorsque la migration des tribus germaines
Aura cessé de remplir les vastes flancs des navires,
Vous verrez sombrer fatalement le bien que, dans votre [*illusion insensée,*]
Vous vous efforcez de conserver, au prix de pénibles [*sacrifices*].
Pourquoi gaspiller, pendant de longues années,
Vos meilleurs efforts à cet amusement enfantin ?
Donnez un but plus digne à votre force virile,
Avant que les prix les plus élevés aient été distribués.
Si vous voulez vous consacrer au service de ce riche [*continent,*]
Que ce soit tout entiers, sacrifiez-lui votre langue en même [*temps que vous lui donnez votre cœur,*]

C'est de cette manière seulement que vous pourrez éten-
[dre votre renommée]
Et que vous acquerrez gloire et richesse ».

Ainsi raisonne à mon oreille le conseil de l'habileté;
Ce sont là les pensées insidieuses de la cupidité.
Je regarde autour de moi, aucun champion ne s'avance?
Hé bien, je jette hardiment le gant dans l'arène.

. . . . . .

Aussi longtemps, ô sceptiques ! que la troupe des pèle-
[rins]
Portera ses pas, des pays allemands vers les régions de
[l'Ouest,]
Aussi longtemps que les victimes de la pauvreté et de la
[servitude]
Viendront chercher un asile sur cette terre de liberté,
Aussi longtemps nous ferons tous les sacrifices,
Pour conserver notre langue maternelle dans la patrie
[américaine.]
Elle ne nous procurera pas de monceaux d'or, il est vrai,
Mais nous puiserons en elle de plus nobles biens.

. . . . . .

Car c'est elle qui nous vient du pays.
Qui a donné à nos pères un tombeau.

. . . . . .

Elle est la source à l'onde limpide.
Où nous nous réconfortons, après un pénible travail,
Et qui, de même que jadis, le sang du dragon fortifia
[Siegfried,]
Nous donne la force d'accomplir des œuvres élevées.

. . . . . .

La langue allemande est le lien sacré
Qui maintient l'intimité entre nous et nos enfants;
Et, aussi longtemps que nous resterons fidèles à cet au-
[guste héritage,]
Le cœur de la jeunesse nous sera conservé

. . . . . .

Les plus précieux souvenirs que nous a légués la mère-
[patrie,]
Les plus grands bonheurs que nous y avons éprouvés,
Les sentiments les plus saints dont nous y avons été
[pénétrés]
Ne peuvent trouver d'expression que dans la langue
[allemande.]

Une pièce intitulée, « *A mon pays natal* » et écrite en 1868, a pour auteur M. Conrad Kretz, citoyen américain très distingué qui, après avoir été condamné par contumace à Berlin, en 1848, s'enfuit en Amérique, où il résida successivement à New-York, Sheboygan et Milwaukee, prit part part à la guerre de sécession et devint général de brigade. En 1892, il exerçait à Milwaukee la profession d'avocat.

Quelques vers de cette pièce, d'un sentiment très délicat et très noble, rappellent le fameux poème, *Le château de Boncourt*, d'Adalbert de Chamisso :

Pas un arbre de tes forêts ne m'appartenait,
Pas un épi n'était mien dans tes champs de seigle,
Tu m'as chassé de ton sein et jeté, sans abri, dans le
[vaste monde]

. . . . . .

Et cependant je t'aime, ô mon pays natal

. . . . . .

Oh ! si ceux qui sont restés dans leurs foyers.
T'aimaient seulement autant que ceux qui t'ont quitté,
Tu deviendrais bientôt un puissant empire ;
Tes fils marcheraient la main dans la main.

Et feraient de toi le plus glorieux pays du monde,
Comme tu en es le meilleur, ô mon pays natal !

Gustave Körner qui fut lieutenant-gouverneur de l'Illinois et qui a rempli plusieurs charges importantes aux Etats-Unis, termine par les lignes suivantes, la préface de son livre, *L'Élément allemand aux Etats-Unis* (1) :

« Que l'Allemand garde religieusement l'amour de sa langue et de sa littérature et qu'il s'efforce d'inspirer cet amour à ses enfants ! Qu'il n'abandonne rien de ce que lui ont légué ses ancêtres et qui constitue ce qu'il y a de plus noble en lui. Qu'il ne s'abaisse jamais jusqu'à renier sa mère-patrie ; ce serait de l'ingratitude et de la folie. Lorsqu'en cultivant ses vertus allemandes, il donne fermement sa foi politique au pays de son choix, il s'honore lui-même et honore en même temps le pays dont il est issu ».

Le réveil de la fierté nationale a fait éclore des poètes, des auteurs dramatiques, des romanciers ; il reste aux Allemands d'Amérique, s'ils veulent se mettre en état de jouer sur ce continent le rôle qu'a joué et que joue l'Allemagne dans l'Europe intellectuelle, à édifier à la science et à l'art les monuments qui sont la gloire la plus pure de la patrie de Goethe et de Wagner. Une grande

1. *Das deutsche Element in den Vereinigten Staaten* (Milwaukee 1880).

université allemande (1) à Milwaukee, New-York ou Saint-Louis; des conservatoires allemands dans les grandes villes de l'Ouest, constitueraient des forces précieuses pour l'avenir artistique et scientifique de l'Union.

Les écoles primaires où l'on enseigne l'allemand sont relativement nombreuses. En 1886, d'après le professeur Wolffradt, on en comptait 2.364, avec 6.772 professeurs et 430,465 élèves. On m'assure que ce nombre a augmenté dans de grandes proportions depuis lors. L'enseignement de l'allemand s'est surtout développé dans les écoles publiques et ce progrès ne pourra que s'accentuer.

La presse germano-américaine s'occupe activement de la question ; j'extrais d'un journal de Milwaukee les lignes suivantes, publiées il y a quelques mois :

« Que l'on mette les diverses nationalités qui peuplent l'Union dans le même moule national, pour qu'elles aient les mêmes aspirations patriotiques, c'est le désir ardent de tous les bons citoyens ; mais serait-il sage de forcer les gens

1. Une université allemande de dernier ordre, a dit Renan, Giessen ou Greisswald, avec ses petites habitudes étroites, ses pauvres professeurs à la mine gauche et effarée, fait plus pour l'esprit humain que l'aristocratique université d'Oxford avec ses millions de revenus, ses collèges splendides, ses riches traitements, ses *fellows* paresseux », (*Questions contemporaines*, p. 84).

d'origine étrangère à oublier leur langue et à perdre avec elle leurs idéaux ? Les idéaux sont ce qui donne de la saveur à la vie et celui qui n'en a pas devrait être considéré comme impropre à jouir des privilèges attachés au titre de citoyen américain. L'enseignement de l'allemand est conforme à l'éthique politique ; ce qu'il coûte est une chose insignifiante comparée aux avantages qu'il procure dans le sens de l'avancement intellectuel et matériel de notre population ».

Dans un grand nombre de districts de l'Ouest, les Allemands constituent la majorité absolue des contribuables et rien ne s'oppose à ce qu'ils fassent enseigner leur langue maternelle à leurs enfants.

Si la partie la plus éclairée de la population germano-américaine, celle qui a su s'assimiler complètement les principes de la Constitution, tient à conserver l'héritage des ancêtres, il n'en est probablement pas ainsi chez beaucoup d'Allemands d'immigration récente. Pour ceux-ci qui, au pays natal, se sont habitués à considérer comme équitables, les mesures les plus oppressives et les plus rétrogrades et qui ont vu dans la proscription des langues nationales en Lorraine et en Pologne (1), l'exercice légitime du pouvoir ;

1. Lors de la *Conférence de la paix* qui s'est tenue dernièrement à La Haye, la Pologne a protesté contre l'oppression allemande.

« Toute la machine gouvernementale, est-il dit dans cette

pour ces hommes, dis-je, la patrie reste encore sans doute, une entité tyrannique, un moule dans lequel tout doit se fondre et se dissoudre.

Quoi qu'il en soit, il ne paraît plus possible que la langue allemande disparaisse désormais aux Etats-Unis.

Dans certains quartiers de New-York et dans

protestation, toutes les ressources de l'administration ont été employées pour lutter contre la religion catholique qui est celle de l'immense majorité des Polonais, contre leur langue et leur nationalité. On organise la commission de colonisation pour enlever, par voie d'achat, les propriétés des mains de leurs possesseurs polonais, afin d'installer sur ces territoires parcellés, le plus grand nombre possible d'Allemands luthériens.

Le gouvernement persécute systématiquement toutes les associations et corporations polonaises. Après avoir banni le polonais de toutes les écoles, il en défend l'enseignement privé, il ne le tolère même pas pour l'enseignement de la religion et, par l'intermédiaire de ses instituteurs primaires, il essaie d'interdire aux enfants l'usage de leur langue nationale jusque dans leur famille. Il ruine la presse par des procès continuels et expulse en masse les ouvriers et les travailleurs polonais sujets de l'Autriche et de la Russie. Il emploie les anciennes donations polonaises en argent pour des buts de germanisation ou pour des bourses données à des Allemands, à condition que les bénéficiaires de ces bourses d'origine polonaise s'engagent à rester quelque temps dans les provinces polono-prussiennes pour contribuer à germaniser le pays. Enfin, il soutient et protège les sociétés allemandes ayant pour but avoué de détruire la civilisation et la nationalité polonaises.....

Dans les derniers temps la persécution a atteint un tel

un bon nombre de villes de l'Ouest, un Allemand d'habitudes casanières, pourrait sans beaucoup d'efforts, à l'heure qu'il est, se figurer qu'il n'a pas quitté sa mère-patrie ; il y possède ses cercles intimes, ses *Bier-gartens*, ses salles de concert, ses théâtres, ses journaux, ses églises, ses écoles ; il peut s'y approvisionner chez des hommes de sa race de tout ce qui est nécessaire à sa vie matérielle, et trouver également à satisfaire, parmi les siens et par l'intermédiaire de sa langue maternelle, tous ses besoins intellectuels et moraux.

degré de barbarie que l'on a interdit aux Polonais employés aux travaux publics et à ceux qui travaillent dans les bureaux de parler polonais entre eux. Il y a même eu des cas où l'on a essayé de défendre aux Polonais de parler leur langue dans les réunions publiques polonaises. »

Les procédés dont on se sert pour germaniser les Lorrains et les habitants du Schleswig-Holstein sont à peu près les mêmes.

Est-il donc écrit dans le livre des destinées que chaque nation devra, à son tour, pratiquer l'oppression et la tyrannie ?

Alors que la France expulsait les Huguenots, que l'Espagne allumait des bûchers, que l'Angleterre martyrisait l'Irlande, l'Allemagne n'eut ni inquisition, ni auto-da-fés, ni édits de proscription ; elle prend sa revanche.

En Russie, au contraire, la langue polonaise va revivre. Le 3 octobre dernier (1899) tous les journaux publiaient la nouvelle suivante qui aurait mérité d'être commentée plus longuement. « Le polonais vient d'être rétabli dans la Pologne russe à tous les degrés de l'enseignement. Des cours d'histoire et de littérature polonaises ont même été créés à l'Université de Varsovie ».

« L'élément allemand en Amérique, écrivait, il y a déjà dix-huit ans, Frédéric Bodenstedt (1) se ressaisit de telle manière qu'on peut désormais lui prédire un grand avenir. Il s'accroît non seulement par l'immigration mais surtout par le développement naturel de sa population, et cela, dans les mêmes proportions que décroît l'élément anglo-américain, chez lequel un grand nombre de familles n'ont que peu d'enfants ou n'en ont pas du tout. Les Allemands comprennent également de plus en plus que l'union fait la force ; ils se groupent, s'unissent et, chaque pas qui les rapproche du but augmente, en même temps, leur influence politique ».

⁂

Les Scandinaves qui sont fort nombreux dans certains états de l'Ouest tendent plus à conserver leur langue qu'autrefois, cependant, en majorité cultivateurs et disséminés au milieu de colonies allemandes, tchèques et autres, il leur est à peu près impossible d'entretenir des écoles où on l'enseigne. Dans quelques grandes villes où ils se trouvent groupés il s'est formé parmi eux en ces derniers temps, m'assure-t-on, une classe éclairée qui tient à ses origines. Les documents précis me manquent à leur sujet; j'ai pu constater,

1. *Vom atlantischen zum stillen Ozean* (p. 341) Leipzig, 1882.

toutefois, qu'à Chicago un quart des volumes de la bibliothèque publique sont en langue suédoise et norvégienne.

Si les Scandinaves ne réussissent jamais à fonder dans l'Union, un foyer où leur langue et leur civilisation seront prépondérantes, il est assez certain, dans tous les cas, qu'ils ne deviendront jamais fanatiques de l'hégémonie anglo-hibernienne ; ce fanatisme n'étant ni dans leur tempérament, ni dans leur hérédité, et n'étant pas stimulé, en général, par les circonstances de leur assimilation.

∴

Notre situation à nous, Canadiens-français, est toute spéciale, car nos ancêtres furent les premiers colons qui fondèrent des établissements dans l'Amérique du Nord ; ils furent les explorateurs qui parcoururent les premiers et inscrivirent sur les cartes géographiques, une partie importante des territoires que protège aujourd'hui le drapeau étoilé (1).

Notre expansion sur le sol américain a une histoire à part, une histoire toute semée de

1. Un grand nombre de localités de l'ouest des Etats-Unis portent des noms français. Parmi les principaux pionniers et fondateurs de villes dont l'esprit d'entreprise et l'audace aventureuse ont bénéficié à l'Union, en ce siècle, les Juneau, les Franchère, les Duluth, les Dubuque, etc, etc sont au premier rang.

traits héroïques ; l'ambition à laquelle nous devons l'être fut gigantesque ; les sacrifices accomplis, les efforts tentés pour créer une France d'outre-mer furent généreux et magnanimes ; et les grandeurs de ce passé illuminent encore notre route de quelques rayons.

Issus du plus pur sang de France, resté jusqu'à nos jours presque sans mélange ; fiers et glorieux de notre ascendance, revendiquant comme nôtres toutes les conquêtes intellectuelles de notre mère-patrie, nous avons conscience cependant, de former un peuple distinct. Sous le régime anglais qui nous fut longtemps hostile, nous nous sommes habitués à lutter avec nos seules forces et à ne chercher refuge qu'en nous-mêmes.

C'est pourquoi nous avons un motif de résistance à l'absorption que n'ont pas les autres nationalités dans lesquelles s'est recrutée l'immigration européenne. Le Français venu directement de France, l'Allemand venu directement d'Allemagne peuvent se dire, après tout : « Qu'importe ma personnalité ? Que je reste fidèle à mon passé ou que je le renie, la situation de la patrie que j'ai quittée n'en sera pas pour cela modifiée ou diminuée. »

Nous avons à défendre, nous, l'existence de la France d'Amérique qui a déjà survécu près d'un siècle et demi à la conquête anglaise et qui ne veut pas mourir. Quiconque parmi les nôtres

abandonne sa nationalité et sa langue éprouve instinctivement, lorsqu'il n'est pas un pauvre ouvrier absolument illettré, la honte de tous les transfuges et de tous les rénégats.

Dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre et de New-York où nous sommes fortement groupés et qui sont limitrophes du Canada français, nous avons toute raison de croire que le mouvement de l'anglicisation est désormais enrayé. Entre le Vermont, le Maine, le Massachusetts, le New-Hampshire, le Connecticut, le Rhode-Island, le New-York et la province de Québec, les rapports sont constants, le va et vient est continuel. Presque pas une famille canadienne qui n'ait des représentants des deux côtés de la frontière et dont quelque membre n'ait annuellement l'occasion de traverser cette frontière. Les jeunes Canadiens de la Nouvelle-Angleterre se destinant aux carrières libérales et au commerce fréquentent les établissements d'éducation secondaire de la province de Québec, les journaux de Montréal, de Québec, de Fall-River, de Lowell, de Manchester, ont beaucoup de lecteurs communs et s'alimentent, dans une grande mesure, aux mêmes sources. Bref, en dehors des périodes électorales où l'intérêt général se concentre nécessairement sur des questions différentes, il semble à chacun de nous que nous habitons des provinces voisines d'une même patrie ; un courant sympathique et fraternel circule librement à travers les

unes et les autres et tient en union les cœurs et les esprits (1).

Dans les sept Etats que je viens de nommer, une élite intellectuelle assez nombreuse constitue des cadres à nos classes ouvrières ; nous possédons des écoles, des journaux, des sociétés de bienfaisance et notre organisation paroissiale, en dépit de l'hostilité générale de l'épiscopat irlandais, est excellente. Les transfuges se font de plus en plus rares parmi nous et se recrutent parmi des éléments absolument inférieurs de la population.

Nous savons, enfin, qu'un jour viendra où la frontière qui sépare le Canada des Etats-Unis aura disparu, où l'Amérique du nord ne formera plus qu'une seule vaste république et nous avons l'ambition de constituer dans l'Est, un foyer de civilisation française qui fournira son apport au progrès intellectuel, à la moralité et à la variété de l'Union.

C'est dans l'Ouest que nos pertes ont été et sont encore le plus considérables, et elles portent, malheureusement, en général, sur la classe saine, robuste et morale des cultivateurs. Cependant grâce au dévouement des membres de notre clergé et d'un certain nombre de citoyens appartenant aux classes dirigeantes, il se fait là aussi, un tra-

1. Pendant trois ans de séjour dans le Rhode-Island je n'ai guère eu que quatre ou cinq fois l'occasion de parler l'anglais.

vail de groupement et d'organisation et l'espoir de la conservation ne nous y est plus interdit, s'il n'a pas les bases puissantes qu'il a dans l'Est.

*
* *

Nous avons vu que les Polonais sont au nombre de deux millions aux Etats-Unis ; presque tous dans l'Ouest. Depuis longtemps ils sont des vaincus, de même que les Irlandais, et ils pleurent leur patrie morcelée et opprimée. De même que les Irlandais ils ont eu leurs guerres héroïques, leurs révoltes désespérées, leurs longues périodes d'anarchie, génératrices de dévouements et de trahisons. Ils furent, eux aussi, des soldats d'une bravoure incomparable « hommes de parole brillante et d'épée rapide ». Ils eurent une littérature qui fut grande, un art qui fut admirable et leur civilisation rayonna un moment sur tout l'Occident. Civilisation basée sur des institutions incohérentes et faite de contrastes et d'antithèses, chevalerie et vénalité, orgueil et bassesse, splendeur et misère, mais à laquelle donnaient un charme incomparable, les femmes les plus séduisantes de l'Europe.

Les Polonais, comme les Irlandais, peuple artiste se pliant mal aux formes rectilignes des constitutions politiques, ont peu accompli dans l'ordre du progrès matériel, mais ils ont créé pour la poésie et la légende. Il semble qu'il y ait ainsi des nations dont la destinée soit d'être

opprimées et de souffrir et d'être héroïques afin de fournir des matériaux aux artistes de l'avenir.

Ne serait-il pas suprêmement intéressant de voir s'organiser dans l'Ouest américain des groupes homogènes de race polonaise, au sein desquels pourraient éclore, sous le chaud soleil de la liberté, de la tolérance et de la prospérité, tous les germes d'excellence et de beauté que l'oppression a étouffés au pays d'origine ? Ne serait-il pas digne de l'Amérique qui donne du pain à tous les déshérités, de favoriser une résurrection de ce genre et de permettre à ces fils de vaincus de montrer ce qu'ils peuvent édifier et accomplir sous le règne de la justice et du droit ?

Les Polonais sont d'immigration récente, cependant ils ont déjà fondé plusieurs sociétés nationales, des écoles paroissiales ainsi que quelques journaux. Ils ont entre autres à Détroit, (Michigan) un séminaire de théologie fréquenté par cent vingt élèves. Les meilleurs d'entre eux tiennent à parler dans leurs familles la langue maternelle que l'oppression n'a pu détruire.

⁂

L'élite de la population irlando-américaine elle-même rêve de ressusciter la vieille langue celtique. En 1897 il existait aux Etats-Unis cinquante-quatre écoles nationales irlandaises dans lesquelles on enseignait le gaëlique ; il y en avait soixante-

cinq au commencement de 1898, ce nombre a augmenté depuis lors.

La ligue gaëlique en Irlande a décidé de donner chaque année, des prix aux auteurs des meilleures compositions originales, aux meilleurs morceaux littéraires en prose ou en vers gaëliques. « En Irlande dit la *Irish Republic* de New-York, seize journaux consacrent plus ou moins de leur espace aux études gaëliques, et, aux Etats-Unis huit journaux irlandais suivent maintenant cet exemple. Des sociétés pour l'étude du gaëlique existent à Boston, à New-York, à Philadelphie, à Providence et ailleurs » (1).

M. W. B. Yeats écrivait, il n'y a pas longtemps, dans le *Boston Evening Transcript :* « Nul ne peut mesurer de quelle importance sera pour l'avenir, ce réveil de la langue celtique ; car chaque nouvelle source de légendes est une nouvelle jouissance pour l'imagination des hommes.

« Il se produit à un moment où l'esprit humain est aussi préparé qu'il l'était, lorsque parurent les Contes de la Table ronde et les légendes du Saint-Graal, pour une nouvelle ivresse intellectuelle.

1. Il y a encore dans l'Ouest et le Sud-Ouest de l'Irlande des endroits où l'anglais n'a pas encore pénétré, on y parle exclusivement le gaëlique. Ces Irlandais, disent les voyageurs qui les ont visités, sont excessivement pauvres, mais ils sont fiers et méprisent les anglicisés, se considérant eux-mêmes comme les seuls vrais Irlandais. On fixe leur nombre à environ cent mille.

Chacun le sent, deux réactions tendent à se produire, l'une contre le rationalisme du XVIIIe siècle et l'autre contre le matérialisme du XIXe ».

*
* *

Il est impossible de prévoir ce qui adviendra des Italiens dont l'immigration depuis une dizaine d'années est la plus nombreuse, mais qui presque tous sont pauvres, ignorants et manquent d'organisation. Ils vont payer inévitablement un lourd tribut à l'assimilation.

Les émigrés danois, belges, suisses, portugais, tchèques, hongrois, insuffisamment nombreux et disséminés, cèdent à ce qu'ils considèrent comme une nécessité et laissent peu à peu leur passé s'effacer dans le lointain. Chez tous cependant, des efforts, des sacrifices sont faits pour retarder l'échéance fatale ; les plus nobles esprits, les membres de l'élite de chaque race se cramponnent au rameau tremblant de la nationalité qui sombre. Et de ces efforts, même lorsqu'ils sont vains, il reste quelque chose, car c'est un pas en dehors de l'égoïsme, c'est l'affirmation d'un idéal supérieur.

A l'heure qu'il est, en dehors de l'anglais, la certitude absolue de la conservation n'existe que pour la langue française dans l'Est et pour la langue allemande dans l'Ouest. Ainsi les trois langues auxquelles la civilisation européenne doit le plus

et qui ont le plus contribué à faire le monde moderne ce qu'il est, seront, au cours du siècle prochain, les canaux par lesquels la civilisation américaine sera fécondée.

III

Il arrive de temps à autre que cette perspective du maintien au sein de l'Union, de groupes homogènes dont la langue ne serait pas l'anglais est évoquée dans des articles de journaux et de revues publiés en Europe, mais toujours les auteurs de ces articles confondent le groupement ethnique et social avec le groupement politique. Un foyer de langue et de civilisation françaises, un foyer de langue et de civilisation allemandes deviennent pour eux, un Etat français et un Etat allemand. Ce malentendu résulte de ce que la patrie ne peut pas être pour un Européen ce qu'elle est pour un citoyen d'Amérique.

Dans le Vieux-Monde, les empires, les royaumes, les républiques représentent l'effort continu de siècles de luttes livrées en commun ; pour cimenter l'union et établir la cohésion entre les éléments qui les composent, il a fallu des flots de sang versé sur les mêmes champs de bataille, il a fallu l'action du fer et du feu, le contact des chairs vives. La conception de la patrie ne s'y est pas encore dégagée des fictions qui l'ont obscurcie et

faussée aux âges d'oppression et de tyrannie. Les nations européennes sont exclusives; nous les voyons se hérisser les unes contre les autres, et nous trouvons légitime qu'elles se campent sur leur territoire comme dans une forteresse ; nous approuvons qu'elles se défendent contre les infiltrations étrangères qui pourraient compromettre leur existence ou leur sécurité. Le fardeau de rancunes que leur a légué le passé est quelquefois si lourd qu'un puissant penseur comme Tolstoï a osé écrire : « Lorsque je songe aux maux que j'ai vus et soufferts, provenant des haines nationales, je me dis que tout cela repose sur un grossier mensonge : l'amour de la patrie ! »

La Confédération américaine, telle qu'elle se trouve constituée, marque un pas en avant dans la marche historique de l'humanité. Elle doit peu au hasard et aux forces aveugles. Elle a surgi et s'est développée en un siècle de lumière ; la solidarité qui s'est établie entre ses citoyens est basée implicitement sur un contrat social ; elle est, en même temps qu'un puissant agrégat d'intérêts, une œuvre de logique et de raison. Elle ne saurait vouloir se modeler sur le type des nations européennes, car les circonstances qui ont créé celles-ci ne se reproduiront plus.

On peut constater à l'heure qu'il est, dans l'orientation des peuples et des Etats deux tendances bien marquées dont l'une est l'affirmation d'un progrès politique et l'autre celle d'un progrès

intellectuel et moral. La première s'est manifestée par la formation de grandes entités gouvernementales prenant pour base la race, les intérêts ou les convenances géographiques. Ainsi, notre époque a vu disparaître un grand nombre de frontières et d'effigies de monarques ; elle a vu l'unité allemande, l'unité italienne, elle verra prochainement l'unification du monde slave. Le projet d'une fédération impériale britannique qu'ont inscrit sur leurs programmes quelques hommes d'Etat anglais est également, bien qu'il ne soit guère réalisable, une manifestation de cette tendance.

D'un autre côté, au sein de ces vastes agglomérations, les diverses variétés de la race aryenne qui ont derrière elles plusieurs siècles de vie collective, se solidarisent plus étroitement, revendiquent leur droit à l'existence, se liguent pour la sauvegarde de leur commun héritage. Il existe, maintenant, dans chaque individu la volonté d'être socialement, mais cette volonté elle-même n'est pas libre, elle subit l'impulsion du passé. Un Français ne saurait vouloir être Anglais ; un Polonais ne saurait désirer être Russe ; un Tchèque, Allemand, et *vice-versa*. La *nationalité* est devenue un fait social qui domine les concepts anciens d'empire et de république lorsqu'il ne se confond pas avec eux, qui défie les frontières et peut ignorer les drapeaux.

Or, la conciliation de ces deux tendances paraît en Europe un problème presque insoluble.

L'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie nous donnent le pénible spectacle de nationalités aspirant à la vie que l'on opprime, de langues organes de cultures anciennes que l'on proscrit au nom d'une prétendue raison d'Etat.

Il appartient à l'Amérique d'enseigner au reste du monde comment dans la liberté et la tolérance, plusieurs races peuvent contribuer à former un pays puissant et uni, sans rien abdiquer de ce qui fait l'originalité de leur existence particulière, comment plusieurs petites patries peuvent fleurir au cœur d'une grande patrie.

Ce fut un rêve supérieur caressé par quelques nobles esprits que la création, en Europe, d'une confédération embrassant tout le continent : *Les Etats-Unis d'Europe ;* mais, seuls, quelques grands conquérants en ont tenté la réalisation par la force des armes. Ce rêve, n'en doutons pas, sera réalisé en Amérique dans la paix et la concorde ; Il l'est déjà partiellement.

N'y a-t-il pas dans l'universalité même de cette appellation, *les Etats-Unis d'Amérique*, de ce mot, *Américain*, appliqué sur notre hémisphère aux seuls habitants de l'Union, une indication du destin ; n'y peut-on pas voir une prévision inconsciente de ce que réserve l'avenir ?

Au commencement du siècle les quinze Etats qui longeaient la côte occidentale de l'Atlantique avaient rang de puissance de troisième ordre. Aujourd'hui les quarante-cinq Etats qui s'étendent

de l'Atlantique au Pacifique et comprennent plus de la moitié de l'Amérique du Nord sont, de tous les pays civilisés, le plus peuplé après la Russie. Mais alors qu'en Russie cent millions de moujiks constituent des éléments d'une vie encore primitive, une masse moralement inerte, l'individualisme s'affirme aux Etats-Unis dans chaque unité, dans chacun des quatre-vingts millions de citoyens, et fait, de cette nation, la plus grande collectivité d'être pensants qui existe.

Au cours du vingtième siècle, lorsque l'annexion du Canada aura eu lieu, les Etats-Unis ne seront plus une nation, ne seront plus un peuple, tels que nous les concevons aujourd'hui, mais une immense amphyctionie continentale. « Et, nous aurons alors, ainsi que le prédisait Jefferson, un pays de liberté comme il n'en a jamais existé depuis la création ».

Certains faits, même, qui ont pu, à bon droit, être regardés comme des symptômes fatidiques, semblent avoir été combinés par une sagesse supérieure, dans le but de diminuer le nombre des obstacles qui pourraient s'opposer au bon fonctionnement de la confédération que j'entrevois pour l'avenir. Ainsi la déconsidération dans laquelle sont tombés aux Etats-Unis les offices gouvernementaux que la classe supérieure ne cherche pas à briguer, fera qu'aucun des groupes qui doivent survivre ne revendiquera jalousement, en tant qu'élément distinct, sa part des hautes fonctions

de l'Etat (1). On ne conçoit pas une Union continentale européenne sans des rivalités et des intrigues autour de la dignité suprême. Quel serait le président de l'amphyctionie, serait-il alternativement, slave, allemand, anglais, français ? Quelles balances assez précises pourraient faire à chaque Etat grand ou petit, sa part exacte ? L'Amérique n'aura pas à se heurter à des difficultés de ce genre.

D'un autre côté, l'unification anormale qui s'est accomplie pendant ce siècle et dont les résultats à beaucoup de points de vue, ont été néfastes, a permis aux enseignements de la Constitution de pénétrer, à la faveur d'une langue unique, la masse entière de la nation et de s'y affirmer à l'état de dogmes indiscutables ; elle a permis à l'aptitude au *self government* du Yankee, alors que celui-ci constituait la classe dominante, de se communiquer à toute la collectivité.

Et maintenant, chaque citoyen de l'Union sait

1. En Amérique, l'État n'a pas cette omnipotence qu'il possède dans les pays fortement centralisés où il est, en quelque sorte, une idole en qui se résument toute la vie et toutes les aspirations nationales, un maître tyrannique, une providence universelle chargée de résoudre toutes les difficultés. On ne conçoit même pas très bien aux Etats-Unis une émeute qui s'attaquerait au gouvernement. C'est contre d'autres forces sociales : les grands industriels, les administrateurs des chemins de fer, les boursiers, les accapareurs que l'on s'insurgerait plutôt.

que les lois de son pays lui assurent comme un droit inaliénable « la recherche du bonheur », et cela à toutes les sources où la Providence et la civilisation dont nous avons hérité l'ont localisé.

*
* *

Non, la conception de la patrie pour l'habitant de l'Amérique du Nord ne peut être ce qu'elle est pour un Français, un Allemand ou un Anglais. Supposons un instant que l'union américaine se dissolve, que la République se subdivise en plusieurs républiques. Quelle serait la répercussion d'un évènement aussi important sur la conscience universelle ?

L'Europe intéressée regarderait et laisserait faire, se demandant seulement ce qui va advenir de chacune des nouvelles divisions politiques. Les grandes puissances se réjouiraient de voir amoindrie une rivale redoutable. Les philosophes regretteraient la disparation du spectacle consolant et plein de promesses qu'offrait au monde la grande République. Au sein de l'Union même des intérêts multiples seraient lésés, l'orgueil du drapeau étoilé, du *starsprangleism*, recevrait un rude échec, car, notre hérédité fait que nous mettons de l'orgueil dans cet emblème collectif et que nous sommes fiers de former partie d'un grand tout. Il y aurait l'inconvénient de frontières et de douanes entre les Etats disjoints, peut-être encore pourrait-on redouter que la désu-

nion des intérêts ne fît naître des conflits entre les diverses républiques, mais nul cœur ne saignerait et ne se sentirait profondément blessé. Les âmes des citoyens américains ne seraient pas endeuillées ainsi que les âmes des fils de la Pologne morcelée ou de la Lorraine captive.

Les Etats-Unis appartiennent à l'ordre des annelés ; une vie indépendante réside en chacune de leurs parties. Ils sont un agrégat d'intérêts, un concert de volontés ; ils resteront tels et ne sauraient être autres.

IV

Mais une nation ainsi composée de différentes races non fusionnées sera-t-elle en état de résister à une agression d'ennemis puissants ? La diversité des langues n'y sera-t-elle pas la source d'une foule d'inconvénients d'ordre pratique ; ne contribuera-t-elle pas à perpétuer l'absence de vie sociale que l'on déplore aujourd'hui dans l'Union ?

La Suisse qui compte des populations de trois langues différentes est, depuis cinq ou six siècles, l'un des pays les plus pacifiques, les plus unis et les plus prospères du Globe. La France, nation militaire, a été formée de plusieurs groupes ethniques juxtaposés, au sein desquels des idiomes divers se sont perpétués et cela n'a pas nui à son

unité. En 1871, on parlait presque exclusivement l'allemand en Alsace, on parle encore dans certaines provinces le basque, le breton, le provençal, et cependant Michelet a pu dire : « La France n'est pas un empire, ce n'est pas une nation, c'est une personne ». Si les patois tendent à disparaître actuellement, c'est qu'ils n'ont guère amassé de richesses à travers les âges et qu'on les abandonne comme des outils démodés qui ne répondent plus aux besoins modernes.

En Autriche, la lutte des nationalités va probablement amener la fin de l'Empire, mais cette lutte est née de l'intolérance germanique, et c'est parce que les droits des langues y ont été méconnus que l'instinct dynastique si fort autrefois, est impuissant aujourd'hui à maintenir l'union entre les éléments hétérogènes devenus hostiles les uns aux autres.

On a prétendu pour expliquer les efforts en vue de la germanisation en Autriche-Hongrie, qu'on obéissait à un intérêt supérieur, que l'école est l'antichambre de la caserne, etc., etc. » Ne pourrait-on pas faire observer, dit à ce sujet M. Jules Preux (1), que les armées où l'unité de langue existe ne sont pas toujours forcément pour cela même victorieuses ? Ne pourrait-on surtout insister sur ce fait : c'est qu'en Autriche, après l'ère

1. La question des langues et des nationalités en Autriche-Hongrie, p. 36, (Paris, 1892).

d'absolutisme et de germanisation, en 1859 et aussi en 1866, il y avait dans l'armée un nombre considérable de sous-officiers qui avaient prouvé leur connaissance parfaite de l'allemand. Est-ce que ces connaissances linguistiques ont changé l'issue des journées de Solférino et de Sadowa ? »

La langue anglaise restera nécessairement sur le continent américain, la langue du Congrès et des législatures, comme le français est, en Europe, celle des chancelleries, car on en a fait une langue parlementaire ; car en elle se sont incarnées les meilleures conceptions politiques ; car elle a été illustrée par les Pitt, les Fox, les Chatham, les Gladstone. Avant tout, elle est l'idiome dans lequel ont été redigés la Déclaration de l'indépendance, la Constitution, les écrits de Washington, de Jefferson et de Franklin.

Ne sera-ce pas pour les citoyens des différentes nationalités, une sécurité et une garantie que d'être représentés dans les conseils de l'Union par des hommes parlant plusieurs langues et ayant, ainsi qu'on l'a dit, plusieurs âmes ?

Les inconvénients d'ordre pratique ne seront guère sensibles, car une loi d'équilibre fait que rarement plus de deux langues peuvent se maintenir dans un même milieu.

Les frontières morales qu'établira la diversité des idiomes au sein de la grande république auront entre autres résultats, celui-ci : c'est qu'elles empêcheront les grands courants fiévreux et

malsains de pénétrer aussi facilement tous les centres, les emballements factices de se répercuter à l'infini, l'exubérance de l'esprit celtique de tout embraser. A l'heure qu'il est, pour les raisons que j'ai énumérées plus haut, ce pays est trop propre à la combustion, l'idée chauvine, l'exagération ridicule y gagnent trop rapidement d'un océan à l'autre. Il faut ça et là des remparts, des digues qui gênent le va et vient du flot, qui enrayent l'influence morbide des venins, qui, par le canal d'une langue unique, se disséminent dans toutes les veines et pénètrent le corps entier de la nation.

Il en sera de ces frontières morales comme des frontières politiques entre pays voisins, à travers lesquelles des produits avariés s'expédient rarement, car ils sont inspectés au passage et ne peuvent pénétrer à l'étranger sous une fausse étiquette.

∴

On a appelé la société américaine, une société basée sur le mécanisme. Il est certain que ce qui a le plus manqué aux Etats-Unis, tout le long du dix-neuvième siècle, ce sont les rapports d'intimité, les relations aimables entre gens habitant les mêmes localités.

L'unification qui s'est faite dans les tempéraments, dans les aspirations et dans la langue, a laissé les cœurs à l'écart.

Quand les usines et les comptoirs sont fermés, il semble qu'un vaste souffle d'ennui passe sur toute la surface de l'Union.

Ainsi qu'au temps du paganisme, on veut des plaisirs bruyants, le théâtre, le cirque, la danse, le sport sous toutes ses formes; la vie intérieure est absente. Pour un bon nombre de citoyens, la buvette est, aux heures de repos, le seul refuge.

La raison de ce fait, c'est que, pour la plupart des familles, étrangères les unes aux autres, que le hasard a rassemblées sur un même point du territoire, il n'existe aucune source où peuvent s'alimenter les sympathies mutuelles et les amitiés.

Le cosmopolitisme, en des milieux opulents peut bien servir de base à ce qu'on appelle la *vie mondaine*, il n'est pas propice à la constitution de la vie sociale telle que le peuple la comprend.

Mais au sein même des groupements homogènes qui se sont formés depuis trente ans parmi les émigrés, il est facile de constater un vague malaise et, souvent, l'absence de cordialité et de franchise. C'est qu'on ne sent pas le terrain solide sous ses pieds et qu'il semble que l'état que l'on traverse ne soit que transitoire. On craint que la culture de sa langue maternelle n'éveille l'hostilité des autres éléments de la population; on vit, en quelque sorte, dans des catacombes mo-

rales où l'on ne rend au passé le culte qui lui est dû que dans la contrainte et la défiance (1).

Ce n'est que lorsque ce malaise aura disparu et que les groupements de langue non anglaise se seront habitués à affirmer leur identité fièrement et sans arrière-pensée, qu'une vie sociale agréable pourra se développer et fleurir dans l'Union.

« Un continent tout entier offre au patriotisme un objet vague à embrasser », disait Tocqueville Si donc, nécessairement, de petites patries doivent se former au sein de la grande patrie, ne vaut-il pas mieux qu'elles soient fondées sur des affinités naturelles, une langue commune, des souvenirs communs, des habitudes de collaboration déjà anciennes. Un groupement homogène est un milieu propice aux germinations intenses et aux éclosions fécondes, car il possède la chaleur qui donne la vie.

Ce lien indestructible de solidarité qui est l'un des côtés les plus séduisants de l'existence dans une ville du Vieux-Monde et qui résulte de la conscience qu'ont ses habitants de descendre de longues générations d'ancêtres ayant, à travers les âges, partagé les mêmes joies, les mêmes espoirs, les mêmes douleurs, ce lien peut se trou-

1. J'ai vu des villages peuplés exclusivement d'ouvriers et de boutiquiers appartenant à une même nationalité *étrangère* où, cependant, toutes les enseignes sont en langue anglaise.

ver encore fortifié en Amérique, du fait même de l'émigration, de la similitude d'aventures à travers trois continents.

Ainsi, ces quelques bourgeois germano-américains attablés dans un *Bier Garten* de Milwaukee, que de phases de vie nationale ils évoquent à la pensée ! Leurs ancêtres faisaient partie, il y a quelque vingt ou trente siècles, des tribus indo-aryennes quittant les champs asiatiques à la recherche de terres nouvelles et longeant le Volga et le Danube. Ils furent plus tard, les guerriers d'Arminius aux longs cheveux et aux longues barbes, luttant contre la toute puissance de Rome ; puis les sujets pressurés des roitelets de l'Empire ou les soldats mercenaires, ou les compagnons des corporations ouvrières. Leurs ancêtres immédiats ont été, il y a soixante ou quatre-vingts ans, les exilés craintifs traversant l'Atlantique, et les rudes pionniers des champs fertiles de l'Ohio ou de l'Illinois.

Ne sent-on pas qu'il doit y avoir dans cette sympathie, cette solidarité si anciennes, des germes de richesse morale et que les collectivités qui ont ainsi reçu l'effigie de trente siècles sont des œuvres d'art qu'il serait criminel de détruire ?

L'histoire est faite d'évolutions successives et chaque série de faits doit être épuisée avant de céder la place à une autre.

De même qu'en passant de la féodalité aux

monarchies absolues, et des monarchies absolues aux gouvernements constitutionnels les nations européennes n'ont pas rejeté toutes les institutions des régimes antérieurs, mais ne les ont laissé tomber que peu à peu ; de même l'Amérique libre et égalitaire, en s'affirmant comme un Etat d'un type supérieur, devra garder des siècles évolus ce legs précieux, les nationalités.

V

Peut-être quelques-uns des éléments amputés de leur passé, ne verront-ils pas sans aigreur cet échec à l'uniformité et à l'ennui ambiants que constituera pour la République le maintien des races et des langues dites *étrangères*. Un moment viendra peut-être, où poussés par la disette de scandales et de nouvelles sensationnelles, certains organes de la *presse jaune* se diront que la lutte contre le développement des nationalités pourrait être un excellent moyen d'intéresser le grand public.

Et qui sait ce qui adviendra alors ?

Le grand obstacle qui s'oppose à l'avènement de l'état de liberté absolue auquel doivent aspirer tous les patriotes sincères, c'est le vasselage intellectuel dans lequel l'Amérique se trouve encore vis-à-vis de l'Europe et surtout de l'Angleterre, se combinant avec la prépondérance de

l'élément d'origine irlandaise que des siècles d'intolérance ont rendu intolérant.

Le spectacle des faits de ces derniers temps nous instruit suffisamment à ce sujet. La poussée vers l'impérialisme et le pansaxonnisme que l'on constate en certains milieux a été, dans une grande mesure, stimulée par la presse anglaise.

Les publicistes d'Albion ont su très habilement jouer des mots *Greater Britain*, *solidarité anglo-saxonne*, *supériorité britannique*.

Entre Anglais et Américains, un phénomène, en outre, se produit que les romanciers notent fréquemment dans leurs tableaux de la vie sociale et dont chacun de nous a pu avoir l'occasion d'être témoin.

Une famille dont la situation mondaine est bien établie a un parent éloigné, riche mais d'allures peu élégantes, de manières un peu frustes, un parent *pas chic* avec lequel elle ne fréquente que quand la chose est indispensable. Les relations sont tendues, mépris d'une part, aigreur de l'autre. Mais voilà qu'à un moment donné, l'aristocrate invite le roturier, le cajole, l'appelle *cher cousin*, lui fait toutes sortes de protestations d'amitié ; immédiatement celui-ci oublie ses rancunes, se laisse séduire et ne sait rien refuser à son distingué parent.

Il en est de la psychologie des peuples comme de celle des individus.

Tous ceux qui ont lu les études si nombreuses

publiées par les Anglais sur les Etats-Unis ont pu se rendre compte de ce fait que le *cousin d'outre-mer* n'est guère mieux traité dans la plupart d'entre elles qu'un parent pauvre, mal dégrossi, qu'on a tenu à l'écart et même ridiculisé. Le besoin de mépris de l'Anglais s'est de tout temps exercé aux dépens de l'Américain autant qu'aux dépens de l'Irlandais.

« Les Anglais, dit Hamerton (1), ont un motif d'orgueil qui est inconnu aux Français, leurs voisins. Ils tiennent la première place dans une famille de nations. Ils se sentent supérieurs aux Américains des Etats-Unis par l'antiquité et la priorité de leur civilisation et ils se prétendent leurs supérieurs dans la culture et les manières.» Ailleurs, le même auteur ajoute : « L'habitude de mépris des Anglais est calme, sans vantardise, sans vanité, mais elle est presque constante ; ils se tiennent difficilement dans cet état moyen ou neutre qui n'est ni la déférence ni le mépris. »

Or, sa supériorité, l'Anglais l'a fait sentir à l'Américain, sur tous les modes; son mépris il en a accablé Jonathan dans toutes les circonstances et Jonathan l'a vivement ressenti.

Ajoutons à ce qui précède l'engouement des héritières américaines pour l'aristocratie anglaise, le mal qu'elles se donnent pour être présentées à la Cour de Windsor, l'anglomanie des membres

1. *French and English, passim* (Londres, 1890).

des cercles fashionables, tous faits qui constituent une reconnaissance implicite de la supériorité sociale anglo-saxonne.

Et voilà maintenant que ce cousin dédaigné, on le caresse, on l'invite, on boit à sa santé, on se promène avec lui bras-dessus, bras-dessous. Evidemment il ne saura rien refuser.

J'ai signalé au commencement de cet ouvrage le fait qu'en ces dernières années, un bon nombre d'écrivains d'Albion se sont évertués à ne parler des Etats-Unis que comme un rameau de la race anglo-saxonne occupant et dominant le continent américain. Beaucoup des ouvrages en question, rédigés avec une grande habileté, tendant insidieusement à mettre le pansaxonnisme intransigeant à la mode. Glisser l'éloge sous le blâme discret avec une apparence d'impartialité imperturbable, s'autoriser d'idées générales très élevées, et glisser sous les fleurs le poison du préjugé ; recouvrir le tout d'une couche de bonhomie exquise et de cordialité pleine de charmes, telle est la méthode généralement suivie.

Des écrivains américains parmi les mieux posés caressent aussi ce rêve de l'hégémonie de la langue anglaise s'imposant peu à peu au monde entier. « La race anglaise dans un siècle, disait, il y a quelques années, un historien remarquable, M. John Fiske, comptera aux Etats-Unis six cents ou sept cents millions d'âmes. L'œuvre que la race anglaise a accomplie en colonisant l'Amérique du

Nord est destinée à se continuer, jusqu'à ce que sur la surface de la terre tous les pays qui ne sont pas le siège d'une civilisation ancienne deviennent *anglais* dans leur langage, dans leurs mœurs politiques, dans leurs traditions et en grande partie, aussi, dans le sang de leurs populations.

Il n'est pas improbable que la langue de Shakespeare devienne un jour la langue de l'humanité ».

Cependant, il y a un autre côté à la médaille : si l'Angleterre réussit à développer la soif d'expansionnisme chez les *cousins d'outre-mer*, ce sera le présage d'un heurt d'intérêts, la préparation d'un conflit inévitable entre elle et son ancienne colonie De ce conflit dont Albion devra sortir amoindrie pourra peut-être résulter l'émancipation totale et définitive de l'Union, la fin de son vasselage intellectuel même.

En dehors de l'Angleterre, le poids de la publicité internationale, de la littérature des journaux, des revues et des livres pèse sur la mentalité et la conscience américaines. On se dérobe difficilement à l'admiration de ce que le reste du monde admire. Il n'est pas facile de rallier les masses à une conception de la grandeur, de la gloire et du devoir différente de celle qui a prévalu dans le passé et dont nous parlent tous les monuments qu'il a laissés, de celle qui prévaut chez nos contemporains et dont nous parlent toutes les manifestations de la vie publique.

Comment résister au plaisir de voir un repré-

sentant de la grande République assis au milieu de plénipotentiaires, puissant entre les plus puissants, discutant le sort des peuples et des empires ? Comment ne pas tressaillir aux échos des batailles et aux chants de victoire, alors que toute l'histoire de l'humanité ne nous parle que de batailles et de victoires ?

Et cependant, je crois que l'Amérique du XXe siècle ouvrira au monde, des voies nouvelles et hâtera son progrès vers un état meilleur.

« L'Europe a les yeux sur nous, disait John Lee, en 1776, au peuple des colonies. Elle nous demande de donner un vivant exemple de liberté qui formera contraste, dans le bonheur du citoyen, avec la tyrannie toujours grandissante qui désole ses rivages corrompus ».

Elle le lui demande toujours. Chargée du fardeau de ses haines anciennes et de ses institutions surannées, elle lui demande un exemple qu'elle puisse imiter. Elle le lui demande en ce moment de crise où les principes de tolérance, d'humanité et de justice qui ont fait des conquêtes dans les âmes s'insurgent contre l'intolérance et l'injustice qui prévalent encore dans le domaine des faits.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

L'Evolution.

L'Assimilation.

Unification et transformation des mœurs aux Etats-Unis. — Les facteurs de l'évolution américaine. — I. L'assimilation et les enseignements des fondateurs de l'Union. — Prépondérance anglo-saxonne. — Les Yankees forment les cadres de la population. — II. Chauvinisme. Hostilité contre les Etrangers. — III. Les Irlandais et l'Américanisme natif. — Population catholique vers 1830. — Résistance des Irlandais. — Emeutes. — Les Know-Nothings. — L'agitation prend fin au moment de la guerre de sécession. — Pourquoi l'Irlandais, très souvent, renie son origine. — IV. Les Allemands en butte aux hostilités des Américains natifs. — Le damned Dutch. — Allemands de la Pennsylvanie. — Leurs efforts pour conserver leur langue. — Les nouveaux immigrants dans l'Ouest. — Un grand nombre abdiquent leurs souvenirs nationaux. — Ils ne savent pas se prévaloir de leurs droits politiques. — Ils ont peu de fierté de race. — Leur situation depuis 1871. — V. Les immigrants d'autres races. — Les meilleurs d'entre eux font des efforts pour conserver leur langue maternelle. — Influence de

l'école. — L'assimilation par le mépris. — La langue anglaise, langue populaire. — L'immigration des trente dernières années. — Quels sont les plus fanatiques des Américains natifs 1

Résultats de l'assimilation.

I. — Le reniement de la nationalité est un fait anormal en ce siècle. Il ne s'est produit qu'aux Etats-Unis. — L'histoire du passé ne peut rien nous apprendre sur les résultats d'une fusion de races accomplie en ces circonstances. Les races se sont éprises de leur existence distincte, parce que les savants leur ont révélé les vertus spéciales qu'elles possèdent. — L'Amérique avait l'avantage d'être peuplée par des populations ayant déjà fait l'apprentissage de différentes civilisations. — Elles avaient chacune des outils différents pour accomplir leur œuvre. — Elles ont jeté leurs outils. — L'édifice national qu'elles ont construit est peu intéressant. — Presque tous les hommes dont les Etats-Unis se glorifient à juste titre sont d'origine anglo-saxonne. — Pourquoi ? — Ce qui se trouve à la base de l'arbre familial des assimilés. — Peut-être de nouvelles qualités et de nouvelles aptitudes se substitueront-elles à celles que « l'assimilation » a détruites.

II. — Effets immédiats de l'assimilation sur l'émigré et sur sa famille. — Ames à base de haine et d'ennui. — Le mépris de l'étranger est un creuset d'où les âmes viriles sortent plus fortement trempées.

III. — Effet de l'assimilation sur les mœurs américaines. — De nouvelles hérédités vont se constituer. — Ce qui leur manquera. 46

L'influence des races.

Transformations subies par le caractère américain, depuis l'époque coloniale. Elles ne sont dues ni aux institutions, ni au climat. — Un pays anglo-saxon est devenu un pays celtique. — Dans le long martyre de l'Irlande on trouve, en partie, la genèse de l'Ame américaine. — II. Coup d'œil sur l'histoire de l'Irlande. — III. L'opprimé de sept siècles est maintenant citoyen libre d'un pays immense et prospère. Il a des arriérés de bonheur national à toucher. — Son optimisme est fort naturel. — L'Irlandais habite les villes. — Il donne le ton. — Il n'est pas assimilé, il assimile. — IV. Premières manifestations du tempérament celtique un peu timides. — Il domine partout aujourd'hui. — L'Anglo-saxon du temps de la reine Anne, transformé par la religion. — Quand la religion a sombré, il reprend au contact du Celte, son caractère primitif. — V. L'Allemand n'a guère exercé d'influence, — Les autres races 72

La part des circonstances.

I. — Causes qui ont développé chez les Américains l'activité, l'esprit d'entreprise et l'optimisme. — Mouvement progressif et ininterrompu de la richesse. — Les immigrants des pays à formation communautaire. — II. Versatilité des Américains. — Leur aptitude à exercer différents métiers. — Abraham Lincoln. — III. Les charlatans aux Etats-Unis. — L'absence du ridicule. — Le camelot de langue anglaise et l'émigré. — L'esprit d'indépendance s'exagère chez l'ancien prolétaire asservi. — Influence égalitaire et civilisatrice de la vie d'hôtel.

— L'exagération des manifestations patriotiques chez le naturalisé. — Chauvinisme développé à l'école, dans la presse et dans la chaire. — L'Irlandais apportant à sa nouvelle patrie ses tendances à l'exagération a trouvé des éléments congéniaux. — IV. Types du Far-West, types transitoires. — Bizarreries du tempérament américain. — Sources probables 101

L'évolution dans la religion et dans les mœurs.

I. — L'évolution de la religion et des mœurs, aux Etats-Unis, s'est faite en une poussée ininterrompue dans le même sens. — Passage de la liberté de conscience à la libre-pensée. — Après la guerre de l'Indépendance. — Fondation de la première société unitarienne en 1795. — Multiplicité des sectes. — Théodore Parker. — II. La libre-pensée règne aujourd'hui dans toutes les parties de l'Union. — Statistiques religieuses. — L'ancien clergé et le clergé d'aujourd'hui. — III. Les mœurs après la guerre de l'Indépendance ; dans la Nouvelle-Angleterre ; dans la Pennsylvanie. — Les premières représentations théâtrales. — Effet du développement de la richesse. — Les mœurs américaines jusqu'à 1860, d'après Tocqueville, Hamilton, etc. — IV. La décadence a lieu d'abord dans le domaine des affaires. — Les banqueroutes. — Malhonnêteté financière. — Tammany Hall. — V. Les femmes avant la Révolution. — En 1830. — Les ouvrières de fabrique en 1840. — Opinion de l'évêque John Hopkins sur le féminisme. — Les guerres de la République et les mœurs. — V. Les mœurs à l'époque actuelle. — La part d'influence de l'immigra-

tion. — La femme nouvelle. — La femme dans la société américaine. — L'éducation des enfants. — Le Sport. — Opinion de Mgr Spalding 130

QUATRIÈME PARTIE

A travers la vie américaine.

Les rois de la république.

I. — Le millionnaire. — Il règne mais ne gouverne pas. — Être millionnaire constitue le summum du bonheur rêvé par la masse du peuple américain. — Ce que Hamilton disait en 1833. — Li Hung-chang. — Le millionnaire est un héros et l'on a pour lui l'indulgence et la complaisance que l'on avait aux âges militaires, pour les grands capitaines. — Sa vie est toujours intéressante, si sa personne l'est rarement. — Le millionnaire est généralement un bienfaiteur. — Il a doté beaucoup d'établissements d'utilité publique, c'est, en somme, un bon roi. — II. Le politicien n'occupe pas une situation privilégiée, mais il gouverne. — Le Boss et son armée. — Quay, Platt, Croker, Tammany Hall. — Influence néfaste du politicien. — III. Le journaliste est le plus puissant des trois souverains. — Il flatte les faibles populaires, alimente la soif de sensation des masses, leur chauvinisme, etc. etc. — Il développe surtout l'amour de la réclame et le cabotinisme. — La presse jaune. — Opinion de Matthew Arnold. — Invasion du journalisme à sensation au Canada. — Une lettre de l'Archevêque de Montréal . . . 187

Vanité, Égalité, Nervosité.

I. — Vanité collective. — La supériorité américaine, d'après M. Carnegie. — The best in the world. — Le candidat à la présidence W. J. Bryan. — Le discours de Tristram Burgess en 1833. — II. Vanité personnelle. — Albums de célébrités régionales. — Les cercles exclusifs. — Américains de descendance royale. — III. Vanité « altruiste » Colonel, docteur, professeur. — IV. L'égalité. — Facteurs qui l'ont développée en ce siècle. — Patrons et ouvriers. — Tout le monde travaille. Halloo John. — La « *society* ». — Influence égalitaire du journal. — V. Nervosité. — Record de l'Américain dans toutes les affections nerveuses. — Le goût des plaisirs bruyants. — Les baisers du lieutenant Hobson. — Le progrès industriel et le système nerveux. . . 222

Le bilan 1900 de la nation américaine.

I. — Le XIXe siècle. — Conquêtes matérielles de la République américaine. — L'ouvrier américain. — II. Conquêtes scientifiques, artistiques et littéraires. Conditions peu favorables à la production littéraire et artistique. — III. L'élite intellectuelle. — Les universités américaines. — Opinion de M. Hoyt. — IV. Les *businessmen*. — Le bonheur aux Etats-Unis. — Le passif. 258

CINQUIÈME PARTIE

Vers l'Avenir

Les problèmes

Le problème économique et social. — Sous quelle forme il a été posé. — Comment les peuples d'Europe en ajournent la solution. — I. Il sera probablement résolu d'abord par les Américains. — Aux Etats-Unis une idée ne reste jamais longtemps d'ordre spéculatif. — Le désir d'une rénovation économique y germe plus ou moins confusément au fond de toutes les âmes. — Le livre d'Edouard Bellamy. — Le moment de la crise entre le capital et le travail est encore éloigné cependant. — L'accumulation des grandes fortunes. — Trusts et combines. — Les millionnaires et les lois fiscales. — La majorité de la nation est composée de propriétaires et de satisfaits. — Quand le capital accumulé deviendra un trop grand privilège, le peuple le fera disparaître par voie législative. — Les lois aux Etats-Unis ont toujours favorisé les travailleurs. — Les ouvriers ne sont ni naïfs, ni résignés, et ils sont bien armés pour la lutte. — La terre des domaines publics. — Peu de perspectives pour l'agriculture. — Il va se constituer une classe ouvrière attachée à l'usine. — La crise n'éclatera que lorsque le système capitaliste aura donné tout ce qu'il peut donner. — La frappe libre de l'argent. — Les anarchistes. — II. Le problème noir. — Comment les crimes des peuples, comme ceux

des individus, sont punis. — Châtiments infligés par le destin auxquels nous assistons en ce siècle. — Situation des Noirs en Amérique. — Ostracisme dont ils sont les victimes. — Sont-ils moins intelligents que les Blancs ? — Prédictions de Tocqueville. — Le rapatriement en Afrique. — Opinions diverses. — III. Le problème de l'expansion du catholicisme aux Etats-Unis. — L'Américanisme dans l'Eglise. — Le véritable problème. — Ses données. — Le zèle anglicisateur de l'épiscopat irlandais. — Le rêve irréalisable de l'évêque Ireland. — Conditions dans lesquelles fleurit le catholicisme aux Etats-Unis. — La religion est surtout un besoin du cœur. — Le peuple se préoccupe peu de distinctions théologiques. — Le prêtre pour bien remplir sa mission ne doit pas être étranger à ses ouailles. — Tactique suivie par certains évêques. — L'église irlandaise et l'église américaine. — Effet de l'hostilité entre l'épiscopat irlandais et les catholiques sur l'église irlandaise elle-même. — Les Irlandais au Canada. — L'indifférentisme est dans l'air, aux Etats-Unis. — La foi a besoin pour se maintenir de beaucoup de forces auxiliaires. — Allemands. — Polonais. — Canadiens français. — Italiens. — Traditions des autorités romaines. — L'affaire de East St-Louis 289

Perspectives

I. — Vastes espoirs qui germent en l'âme américaine. — Le vingtième siècle sera pour l'Union l'ère des conquêtes intellectuelles et morales. — La réaction qui va s'accentuant contre la fusion des races dans l'élément anglo-hibernien, peut être considérée comme l'aurore d'une renaissance semblable à

celle qui s'est accomplie en Europe au XIIIe siècle. — II. Perspectives de conservation pour l'élément tudesque aux Etats-Unis ; journaux allemands ; poètes germano-américains ; écoles allemandes. — Les Scandinaves. — Les Canadiens-français ; motifs spéciaux qu'ils ont de combattre l'absorption. — Les Polonais. — Réveil de la langue celtique. — Les autres races. — A l'heure qu'il est, deux seules langues paraissent devoir se maintenir en Amérique concurremment avec l'anglais, le français dans l'Est et l'allemand dans l'Ouest. — III. Notre conception de la patrie n'est pas la même que celle des Européens. — Les circonstances qui ont établi la cohésion au sein des peuples du Vieux-Monde ne se reproduiront plus. — L'union américaine est basée implicitement sur un contrat social. — On constate actuellement deux tendances bien marquées dans l'orientation des nations. — L'une se manifeste par la création de grandes entités gouvernementales, l'autre par une solidarité plus étroite qui s'établit entre les groupes ethniques ayant un héritage commun. — L'Amérique enseignera à l'Europe à concilier ces deux tendances. — Les Etats-Unis d'Europe, rêve irréalisable. — Etats-Unis d'Amérique. — Si la République américaine se divisait en plusieurs républiques, des intérêts seraient lésés, mais les cœurs ne saigneraient pas. — IV. La question des langues. — En Suisse, en France, en Autriche-Hongrie. — La langue anglaise restera la langue du Congrès et des législatures comme le français est en Europe celle de la diplomatie ; elle est une langue parlementaire. — La diversité d'idiomes constituera des frontières morales qui empêcheront l'exubérance de l'esprit celtique de tout embraser. — Renaissance de la vie sociale au sein des groupes homogènes. — V. Il est

possible que les éléments les plus fanatiques de la nation s'opposent quelque jour au développement des nationalités. — Vasselage intellectuel des Etats-Unis vis-à-vis de l'Angleterre. — Les cousins d'outre-mer. — Répercussion des idées européennes sur l'âme américaine. — La mission de la République américaine 345

Index alphabétique des auteurs cités dans cet ouvrage.

Adams (John), vol. I, p. 137.
Adams (Samuel), I, 207.
The american almanac, I, 324.
The american Jew, I, 340.
Anderson, I, 143.
Andrews (Sidney), I, 29, 30, 59, 60.
Applegarth (J.), I, 109.
Argyle (duc d'), I, 312, II, 96.
Arnold (Matthew), II, 216, 217, 224.
Ashbury (L'Evêque), I, 258.
L'Avenir national (Manchester N. H.), II, 337.
Bagenal, I, 332, II, 16.
Bancroft (Geo), I, 22, 58, 81, 117, 122, 142, II, 131.
Baird (Robert), I, 103, 115, 116, 117, 120, 121, 328.
Barvand (Ch.), I, 140, II, 276.
Beard (G.-W.), II, 247, 248, 249, 255, 256.
The Beattyville Enterprise, II, 226.
Berkeley (Sir Chs.), I, 56.
Blackwood's Magazine, II, 211.
Bourbonnière (A.).
Breck (Samuel), I, 229.
Bromwell, I, 325.
Browning (Chs. H.), II, 231.
Bruchesi (Mgr), II, 214, 215.
Bryce (James), II, 72, 73, 99, 275.
Buchanan, I, 329.
Burke (Edmond), I, 222.
Byrne (Le rév. S.), I, 332.
Campbell, I, 152.

Carnegie (A.), II, 222.
Cassell, II, 80, 81, 82.
Chastellux (marquis de), I, 33, 37, 41, 52, 54, 93, 149, 197, 225, 226, 246, II, 93, 155, 156.
Chatauquan Magazine, I, 151, 334, II, 87.
Cherbulliez (V.), II. 101.
Chicago Evening Post, II, 328, 348.
Child (David Lee), I, 272-281.
Claretie (Jules), I, 304.
Clowes (W.-L.), I, 297, 298, 299, II, 309, 310, 311.
Coffin (Chs. C.), II, 111.
Collins (Wilkie), II, 180.
Colonial papers, I, 19, 78, 83, 84, 85, 89, 114, 115, 145, 146.
Compendium of the 11th census, I, 321, 342.
Cooper (Fenimore), I, 261.
Dale (Sir Thomas), I, 20.
Davis (John), I. 38, 232, 233, 230, 181, II, 321, 342.
Depew (Chauncey), II, 299.
Dilke (sir Charles), I, 284, II, 90, 99, 162.
Dixon (W.-H.), II, 11, 241.
Donnell (T.), II, 331.
Emerson, II, 47.
England (Mgr), II, 14.
Evening Herald (Dublin), II, 307.
Färber (L'abbé), II, 355.
Fearon, I, 223, 227, 252, II, 148, 151, 238.
Florenzano (G.), I, 326, 330, 338.
The Forum (Boston), II, 142.
Fouquier (M. Henri), II, 173.
Franklin (B.), I, 206, 207.
Freeman, II, p. 91.
Galton, II, 306.
Gaillardet (F.), II, 268.
George (H.), II, 302, 312.
Gibbons (P.), II, 25, 26.
Gilman (A.), II, 75.

Godkin (E.), II, 191, 239.
Gonne (Miss Maud), II. 87.
Gordon, I, 150.
Grant (Ulysse), I, 274, 276, 282, 291, 292.
Greene, I, 172.
Gregh (Percy), I, 88.
Griffin (Sir Lepel), I, 2, 293, 316, 337.
Guizot, I, 237.
Hamerton, II, 389.
Hamilton (A.), I, 91, II, 152, 189, 226, 246.
Hans (Albert), I, 342.
Heredia (J.-M. de), I, 11.
Hewatt, I, 127.
Higginson (Le colonel), II, 245.
History of Texas, I, 271.
Hoar (le sénateur), II, 21, 202.
Hopkins (John), 158, 159, 315.
Howe, I, 127.
Hoyt (M.), II, 276.
Hübner, I, 325.
Hughes (Thomas P.), I, 9.
Hugo (Victor), II, 259.
Hull (John), I, 334.
Hume, I, 68, II, 80.
L'Indépendant de Fall River (Mass), I, 316, II, 298, 341, 342, 343.
The Independent (New-York), II, 141.
Ireland (Mgr), II, 321.
Jefferson, I, 29, 162, 205, 239, 265, II, 120.
Johnson (Ben), II, 47.
Johnson (Edward), I, 66.
Jones (Hugh), I, 27.
Kalm, I, 46, 102, 105, 111, 128, 131, 137, 139, 171.
Kempt (R.), I, 24.
Knight (sir John), I, 56,

Körner (Gustave), II, 359.
Kretz (Conrad), II, 359.
Lamartine, II, 329.
La Rochefoucauld (comte de), I, 228, II, 117.
Lavisse (E.), I, 320, II, 51.
Lee (John), II, p. 392.
Legoyt, I, 333.
Le Roux (Hugues), II, 51.
Lewis (Virgil), II, 203.
Löher, I, 125, 128, 129, 131, 135, 141, 150, 155, 324, 346, II, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 138, 339.
Lowell (J.-R.), I, 61, II, 76, 350.
Lyell (sir Charles), I, 318, II, 157.
Mac Master (J.-B.), I, 93, 94, 95, 96, 97, 175, 201, 219, 228, 231, 253, 256, II, 92, 117, 144, 145, 147, 148.
Mandat-Grancey (baron de), II, 237.
Marki (A.), I, 338.
Martin, I, 147, 148.
Maryland Gazette, I, 45.
Maudsley, II, 71.
Maupassant (Guy de), II, 177.
Mellick (A.), I, 126.
Michelet (E.), II, 46, 73, 381.
Mittelberger, I, 129, 133, 134.
Molinari (G. de), I, 345.
Monroe, I, 269.
Montesquieu, I, 162.
Moore (Thomas), II, 84.
Morse (John), I, 279.
Muller (Wilhelm), II, 353, 357, 358.
The Native american, II, 19.
Newenham (Thos.), I, 151.
The New-York Herald, II, 250.
The New-York Nation, I, 305, II, 143.
Norton (E.), II, 178.
Palfrey, I, 116,

Pennsylvania Gazette, I. 132, 149.
Pennsylvania Magazine, I, 126.
Phelan (James), I, 259.
Pike (James), I, 300.
Pitkens, I, 45.
Polak in Ameryce, II, 324.
Prendergast, I, 143-151.
Preux (Jules), II, 381.
Proud, I, 150.
Provincial records of Pennsylvania, I, 130.
Renan (Ernest), II, 287-360.
Rea (M.), I, 307.
Le Réveil de la Nouvelle-Orléans, II, 339.
Rivers, I, 50.
Robinson (R.-E.), I, 246.
Rupp. I, 126, 130.
San Francisco Chronicle, II, 253.
Satolli (Mgr), I, 209.
Schmitt (F.-A.), II. 354.
Seely, I, 25, 65, 114.
Shaftesbury (comte de), I, 48, 111.
Shaler (N.-S.), I, 243.
Seward, I, 287.
Smith (Adam), I, 113.
Spalding (Mgr L.), II, 14, 140. 184.
Spencer (Rev. T. A.), I, 148.
Spenser (Edmond), II, 79.
Spottswood, I, 119-126.
Stith, I, 22.
Suffolk county records, I, 25.
Taine, II, 49, 95.
Thebaud (August.), I, 146.
Tiedman, I, 211.
Tonnancour (G. de), II, 43, 298.
Tocqueville (A. de), I, 184, 262, 287, II, 15, 101, 123, 130, 149, 152, 157, 168, 270, 314, 385.

Tolstoï, II, 374.
La Tribune de Woonsocket (R. I.), I, 309.
Varigny (Charles de), II, 230.
Visit to Texas, I, 260, 273.
Warburton, II, 138. 139.
Wesley, I, 167.
Williams (Geo), II, 313, 320, 321.
Willis, I, 147.
Winthrop, 67.
Wittakers almanac, I, 334.
Wohlhausen, I, 124.
Yeats (W.-B.), II, 371.
Zimmermann, II- 353.

JOUVE & BOYER, imprimeurs, 15, rue Racine, Paris.

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

NEVERS, EDMOND DE

L'âme américaine.

E
179
.N51
vol.2

DATE	ISSUED TO

STORAGE 2

NEVERS, EDMOND DE

L'âme américaine.

E
179
.N51
vol.2